UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

3 1761 06635874 8

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mmoiressouveni02sg

B2756

BIBLIOTHÈQUE
DES MÉMOIRES

RELATIFS A L'HISTOIRE DE FRANCE

PENDANT LE 18e SIÈCLE

AVEC AVANT-PROPOS ET NOTES

PAR M. Fs. BARRIÈRE

TOME XX

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

MÉMOIRES

SOUVENIRS ET ANECDOTES

PAR

M. LE COMTE DE SÉGUR

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

CORRESPONDANCE ET PENSÉES DU PRINCE DE LIGNE

AVEC AVANT-PROPOS ET NOTES

PAR M. Fs. BARRIÈRE

TOME SECOND

30842

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1859

MÉMOIRES

OU

SOUVENIRS ET ANECDOTES.

En approchant de Kioff on éprouve cette sorte de respect qu'inspirent toujours les débris des temps antiques. La situation pittoresque de cette vieille cité ajoutait à cette impression; en la voyant on se rappelait qu'elle avait été le fragile berceau d'un empire immense, longtemps plongé dans les ténèbres, et qui, depuis un siècle, en est sorti si colossal et si formidable.

Ce fut des murs de Kioff que partirent les premières armées qui ébranlèrent le trône des empereurs d'Orient et les princes qui enfoncèrent leurs lances dans les portes dorées de la ville de Constantin. Ce fut à Kioff qu'une princesse grecque porta le flambeau de l'Évangile, qui se répandit avec rapidité jusqu'aux contrées glacées du pôle. Ce sera peut-être enfin de Kioff que s'élanceront les armées vengeresses qui chasseront d'Europe les féroces musulmans, et qui par la favoriseront les efforts de l'héroïque Grèce, trop longtemps abondonnée au joug intolérable et à la féroce cruauté de ses oppresseurs.

Le nom de Kioff, suivant M. Tatischeff, vient du mot sarmate *kiri*, qui veut dire *montagne*. Elle est effectivement bâtie sur des hauteurs assez escarpées. Suivant d'autres auteurs, un prince slave, Kii, lui donna son nom. On fait remonter sa fondation à l'an 430. Tributaire des Kozars, elle secoua leur joug sous le règne d'Oskold et de son successeur Oleg; depuis, elle resta sous la domination des princes russes.

A la fin du dixième siècle son territoire fut ravagé par les Petschenègues. Peu d'années après, un usurpateur s'en empara; mais il en fut chassé définitivement en 1037 par le grand-duc Jaroslaff Wladimirowitz, qui la déclara capitale de l'empire de Russie.

Cet empire fut, plus longtemps que tous les autres États de l'Europe, en proie à l'anarchie causée par la discorde perpétuelle des grands. Plusieurs princes se disputèrent la possession de Kioff, la pillèrent, la brûlèrent, la perdirent et la reprirent tour à tour.

En 1239 le khan des Tartares Batti s'empara de cette capitale. Les musulmans en restèrent les maîtres pendant quatre-vingts années. Elle fut momentanément reprise par les Lithuaniens; mais le Khan de Crimée Menguireï la prit, démolit ses fortifications et emmena tous ses habitants en esclavage.

Dans le dix-septième siècle elle tomba sous le pouvoir des Polonais. Le czar Alexis Michaelowitz l'enleva au roi de Pologne Casimir; enfin par le traité de 1686 elle fut rendue définitivement à l'empire de Russie.

Kioff est situé au bord du Dniéper, sur une colline qui s'élève perpendiculairement, en quelques endroits, à quarante sagènes ou toises au-dessus de niveau de l'eau; ce qui lui donne un aspect très-imposant lorsqu'on la voit de la rive opposée et lui conserve une apparence de son ancienne majesté.

On peut juger de cette antique splendeur par la description qu'en fait un auteur du onzième siècle : elle contenait déjà trois cents églises; on y tenait trois foires par an, et sa population, dit cet écrivain, nommé Eggard, était innombrable. Cent ans après, un incendie la dévasta et y détruisit six cents églises.

Elle occupait encore, lorsque je la vis, un vaste terrain, mais qui n'offrait à nos regards qu'un bizarre mélange de ruines majestueuses, de misérables baraques, de quelques vastes couvents, de plusieurs églises à clochers dorés, et de nombreux

palais ou bâtiments en pierre commencés, mais dont la plupart étaient loin d'être achevés.

Les environs de Kioff sont parsemés de plusieurs ermitages et monastères dont les situations sont agréables et variées; on y distingue entre autres le monastère de Vouidoubets, dont le nom rappelle une antique tradition. Le prince Wladimir, disent les vieilles chroniques, ayant reçu le baptême, résolut de détruire les temples païens et les idoles; il ordonna donc de traîner l'idole principale, qui se nommait *Péroun*, jusqu'au bord du Dniéper, et de la jeter dans ce fleuve.

Le peuple, attaché par son ancienne superstition au culte de cette idole, éclatant en sanglots et suivant en foule sur la rive l'idole, que le courant emportait, lui criait : *Péroun, Péroun, vouidoubey,* c'est-à-dire : *Péroun, Péroun, sors de l'eau!*

Or, par l'effet du hasard, l'idole s'arrêta près du rivage, à l'endroit où l'on bâtit le monastère dont nous parlons; ce qui depuis rendit toujours ce lieu sacré pour le peuple crédule. Les moines favorisèrent cette superstition en donnant le nom de Vouidoubets à l'église et au couvent fondés sur la plage où l'idole Péroun s'était arrêtée.

Lorsque nous eûmes visité cette vieille capitale et tous les sites de ses environs, l'impératrice voulut savoir quelle impression leur aspect avait produite sur M. de Cobentzel, sur M. Fitz-Herbert et sur moi, et depuis elle répéta plusieurs fois en riant que la diversité de nos réponses pouvait donner une assez juste idée du genre d'esprit des trois nations que nous représentions près d'elle.

« Comment trouvez-vous la ville de Kioff? » dit-elle au comte de Cobentzel. « Madame, répliqua le comte avec le ton de l'en-« thousiasme, c'est la plus belle, la plus imposante et la plus « magnifique ville que j'aie vue. » M. Fitz-Herbert répondit à la même question : « En vérité, c'est un triste lieu; on n'y voit « que des ruines et des masures. » Interrogé à mon tour, je

lui dis : « Madame, Kioff nous offre le souvenir et l'espoir « d'une grande ville. »

On avait construit pour l'impératrice un palais vaste, élégant ; il était richement meublé. Cette princesse y reçut les hommages du clergé, des autorités, du corps de la noblesse, de celui des marchands et des étrangers qui s'étaient rendus à Kioff en grand nombre, attirés par la magnificence et la nouveauté du spectacle qui devait y frapper leurs regards.

En effet, l'œil étonné y voyait à la fois une cour somptueuse, une impératrice conquérante, une riche et belliqueuse noblesse, des princes et des grands fiers et fastueux ; des marchands en longues robes, avec de grandes barbes ; des officiers de toutes les armes ; ces fameux Cosaques du Don, richement vêtus à l'asiatique, et dont l'Europe n'a que trop connu récemment les longues lances, la bravoure et l'indiscipline ; des Tartares, autrefois dominateurs de la Russie et maintenant humblement soumis au joug d'une femme et d'une chrétienne ; un prince de Géorgie portant au pied du trône de Catherine les tributs du Phase et de la Colchide ; plusieurs envoyés de ces nombreuses tribus de Kirghis, peuple nomade, guerrier, souvent vaincu, jamais dompté ; enfin ces sauvages Kalmoucks, véritable image de ces Huns dont jadis la difformité inspirait autant d'effroi à l'Europe que le redoutable glaive de leur féroce monarque Attila.

C'était tout l'Orient accouru pour voir la moderne Sémiramis recevant les hommages de tous les monarques de l'Occident. C'était comme un théâtre magique où semblaient se mêler et se confondre l'antiquité et les temps modernes, la civilisation et la barbarie, enfin le contraste le plus piquant des mœurs, des figures, des costumes les plus divers et les plus opposés.

L'impératrice, toujours régulière dans ses habitudes, donna, comme partout où elle s'était arrêtée, un magnifique bal aux habitants de Kioff. J'avais espéré pendant ce long voyage que je pourrais visiter en détail, à la suite de cette princesse, les établissements et les sites des différentes contrées que nous

traversions. Impatienté d'être déçu dans cette espérance, il m'échappa de dire avec humeur qu'il était bien contrariant de faire tant de chemin pour ne voir jamais qu'une cour, pour n'entendre jamais que des messes grecques et pour n'assister qu'à des bals.

Catherine le sut et me dit : « On m'assure que vous me « blâmez de traverser mon empire pour ne donner dans toutes « les villes que des audiences et des fêtes ; mais voici mes « raisons : je ne voyage point pour voir les lieux, mais bien « pour voir les hommes ; je connais assez, par des plans, par « des descriptions, tout ce matériel qu'une course rapide ne me « laisserait pas le temps d'examiner. Ce qui m'est nécessaire, « c'est de donner aux peuples le moyen de s'approcher de « moi, d'ouvrir accès à leurs plaintes, et de faire craindre à « ceux qui peuvent abuser de mon autorité que je ne découvre « leurs erreurs, leurs négligences ou leurs injustices. Voilà le « profit que je prétends tirer de mes voyages ; leur seule an- « nonce fait du bien. Ma maxime à moi est que *l'œil du maître* « *engraisse les chevaux*. »

Comme nous avions prévu que nous pourrions être forcés de séjourner un ou deux mois à Kioff, nous avions ordonné, Cobentzel, Fitz-Herbert et moi, à nos gens de venir nous y rejoindre pour nous donner la possibilité de représenter convenablement, de tenir maison et de recevoir les personnes distinguées du pays, ainsi que les étrangers ; mais nos précautions et nos préparatifs furent inutiles, et nous nous vîmes obligés de renvoyer tout notre monde : l'impératrice avait absolument voulu que pendant tout le cours de ce voyage nous fussions défrayés par elle.

En arrivant dans une très-belle maison qui m'était assignée, je la vis remplie de provisions de toute espèce : l'impératrice y avait envoyé maître d'hôtel, valets de chambre, cuisiniers, officiers, valets de pied, cochers, voitures, postillons, une belle argenterie, de superbe linge, plusieurs services de por-

celaine, des vins exquis, de sorte que rien ne manquait pour tenir l'état le plus splendide. Elle avait défendu qu'on nous laissât rien payer. Ainsi, tant que ce grand voyage dura, il ne nous fut permis de faire d'autres dépenses que celles des présents qu'il nous semblait convenable d'offrir aux propriétaires des maisons où on nous logeait, et qui devaient être proportionnés au rang et à la qualité de nos hôtes.

Nous nous conformâmes aux intentions de Catherine, et, de même que j'avais pendant quelques jours, dans la Pologne, vécu en palatin polonais, je tins à Kioff ma petite cour plénière comme un boïard russe ou comme l'un des descendants de Rurik et de Wladimir.

Les jours où l'impératrice ne nous invitait pas à sa table, c'est-à-dire à peu près deux fois par semaine, nous donnions chez nous de grands dîners; mais, au bout de quelque temps, la contrariété de vivre ainsi séparés nous fit prendre une autre résolution : nous convînmes de nous réunir tous les trois dans la maison du comte de Cobentzel, qui était vaste et très-commode, pour inviter à la fois un grand nombre de convives ; ce qui fut beaucoup plus agréable pour nous. L'ennui de faire les honneurs de Kioff à tant d'étrangers nous sembla moins lourd à supporter en commun que séparés. D'après cet arrangement, je ne dînais plus chez moi que lorsque j'étais incommodé ou quand je voulais recevoir un petit nombre d'amis.

Je revis avec un vif plaisir mêlé de reconnaissance le comte de Stackelberg, arrivant de Varsovie, et qui se montra charmé de mes succès. Mais quelle différence je trouvai en lui! C'était une autre personne : le fier et somptueux vice-roi de Pologne était devenu en Russie un courtisan presque confondu dans la foule ; il me semblait voir un prince détrôné.

Cependant, quoique le prince Potemkin et les autres ministres fussent parvenus à le faire traiter froidement par l'impératrice, il se tirait avec assez de dignité de cette fausse position. L'habitude de dominer lui avait fait contracter une gravité dans

le maintien et une lenteur dans ses récits qui semblaient assez étranges à la cour, mais qui indiquaient suffisamment un homme puissant, longtemps accoutumé à inspirer le respect et à commander le silence.

Les Polonais arrivaient en foule, plus certainement par crainte que par affection pour la dominatrice du Nord. On voyait briller parmi eux les comtes Branitski, Potocki, Mnicheck, le prince Sapiéha, la princesse Lubomirska.

A cette époque le bruit s'était répandu que dix régiments russes devaient entrer prochainement dans l'Ukraine polonaise, ce qui jetait l'alarme en Pologne.

Des étourderies commises assez récemment par plusieurs jeunes Français en Russie, et la crainte de voir leur légèreté contrarier le dessein que j'avais formé de rapprocher la Russie de la France et de détruire les vieux préjugés enracinés dans l'esprit de l'impératrice contre nous, m'avaient déterminé à prier M. de Vergennes et mon père de donner difficilement et avec circonspection à la jeunesse de notre cour la permission de voyager en Russie.

Ils me comprirent ; aussi je ne vis arriver à Kioff que deux Français, tous deux distingués : c'étaient le chevalier Alexandre de Lameth et le comte Édouard Dillon. M. de Lafayette avait aussi annoncé l'intention de venir à la cour de Catherine ; mais, comme il fut nommé membre de l'assemblée des notables, il ne put exécuter son projet. L'impératrice m'en montra un vif regret ; elle avait un grand désir de le connaître ; car alors l'enthousiasme pour l'affranchissement de l'Amérique avait gagné tout le monde, jusqu'aux têtes couronnées.

M. de Lafayette leur paraissait un héros parce qu'il n'avait combattu pour la cause de la liberté que dans un autre hémisphère ; mais, dès qu'il voulut soutenir la même cause en Europe, tous les souverains le traitèrent en coupable et en rebelle.

L'intérêt change rapidement les opinions. Lorsque j'étais en

Russie, l'Océan séparait encore la divinité nouvelle (la liberté) de la vieille divinité (le pouvoir absolu), et je me souviens que la décoration de Cincinnatus, que je portais, et qui aujourd'hui semblerait presque un signe de démagogie aux yeux de beaucoup de gens, excitait alors l'envie de tous les jeunes courtisans des rois.

L'impératrice reçut avec une bienveillante distinction Édouard Dillon et particulièrement M. Alexandre de Lameth. Son esprit, comme son ambition, aimait à faire des conquêtes, surtout celle des personnes qui lui paraissaient dignes d'être conquises; elle n'ignorait pas que tous les hommes distingués par leur nom, par leur mérite, par leurs actions, par leur talent, par leurs écrits, ou par leurs succès dans le monde, sont de fort bons instruments pour étendre la renommée des souverains qui ont flatté leur amour-propre.

Elle fit cependant une assez plaisante méprise en causant avec M. de Lameth. Un jour, comme elle lui parlait de son oncle, M. le maréchal de Broglie, après avoir payé un juste tribut d'éloges aux exploits et à la capacité de cet illustre maréchal, elle lui dit : « En vérité, j'ai toujours vu avec peine « pour la nation française qu'un si grand capitaine, qui en « fait la gloire et l'ornement, n'eût aucun enfant qui pût perpé- « tuer son nom et briller encore dans vos camps.

« — Madame, lui répondit M. de Lameth, ce regret serait « bien honorable pour lui, mais heureusement il n'est pas « fondé. Votre Majesté est mal informée : mon oncle a été « aussi heureux en mariage que dans sa carrière militaire; car « sa famille est très-nombreuse, et il est père de vingt-deux « enfants. »

Je vis à Kioff beaucoup de généraux que j'avais peu connus à Pétersbourg, parce qu'ils étaient habituellement employés ou résidaient dans leurs terres, loin de la cour. Deux surtout me frappèrent, l'un par la violence de son caractère, l'autre par des bizarreries et par une originalité qu'il affectait, et

dont il se plaisait à masquer des talents et un génie qui offusquaient ses rivaux.

Le premier, le général Kamenski, était un homme vif, dur, pétulant et emporté. Un Français, tout effrayé de sa colère et redoutant l'effet de ses menaces, vint chercher un asile dans ma maison; il me dit que, « étant entré au service du général « Kamenski, tant qu'il avait été avec lui à Pétersbourg il « n'avait eu qu'à se louer de la manière dont il se voyait traité; « mais que bientôt, le général l'ayant emmené dans une de ses « terres, la scène changea totalement. Loin de la capitale, le « Russe moderne disparaît, le Moscovite se montre tout en- « tier; il traite ses gens comme des esclaves, les gronde sans « cesse, ne leur paye point de gages, et les accable de coups « pour la moindre faute, ou même souvent sans sujet. »

Excédé d'un joug si tyrannique, le Français se sauva et vint à Kioff, où les émissaires du général le poursuivaient. L'un d'eux, plus humain, le fit avertir que son maître avait juré, s'il pouvait le reprendre, de lui faire subir un châtiment exemplaire.

Indigné de cette conduite, j'allai trouver son persécuteur pour le prévenir que je ne souffrirais pas qu'un Français fût ainsi opprimé. La scène fut vive; Kamenski me dit « qu'il trouvait fort « étrange que je me mêlasse de ses affaires domestiques, et « que je prisse la défense d'un mauvais sujet, qu'il saurait bien « châtier malgré moi.

« — Eh bien! général, lui dis-je, j'ai deux titres pour protéger « votre victime : je suis ministre et Français. Si vous ne me « promettez pas formellement de cesser toute poursuite contre « un homme libre par les lois de mon pays, et que rien ne vous « autorise à traiter en esclave, comme ministre je vais sur- « le-champ chez l'impératrice pour me plaindre de votre « conduite, et ensuite, comme militaire français, je vous de- « manderai raison des insultes faites à l'un de mes compa- « triotes, insultes que dès ce moment je regarderai comme

« personnelles, puisque je l'ai pris sous ma protection. »

Une affaire particulière n'aurait point effrayé le général, mais la crainte du courroux de l'impératrice l'intimida; il me fit la promesse que j'exigeais, et nous nous séparâmes.

Longtemps après, le même général me donna d'inconvenantes preuves de son souvenir et de son ressentiment. Dans la première guerre des Français contre les Russes, guerre que termina glorieusement la paix de Tilsitt, mon fils, le général Philippe de Ségur, après une charge brillante, ayant poursuivi avec trop d'ardeur l'ennemi qui se retirait, fut entouré, blessé et pris; on l'amena devant le général Kamenski.

Celui-ci, après lui avoir demandé son nom, voulut qu'il lui donnât quelques notions sur la position et les forces de l'armée française. D'après son refus il le traita avec la rigueur la plus indécente; malgré ses blessures, il voulut le contraindre à faire dans la neige, où l'on s'enfonçait jusqu'aux genoux, près de vingt lieues à pied, sans lui donner le loisir d'être soigné ni pansé. Mais ses propres officiers, indignés de cette dureté, donnèrent à mon fils un kibitki, et peu de jours après il arriva au quartier du général Apraxin, qui le dédommagea, par son urbanité, par sa courtoisie, des mauvais traitements que lui avait fait éprouver le vindicatif Moscovite.

On m'a conté depuis que ce même Kamenski, dont l'âge ne calmait point les violences, en périt victime, et qu'un de ses paysans, dans un accès de désespoir, lui fendit la tête d'un coup de hache.

Le général Souwaroff était bien autrement digne d'exciter la curiosité; par son bouillant courage, par son habileté, par la confiance qu'il inspirait aux soldats, il avait trouvé le moyen, dans une monarchie absolue, où tout se donnait à la faveur, de s'avancer rapidement, quoiqu'il fût sans fortune, sans appui, et né au sein d'une famille qui n'était pas en crédit.

Il avait emporté chaque grade à la pointe de l'épée; toutes les fois qu'il y avait quelques périls à courir, quelque ordre dif-

ficile à exécuter, quelques succès audacieux à tenter, le nom de Souwaroff était le premier qui vînt à la pensée de ses chefs.

Mais comme, dès les premiers pas de sa glorieuse carrière, il s'était vu l'objet de la jalousie active de plusieurs courtisans et favoris qui auraient été assez puissants pour s'opposer à son avancement, il forma l'étrange dessein de couvrir son mérite transcendant des formes bizarres de la folie.

Rien n'était plus lumineux que ses plans, plus profond que ses conceptions, plus rapide que son action; mais, dans la vie ordinaire et en public, sa contenance, ses gestes, ses paroles portaient une telle empreinte d'originalité, et même on peut dire d'extravagance, que les ambitieux cessaient de le craindre, le regardaient comme un instrument utile pour agir, pour frapper, mais incapable de leur nuire et de leur disputer la jouissance des honneurs, du crédit et du pouvoir.

Par un singulier rapprochement, ce héros du despotisme emprunta, pour s'élever et pour parvenir à la gloire, le même masque dont le héros de la liberté, Brutus, s'était couvert sous le règne de Tarquin.

Souwaroff, respectueux pour ses chefs, affable pour ses soldats, se montrait avec ses égaux impoli, hautain et sans formes; il étonnait ceux qui ne le connaissaient pas par la multiplicité et la rapide concision des questions qu'il leur adressait, comme s'il avait eu le droit de leur faire subir une sorte d'interrogatoire. C'était sa manière de connaître un homme en un clin d'œil; il ne faisait aucun cas de ceux qu'il embarrassait, et concevait une prompte estime pour celui qui lui répondait nettement et sans hésitation.

J'en avais fait l'épreuve à Pétersbourg; mes réponses laconiques lui avaient plu, et pendant son court séjour il était venu souvent dîner chez moi.

Je me souviens que, lui ayant demandé une fois s'il était vrai qu'à l'armée il ne dormait presque jamais, domptant la nature, même sans nécessité, couchant toujours sur la paille, et ne quit-

tant jamais ni ses bottes ni ses armes. « Oui, me dit-il, je hais « la paresse, et, dans la crainte de m'endormir, j'ai toujours « dans ma tente un coq très-exact à me réveiller fréquemment; « lorsque parfois je veux céder à la mollesse et me reposer « commodément, j'ôte un de mes éperons. »

Lorsqu'il fut nommé maréchal de l'empire, il voulut faire lui-même sa réception en présence de ses soldats, de la manière la plus bizarre. Ayant fait placer dans une église, des deux côtés de la nef et en colonnes, autant de chaises qu'il existait d'officiers généraux plus anciens que lui, il entre en veste dans le temple, franchit en sautant chaque chaise, comme les écoliers lorsqu'ils sautent l'un par-dessus l'autre, et, après avoir ainsi lestement rappelé comment il avait dépassé tous ses rivaux, il se revêt du grand uniforme de maréchal, se couvre des nombreuses décorations qu'on lui avait prodiguées, et invite ensuite gravement les prêtres à terminer cette cérémonie par un *Te Deum*.

On dit que, lorsque l'empereur d'Autriche lui envoya le plus honorable de ses ordres, il se reçut lui-même chevalier, et se décora publiquement, en face d'un grand miroir, avec les cérémonies les plus bizarres.

On sait qu'en Suisse, forcé par les fautes de Korsakoff à reculer devant le général Masséna, il fit creuser une fosse et s'y plaça, criant à ses soldats qu'ils devaient le fouler aux pieds et le couvrir de terre s'il voulait fuir au lieu de faire face à l'ennemi.

Souwaroff n'était pas encore parvenu aux suprêmes honneurs militaires à l'époque où j'étais en Russie. Nous ne pouvions voir en lui qu'un brave soldat, qu'un officier général audacieux à l'armée, mais très-bizarre à la cour.

Le premier jour qu'il rencontra M. Alexandre de Lameth, dont le défaut ne fut jamais d'avoir un caractère trop flexible, leur entretien me parut assez original pour être ici rapporté.

« De quel pays êtes-vous? lui dit brusquement le général. —

« Français. — Quel état? — Militaire. — Quel grade? — Co-
« lonel. — Votre nom? — Alexandre de Lameth. — C'est
« bon. »

M. de Lameth, un peu piqué de ce bref interrogatoire, l'interpellant à son tour et le regardant fixement, lui dit : « De « quel pays êtes-vous? — Russe apparemment. — Quel état? « — Militaire. — Quel grade? — Général. — Quel nom? — « Souwaroff. — C'est bon. » Alors tous deux se prirent à rire, et depuis furent très-bien ensemble.

Le prince Potemkin était toujours absent, occupé à faire tous les préparatifs du brillant spectacle qu'il se proposait d'offrir aux regards de sa souveraine dès qu'elle entrerait dans ses gouvernements.

Pendant son éloignement on n'osait point le blâmer ouvertement; l'envie, au lieu de l'attaquer avec force, le minait sourdement de tous côtés, et à chaque occasion on insinuait à l'impératrice quelques légers murmures, quelques plaintes indirectes contre l'administration capricieuse, contre l'orgueil et les injustices du puissant favori. Le maréchal Romanzoff exprimait seul avec noblesse, et hautement, son opinion, ses griefs et son mécontentement.

Bientôt le prince arriva; dès lors on n'entendit plus que des éloges, on ne vit plus que des hommages rendus avec la plus obséquieuse adulation.

Le prince de Nassau était venu avec lui; je le reçus en fidèle frère d'armes. Je le présentai à l'impératrice, qu'il remercia du don qu'elle lui avait fait d'une terre en Crimée et de la permission de porter le pavillon russe sur ses bâtiments.

Sa Majesté l'invita à la suivre dans son voyage, et, en attendant les ordres de ma cour, je l'autorisai provisoirement à prendre l'uniforme que portaient les propriétaires de terres dans chacun des gouvernements de Russie.

Enfin le prince de Ligne revint de Vienne; sa présence ranima tout ce qui languissait, dissipa toute ombre d'ennui

et rendit la chaleur à tous les plaisirs. De ce moment nous crûmes sentir que les rigueurs d'un sombre hiver allaient s'adoucir et que le joyeux printemps ne tarderait pas à renaître.

L'impératrice, une ou deux fois par semaine, tenait cour plénière et donnait alternativement de grands bals et de beaux concerts. Les autres jours sa table n'était que de huit ou dix couverts; les trois ambassadeurs qui la suivaient y étaient constamment admis, ainsi que le prince de Ligne et souvent le prince de Nassau.

Nous passions toutes les soirées près d'elle ; là elle ne souffrait plus ni gêne ni étiquette; l'impératrice disparaissait, et on ne voyait plus que la femme aimable ; on y faisait des contes, on y jouait au billard, on y parlait littérature.

Cette princesse eut la fantaisie d'apprendre à faire des vers ; pendant huit jours je lui fis connaître les règles de la poésie; mais, dès que nous en fûmes à l'application, nous reconnûmes, elle et moi, que jamais temps ne pouvait être plus mal employé, et je crois qu'il était difficile de rencontrer une oreille moins sensible à l'harmonie des vers.

Son cerveau, tout rempli de raison et de politique, ne trouvait point d'images pour enrichir ses pensées ; son esprit semblait succomber à la fatigue de la recherche pénible de la mesure et de la rime. Aussi elle convint que ses essais en ce genre ne seraient pas plus heureux que celui du célèbre Malebranche, qui, après de longs efforts, disait-il, ne put jamais parvenir à faire d'autres vers que ces deux-ci :

> Il fait, en ce beau jour, le plus beau temps du monde
> Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

Catherine paraissait dépitée de l'inutilité de ses efforts. M. Fitz-Herbert lui dit : « C'est bien fait, Madame ; on ne peut « viser à la fois à tous les genres de gloire, et vous auriez dû

« vous en tenir à ces deux beaux vers que vous aviez composés « pour votre chienne et pour votre médecin :

« Ci-gît la duchesse Anderson,
« Qui mordit monsieur Rogerson. »

Je renonçai donc à cette éducation poétique, en déclarant à mon auguste écolière qu'il était de toute nécessité qu'elle se résignât désormais à ne faire des lois et des conquêtes qu'en prose.

Le prince de Ligne ne laissait pas la moindre langueur pénétrer dans notre petit cercle; il racontait cent histoires plaisantes et faisait à tous propos des madrigaux, des chansons. Usant seul du droit de dire tout ce qui lui passait par la tête, il mêlait un peu de politique aux charades, aux portraits, et, quoiqu'il poussât quelquefois la gaieté jusqu'à la folie, il faisait passer de temps en temps, au bruit de ses grelots, quelques utiles et piquantes moralités. Il était courtisan par habitude, flatteur par système, bon par caractère et philosophe par goût; ses plaisanteries faisaient rire et ne blessaient jamais.

Un jour il mystifia le comte de Cobentzel et moi d'une manière assez originale. Nous étions depuis quelque temps atteints, ainsi que lui, d'une petite fièvre qui nous revenait par accès. Bientôt il nous reproche notre insouciance, notre refus de suivre aucun traitement, exagère notre changement, nous montre une vive inquiétude, et nous assure enfin qu'il est décidé à nous donner l'exemple, à se soigner, et à prendre tous les moyens de se guérir pour avoir la possibilité de continuer le voyage.

Cédant à ses importunités, Cobentzel, qui souffrait d'un assez vif mal de gorge, se fait faire une copieuse saignée; moi, je prends une ou deux médecines. Peu de jours après, nous retrouvant réunis chez l'impératrice, elle dit au prince : « Vous « avez bien bonne mine aujourd'hui; je vous croyais indisposé.

« Mon médecin vous a-t-il vu? — Oh! non, Madame, répon-
« dit-il; mes maux ne durent pas longtemps ; j'ai une manière
« particulière de me traiter : dès que je suis malade, j'appelle
« mes deux amis ; je fais saigner Cobentzel et purger Ségur, et
« je suis guéri. » L'impératrice le félicita sur cette recette, qu'elle était, disait-elle, tentée d'essayer, et elle ne nous épargna pas les railleries sur notre docilité.

Les réunions de Kioff offraient trois tableaux très-divers : chez l'impératrice, on voyait alternativement ou la cour la plus splendide, ou la société la plus resserrée et la plus joyeuse.

Dans la maison où Cobentzel, Fitz-Herbert et moi, nous nous étions chargés de faire les honneurs de la ville aux Russes et aux étrangers, on aurait pu dire que c'était le café de l'Europe ; il ne désemplissait pas : on y trouvait des hommes de toutes les nations; on y entendait les langages de tous les pays; on s'y nourrissait des mets, des fruits et des vins de toutes les contrées; on y jouait à toutes les sortes de jeux ; enfin le temps s'y passait en conversations générales ou en entretiens privés de tous les genres, depuis les plus sérieux jusqu'aux plus familiers.

D'un autre côté, si l'on montait au vaste monastère de Petschersky pour rendre visite au prince Potemkin, qui s'y était établi, il semblait qu'on y assistât à l'audience d'un visir de Constantinople, de Bagdad ou du Caire ; le silence et une sorte de crainte y régnaient.

Soit par une indolence naturelle, soit par une hauteur affectée qu'il croyait utile et politique, ce puissant et capricieux favori de Catherine, après avoir paru quelquefois en grand uniforme de maréchal, couvert de décorations en diamants, bardé de broderies et de dentelles, coiffé, bouclé, poudré comme le plus ancien de nos courtisans, se tenait le plus habituellement couvert d'une pelisse, le cou décolleté, les jambes demi-nues, les pieds dans de larges pantoufles, les cheveux plats et mal

peignés; il restait mollement étendu sur un large divan, entouré d'une foule d'officiers et des plus grands personnages de l'empire, invitant rarement quelques-uns d'eux à s'asseoir, et presque toujours feignant d'être trop occupé d'une partie d'échecs pour apercevoir les Russes ou les étrangers qui arrivaient dans son salon.

Je connaissais toutes ses singularités; mais, comme presque aucun des assistants n'était instruit de la familiarité intime qui s'était établie entre ce bizarre ministre et moi, j'avoue que mon amour-propre éprouvait quelque embarras en pensant que tant d'étrangers verraient le ministre du roi de France exposé à subir, comme un autre, sa hauteur et ses caprices.

Aussi, pour qu'on ne s'y trompât point, voici le parti que je pris : lorsque je fus arrivé au monastère et qu'on m'eut annoncé, voyant que le prince ne se dérangeait point et ne levait seulement pas les yeux de dessus son échiquier, j'allai droit à lui, je pris sa tête avec mes deux mains, je l'embrassai cordialement, et je m'assis sans façon à côté de lui, sur son divan. Cette familiarité étonna bien un peu les spectateurs; mais, comme elle lui parut très-naturelle, elle expliqua tout.

Au reste, soit par égard pour moi, soit par considération personnelle pour MM. de Lameth et Dillon, dont on lui avait fait l'éloge, il les accueillit avec assez de politesse et de distinction.

Je vis, peu de temps après, arriver à Kioff un Espagnol dont le nom, mêlé à nos événements politiques, parvint depuis à une assez triste célébrité; il s'appelait Miranda. C'était un homme instruit, spirituel, intrigant et audacieux. Né en Amérique, il se trouvait uni par des liens de parenté à la famille Aristeguitta, que j'avais connue à Caracas et dont j'ai parlé au commencement de ces Mémoires.

Pendant le cours de la guerre, le gouvernement espagnol découvrit que Miranda, manquant à ses devoirs, avait livré aux amiraux anglais des plans et des cartes de Cuba et d'autres colonies espagnoles.

On voulait l'arrêter ; il s'évada, fut destitué de ses grades et poursuivi par tous les agents de l'Espagne. Étant pensionné par l'Angleterre, il promenait en Europe son ambition mécontente et son ressentiment, en attendant la possibilité de retourner à Caracas, dès que les circonstances lui offriraient la possibilité d'y opérer une grande révolution que depuis longtemps il méditait.

Je ne connaissais pas alors tous ces faits ; mais, comme il n'était muni d'aucunes lettres de recommandation, lorsqu'il s'adressa à moi je refusai de le présenter à l'impératrice. Miranda ne se découragea pas. Il avait connu le prince de Nassau à Constantinople ; celui-ci l'introduisit chez le prince Potemkin ; son esprit les charma, et ils obtinrent de Catherine, pour lui, une audience secrète.

Là il trouva le moyen de persuader à cette princesse qu'il était un martyr de la philosophie, une victime de l'Inquisition ; enfin elle le prit en gré, et, lorsqu'il la quitta pour aller à Pétersbourg, elle ordonna au vice-chancelier de l'y recevoir avec distinction, et comme un homme qu'elle honorait de son estime. On verra par la suite quels furent les embarras que me causa sa présence quand je retournai dans cette capitale.

Les jours où le prince Potemkin, dans son monastère, ne donnait pas d'audience publique, ou, pour mieux dire, ne tenait pas sa cour asiatique, je le voyais avec plus de plaisir dans l'intimité, entouré de ses aimables nièces et d'un petit nombre d'amis. C'était alors un tout autre homme, toujours original à la vérité, mais spirituel et capable de répandre un intérêt piquant dans tous les genres d'entretiens les plus variés.

Le régime des douanes russes était alors très-fiscal, très-dur, et suivi avec beaucoup de rigueur. Les ministres étrangers eux-mêmes se voyaient astreints à ne donner à leurs courriers que des sacs d'une dimension convenue, de manière à ne pouvoir laisser aucune possibilité d'y mêler aux dépêches quelques objets de contrebande ; mais, dans les pays despotiques, ce

sont ceux qui ont fait la loi, et dont le devoir est d'en maintenir l'exécution, qui la violent le plus souvent. En voici une preuve qui me paraît assez singulière pour être rapportée.

Lorsque mon valet de chambre Évrard, que j'avais envoyé en courrier à Versailles avec le traité de commerce signé, revint à Kioff portant les ratifications de ma cour, comme on savait qu'il était aussi chargé des présents destinés par le roi aux ministres de l'impératrice, on avait ordonné aux douanes de la frontière de le laisser passer sans le fouiller; il le savait, en profita, et, à mon insu, arriva dans Kioff avec une voiture remplie de dentelles, de bijoux et de toutes sortes d'effets de contrebande.

Or, un jour, me trouvant à déjeuner chez le prince Potemkin avec ses nièces, plusieurs dames et une douzaine d'autres personnes, je m'aperçus qu'à tous moments, et tour à tour, on quittait le salon pour entrer dans une autre pièce dont la porte était refermée avec soin.

Toutes les fois que j'étais tenté de m'y rendre aussi, une des nièces du prince m'en empêchait et me retenait par les plus aimables cajoleries. Enfin, cet obstacle irritant de plus en plus ma curiosité, je m'échappai, je courus, j'ouvris la discrète porte, et je vis sur une grande et large table, entourée de curieux et d'acheteurs, une grande quantité de bijoux et d'autres marchandises prohibées, que mon joyeux valet de chambre étalait avec complaisance, en vantant leur beauté et déclarant leur prix.

A mon aspect la surprise éclate dans tous les yeux : prince, curieux, acheteurs, tous semblent des coupables pris sur le fait. Mon marchand consterné replie précipitamment sa boutique. Une colère feinte brille dans mes regards; je gronde sérieusement le contrebandier, et je lui déclare que dès ce moment il n'est plus à mon service.

En vain les dames veulent m'attendrir, en vain on me presse de lui pardonner; je résiste pendant une heure à toutes les instances, et je ne me rends enfin qu'au moment où le prince,

premier ministre, me supplie de faire grâce au criminel. « Il « le faut bien, lui dis-je, puisque, par un étrange hasard, vous « vous trouvez être son recéleur et son complice. »

Au milieu de toutes ces réunions de plaisir, de ces festins, de ces bals, de ces jeux, de ces fêtes, la sévère politique ne restait pas inactive, et bientôt il s'éleva du côté de Constantinople un orage précurseur de tous ceux qui depuis n'ont pas cessé, pendant près de trente ans, d'agiter et d'ébranler l'Europe.

Tous les politiques craignaient alors que une rupture entre la Russie et la Porte réveillant la rivalité des grandes puissances, une guerre générale n'en fût le résultat. Il semblait en effet évident que, si l'empereur et l'impératrice cherchaient à rompre l'équilibre en ajoutant à leurs États les vastes possessions des Turcs en Europe, la France, la Prusse et la Suède s'opposeraient de toutes leurs forces à cet agrandissement, quand même l'Angleterre s'unirait aux cours impériales dans l'espoir de profiter de cette révolution en s'emparant des îles de l'Archipel.

Il est si peu donné à l'esprit humain de prévoir d'avance les événements les plus prochains que personne dans ce moment ne songeait aux suites que devaient avoir les légers troubles qui agitaient la France. On croyait, au contraire, que ses embarras intérieurs, produits par l'état alarmant de ses finances, lui laisseraient peu de poids dans les affaires européennes, de sorte qu'à cette époque toutes les inquiétudes se portaient sur l'Orient.

La cour de Catherine devenait le foyer de la politique et le point sur lequel se fixaient tous les regards des hommes d'État. Catherine II, dont l'esprit se montrait de coutume si pénétrant, se trompait tellement, dans ces circonstances, sur la situation du gouvernement français, qu'elle ne prévoyait pour lui que sécurité, gloire et bonheur.

Ce fut à Kioff que je reçus la dernière lettre de M. de Vergennes. Ce ministre me chargeait de communiquer à l'impéra-

trice la résolution prise par le roi de réunir autour de lui tous les notables de son royaume.

Cette princesse me montra à ce sujet la plus vive satisfaction ; elle en parlait avec enthousiasme, et voyait déjà dans cette réunion le gage certain du rétablissement de nos finances et de l'affermissement de l'ordre public. « Je ne saurais, me dit-« elle, donner trop d'éloges à un jeune roi qui devient, dans « le cœur des Français, le digne rival de Henri IV. »

Tous les étrangers qui se trouvaient à Kioff, de quelque nation qu'ils fussent, me félicitaient sur cet événement ; tant il est vrai que partout alors, et sans qu'on s'en doutât, les sentiments libéraux, les nobles pensées, le désir de voir réformer les abus, tomber les préjugés, affaiblir le pouvoir arbitraire et marcher vers la liberté (qui, pour parler avec précision, n'est au fond que la justice), agitaient secrètement toutes les âmes, élevaient tous les esprits et fermentaient dans tous les cœurs. Les intérêts privés ne craignant point encore les blessures qu'ils devaient en recevoir, l'intérêt général seul était écouté et compris.

Heureux jours, qui ne sont plus revenus ! Que d'illusions vertueuses nous environnaient dans ce temps d'inexpérience ! Et pourquoi le souffle des passions et la fureur de l'esprit de parti ont-ils depuis desséché les âmes, empoisonné les sentiments les plus naturels, et reculé pour longtemps le bonheur vers lequel on semblait marcher, d'un commun accord, à la lueur des flambeaux de la raison et de la vérité, flambeaux trop tôt changés en torches de discorde !

J'appris, peu de jours après, la mort de M. le comte de Vergennes ; ce fut un malheur pour la France, et l'on pourrait même presque dire une perte pour l'Europe, sur laquelle son esprit conciliant, prévoyant et sage, était parvenu à exercer une salutaire influence.

M. le comte de Montmorin, qui le remplaça, m'exprima, dans les termes les plus honorables, la satisfaction que le roi lui avait montrée de ma conduite en Russie.

Sur ces entrefaites, je reçus de ma cour une dépêche qui me prescrivait précisément la même conduite et le même langage que j'avais pris sur moi de suivre et de tenir à l'occasion des affaires de Turquie, et, peu de jours après, M. de Montmorin, par l'ordre du roi, me félicita obligeamment d'avoir ainsi, dans une circonstance délicate, deviné les instructions que je devais recevoir.

Le prince Potemkin, irrité de voir ses vues contrariées par mes démarches et par celles du comte de Cobentzel, ne put longtemps se contenir et bientôt il exhala son mécontentement.

« Il est donc décidé, me dit-il, que votre nation, la plus « éclairée de tout l'univers, voudra éternellement protéger le « fanatisme et l'ignorance ; et sous quel prétexte ? sous celui « de ne pas perdre un commerce dont la possession pourrait « vous être garantie par des acquisitions brillantes et solides « dans l'Archipel. L'Europe tout entière a le droit d'accuser la « France, qui s'obstine seule à vouloir conserver dans son sein « la peste et la barbarie. »

Il m'était toujours pénible de combattre une opinion que je ne pouvais désapprouver. Cependant, pour remplir mes devoirs, je lui répondis « qu'un homme aussi éclairé que lui devait « mieux comprendre et apprécier les motifs du roi de France, « qui, satisfait de voir son royaume florissant, tranquille et « respecté, ne pouvait former d'autres vœux que celui du « maintien du repos général.

« L'espoir d'un agrandissement plus illusoire que réel, di- « sais-je, ne le décidera point à troubler le bonheur de ses « sujets, à compromettre la tranquillité publique, à dépouiller « de ses possessions un ancien allié, enfin à renouveler le temps « des croisades pour effectuer un partage qui enflammerait « l'ambition, la cupidité, la jalousie de toutes les puissances « de l'Europe, et la rendrait le théâtre d'une guerre générale, « aussi longue, aussi ruineuse, aussi difficile à terminer que « la guerre de Trente-Ans. »

A peu près à la même époque, M. Fitz-Herbert reçut des dépêches du cabinet britannique, qui refusait de souscrire à l'ultimatum envoyé par le ministère russe. Dès ce moment toute négociation relative au renouvellement du traité de commerce entre l'Angleterre et la Russie fut définitivement rompue.

Les ratifications du traité que j'avais conclu venaient d'être échangées. Chacun des quatre plénipotentiaires russes reçut du roi quarante mille francs et le portrait de Sa Majesté, entouré de diamants, dont le prix montait à la même valeur. Les chancelleries russe et française reçurent chacune mille ducats.

L'impératrice me donna son portrait enrichi de diamants, ainsi que de très-belles fourrures et quarante mille francs. Peu de jours après, comme elle se faisait peindre en costume de voyage, je reçus d'elle un autre portrait bien plus ressemblant.

Conformément aux ordres qu'on m'avait envoyés, j'exprimai à cette princesse la satisfaction que le roi avait éprouvée en formant un lien d'amitié avec elle. « Son désir, lui dis-je, « est d'étendre et de fortifier la confiance dont ce traité est le « gage, et de resserrer de plus en plus une union si utile au « repos de l'Europe, dont l'équilibre ne peut être mieux main- « tenu que par deux grandes puissances qui ne doivent avoir, « dans leur position actuelle, que des intérêts communs. » Sa réponse fut très-amicale, très-obligeante, et aussi pacifique que je pouvais l'espérer.

Ce n'était pas assez d'avoir signé un traité de commerce, il fallait qu'il eût des résultats réels. J'invitai M. le comte de Montmorin à se concerter avec le contrôleur général sur les moyens les plus propres à encourager l'établissement de maisons françaises dans les ports de Russie, établissement d'une nécessité urgente et sans lequel notre traité ne serait qu'illusoire.

L'imagination de Catherine ne pouvait rester en repos ; aussi ses plans étaient plus précipités que mûris; on s'apercevait que

cette précipitation étouffait dans leur germe une partie des créations de son génie.

Elle voulait en même temps former un tiers-état, attirer le commerce étranger, établir des manufactures, étendre l'agriculture, fonder le crédit, multiplier le papier-monnaie, faire hausser le change, baisser l'intérêt de l'argent, bâtir des villes, créer des académies, peupler des déserts, couvrir la mer Noire d'escadres nombreuses, anéantir les Tartares, envahir la Perse, continuer progressivement ses conquêtes sur les Turcs, enchaîner la Pologne et étendre son influence sur toute l'Europe.

C'était beaucoup entreprendre, et, quoiqu'il y eût plus à faire dans un pays aussi neuf en civilisation, il est certain qu'on aurait obtenu plus de succès si on eût embrassé moins d'objets à la fois, ou si on eût voulu au moins, renonçant aux projets de conquêtes, ne s'occuper que de la prospérité intérieure, seule et vraie gloire pour les souverains.

Au reste, Catherine jouissait déjà de quelques fruits de ses travaux : la douceur de son règne favorisait l'accroissement rapide de la population ; plusieurs manufactures avaient fait des progrès ; la culture s'étendait de jour en jour ; des écoles fondées adoucissaient par degrés les mœurs et répandaient peu à peu les lumières ; les tribunaux commençaient à juger avec équité, et conformément aux lois, toutes les affaires qui ne concernaient pas des hommes trop puissants ; l'esclavage était adouci ; les droits concédés à la noblesse de s'assembler, d'élire ses syndics, ses juges, et d'adresser ses plaintes au trône, donnaient quelque activité aux propriétaires, les accoutumaient à connaître les affaires, préparaient aux gouvernements des instruments utiles, et empêchaient les deux capitales de la Russie d'énerver l'empire en concentrant dans ces deux grandes villes toute l'industrie, toute la richesse et toutes les consommations.

Malgré le désir qu'on me montrait de conserver la paix, je

voyais régner une inquiétude et une méfiance qui s'accordaient peu avec ces dispositions pacifiques. On refusait des chevaux et des passe-ports à tous les étrangers qui désiraient d'aller à Kherson, en Crimée, ou dans toute autre partie des gouvernements du prince Potemkin.

M. de Lameth venait d'annoncer le dessein de se rendre à Constantinople par Kherson; on ne lui répondit point par un refus formel, mais le prince me pria de l'engager à renoncer à ce projet.

« Dans les circonstances actuelles, me dit-il, cette démarche serait vue de mauvais œil par l'impératrice; elle « nourrirait les injustes préventions qu'on lui inspire contre « les Français, et me nuirait dans le dessein que j'ai formé, de « concert avec vous, d'amener cette princesse à la confiance « qu'elle doit aux dispositions amicales de votre cour. Il n'existe « pas, à la vérité, de rupture entre la Porte et nous; mais, « comme on arme des deux côtés, il serait désagréable à l'impératrice qu'un colonel français, traité par elle avec distinction, traversât tous les postes russes pour passer dans le « camp des Turcs. Cependant, ajouta-t-il, comme ministre, « je suis prêt à vous délivrer les passe-ports si vous insistez à « les demander; mais, comme ami, je dois vous engager à éviter tout ce qui pourrait nuire à un rapprochement si récent. »

Je lui répondis « que c'était attacher bien de l'importance « au voyage d'un jeune Français dont le seul but était de s'instruire et de s'amuser; » je l'assurai que, « dans le temps où « la guerre entre l'Angleterre et nous était près d'éclater, si « lui ou tout autre général russe se fût trouvé en France, « nous l'aurions laissé partir de Brest pour se rendre à Portsmouth sans en concevoir la moindre inquiétude. »

Cependant je fis ce qu'il désirait, car mon rôle était de concilier et non d'aigrir. M. de Lameth, quoiqu'il fût justement étonné d'une telle méfiance, consentit obligeamment, et par amitié pour moi à subir cette contrariété.

M. de Choiseul me surprenait toujours par la vivacité de ses inquiétudes, par la continuité de ses plaintes, par l'activité avec laquelle il pressait les armements des Turcs. Je lui avais cependant adressé des dépêches propres à le calmer; mais le comte de Bezborodko m'expliqua tout : il m'apprit qu'un courrier expédié par lui dans le mois précédent, et qui portait ses dépêches à M. de Bulgakoff, ainsi que les miennes pour M. de Choiseul, avait été attaqué et volé sur les frontières par des brigands. On verra que cet incident ne contribua pas faiblement à déjouer toutes les mesures que nous avions prises pour rassurer la Porte et prévenir une rupture.

Quelques jours après, le prince Potemkin me fit une insinuation relative à un traité d'alliance qu'il était, selon lui, désirable et possible de conclure entre la France et la Russie. Profitant de cette circonstance, je lui dis « qu'avant tout il « faudrait connaître parfaitement les vues de sa cour, et sa- « voir si elle renonçait sincèrement à la destruction d'un em- « pire dont la conservation intéressait plusieurs grandes puis- « sances. »

« — Il le faut bien, dit-il, puisque vous voulez conserver la « peste, et que vous refusez de croire qu'un gouvernement chré- « tien ou des républiques grecques garantiraient mieux votre « commerce que ne peut le faire l'orgueil capricieux et dédai- « gneux des musulmans. Mais au moins devriez-vous con- « sentir à laisser resserrer les Turcs dans des frontières plus « naturelles, plus convenables, pour éviter des guerres dont « on est à chaque instant menacé.

« — J'entends, lui répondis-je; vous voulez Oczakoff et « Akerman : c'est à peu près demander Constantinople; « c'est déclarer la guerre pour prouver le désir de conserver « la paix. »

« — Non, répliqua-t-il; mais, si on nous attaque, nous pren- « drons les indemnités qui nous conviendront. Il serait cepen- « dant possible, si vous le vouliez, et sans combattre, de

« rendre indépendants les princes de Moldavie et de Valachie, « et de délivrer ainsi ces provinces chrétiennes du glaive des « bourreaux et du pillage des brigands.

« — Sans combattre ! lui dis-je ; vous ne le croyez pas. Ja- « mais les Turcs ne souscriront à une telle concession sans « avoir été vaincus. »

Cet entretien finit et me prouva qu'avec de telles idées empreintes dans la tête d'un ministre si puissant il serait bien difficile que le comte Bezborodko pût maintenir longtemps l'impératrice dans les dispositions pacifiques qu'elle manifestait, et qui, pour le moment, me paraissaient sincères.

Un courrier de Constantinople apporta au prince Potemkin des nouvelles qui irritèrent Catherine : M. de Bulgakoff lui mandait que plusieurs officiers français, déguisés en marchands, s'étaient rendus par terre à Oczakoff.

Je dis au prince « qu'il devait bien s'attendre, au moment « où les frontières des Turcs se trouvaient menacées, à voir « la France, leur alliée, employer, pour les mettre en dé- « fense, des officiers que notre cour avait envoyés dans ce « dessein à Constantinople. » J'ajoutai « que leur déguisement « seul me semblait inexplicable, parce que nous agissions « sans feinte et ouvertement. »

Les Anglais saisirent cette circonstance pour aigrir les soupçons de l'impératrice, et pendant quelque temps la bienveillance de cette princesse pour moi se changea en froideur marquée.

Le parti de l'opposition en Pologne s'efforçait alors de profiter du séjour de Catherine à Kioff pour nuire dans son esprit au roi Stanislas. Le maréchal Potocki par son adresse, et le général Branitzki par le crédit de sa femme, nièce du prince Potemkin, persuadèrent à ce prince que le roi s'opposait aux acquisitions qu'il voulait faire en Pologne ; mais le prince de Nassau et le comte de Stackelberg, déjouant cette intrigue, réconcilièrent le premier ministre et le roi.

« Savez-vous ce que font ici ces nobles de la grande et « petite Pologne ? disait le prince de Ligne ; ils se trompent, on « les trompe, et ils en trompent d'autres. Leurs femmes flat- « tent l'impératrice et se persuadent qu'elle ne sait pas qu'ils « l'ont insultée dans les aboiements de la dernière diète. Tous « cherchent un regard du prince Potemkin, et ce regard est « difficile à rencontrer ; car le prince tient du borgne et du « louche. Ces belles Polonaises sollicitent le ruban de Sainte- « Catherine pour l'arranger avec coquetterie et pour exciter « la jalousie de leurs amies et de leurs parentes.

« L'impératrice se plaint des ministres d'Angleterre et de « Prusse, qui aiguillonnent l'humeur des Turcs, tandis qu'elle « agace continuellement ces enfants de Mahomet. On désire « et on craint la guerre ; Ségur fait ce qu'il peut pour l'éloigner ; « moi, qui n'ai rien à risquer, et qui ai peut-être quelque « gloire à acquérir, je souhaite la guerre de tout mon cœur ; et « puis mon ami me reproche de souhaiter ce qui doit causer « tant de malheurs ; alors je ne la désire plus ; mais souvent « un reste de fermentation dans le sang m'y ramène. »

On voit par là combien un tel ami, jouissant de toute la confiance de Catherine, était loin de me seconder pour la maintenir dans ses dispositions pacifiques.

Stanislas proposa à l'impératrice de lui prêter des troupes ; elle refusa cette offre. Les circonstances étaient favorables pour Stanislas, mais ce prince était incapable d'en profiter. Portant au milieu d'une nation turbulente, un esprit léger, doux et brillant, lorsqu'il aurait fallu développer du caractère et du génie, ce monarque, accablé sous le poids de sa faible couronne, restait toujours tyrannisé par ses voisins et bravé par ses sujets.

L'hiver venait de disparaître ; les eaux du Borysthène n'étaient plus enchaînées par les glaces ; la nature, quittant son voile de deuil et se colorant des feux du printemps, donnait à Catherine le signal du départ. On célébra sa fête.

Cette princesse, après avoir visité religieusement le monastère de Petschersky, distribua beaucoup de grâces et de cordons, de diamants et de perles. « La Cléopâtre de Kioff, dit à « ce propos le prince de Ligne, n'avale point de perles, mais « elle en donne beaucoup. »

Enfin l'impératrice s'embarqua, le 1er mai 1787, sur sa galère, suivie de la flotte la plus pompeuse qu'un grand fleuve eût jamais portée. Elle était composée de plus de quatre-vingts bâtiments avec trois mille hommes d'équipage et de garnison ; à leur tête marchaient sept galères d'une forme élégante, d'une grandeur majestueuse, peintes avec art, garnies d'équipages nombreux, lestes, uniformément vêtus. L'or et la soie étincelaient dans les riches appartements construits sur les tillacs.

L'une de ces galères, qui suivaient celle de l'impératrice, reçut à son bord MM. de Cobentzel et Fitz-Herbert; une seconde fut assignée au prince de Ligne et à moi; les autres étaient destinées au prince Potemkin, à ses nièces, au grand-chambellan, au grand-écuyer, aux ministres et aux grands que Catherine avait admis à l'honneur de l'accompagner. Le reste de la flotte portait les officiers inférieurs, les bagages, les munitions. Mademoiselle Protasoff et le comte Momonoff étaient logés dans la galère de Sa Majesté.

Nous trouvâmes chacun sur les nôtres une chambre et un cabinet dont le luxe égalait l'élégance, un divan commode, un excellent lit en taffetas chiné et un secrétaire en acajou.

Chaque galère avait sa musique. Une foule de chaloupes et de canots voltigeaient sans cesse à la tête et sur les flancs de cette escadre, qui ressemblait aux créations de la féerie.

Notre marche était lente; nous nous arrêtions souvent, et nous profitions de ces moments de repos pour monter sur de rapides esquifs, et pour nous promener sur les rives du fleuve ou dans les îles fraîches et verdoyantes dont son cours était parsemé.

Une affluence immense de peuple salua l'impératrice par

de bruyantes acclamations, à l'instant où l'on vit, au bruit du canon, les matelots de sa majestueuse escadre frapper en cadence, avec leurs rames peintes et brillantes, les eaux du Borysthène.

Sur les bords du fleuve une foule de curieux, qui se renouvelaient sans cesse, venaient de tous le points de l'empire admirer la marche de notre cortége et offrir en tribut à leur souveraine les productions de leurs climats divers.

Souvent on voyait des corps légers de Cosaques manœuvrer dans les plaines que baigne le Dniéper. Les villes, les villages, les maisons de campagne, et quelquefois de rustiques cabanes, étaient tellement ornés et déguisés par des arcs de triomphe, par des guirlandes de fleurs, par d'élégantes décorations d'architecture, que leur aspect complétait l'illusion au point de les transformer à nos yeux en cités superbes, en palais soudainement construits, en jardins magiquement créés.

La neige avait disparu; une riante verdure couvrait la terre; les prés étaient émaillés de fleurs; un soleil brillant animait, vivifiait, colorait tous les objets. L'air retentissant des sons de la musique harmonieuse de nos galères; les costumes divers des spectateurs qui bordaient le rivage variaient sans cesse ce riche et mouvant tableau.

Enfin, plus tard, lorsque nous approchâmes de quelques grandes villes, nous vîmes rangés à leurs postes des escadrons de troupes d'élite, éclatantes par la beauté de leurs armes et par la richesse de leurs uniformes. Le constraste de leur magnifique tenue avec le dénûment des régiments du maréchal Romanzoff, annonçait assez que nous quittions le gouvernement de ce vieux et illustre guerrier, et que nous allions entrer dans ceux que la fortune avait soumis au prince Potemkin.

Les éléments, la saison, la nature et l'art, tout semblait conspirer pour assurer le triomphe de ce favori puissant. Il espérait, en entourant sa souveraine de tant de prestiges, au moment où elle parcourait les contrées récemment conquises

par ses armes, enflammer son ambition et lui inspirer le désir de tenter audacieusement de nouvelles conquêtes.

Nos matinées seules étaient libres; nous les employions agréablement en lectures, en conversations, en visites d'une galère à l'autre, en promenades sur les bords du fleuve.

A une heure nous nous rendions tous les jours sur la galère de l'impératrice et nous dînions avec elle. Sa table, suivant sa coutume, ne passait point dix couverts. Une fois par semaine seulement elle invitait toutes les personnes qui avaient l'honneur de l'accompagner. Alors son dîner était servi sur un très-grand bâtiment où soixante couverts pouvaient être facilement placés.

Cinq jours après notre départ nous nous arrêtâmes devant la ville de Kanief, où le roi de Pologne avec sa cour nous attendait.

C'était là que devait avoir lieu l'entrevue de Stanislas et de Catherine, tous deux remarquables, vingt-cinq ans auparavant, par leur grâce, par leur beauté, tous deux autrefois unis par un amour réciproque, et tous deux, depuis tant de lustres, non moins changés dans leurs formes que dans leurs sentiments.

Au moment où nous allions être témoins, le prince de Ligne et moi, de cette reconnaissance théâtrale, où la politique avait plus de part que l'amitié, nous ne pouvions nous empêcher de sourire en voyant la tristesse et la jalousie que le jeune favori éprouvait ou feignait d'éprouver à l'approche d'un tête-à-tête devenu si étranger à l'amour; car il était évident que Stanislas, dont la couronne flottait incertaine sur sa tête, n'avait sollicité que par crainte et par intérêt, de son altière protectrice, la faveur d'une réunion passagère, et ce rendez-vous, plus diplomatique que sentimental, ne lui était accordé que par une froide bienséance.

Je ne vis jamais l'impératrice plus aimable que le premier jour de notre navigation. Le dîner fut très-gai; nous étions tous

charmés de sortir de la triste ville de Kioff, où les glaces nous avaient bloqués pendant trois mois.

Le printemps rajeunissait nos idées; la beauté du temps, la magnificence de notre flotte, la majesté du fleuve, le mouvement, la joie de la multitude des spectateurs qui accouraient sur les bords, le mélange militaire ou asiatique que nous présentaient les costumes variés de trente nations différentes, enfin la certitude de voir chaque jour des objets curieux et nouveaux, réveillaient, aiguillonnaient notre imagination; elle semblait voyager encore plus rapidement que nous.

Sans nous appesantir sur rien, nous passions continuellement d'un sujet de conversation à l'autre. Nous comparions les temps anciens aux modernes, la France à l'Attique, l'Angleterre à Carthage, la Prusse à la Macédoine, l'empire de Catherine à celui de Cyrus. On racontait des anecdotes anciennes et nouvelles. L'impératrice nous en fit connaître plusieurs relatives à Pierre le Grand et à Élisabeth.

Comme nous la félicitions d'avoir en si peu de temps adouci des mœurs naguère encore si rudes et si âpres, elle répondit : « Il est vrai que les vieillards russes doivent trouver quelque « différence entre leur temps et le nôtre. Je ne puis penser sans « horreur au sort du peuple sous le règne de l'impératrice « Anne, ou plutôt sous celui de son ministre Biren; cet « homme cruel, qui la dominait, fit tuer, mutiler ou exiler plus « de soixante-dix mille personnes. »

Nous parlâmes des tribus sauvages qui peuplaient encore les parties reculées de son empire. « Le temps, dit-elle, n'a « point encore marché pour ces tribus nomades; depuis leur « origine elles ont toujours conservé la même simplicité de « mœurs. Vivant sous la tente, se nourrissant de la chair et « du lait de leurs troupeaux, soumises à des chefs qui sont « plutôt des pères de famille que des maîtres, on peut les croire « heureuses; car elles n'ont qu'un petit nombre de besoins et « de désirs, toujours aisés à satisfaire. Je ne sais pas si, en les

« civilisaient, comme je l'ai voulu je ne les aurais pas gâtées « Les légers tributs de fourrures qu'elles me payent les contra- « rient peu, puisque la chasse est leur habitude et leur pas- sion. »

Un seul grand changement s'est opéré pour ces antiques hordes de Huns, de Kirghis, de Tartares, connues jadis sous mille noms différents; elles furent longtemps, par leur vie errante, par leurs invasions et par leurs ravages, l'effroi du monde; mais ce monde, aujourd'hui civilisé, peuplé, armé, éclairé, leur ayant ôté toute possibilité de conquête, ces hordes ont cessé d'être belliqueuses, à tel point qu'elles ne se battent même que très-rarement entre elles.

Nous parlâmes de leur religion, de leurs chamans ou sorciers, de leurs idoles. L'impératrice nous dit « qu'une de ces tribus « avait un culte assez difficile à connaître; leurs prêtres ont « gardé de toute antiquité un recueil de prières, de maximes « ou de cantiques écrits dans une langue dont l'intelligence « est perdue depuis bien longtemps, et qu'ils récitent par tra- « dition sans les comprendre.

« Ce fait, ajouta-t-elle, excita ma curiosité; je consultai des « *savants*, qui, sur ce point comme sur beaucoup d'autres ne « *savaient* rien. J'ordonnai de continuer des recherches. Enfin « depuis peu on a cru reconnaître que ces prières étaient écrites dans la langue antique et sacrée des Indes, le sanskrit. »

Comme dans la suite de cet entretien cette princesse passait en revue assez rapidement les systèmes des législateurs de la Grèce, de l'Asie, de Rome et de l'Arabie, je lui dis qu'elle paraissait avoir perdu tout à fait le droit de dire du mal des savants, selon son habitude.

« Oui, ajouta le prince de Ligne; car, songez bien, Madame, « après ce que nous venons d'entendre, nous allons être obligés, « en conscience, de vous inscrire sur la liste de ces savants que « vous ménagez si peu.

« — Ah! je le sais, dit-elle, mon ensemble vous plaît; vous

« me louez en gros ; mais je parie que, dans les détails, vous « trouvez en moi bien des sujets de critique. Je fais à tous « moments des fautes de langue et d'orthographe. M. de Ségur « conviendra que j'ai parfois la tête bien dure, puisqu'il n'a pu « parvenir à me faire composer seulement six vers, et en vé- « rité je crois, malgré ses éloges, que, si j'étais particulière en « France, ses charmantes dames de Paris ne me trouveraient « pas assez aimable pour m'inviter à souper.

« — Songez, je vous prie, Madame, m'écriai-je alors, que je « représente ici près de vous la France, et que je ne dois pas « souffrir qu'on la calomnie ainsi. »

Comme l'impératrice était en train, continuant sur ce ton, elle nous dit : « Allons! que croyez-vous que j'aurais été dans « le monde si j'y fusse née homme et particulier? »

M. Fitz-Herbert répondit qu'elle aurait été un profond législateur; Cobentzel, un grand ministre ou un ambassadeur; moi, je l'assurai qu'elle serait devenue un général très-renommé.

« Ah! pour le coup, reprit-elle, vous vous trompez ; car je « connais ma tête, elle est ardente ; j'aurais tout risqué pour « chercher la gloire, et, n'étant que sous-lieutenant, dès la « première campagne je me serais fait casser la tête. »

Un autre jour, nous parlions de toutes les conjectures qu'on allait faire en Europe sur son voyage. A cet égard nous étions tous du même avis, et nous prétendions que partout on allait se figurer qu'elle et l'empereur voulaient conquérir la Turquie, la Perse, peut-être même l'Inde et le Japon ; enfin qu'en ce moment le cabinet voyageur de Catherine occupait et inquiétait tous les autres.

« Ce cabinet de Pétersbourg, dit-elle, qui flotte aujourd'hui « sur le Dniéper, paraît donc bien grand, puisqu'il donne aux « autres tant d'occupation?

« — Oui, Madame, dit alors le prince de Ligne, et je n'en con- « nais cependant pas un plus petit, car il n'a que quelques pouces

« de dimension : il s'étend depuis une tempe à l'autre, et de-
« puis la racine du nez jusqu'à celle des cheveux. »

Notre navigation devait durer pendant l'espace de quatre cent quarante-six verstes, qui séparent Kioff de Kaydak. A Kaydak les cataractes commencent, et de là il fallait reprendre nos voitures pour nous rendre à Kherson.

Le Borysthène ou Dniéper, dont les sources se trouvent près du village de Dniéproff, à cent cinquante verstes de Smolensk, se grossit rapidement. Son cours entier est de quinze cents verstes ou environ quatre cents lieues.

Avant d'arriver à son embouchure, entre Kinburn et Oczakoff, il forme un golfe dont la longueur est de quinze lieues et la largeur de quatre. Son lit, depuis Kaydak, est embarrassé par treize cataractes qui occupent un espace de soixante verstes. Plusieurs de ces roches sont couvertes d'eau ; d'autres s'élèvent à une assez grande hauteur au-dessus de sa surface.

Ce fleuve est rapide ; plusieurs bancs de sable y rendent quelquefois la navigation assez dangereuse. Il reçoit plusieurs rivières : du côté de la Pologne, l'Ingoultz, le Bug et le Liman ; du côté de la Russie, la Soja, la Dezna, la Soula, la Ptia, la Vorskla et la Samara.

Indépendamment des villages dont ses bords sont parsemés, on y rencontre Tripolié, ville bâtie par Wladimir pour défendre les frontières de ses États. Elle fut, comme toutes les autres, souvent en proie aux guerres civiles, et momentanément détruite dans le douzième siècle par les Tartares.

A peu de distance est un village nommé Staiki, sur un ruisseau qui marque la frontière de la Pologne, et depuis lequel toute la rive droite appartient aux Polonais.

Ensuite on voit la ville de Péréiaslaff, jadis habitée par les Kosars, et à droite la ville de Trektémiroff, qui fournit des meules aux contrées voisines russes et polonaises.

A vingt verstes plus loin on aperçoit Kanieff, précédemment

ville, aujourd'hui bourg. Ce fut là où se rendit le roi de Pologne pour nous recevoir.

Autrefois une tribu de Tartares nommés Baskas s'empara de cette ville ; plus tard Achmet-Baska, un de leurs chefs, les divisa en slobodes et les nomma Cosaques. Ils se rendirent maîtres de cette contrée.

Depuis, accrus en nombre par des troupes de déserteurs russes et polonais, ils y construisirent un fort, qu'ils nommèrent TcherKasse. Bientôt des hommes sans aveu de toutes les nations les rejoignirent ; ils fondèrent une ville située dans une île du Borysthène, et qui devint assez fameuse sous le nom de Kortitz.

Ce fut alors qu'on les appela Zaporaviens, pour les distinguer d'autres tribus ou slobodes établies au-dessus des caractères. Ces brigands amphibies, occupés sans cesse à guerroyer et à piller, se voyant chassés peu à peu de leurs premiers établissements, se retirèrent et habitèrent différentes îles du Dniéper, d'où ils sortaient en foule pour faire des incursions en Pologne et en Russie.

Catherine II, ayant enfin détruit cette étrange république, établit sur son territoire des régiments de Cosaques réguliers, auxquels on assigna pour leur subsistance et leur entretien des terres et des villes.

Nous vîmes plusieurs de ces villes, qui n'ont plus aujourd'hui la même destination : l'une est Daubrowka, située au confluent de la Soula et du Dniéper ; Krementchuk, plus remarquable, était un bourg appartenant au régiment de Mirgorod ; ensuite elle fut érigée en ville ; c'est actuellement le chef-lieu de district du gouvernement d'Ekaterinoslaff. Elle est assez grande, mais ne se distingue par aucun monument. Un pont flottant, de la longueur d'un quart de lieue, lui sert de communication avec la ville de Krioukoff, bâtie sur la rive opposée.

En descendant le fleuve on rencontre les petites villes de Kliberda et de Pérévolochno, autrefois ruinées par les Tar-

tares ; enfin Ortik et Kaydak. C'est près de cette dernière ville que l'impératrice devait poser la première pierre de la ville d'Ekaterinoslaff.

Chacune des cataractes a un nom particulier : la première s'appelle Kaydak ; la plus dangereuse de toutes est la huitième, nommée Ninajétinsk : elle a sept cents toises de longueur, et, dans cet espace, six pieds et un quart de chute.

De Kaydak jusqu'à Kherson, on traversait une plaine alors presque déserte. Kherson est située à l'embouchure du Dniéper, à vingt-deux lieues de la mer.

Il était nécessaire de retracer ici en peu de mots cette partie de notre itinéraire, pour n'y plus revenir. A présent, retournons sur notre flotte, que nous avons laissée au moment où, toute pavoisée, elle se rangeait en ligne devant les murs de Kanieff, dont les hauteurs et les plaines resplendissaient de l'éclat des armes d'une multitude d'escadrons polonais magnifiquement vêtus.

L'artillerie de la flotte et de la ville annonçait l'approche des deux monarques. Catherine envoya, sur une chaloupe élégante, plusieurs de ses grands officiers, qui vinrent saluer le roi de Pologne.

Ce prince, accompagné par eux, et croyant devoir, pour éviter toute étiquette embarrassante, garder un *incognito* peu compatible avec tant d'éclat, leur dit : « Messieurs, le roi « de Pologne m'a chargé de vous recommander le comte de « Poniatowski. »

Lorsqu'il fut monté sur la galère impériale, nous nous pressâmes en cercle autour de lui, curieux de voir les premières émotions et d'entendre les premières paroles de ces augustes personnages, dans une circonstance si différente de celle où ils s'étaient vus autrefois, unis par l'amour, séparés par la jalousie, et poursuivis par la haine.

Mais notre attente fut presque totalement déçue ; car, après un salut réciproque, grave, majestueux et froid, Catherine

ayant présenté sa main à Stanislas, ils entrerent dans un cabinet, et y restèrent enfermés une demi-heure.

Dès que ce tête-à-tête fut fini, leurs majestés vinrent nous rejoindre; et comme nous n'avions pas pu les entendre, nos regards curieux cherchaient à lire leurs pensées sur leurs traits; mais quelques légers nuages répandus sur leurs fronts rendaient cette lecture assez difficile : c'était, du côté de l'impératrice, un nuage d'embarras et de contrainte inaccoutumés; et, dans les yeux du roi, une certaine empreinte de tristesse, qu'un sourire affecté ne pouvait entièrement déguiser.

Ce prince vint obligeamment parler à tous ceux d'entre nous qu'il connaissait; l'impératrice lui présenta les autres. Je reçus de lui un accueil très-gracieux.

Tout avait été calculé pour ne point laisser de vide dans une journée que, de part et d'autre, on désirait peut-être également abréger. Bientôt on s'embarqua dans de belles chaloupes pour se rendre sur la galère du festin. Il était difficile d'en voir un plus somptueux, plus délicat et plus recherché.

L'impératrice avait à sa droite le roi, et à sa gauche l'ambassadeur Cobentzel; le prince Potemkin, M. Fitz-Herbert et moi, nous étions placés vis-à-vis de leurs majestés.

On parla peu, on mangea peu, on se regarda beaucoup; on écouta une belle musique, et on but à la santé du roi, au bruit d'une grande salve d'artillerie.

En sortant de table, le roi prit de la main d'un page les gants et l'éventail de l'impératrice, et les lui présenta. Ce prince ensuite cherchait et ne pouvait trouver son chapeau; l'impératrice, qui l'avait aperçu, se le fit apporter, et le lui donna. « Ah! Madame lui dit Stanislas en le recevant, vous m'en « avez donné autrefois un bien plus beau. »

On revint à la galère impériale; le cercle fut court, et n'offrit rien de remarquable. Le roi se rembarqua à huit heures, et retourna à Kanieff.

Dès que le soleil eut fait place à l'ombre, la montagne de

Kanieff étincela de feux ; ses flancs étaient sillonnés d'un fossé serpentant, rempli de matières combustibles. Lorsqu'elles furent enflammées, elles présentèrent l'image de la lave d'un volcan, image d'autant plus parfaite que dans le même moment, au sommet de la montagne, une éruption de cent mille fusées embrasait les airs, et multiplait ses clartés en se réfléchissant dans les eaux du Borysthène.

Notre flotte était aussi magnifiquement illuminée, de sorte que cette fois, dans notre horizon, il n'y eut point de nuit.

Le roi nous avait tous invités : nous nous rendîmes chez lui. Il nous donna un bal superbe ; mais l'impératrice n'y voulut point aller. Stanislas l'avait inutilement conjurée de prolonger son séjour de vingt-quatre heures ; le temps des faveurs était passé pour lui. Catherine lui dit qu'elle craindrait par ce retard de faire attendre l'empereur, qui devait la rejoindre à Kherson.

Nous continuâmes donc notre route le lendemain, et ce fut ainsi que se termina cette entrevue, qui, malgré sa magnificence théâtrale, occupera mieux sa place dans l'histoire que dans le roman ; car ce ne fut certainement point par des sentiments trop tendres qu'elle fut embellie et animée.

Cependant si le voyage du roi de Pologne et son entrevue ne purent ranimer dans le cœur de l'impératrice une affection depuis longtemps éteinte, il n'en tira pas moins quelque avantage de sa conférence : les intrigues tramées contre lui par le parti de l'opposition furent déjouées. Le prince Potemkin essaya même de réconcilier avec ce prince le grand général Branitsky, son neveu ; celui-ci s'y prêta de si mauvaise grâce, et s'exprima avec une hauteur si déplacée, qu'ils se séparèrent plus brouillés que jamais.

Comme le roi, dans cette occasion, avait montré beaucoup de condescendance pour l'impératrice, cette princesse, touchée de ses procédés, résolut de le soutenir contre les attaques de ses ennemis. Elle lui donna la décoration de l'ordre de Saint-André, et, avec son autorisation, le roi revêtit de l'ordre de

l'Aigle-Blanc le général Engelhard, neveu du prince Potemkin.

En partant de Kanieff, Stanislas-Auguste courut promptement à la rencontre de l'empereur Joseph II, dans l'espoir de se concilier sa bienveillance, et de détourner les périls que lui faisaient redouter la puissance et l'ambition de ce formidable voisin, qui venait déjà de manifester quelque désir d'étendre les frontières de la Galicie.

L'empereur le reçut bien, et l'assura que, loin de projeter quelque nouveau démembrement de la Pologne, il s'opposerait à tous ceux que d'autres puissances voudraient effectuer. Vaine promesse! aux yeux des souverains les plus sévères dans leur conduite privée, la politique se croit rarement obligée à se soumettre aux règles de la morale; l'intérêt dicte et rompt leurs serments.

Stanislas, momentanément rassuré, s'aveuglait sur le vrai danger de sa position. La force seule garantit l'indépendance; elle est déjà perdue dès qu'on se croit assez faible pour ne lui donner d'autres garanties qu'une protection étrangère; c'est en se montrant prêt à combattre qu'on inspire le respect, et qu'au lieu de protecteurs on trouve des alliés.

Notre navigation continuait d'être heureuse. Elle fut seulement quelquefois ralentie par des vents contraires, et nous arrivâmes sans accident, le 10 mai, à Krementchuk.

La tristesse du séjour de Kioff, la rigueur de la saison, et surtout l'humeur du maréchal Romanzoff, avaient obscurci de quelques nuages la gaieté naturelle de Catherine. En débarquant à Krementchuk, un spectacle tout différent frappa ses regards : le printemps, ranimant la nature, donnait aux objets un air de fête, et le charme de la première verdure embellissait tout, jusqu'aux marais.

Une maison vaste, élégante, bâtie et distribuée conformément au goût de l'impératrice; un jardin anglais où la magie du prince Potemkin avait fait transporter à grands frais des

arbres d'une grosseur singulière ; une vue charmante dont l'ombrage, les fleurs et les eaux variaient agréablement les perspectives ; douze mille hommes de troupes habillées et équipées à neuf ; toute la noblesse du gouvernement rassemblée et richement vêtue ; la réunion des marchands accourus de toutes les contrées de l'empire ; enfin le plaisir d'être en mouvement, après trois mois d'immobilité, et celui de voir s'avancer vers son but cet extraordinaire voyage, qui fixait l'attention de l'Europe : tels furent les préludes des scènes nouvelles dont j'allais être témoin.

La satisfaction de Catherine, nourrie chaque jour par des objets nouveaux et piquants, se manifestait à tous les yeux. Le prince Potemkin, extraordinaire en tout et toujours, se montrait aussi actif dans ses gouvernements qu'il paraissait indolent à Pétersbourg.

Tout ce que sa vive imagination, son pouvoir illimité et la connaissance profonde qu'il avait du caractère de sa souveraine, pouvaient lui fournir de moyens pour exalter sa tête, pour flatter son amour-propre, était employé avec un art inconcevable.

Il savait, par une espèce de prodige, lutter contre tous les obstacles, vaincre la nature, abréger les distances, parer la misère, tromper l'œil sur l'uniformité des plaines sablonneuses, l'esprit sur l'ennui d'une longue marche, et donner un air de vie aux déserts les plus stériles.

Toutes les stations étaient mesurées de façon à éviter la plus légère lassitude ; il avait soin de ne faire arrêter la flotte qu'en face des bourgs ou villes situées dans des positions pittoresques D'immenses troupeaux animaient les prairies ; des groupes de paysans vivifiaient les plages ; une foule innombrable de bateaux portant des jeunes garçons et des jeunes filles, qui chantaient des airs rustiques de leur pays, nous environnaient sans cesse ; rien n'était oublié.

Il faut convenir que, si ce premier ministre, médiocre général, politique capricieux, se montrait fort loin d'être un

grand homme d'État, il était au moins le plus grand et le plus habile des hommes de cour.

Cependant, en retranchant tout ce qu'il y avait d'artifice dans ses créations, on y reconnaissait aussi quelques réalités : lorsqu'il avait pris possession de son immense gouvernement, on n'y comptait que deux cent quatre mille habitants; et sous son administration la population, en très-peu d'années, s'était élevée à huit cent mille, nombre encore faible pour une province longue de deux cents lieues et large de cent.

Cet accroissement se composait de colons grecs, allemands, polonais, d'invalides, de soldats et de matelots congédiés. Un Français, établi depuis trois ans dans cette contrée, me dit qu'en la parcourant chaque année, il trouvait de nouveaux villages établis et florissants, dans les lieux qu'un an auparavant il avait laissés déserts.

Le prince nous fit jouir, à Krementchuk, du spectacle d'une grande manœuvre, où se déployèrent quarante-cinq escadrons et une nombreuse infanterie. J'ai vu peu de troupes plus belles et en plus brillante tenue. Leurs mouvements purent nous donner une idée de cette tactique russe si effrayante pour les Turcs, quoiqu'elle dût être sans doute insuffisante contre d'autres troupes. Depuis, nous leur avons donné de savantes leçons, dont ils n'ont que trop bien profité.

Toutes leurs manœuvres, à l'époque où je les vis, consistaient à marcher sur quatre colonnes, en se couvrant d'un rideau de tirailleurs, précédés d'un corps de Cosaques Supposant ensuite que l'ennemi s'avançait en forces, les quatre colonnes formaient quatre bataillons carrés, à centre vide, sur trois de hauteur. Les Cosaques se retiraient derrière elles, et se formaient sur un rang dans leurs intervalles, de sorte que la ligne de bataille offrait l'apparence de quatre bastions et de deux courtines; l'artillerie se plaçait aux angles des carrés.

Dans ce moment, comme il fallait supposer qu'on était entouré, parce que c'est le genre d'attaque des Turcs, on exécu-

tait un feu très-vif, après lequel, supposant encore que l'ennemi avait été mis en désordre, les carrés marchaient en avant, les tirailleurs sortaient de leurs rangs, et les Cosaques, la lance à la main, et jetant de grands cris, volaient à la poursuite des vaincus, pour compléter leur défaite.

Après cette brillante revue militaire, l'impératrice, témoignant sa satisfaction au prince, lui dit, avec une joie qui partait du cœur : « Depuis Pétersbourg jusqu'à Kioff, j'ai cru voir « le ressort de mon empire détendu et usé; ici je le retrouve « dans toute son activité et dans toute sa vigueur. »

Cette princesse, ayant ensuite, conformément à ses habitudes, qu'elle ne variait jamais, donné audience au clergé, aux autorités, aux marchands, invita toute la noblesse à un cercle suivi d'un bal magnifique, et remonta sur sa galère.

Le fleuve devenait plus large, et cependant notre navigation devenait plus difficile : à chaque instant des vents trop faibles ou des vents contraires nous faisaient échouer sur des îles ou sur des bancs de sable; quelquefois ils nous forçaient de rester à l'ancre vingt-quatre heures de suite.

Mais l'aspect de ces rives inconnues, le plaisir de traverser un pays naguère habité par des Cosaques zaporaviens, brigands destructeurs, ennemis de tout travail agricole ou industriel, pays aujourd'hui peuplé de citoyens soumis et laborieux, enfin la commodité et l'agrément de nos galères, ainsi que le charme des lectures et des entretiens, abrégeaient le temps pour nous, et transformaient presque en plaisirs, par leur variété, ces légers accidents d'un si long voyage.

L'impératrice même paraissait si contente d'elle et de nous, qu'elle aurait vu avec peine, disait-elle, s'approcher le terme de cette navigation, si elle n'avait pas craint de faire attendre longtemps l'empereur, qu'on savait arrivé à Kherson.

Le prince de Ligne, plus âgé que moi de vingt ans, m'étonnait sans cesse par la vivacité de son imagination et par la jeunesse de son esprit : dès le matin, frappant contre la faible cloi-

son qui séparait son lit du mien, il me réveillait pour me réciter des impromptus en vers et en chansons, qu'il venait de composer, et, peu de temps après, son chasseur m'apportait une lettre de quatre ou six pages, où la sagesse, la folie, la politique, la galanterie, les anecdotes militaires et les épigrammes philosophiques, étaient mêlées de la manière la plus origiuale.

Il exigeait une prompte réponse : aussi rien ne fut jamais plus suivi et plus exact que cette étrange correspondance quotidienne, entre un général autrichien et un ambassadeur français, couchés l'un à côté de l'autre sur la même galère, non loin de l'impératrice du Nord, et naviguant sur le Borysthène, à travers le pays des Cosaques, pour aller visiter celui des Tartares.

Mille amusements divers, les récits curieux et piquants que nous faisait Catherine, les réflexions spirituelles, bien qu'un peu mélancoliques, de M. Fitz-Herbert, les folies du grand écuyer, et la gaieté intarissable de Cobentzel, qui nous faisait jouer avec lui des proverbes dans la chambre à coucher de l'impératrice (genre de talent où il excellait), variaient agréablement nos journées.

Néanmoins, les écueils et les retards se multipliant de plus en plus, l'inquiétude de l'impératrice allait peut-être se changer en humeur, lorsque nous apprîmes que l'empereur, le lendemain de son arrivée à Kherson, en était parti, et s'était rendu en toute diligence à Kaydak, dont nous n'étions éloignés que de six lieues.

Le dessein de ce monarque avait été de venir à la rencontre de la galère de l'impératrice ; mais, le prince Potemkiu, qui s'était rendu d'avance à Kaydak, ayant prévenu à temps sa souveraine, elle se fit descendre à terre, nous laissa presque tous sur sa flotte, monta précipitamment en voiture, et courut au-devant de l'empereur, qu'elle rencontra près de la maison isolée d'un Cosaque, où ils s'arrêtèrent peu d'heures, et d'où ils partirent ensuite ensemble pour Kaydak, où nous les rejoignîmes le lendemain matin, le 19 mai.

Comme l'impératrice s'était pressée au point de ne prendre avec elle aucun de ses gens, l'embarras pour faire dîner les deux grands souverains ne fut pas médiocre Le prince Potemkin, le grand général Branitski, ainsi que le prince de Nassau, que ce dernier avait mené dans sa voiture à Kaydak, leur firent, comme ils le purent, un repas qui fut très-gai, mais aussi détestable qu'on pouvait l'attendre de si nobles cuisiniers.

Nous restâmes à Kaydak toute la journée du 19 pour attendre, non pas notre flotte entière, car plusieurs de nos bâtiments étaient restés échoués, mais au moins ceux qui portaient les hommes et les effets les plus indispensables pour la continuation du voyage.

Le 20, on alla camper sous des tentes à deux lieues de là, à l'endroit où l'impératrice voulait bâtir Ekaterinoslaff. On entendit la messe dans la tente impériale, et leurs majestés posèrent, en présence de l'archevêque, la première pierre de l'église de cette nouvelle capitale, dont la position est extrêmement riante. Elle est placée sur une hauteur d'où l'on aperçoit les longues sinuosités du Borysthène, et les îles boisées qui embellissent cette partie de son cours.

Nous allâmes dîner ensuite dans la maison de campagne du gouverneur de la province; elle était située sur le bord du fleuve, vis-à-vis de la plus fameuse des cataractes qui longtemps ont fait regarder ce passage comme absolument impraticable pour le commerce.

En effet, le Borysthène est barré en cet endroit dans toute sa largeur par des chaînes de rochers, dont les uns à fleur d'eau et les autres très-élevés forment plusieurs chutes et plusieurs cascades; leur bruit nous empêchait presque de nous entendre. L'eau s'y brise et y écume avec furie.

On ne croirait pas possible, au premier coup d'œil, que l'esquif le plus léger et les rameurs les plus hardis pussent franchir un pareil obstacle. Cependant un canot et un assez gros bâtiment étaient mouillés à quelque distance, avec l'ordre de fran-

chir cette barrière. Nous voulûmes, le prince Potemkin, M. de Nassau et moi, nous y embarquer ; mais l'impératrice nous le défendit formellement.

Les bâtiments, se dirigeant de notre côté, franchirent fort heureusement ce périlleux passage avec la rapidité d'une flèche, mais aussi avec des mouvements violents qui faisaient croire à chaque instant qu'ils allaient être brisés, ou remplis par les vagues et submergés ; le canot surtout disparaissait presqu'à tous moments.

On nous dit cependant que, lorsque les eaux étaient plus hautes, le passage s'exécutait avec plus de facilité, en y employant l'adresse de quelques anciens Zaporaviens accoutumés à cette dangereuse navigation ; et le prince Potemkin comptait tellement sur leur expérience et sur leurs promesses, qu'il avait formé le dessein de faire descendre jusqu'à Kherson toute la flotte de galères sur laquelle nous étions venus de Kioff à Kaydak.

En sortant d'Ekaterinoslaff, nous entrâmes dans ce qu'on appelle en Russie les *steppes,* vastes et solitaires prairies, totalement dépourvues d'arbres, et coupées seulement en longs intervalles par quelques coteaux tout nus, au pied desquels serpentaient de faibles ruisseaux. On parcourt souvent sept à huit lieues sans y rencontrer un homme, une maison, un arbuste.

L'Afrique a ses déserts de sable ; ceux de l'Orient sont moins arides, ce sont des déserts de verdure. Des troupeaux immenses de moutons, des haras nombreux de chevaux, animent seuls ces profondes solitudes où on les laisse errer toute l'année.

Au premier coup d'œil, cet immense et verdoyant horizon, où rien n'arrête la vue, produit sur l'esprit la même impression que l'Océan : il semble donner plus de grandeur aux idées, plus de profondeur aux réflexions ; mais, à mesure qu'on s'avance, cette uniformité inspire la tristesse, et bientôt on se fatigue péniblement en ne voyant, au-dessus et autour de soi, que le ciel et des prés qui n'ont point de bornes.

On n'y aperçoit d'autres variétés que de nombreuses éminences qui paraissent élevées par la main des hommes, et relativement auxquelles les opinions ont été longtemps partagées : les uns croyaient que c'étaient d'anciens tombeaux, et d'autres assuraient que ces tertres avaient été formés par les Scythes et par les Tartares, afin de découvrir de plus loin les ennemis qui pourraient vouloir les surprendre. La vérité de la première de ces deux opinions a été depuis définitivement prouvée.

Toute l'étendue de pays qui se prolonge en Europe depuis le Bug jusqu'à Azoff, et en Asie depuis le Caucase jusqu'aux frontières de la Chine, n'est qu'une immense mer de verdure.

La partie de ces steppes où nous nous trouvions, et sur laquelle la civilisation cherche à étendre ses conquêtes et ses travaux, ressemblait à une toile unie dont un peintre commence à faire un grand tableau, en y plaçant quelques hameaux, quelques bocages, quelques champs cultivés; mais cet ouvrage, avançant avec lenteur, lui laissera encore pendant plus d'un siècle toute l'apparence d'un désert.

La veille de notre arrivée à Kherson, nous passâmes, sur un pont, la petite rivière Kaminka, qui servait autrefois de limites entre les Tartares nogais et les Cosaques.

Ce désert de cent lieues que nous venions de traverser, rendit peut-être plus grande et plus agréable la surprise que nous causa la vue de Kherson. Je crois cependant qu'indépendamment de la disposition où notre esprit se trouvait, nous n'aurions pu nous défendre d'un juste étonnement, en voyant tant de nouvelles et imposantes créations : une forteresse presque achevée; des casernes pour vingt-quatre mille hommes; une amirauté avec tous ses magasins; un arsenal garni de six cents pièces de canon; deux vaisseaux de guerre et une frégate prêts à lancer; des édifices publics qui s'élevaient partout à la fois; plusieurs églises d'une noble architecture; enfin une ville déjà commerçante, qui contenait deux mille maisons, des boutiques remplies des marchandises venues de Grèce, de Constantinople et

de France, et environ deux cents vaisseaux de commerce que mouillaient ou arrivaient dans le port.

Si on y ajoute l'activité de dix-huit mille travailleurs, une grande pompe militaire, le concours de plusieurs ministres et consuls étrangers, ou de voyageurs, on comprendra facilement combien un tel spectacle, dans une contrée que la Russie n'a conquise qu'à la paix de Kainardgi, dont on ne s'était occupé activement que depuis six années, et qui n'était débarrassée que depuis trois ans du voisinage des Tartares, devait exalter l'amour-propre de l'impératrice, justifier la surprise de ceux qui la suivaient, et les éloges qu'ils donnaient au talent comme à l'activité du prince Potemkin.

Il est vrai que ce premier moment d'étonnement fut bientôt mêlé de réflexions qui rendirent notre admiration plus modérée; en voyant Kherson de plus près et plus en détail, on nous fit remarquer que sa position était mal choisie : les vaisseaux ne peuvent remonter le Dniéper que déchargés ; ceux de guerre qu'on y construit sont obligés, pour descendre le fleuve, de se faire alléger par le secours de chameaux (1).

On n'avait point construit de quais, ni de magasins pour le commerce; les tribunaux, mal organisés, rendaient mal et lentement la justice; enfin l'infection des marais et des îles remplies de roseaux qui entouraient la ville, en faisaient un séjour malsain et souvent mortel pour ses habitants.

Je ne laissai point ignorer au prince Potemkin ces observations, que je tenais de plusieurs négociants. Il avait senti et reconnu tous ces inconvénients. Pour y remédier, son projet était de former, trente verstes plus bas, un port marchand, d'y bien régler la quarantaine, de construire des quais et des magasins, d'établir une justice consulaire, enfin de dessécher les marais les plus voisins.

(1) On appelle *chameaux* de grands bâtiments longs, carrés et à plates varangues, qui, assujettis deux à deux avec des câbles, servent à faire passer un vaisseau dans les endroits où il n'y a pas assez d'eau.

Déjà il avait demandé et obtenu l'argent nécessaire pour la plupart de ces opérations ; mais celle du desséchement me semblait impossible : d'ailleurs on ne pouvait l'effectuer sans détruire et perdre les roseaux, seul chauffage et seule couverture de presque toutes les maisons dans un endroit où, à cent lieues à la ronde, on ne trouvait point de bois.

Les premiers moments de notre séjour à Kherson furent employés en courses dans la ville, en grandes audiences, en repas de cent vingt couverts, en concerts et en bals. L'impératrice nous mena dîner dans une maison de campagne à quatre lieues de Kherson. Le lendemain nous vîmes lancer, en sa présence, un vaisseau de quatre-vingts canons, un de soixante-six et une frégate. Le jour suivant il y eut bal paré à la cour, dans un palais construit pour elle avec plus d'élégance que de solidité.

L'impératrice avait formé le projet de se rendre à Kilbourn, vis-à-vis d'Oczakoff ; mais cette reconnaissance militaire du territoire turc, et qui ressemblait un peu trop à une bravade, ne put avoir lieu. L'arrivée d'une escadre ottomane, composée de quatre vaisseaux et de dix frégates, et qui vint mouiller dans le Liman près d'Oczakoff, contraria le dessein de Catherine ; elle n'y renonça qu'avec une humeur très-visible. Ainsi, n'ayant plus rien qui pût nous retarder davantage, nous partîmes pour la Crimée, à la suite des deux augustes chefs de notre caravane.

Avant de quitter Kherson, il est à propos de parler des nouvelles que nous y reçûmes de la marche des affaires importantes qui se traitaient alors à Constantinople : l'arrivée imprévue de l'escadre turque à l'embouchure du Borysthène et celle de plusieurs militaires français à Oczakoff avaient produit dans l'esprit des ministres de Catherine et de toute sa cour un mécontentement qui allait jusqu'à l'indignation.

« Comment concevoir, disaient-ils, qu'au moment où nous « venons de signer un traité d'amitié, et à l'instant même où « l'impératrice se fait accompagner du ministre de France, en

« le comblant de distinctions et de marques de confiance, on « voie des ingénieurs français occupés à diriger les travaux, les « canons, les vaisseaux et les préparatifs hostiles de ses en- « nemis ? »

Le prince Potemkin me parla plusieurs fois de ces prétendus griefs avec amertume et vivacité, me reprochant d'avoir, par de vaines alarmes, excité les Turcs à des mesures menaçantes qui pourraient provoquer la guerre.

Si j'avais voulu user de finesse, feindre d'ignorer ce que je savais, et blâmer ce que j'avais conseillé, je n'aurais point, par là, calmé l'humeur qu'on me montrait, et j'aurais seulement perdu cette considération qui ne peut se conserver que par une noble franchise.

Je répondis donc, non en courtisan, mais en ministre, « que « les Turcs avaient raison d'être inquiets; que la conduite de « M. Bulgakoff avec M. de Choiseul nous avait ôté toute possi- « bilité de les rassurer. » J'ajoutai même « que nous avions dû « conseiller, approuver et seconder les dispositions défensives « de la Porte.

« Notre marche, disais-je, est franche et constante ; nous vous « avons toujours déclaré que plus le roi se montrait empressé à « faire redresser les griefs dont la Russie pouvait avoir à se « plaindre, plus Sa Majesté, mue par de grands intérêts, était « décidée à veiller, autant qu'il dépendrait d'elle, à la conserva- « tion de l'empire ottoman.

« Malgré vos protestations pacifiques, continuais-je, que « j'aime à croire sincères, peut-on s'étonner des précautions « que la prudence dicte à la Porte ? Mettez-vous à sa place : « si le grand seigneur venait à Oczakoff avec ses visirs, un puis- « sant allié, une flotte formidable et une armée de cent cin- « quante mille hommes, pourrait-on s'étonner et vous blâmer « en vous voyant montrer alors quelque alarme, vous tenir sur « vos gardes, et prendre le parti sage de fortifier Kherson et « de rassembler vos troupes ? »

L'argument était irréfutable, le prince n'y répliqua point ; la franchise de mon langage eut un succès que n'aurait pu m'obtenir une maladroite dissimulation. La froideur que l'impératrice me montrait depuis quelques jours, disparut peu à peu.

Le résultat de la fermeté des Turcs fut heureux ; on cessa de mépriser leur faiblesse, et, pour le moment au moins, on négocia plus amicalement.

J'avais vu à Kanieff un roi, sans force et sans autorité, entouré de la magnificence et de l'éclat des plus grands monarques ; par un contraste remarquable, je voyais à Kherson un empereur puissant, simple dans ses formes, modeste dans ses manières, familier dans son accueil, ennemi de toute étiquette, permettant et provoquant la conversation sur tous les sujets, et ne voulant briller d'aucun autre éclat que de celui que lui donnaient une instruction étendue, un jugement solide, un esprit orné.

Lorsque Catherine II voulut à Kaydak me présenter à lui, il lui dit : « Madame, je ne suis ici que le comte de Falkenstein, « et c'est moi qui dois être présenté au ministre de France. »

Ce prince était arrivé en Russie dans une simple calèche, accompagné d'un officier général et de deux domestiques. Le strict *incognito* qu'il gardait, lui était aussi commode qu'utile pour mieux voir et pour mieux entendre ; aussi il voulait absolument qu'on le traitât comme un voyageur, et non comme un monarque.

Tous les matins il venait au lever de l'impératrice, se mêlant avec nous, et attendant comme nous que cette princesse parût. Dans la journée, il parcourait tous les environs du lieu où nous étions arrêtés ; et, comme le hasard fit que mon entretien lui plut, il faisait souvent de longues promenades seul avec moi, en me donnant familièrement le bras.

Ce prince, dans ses conversations, me montra qu'il était peu disposé à seconder l'ambition de Catherine. La politique du roi à cet égard lui semblait fort sage. « Constantinople, disait-il,

« serait un objet de jalousie et un sujet de discorde, qui rendra « toujours impossible l'accord des grandes puissances pour un « partage de la Turquie. »

Je le trouvai très-peu frappé du progrès des établissements russes : « J'y vois, disait-il, plus d'éclat que de réalité. Le prince « Potemkin est actif, mais plus propre à commencer de grands « travaux qu'à les finir. Au reste, tout paraît facile quand on pro- « digue l'argent et la vie des hommes. Nous ne pourrions tenter « en Allemagne ni en France ce qu'on hasarde ici sans obstacle. « Le maître ordonne : des milices d'esclaves travaillent. On « les paye peu ou point ; on les nourrit mal ; ils n'osent laisser « échapper un murmure, et je sais que depuis trois ans, dans « ces nouveaux gouvernements, la fatigue et l'insalubrité des « marais ont fait périr cinquante mille hommes sans qu'on les « plaignît, et même sans qu'on en parlât. »

Un autre jour l'entretien étant tombé sur le prince Potemkin : « Je comprends, me dit-il, que, malgré ses bizarreries, cet « homme singulier ait pris et conservé un grand ascendant sur « l'impératrice : il a une volonté forte, une imagination vive ; « par là, il lui est non-seulement utile, mais nécessaire ; car « vous connaissez les Russes, et vous conviendrez qu'il serait « difficile de trouver parmi eux un autre homme capable de « contenir et de comprimer un peuple encore si âpre, si récem- « ment en contact avec la civilisation, et une cour trop long- « temps accoutumée aux conjurations. »

Un envoyé de Naples vint dans ce temps à Kherson, sous le prétexte de porter à l'impératrice les assurances amicales de sa cour ; l'objet réel de la mission de M de Gallo était d'examiner les établissements de Kherson, afin de s'assurer des moyens qu'on pourrait prendre pour tirer parti du nouveau traité de commerce que le roi de Naples venait de conclure avec la Russie.

Nous partîmes de Kherson le 29 mai, pour nous rendre à Kisikerman, située sur la rive droite du Borysthène, à soixante-

quinze verstes au nord-est de Kherson. Cette petite ville appartenait autrefois aux Tartares nogais, et fait à présent partie de la nouvelle Russie. Les Grecs qui la fondèrent, l'appelèrent d'abord Olviopol ; les czars lui donnèrent le nom de Béalaiavéja, depuis Bérislaff, et les Tartares celui de Kisikerman, ce qui voulait dire dans leur langue *ville des filles*. Elle fut tour à tour la proie des Kozars, des Petschenèques et des Tartares.

Les marais salants et les pétrifications qu'on trouve en abondance dans la plaine qui l'entoure donnent lieu de croire que jadis son territoire était couvert par les eaux.

Nous passâmes en cet endroit le Borysthène ; en débarquant sur la rive opposée, l'impératrice trouva une troupe de Tartares des familles les plus distinguées, qui étaient venus au-devant de cette princesse, pour lui rendre hommage et pour lui servir d'escorte ; de là, pour arriver à Pérékop, nous traversâmes le grand désert des Nogais. On n'aperçoit dans cette immense prairie dénuée d'arbres, qu'un seul vestige du travail des hommes : c'est un antique pont de pierres blanches construit sur la petite rivière Kalentchak.

Les Tartares, comme les Arabes, étaient partagés en tribus, dont les unes habitaient les villes de la Crimée, et les autres, toujours errantes, parcouraient les steppes avec leurs nombreux troupeaux.

Lorsque leur pays fut conquis par l'impératrice, la plus grande partie de ces peuples nomades abandonnèrent leur patrie, et se réfugièrent dans le Kuban ; nous n'en vîmes donc qu'un petit nombre, dont les tentes, les chevaux, les troupeaux et quelques chameaux donnaient encore un peu de vie à cet uniforme paysage.

De plus, comme le prince Potemkin voulait sans cesse lutter contre les obstacles, varier les grands tableaux qu'il offrait aux regards de Catherine, et animer la solitude même, il eut soin, autour d'un camp formé de tentes très-élégantes et richement meublées, qu'il avait fait préparer pour sa souveraine, de faire

paraître inopinément à ses yeux cinquante escadrons de Cosaques du Don.

Leurs costumes asiatiques et pittoresques, la célérité de leurs manœuvres, l'agilité de leurs chevaux, leurs courses, leurs cris, leurs lances, firent oublier momentanément les steppes, passer agréablement des heures qu'il eût été difficile autrement de ne pas trouver un peu longues et tristes.

Ce fut dans ce lieu que l'impératrice, de nouveau aigrie contre moi, et qui ne me parlait pas depuis quelques jours, recommença à me traiter avec sa bienveillance ordinaire : quelques obligeants courtisans l'avaient assurée que, trop pressé de m'éloigner d'elle, il me tardait de retourner en France, et de profiter d'un congé que M. de Montmorin venait de m'envoyer.

Aussi, en montant en voiture à Kisikerman, elle m'avait dit, sans attendre ma réponse : « Pourquoi vous gêner, Monsieur « le Comte? Si vous craignez l'ennui des déserts, qui vous em- « pêche de partir pour Paris, où tant de plaisirs vous appel- « lent ? »

On comprend facilement que j'étais pressé d'obtenir quelques explications sur une interpellation si étrange et si peu attendue : aussi, dès qu'elle fut établie dans son camp, et que nous pûmes la voir, je m'approchai d'elle et lui demandai le sens d'une plaisanterie que je n'avais pas comprise.

« Ce n'est point une plaisanterie, me répondit-elle. Je vous « l'ai déjà dit plusieurs fois; j'étais sûre que vos belles dames « de Paris vous plaignaient de faire quinze cents lieues dans un « pays barbare, et au milieu d'un désert, avec une ennuyeuse « czarine. Or, apprenant que vous aviez demandé un congé, « j'ai voulu, quelque contrariété que votre départ pût me « causer, vous mettre tout à fait à l'aise à cet égard. »

Je me récriai alors vivement sur l'étrange idée qu'elle avait de moi et de mes sentiments pour elle. « C'est en même temps, « lui dis-je, Madame, me juger aveugle, ingrat, sans discerne-

« ment et sans goût. J'ose même ajouter que j'y vois avec peine « un reste de prévention contre les Français, qui ne méritent « pas une opinion si peu fondée. Nulle part vous n'êtes plus « appréciée et admirée qu'en France, et sur ce point je repré- « sente bien fidèlement près de vous mon pays. Ce sera avec un « véritable chagrin qu'après le retour de Votre Majesté à Pé- « tersbourg, je m'éloignerai momentanément de sa cour. Il « faudrait, pour que mon départ eût lieu plus tôt, qu'elle « m'exilât. »

« Je n'en ai, dit-elle en riant, nulle envie. Je voudrais que « vous pussiez toujours rester près de moi, et vous le savez « bien. Si je vous en ai un peu voulu de la visite que m'ont « faite récemment vos Turcs barbus, vos spirituels disciples, « cette bouderie est tout à fait passée. »

Elle me parla ensuite des propositions qu'on ferait à la Porte. « Le roi verra par ma condescendance, dit-elle, que mes dis- « positions pour la paix sont sincères, et que je ne suis point « aussi ambitieuse qu'on se plaît à le supposer. » De ce mo- ment elle reprit avec moi toute sa grâce et son enjouement.

Le soir, dès qu'elle eut congédié son cercle, l'empereur, voulant profiter de la beauté de la soirée, me prit par le bras, s'éloigna du camp, et se promena assez longtemps sur cette vaste prairie où l'œil ne voyait pas de bornes.

A l'aspect de plusieurs chameaux et de quelques pasteurs tartares errants dans la plaine : « Quel singulier voyage! me « dit ce prince; et qui aurait pu s'attendre à me voir avec Ca- « therine II, et les ministres de France et d'Angleterre, errant « dans le désert des Tartares! C'est une page toute neuve « d'histoire. »

« Il me semble plutôt, lui répondis-je, que c'est une page « des *Mille et une Nuits*, que je m'appelle Giafar, et que je « me promène avec le calife Haroun-al-Raschild déguisé selon « sa coutume. »

Quelques moments après, l'empereur s'arrête subitement

et se frotte les yeux. « En vérité, me dit-il, je ne sais si je veille, « ou si votre mot des *Mille et une Nuits* me fait illusion; re- « gardez de ce côté. »

Je tournai la tête, et le même objet qui excitait sa surprise me causa le plus vif étonnement. En effet, à deux cents pas de nous, nous voyions une grande, haute et immense tente, qui marchait toute seule sur l'herbe et s'avançait de notre côté.

Malgré la hauteur des herbes, nous courûmes assez vite tous deux pour mieux distinguer ce phénomène singulier. Bientôt la tente s'arrêta, et nous vîmes une trentaine de Kalmouks qui en sortaient.

L'empereur me dit d'y entrer; et comme il avait fait apparemment, et en riant, quelques signes aux Kalmouks, ils me suivirent et baissèrent la couverture qui fermait l'entrée de la tente, de sorte que je me trouvai, pour ainsi dire, leur prisonnier.

Alors tout me fut expliqué; voici la structure de ces tentes : on fait avec des lattes une espèce de treillage, dont on compose une sorte de parc circulaire de quatre pieds de haut, couronné par un cercle en bois, qui fait une espèce de lambris à hauteur d'appui. Sur ce lambris on pose et on élève de grandes lattes hautes d'une trentaine de pieds; à leur sommet un petit cercle en bois les empêche de se rejoindre; toutes ces lattes sont fixées par des chevilles en cuir.

Sur le tout on jette une immense couverture faite de poil de chameau, et qui descend jusqu'à terre. On relève des pans de cette couverture du côté où l'on ne craint ni le vent ni le soleil. D'autres couvertures du même feutre servent, dans la tente, de lits et de divans. On laisse en haut une ouverture pour donner passage à la fumée. Trente hommes peuvent habiter commodément chacune de ces tentes, autour desquelles couchent leurs troupeaux.

Lorsqu'ils décampent, ils enlèvent la couverture, ôtent les chevilles, ploient toutes les lattes en faisceaux, et mettent le

tout sur un chariot. Mais lorsqu'ils ne veulent que changer de place pour chercher d'autres pâturages à peu de distance, alors, sans rien déranger à la tente, les Kalmouks qui sont dedans se tournent tous dans la même direction, soulèvent le treillage, et marchent ainsi en portant leur légère maison.

C'est précisément cette manœuvre qui avait été la cause de notre grande surprise, lorsque nous voyions cette tente se mouvoir, sans qu'elle parût tirée ni poussée par aucun homme ni par aucun animal.

Quand ils m'eurent ainsi fait faire avec eux une petite promenade de quelques toises, je recouvrai ma liberté et je retrouvai l'empereur, qui riait beaucoup de mon emprisonnement. Il entra lui-même dans la tente, et convint avec moi qu'un pareil logement, pour ceux qui en avaient l'habitude, devait être assez commode et très-propre à les mettre à l'abri des rigueurs de toutes les saisons.

Le lendemain nous arrivâmes à Pérékop, isthme étroit qui sépare la mer Noire de la mer d'Azoff. Une muraille et un fossé s'étendent de l'une à l'autre mer. On y voit un fort carré et en pierres, et un bourg composé de quelques baraques. Pérékop est l'entrée, la porte et la clef de la presqu'île de Crimée, à laquelle l'impératrice conquérante venait de rendre l'antique nom de Tauride.

La presqu'île de Crimée est entourée à l'est par la mer d'Azoff, au sud et à l'ouest par la mer Noire, et bornée au nord par les plaines désertes de l'ancienne Scythie. Elle s'étend du 51^{e} au 53^{e} degré de longitude, et du 44^{e} au 46^{e} degré de latitude.

La partie plate de cette presqu'île, malgré la fertilité de son terrain, était, lorsque je la vis, presque aussi déserte que les steppes des Nogais. Le nord était coupé de lacs salés, riche branche de commerce. De nombreux troupeaux paissaient dans ces vastes pâturages; le long de la route, de loin en loin, on apercevait quelques hameaux et quelques champs qui commençaient à être cultivés.

La partie montagneuse et méridionale, où l'on entre après avoir passé la rivière nommée Salguire, offre un coup d'œil tout différent : l'air y est sain; le ciel pur; la nature, féconde; la majesté de ces monts, dont quelques-uns s'élèvent à dix-huit cents pieds de hauteur, est imposante.

Les nombreuses vallées qui les séparent sont riches de fleurs, de fruits, de bois, de ruisseaux, de cascades et de culture. Des arbres touffus de toute espèce, de riants bocages, des lauriers, des vignes qui se marient aux troncs des arbustes, des maisons de plaisance entourées de jolis jardins, présentent aux voyageurs mille aspects variés et délicieux.

Au revers des montagnes, on éprouve la chaleur du climat de Naples et de Venise, tandis qu'au nord, dans la plaine, aucune hauteur n'arrêtant la course des vents depuis la mer Baltique jusqu'au Pont-Euxin, c'est-à-dire pendant l'espace de huit cents lieues, on y ressent la rigueur du froid des zones glacées. L'embouchure du Borysthène même est quelquefois prise par les glaces, de sorte que jusqu'aux montagnes on reste sous le climat de la Russie, pour passer en peu d'heures sous celui de l'Italie.

Toutes les côtes offrent aux navigateurs de bons ports, des rades sûres ; et, en considérant l'étendue de la Tauride, la variété de ses productions, et tous les moyens de défense que la nature lui a prodigués, on trouve très-simple que tant de peuples s'en soient disputé pendant tant de siècles la possession.

Les Grecs et les Goths, établis dans la Crimée, y restèrent tributaires des Tartares. Eux et les Vénitiens y faisaient un grand commerce ; mais les Génois, favorisés par l'empereur Michel Paléologue, le leur enlevèrent, et, après plusieurs victoires sanglantes, se virent si puissants qu'ils s'affranchirent du tribut payé aux Tartares.

Caffa, Soudak et Balaclava, étaient les centres et les dépôts de leurs immenses richesses. Caffa ou Théodosie surtout fut fameuse dans l'Orient par sa population et son opulence ;

mais à la fin du quinzième siècle les Tartares, longtemps affaiblis par leurs divisions, se réunirent, et avec le secours des Turcs, anéantirent la puissance des Génois.

Les Turcs ne tardèrent pas à se rendre les maîtres de toute la Crimée ; et là, comme partout, leur domination couvrit la contrée de ruines, en exila le commerce, anéantit l'agriculture, et plongea ce malheureux pays dans des ténèbres plus épaisses que celles qui l'enveloppaient du temps des Scythes et des Taures.

En 1771, le prince Dolgorouki et les Russes, après avoir envahi la Crimée, donnèrent le titre de khan à Saheb-Guerray, qui fut ainsi souverain des Tartares. Celui-ci céda à l'impératrice les villes de Kertch et Kilbourn, et bientôt les Turcs rétablirent le dernier khan déposé.

Après plusieurs combats, le frère de Saheb, soutenu par les Russes, reconquit la presqu'île, qui cependant resta, depuis, livrée aux guerres civiles : les Russes les prolongèrent en s'y mêlant.

En 1779, la France obtint l'évacuation de la Crimée par l'armée russe, et le khan fut obligé de faire confirmer son élection par le grand seigneur.

Mais, les dissensions intérieures continuant toujours, le khan Sahim-Guerray, dont les ports étaient bloqués par les vaisseaux russes, se trouvant sans défense et menacé par l'armée que commandait le prince Potemkin, descendit du trône, et céda à Catherine II la Crimée, le Kuban et l'île de Taman. La Porte, abandonnée par l'empereur d'Autriche et par le roi de France, se vit forcée d'y consentir.

Cette importante révolution, qui, en renversant le dernier souverain de la race de Gengiskhan, donnait à la Russie la possession de la mer Noire, et qui la faisait pour ainsi dire planer sur la capitale de l'empire ottoman, ne produisit alors qu'une légère impression en Europe.

Ainsi Catherine, victorieuse sans obstacle, put, au gré de ses

désirs, entrer triomphalement dans l'antique Tauride, et s'asseoir sur le trône de ces princes tartares, dont les ancêtres avaient si souvent forcé les czars de Russie à venir présenter leurs serviles hommages aux chefs insolents de la *horde dorée*.

Le 30 juin, nous passâmes les fameuses lignes de Pérékop, qui, malgré la force de leur position et la profondeur de leurs fossés, n'ayant jamais pu arrêter la marche d'aucun ennemi, ne sont plus aujourd'hui qu'un simple objet de curiosité; nous visitâmes ensuite la forteresse d'Or qui les défend.

Comme nous en sortions, nous vîmes un corps assez nombreux de cavalerie tartare, richement vêtue et armée, qui venait au-devant de l'impératrice, pour lui servir de garde d'honneur. Cette princesse, dont les idées étaient toutes grandes, élevées et hardies, avait voulu n'être escortée, pendant son séjour en Crimée, que par ces mêmes Tartares, si dédaigneux pour son sexe, si constamment ennemis des chrétiens, et si récemment subjugués par elle. Une preuve de confiance si peu attendue réussit, comme presque tout ce qui est audacieux.

« Convenez, mon cher Ségur, me disait le prince de Ligne « en riant, que ce serait un étrange événement qui ferait « un beau bruit en Europe, si les douze cents Tartares qui « nous enveloppent, s'avisaient de nous entraîner à toute « bride vers un petit port voisin, d'y embarquer l'auguste « Catherine, ainsi que le puissant empereur des Romains, « Joseph II, et de les conduire à Constantinople pour l'amuse- « ment et la satisfaction de sa hautesse Abdul-Hamet, le « souverain commandeur des croyants; et ce tour d'adresse « n'aurait rien d'absolument immoral; car ils pourraient bien, « sans aucun scrupule, escamoter deux souverains qui vien- « nent, au mépris du droit des gens et de tous les traités, « d'escamoter leur pays, de détrôner leur prince et d'enchaîner « leur indépendance. » Heureusement cette folie n'entra point dans la tête des loyaux enfants de Mahomet.

Nous continuâmes fort tranquillement notre marche sous

leur conduite, et nous nous arrêtâmes pour passer la nuit dans un lieu nommé Aïbar, où l'on avait établi un camp pour nous, et construit une maison assez élégante pour l'impératrice.

Là, on avait logé M. Fitz-Herbert et moi dans une de ces tentes tartares dont j'ai fait précédemment la description. Les Russes voyaient avec surprise un ministre d'Angleterre et un ministre de France, malgré la rivalité de leur pays et l'opposition de leurs intérêts, unis par la plus franche amitié; on n'aurait pas pu dire du mal de l'un sans que l'autre le défendît.

L'impératrice se divertissait d'une intimité si rare, et elle trouvait sans doute piquant de nous faire, en cette occasion, coucher dans la même tente, et écrire sur la même table des dépêches rédigées certainement dans deux sens bien opposés.

Le 31, ayant traversé le Salguire et quittant enfin les plaines désertes, nous nous approchâmes de la chaîne des montagnes, et nous jouîmes délicieusement, dans leurs vallées, du plaisir de revoir des ombrages épais, des coteaux pittoresques, des champs cultivés, de jolies maisons, des paysans actifs, laborieux, enfin tout le mouvement de la vie, dont nous avions presque perdu la trace en traversant les steppes incultes et solitaires.

Le soir nous arrivâmes dans la ville de Bachtchi-Saraï, et toute la cour s'établit dans le palais des anciens khans (1).

Bachtchi-Saraï est située dans un vallon très-étroit ou plutôt dans une gorge sur la rivière Tschourouk. Fondée dans le seizième siècle par les Tartares, ses maisons, assez mesqui-

(1) On va retrouver, dans les pages qui suivent des lieux illustrés tout récemment par nos armes. Balaclava, Bafchi-Seraï, Kertch, Jénicale, Sébastopol surtout sont des noms associés, par nos Bulletins et désormais par l'histoire, aux plus brillants exploits. En parcourant alors la Crimée M. le comte de Ségur était loin de prévoir qu'un jour le drapeau de la France y flotterait victorieux dans les plus périlleux combats. Nous n'insisterons pas sur les différences d'orthographe, elles tiennent à la différence des temps.
(Note du nouv. édit.)

nement bâties, s'étendent en amphithéâtre sur la pente des montagnes très-hautes qui l'entourent, qui la pressent, et dont les immenses rochers semblent à tous moments près de l'écraser.

Il arrive quelquefois d'échouer à l'entrée du port, et c'est précisément ce que faillit éprouver l'impératrice, à l'instant où, apercevant les minarets de Bachtchi-Saraï, elle atteignait son but, et jouissait d'avance avec fierté du plaisir de s'asseoir sur un trône musulman conquis par ses armes.

On arrive ou plutôt on descend dans Bachtchi-Saraï, par une pente extrêmement rapide et des deux côtés hérissée de roches. La voiture de Catherine était pesante; les chevaux qui la conduisaient, ardents et indociles : ces animaux fougueux, pressés par un poids inaccoutumé, s'emportent, prennent le mors aux dents, et se précipitent entre les rochers avec une telle impétuosité, que nous croyions à tout moment voir le carrosse verser et se briser en éclats.

Les efforts des Tartares pour les arrêter furent vains : l'effroi avait saisi tous les voyageurs; Catherine seule (me dit ensuite l'empereur) ne laissa pas voir sur ses traits le moindre signe de crainte. Enfin le sort voulut qu'après avoir passé, on ne sait comment, par-dessus quelques roches et sans accident, les chevaux à l'entrée d'une rue s'arrêtèrent d'eux-mêmes tout à coup, et si brusquement que plusieurs d'entre eux tombèrent. La voiture, dans cette dernière secousse, monta sur leurs corps, et aurait alors versé, sans les secours des cavaliers tartares, qui la soutinrent de toutes leurs forces.

Bachtchi-Saraï, fort dépeuplée depuis la conquête, contenait cependant encore neuf mille habitants, presque tous musulmans. La politique de Catherine ne gênait ni leur commerce ni leur culte; elle les laissait suivre en tout leurs anciens usages, de sorte que nous pouvions nous croire véritablement transportés dans une ville de Turquie ou de Perse, avec cette seule différence que nous avions le loisir d'y tout examiner, sans

avoir à craindre aucune des humiliations que les chrétiens sont forcés de subir dans tout l'Orient.

Ce qui m'étonna le plus dans ces premiers moments, ce furent le flegme, l'orgueil et l'indifférence apathique ou affectée des marchands turcs et tartares : vieux ou jeunes, ces Turcs, ces Tartares, assis tranquillement devant la porte de leurs maisons, ou dans l'intérieur de leurs boutiques, loin de montrer aucune surprise, aucune curiosité, aucun mouvement expressif de joie ou de colère à la vue du cortége, si nouveau et si imposant pour eux, qui s'offrait avec tant de pompe à leurs regards, restaient immobiles, sans se lever, sans diriger leurs yeux de notre côté; quelquefois même ils nous tournaient le dos.

Ces fanatiques, se croyant toujours une grande supériorité sur nous, qu'ils traitent d'*infidèles* et de *chiens*, conservent leur orgueil stupide, même lorsqu'ils sont vaincus; et, loin de s'humilier, jamais ils n'attribuent la honte de leurs revers à leur ignorance : ils n'en accusent que la fatalité.

On nous dit que le palais du khan, devenu le nôtre, avait été construit, sur des dimensions plus petites, d'après le modèle du sérail de Constantinople. Ce palais est près de la rivière, sur le bord de laquelle les Tartares ont construit un quai; on y arrive par un petit pont de pierres, et on entre dans une grande cour.

Vers la gauche se trouve la grande mosquée du khan; plus loin, les écuries; à droite, le palais du sérail; il n'a qu'un étage, et est composé de plusieurs corps de bâtiments séparés et d'inégale hauteur; un jardin divisé en quatre terrasses l'environne.

Près de la mosquée on aperçoit le cimetière où l'on enterrait les khans, les mirzas ou grands, et les prêtres. Ces lieux consacrés aux morts sont très-pittoresques, dans l'Orient, par la forme variée des tombeaux, et par la beauté des arbres qui les ombragent.

Leurs majestés impériales occupaient les appartements du

sultan. Fitz-Herbert, Cobentzel, le prince de Ligne et moi, nous étions logés dans les chambres des sultanes, qui donnaient sur de jolis jardins, entourés à la vérité de murailles très-élevées.

Chaque appartement n'avait pour tout meuble qu'un large et commode divan qui en faisait le tour. Le milieu de la pièce était entièrement occupé par un grand bassin carré, de marbre blanc, au centre duquel des tuyaux faisaient jaillir sans cesse des gerbes d'une eau fraîche et limpide.

Un jour faible éclairait l'appartement : les cristaux des fenêtres étaient chargés de peintures ; lors même qu'on les ouvrait, le soleil trouvait à peine passage à travers les branches nombreuses de rosiers, de lauriers, de jasmins, de grenadiers et d'orangers, qui couvraient ces fenêtres de leurs feuillages et leur servaient, pour ainsi dire, de jalousies.

Je me souviens qu'étant couché sur mon divan, accablé par l'extrême chaleur, et jouissant cependant avec délice du murmure de l'eau, de la fraîcheur de l'ombrage et du parfum des fleurs, je m'abandonnais à la mollesse orientale, rêvant et végétant en vrai pacha ; tout à coup je vis devant moi un petit vieillard à longue robe, à barbe blanche, et portant sur sa tête chauve une calotte rouge.

Son aspect, son humble attitude, son salut asiatique, rendirent mon illusion complète, et je pus me croire quelques instants un véritable prince musulman, dont quelque aga ou bostangi venait prendre les ordres sacrés.

Comme cet esclave parlait un peu la langue franque, c'est-à-dire un mauvais italien, je sus par lui qu'il avait été autrefois jardinier du khan Sahim-Guerray. Je le pris pour mon guide ; il me fit parcourir toutes les parties intérieures de ce palais oriental, dont les nombreux détours et l'irrégularité rendraient la description très-difficile.

Les mahométans soumis ne pouvaient rien nous refuser : ainsi nous entrâmes dans la mosquée pendant les prières. Nous

y vîmes un de ces spectacles qui attristent la raison humaine : trente ou quarante derviches fanatiques, qu'on appelait en arabe des *tourneurs*, pirouettaient sur eux-mêmes avec la rapidité d'une toupie, et en criant de toutes leurs forces *allah-hou*, *allah-hou, allah-hou*, avec une telle violence, qu'à la fin ils tombaient la poitrine sur la terre, exténués et presque sans respiration.

On a eu raison de dire que, si Dieu a fait l'homme à son image, l'homme le lui a bien rendu, puisque, presque partout, les hommes ont cru la Divinité ou les dieux assez bizarres, assez injustes, assez cruels, pour que tant de momeries ridicules, tant de mortifications extravagantes, et, ce qui est plus horrible encore, tant de sacrifices de victimes humaines, pussent être pour eux d'agréables offrandes.

A un quart de lieue de la ville, on aperçoit sur une montagne un bourg exclusivement peuplé de juifs karaïtes, qui sont comptés au nombre des plus anciens habitants de cette presqu'île. Ces karaïtes étaient les seuls juifs qui, s'en tenant à la loi de Moïse, ne croyaient pas au Talmud.

A cinq verstes plus loin on aperçoit une autre montagne isolée et très-haute ; elle a la forme d'un cône, et se nomme Tiape-Kairmen. Le roc vif dont elle est formée contient trois rangs de cavernes. Les environs de Bachtchi-Saraï sont parsemés de jolies maisons de campagne, qui appartenaient autrefois aux princes tartares et à leurs femmes.

L'impératrice ne s'arrêta que cinq jours à Bachtchi-Saraï : la satisfaction de cette princesse brillait sur tous ses traits ; elle jouissait, avec l'orgueil d'une souveraine, d'une femme et d'une chrétienne, de se voir assise sur le trône des Tartares, jadis conquérants de la Russie, et qui, peu d'années avant leur défaite, venaient encore ravager ses provinces, troubler son commerce, dévaster ses nouvelles conquêtes et en rendre la possession incertaine.

Nous jouissions presque comme elle d'un spectacle si nou-

veau, qui nous avait permis de voir sans obstacles, et avec détail, l'intérieur de ces fameux harems dont nul chrétien ailleurs ne peut seulement connaître la distribution.

Dans les premiers moments qui suivirent la conquête, l'émigration des Tartares fut considérable; mais la douce tolérance du gouvernement de Catherine désarma bientôt la haine de ces musulmans si fiers, et excita leur confiance. Non-seulement cinquante mille d'entre eux s'étaient décidés à rester dans leur patrie; mais on en voyait même plusieurs, déjà partis, solliciter la permission de revenir, permission qu'on leur accordait difficilement, parce que l'expérience du passé faisait croire qu'ils ne deviendraient jamais de bons cultivateurs.

En sortant de Bachtchi-Saraï, nous parcourûmes d'agréables vallées, et nous traversâmes la Cabarta, dont les rives sont si pittoresques qu'on peut comparer toutes les campagnes qu'elle arrose, aux jardins les plus délicieux. Nous arrivâmes pour dîner à Inkerman, précédemment nommée Théodora par les Grecs et Actiar par les Tartares : là, de hautes montagnes, s'étendant en demi-cercle, forment un golfe large et profond sur les bords duquel étaient jadis bâties l'antique Kherson et la ville d'Eupatorie. Ce port et cette rade célèbre de la Chersonèse Taurique, plus tard appelée Héracléotique, avaient reçu de l'impératrice le nom de Sevastopol.

La vue de ces côtes de la Tauride, consacrées à Hercule, à Diane, réveillait en nous les souvenirs fabuleux de la Grèce, ainsi que la mémoire plus historique des rois du Bosphore et des exploits de Mithridate.

Pendant le repas de leurs majestés impériales, aux accords d'une musique harmonieuse, on ouvrit tout à coup les fenêtres d'un grand balcon. Alors le plus magnifique spectacle frappa nos regards : à travers une ligne de Tartares à cheval qui se séparèrent, nous aperçûmes derrière eux une baie profonde de douze verstes et large de quatre. Au milieu de cette rade terminée par l'aspect d'une vaste mer, une flotte formidable con-

struite, armée, équipée en deux années, était rangée en bataille en face de l'appartement où nous dînions avec l'impératrice.

Cette armée salua sa souveraine du feu de tous ses canons, dont le bruit éclatant semblait annoncer au Pont-Euxin qu'il avait une dominatrice, et que ses armes pouvaient en trente heures faire briller son pavillon et planter ses drapeaux sur les murs de Constantinople.

Nous nous embarquâmes au fond du golfe. Catherine passa en revue les vaisseaux de son armée navale, admirant de larges et de profondes anses que la nature semblait avoir creusées dans les deux flancs de cette rade, pour en faire le plus beau port du monde connu.

Après avoir ainsi parcouru l'espace de deux lieues, nous débarquâmes au pied d'une montagne sur laquelle s'élevait en amphithéâtre la nouvelle Sevastopol, fondée par Catherine. Déjà plusieurs magasins, une amirauté, des retranchements, quatre cents bâtiments qui s'élevaient, une foule d'ouvriers, une forte garnison, deux hôpitaux, plusieurs ports pour le carénage, pour le commerce et pour la quarantaine, donnaient à cette naissante création l'apparence d'une ville imposante.

Il nous semblait inconcevable qu'à huit cents lieues de la capitale, dans une contrée si nouvellement conquise, le prince Potemkin eût trouvé la possibilité de former en deux ans un pareil établissement, bâtir une ville, construire une flotte, élever des forts, et réunir un si grand nombre d'habitants : c'était réellement un prodige d'activité.

Les trois vaisseaux lancés en notre présence à Kherson, et d'autres à Taganrok, devaient incessamment arriver. Mais, en les attendant, nous voyions une escadre de vingt-cinq bâtiments de guerre, qui garnissaient la rade, complétement armés et équipés, et prêts, dès que Catherine le voudrait, à déployer leurs voiles au premier signal.

L'entrée du golfe est sûre, commode, à l'abri de tous les vents, et assez étroite pour que les feux des batteries placées sur les deux rivages, puissent non-seulement se croiser, mais encore porter à mitraille d'une côte à l'autre.

Il était naturel de croire que la vue de tant de forces sur terre et sur mer exalterait l'imagination de l'impératrice et enflammerait son ambition. Les hommages adulateurs des grands de sa cour, l'orgueil de se voir si près de Byzance, les inspirations et les discours belliqueux du ministre favori et des princes de Ligne et de Nassau, pouvaient éloigner Catherine des dispositions pacifiques qu'elle avait manifestées.

Cependant elle parut y persister. Les instructions données à l'issue des conférences de Kherson ne furent point changées, et M. de Bulgakoff s'embarqua pour Constantinople, avec ordre de présenter à la Porte les propositions conciliantes qui avaient été convenues.

L'impératrice voulait savoir ce que je pensais de ses nouveaux établissements maritimes. Je lui dis : « Votre Majesté a « effacé le triste souvenir de la paix du Pruth. Elle a changé « les brigands zaporaviens en sujets utiles, et soumis les Tar- « tares, anciens oppresseurs de la Russie. Enfin, Madame, par « la création de Sevastopol, vous avez achevé dans le midi ce « que Pierre le Grand avait commencé dans le nord. Il ne vous « reste plus d'autre gloire à conquérir que celle de vaincre la « nature, en peuplant et en vivifiant toutes ces nouvelles con- « quêtes, et ces vastes steppes que nous venons de traverser. »

En effet, rien ne pouvait plus empêcher Catherine de jouir paisiblement d'une telle gloire, à moins qu'au lieu de s'occuper de ces travaux utiles, elle ne voulût tenter d'autres conquêtes, et par là peut-être compromettre sa fortune; car souvent des revers inattendus dérangent les combinaisons les plus habiles, et ternissent en un instant les règnes les plus glorieux.

Les revers de Louis XIV dans sa vieillesse, les désastres de Charles XII, la position critique de Pierre le Grand sur le

Pruth, la destruction des armées de Napoléon, sont de grandes leçons que le sort des armes, dans tous les siècles, donne au génie, mais que le génie, toujours trop confiant dans sa force et dans sa fortune, n'accepte malheureusement presque jamais pour lui-même.

C'étaient sans doute de pareilles réflexions qui rendaient Catherine incertaine, et qui luttaient dans son esprit contre les suggestions de son ambition, de ses ministres et de ses courtisans.

Théodora, bâtie sur une montagne escarpée, fut, dit-on, fondée par Doras, l'un des capitaines de Mithridate. Cette ville devint l'apanage du dernier empereur des Grecs, Constantin Paléologue. A la fin du quinzième siècle, les Turcs la prirent et la donnèrent aux Tartares.

Sur la côte au nord, entre la rade de Sevastopol et l'isthme de Pérékop, existait l'ancienne Eupatorie, nommée Kosloff par les Tartares.

Les roches des montagnes, dont l'imposante enceinte forme le vaste golfe de Sevastopol, et que les Grecs nommaient le Cténus, sont criblées de cavernes qui attirent justement la curiosité des voyageurs.

Ces immenses catacombes furent jadis les retraites des Taures, de ces pirates qui en sortaient comme des oiseaux de proie pour exercer sur la mer Noire leurs brigandages. Plus tard ces cavernes devinrent le refuge des Grecs proscrits et des chrétiens persécutés.

On y voit encore des chapelles, des débris d'autel; les regards y sont frappés par un escalier de cinquante toises, taillé intérieurement dans le roc.

A une lieue environ au sud-ouest de Sevastopol, nous aperçûmes les ruines de l'antique Kherson, vaste débris d'édifices autrefois magnifiques. Cette ville, bâtie six cents ans avant Jésus-Christ, et l'une des principales cités des rois du Bosphore, fut sans doute, depuis, sous le règne du fameux et infortuné Mi-

thridate, témoin de ses triomphes sanglants et des cruautés qui ternirent sa gloire.

Constantin le Grand l'affranchit de tout tribut en 322. Son indépendance accrut à tel point sa richesse, qu'elle dominait sur toutes les villes méridionales de la presqu'île.

Plus loin, à l'extrémité d'un promontoire qui s'élève à pic sur les flots d'une mer féconde en tempêtes, l'imagination cherche à retrouver l'antique temple consacré à Diane de Tauride.

Iphigénie, Oreste, Pylade, semblaient reparaître à nos yeux, et embellir pour nous l'histoire de ces temps barbares par les riantes couleurs de la fable.

Les Grecs appelaient encore ce lieu Parthénion, et disaient que là avait été un temple consacré à la *déesse vierge*. Aujourd'hui il existe un monastère dédié à saint Georges, près duquel est un sentier taillé dans le roc, qui, depuis le sommet de la montagne, conduit à la porte d'un ermitage construit sur la pointe d'une jetée. Cette jetée s'avance directement de quinze toises en se détachant de la côte et au-dessus de la mer.

On y a construit plusieurs cellules et une église taillée dans le roc, qui n'est éclairée que par l'ouverture de la porte et par deux fenêtres étroites.

C'était dans les environs de ce lieu si riche en souvenirs et en illusions, que l'impératrice avait donné une terre au prince de Ligne; elle ne pouvait rien choisir de plus conforme au goût de ce prince aimable et brillant, dont l'héroïsme tenait plus à l'héroïsme de la fable et du roman qu'à celui de l'histoire.

Nassau et moi nous fîmes une course en prolongeant la côte vers le midi. Nous vîmes le port des Symboles. Là, comme près de tous les ports de la Chersonèse Héracléotique, on trouve un immense nombre de cavernes contenant des chambres, des chapelles, des cellules, des sépulcres, des cercueils, avec des inscriptions grecques.

L'aspect de ces rochers, de ces montagnes escarpées, de

ces grottes profondes et de ces horribles précipices, attriste l'esprit; c'étaient des lieux de plaisance vraiment dignes des Taures et de leur bon roi Thoas.

Trop préoccupés sans doute de ces sombres idées, Balaclava, autrefois Symbolon, ne put nous en distraire. Cette ville était assez commerçante, et presque encore toute peuplée de Grecs, d'Arméniens et de juifs, conservant en pleine liberté, sous la domination des Russes comme sous celle des Tartares, leurs cultes, leurs usages et leurs mœurs.

Ainsi que dans toutes les anciennes villes grecques ou asiatiques les rues sont étroites, les maisons basses, et les pavés composés de pierres de diverses couleurs.

Les habitants actifs et industrieux de cette ville s'efforcent, pour embellir ce triste séjour, de construire, sur la pente des noires et hautes montagnes qui les environnent, une grande quantité de petits jardins en terrasses.

Ayant rejoint la cour, nous partîmes de Sevastopole pour retourner à Bachtchi-Saraï, en traversant l'Alma, et cette route ne nous offrit d'autre objet remarquable qu'une haute montagne nommée Biaktla-Kauba, qui, depuis son sommet jusqu'à sa base, est toute criblée de cavernes : quand la tyrannie régnait sur la terre, ce n'était que dans les profondeurs de son sein que les hommes pouvaient trouver refuge et sécurité.

A Bachtchié-Saraï le prince de Ligne vint, en riant, me dire : « Savez-vous de quoi s'occupent à présent nos deux grands « souverains voyageurs, le puissant empereur des Romains et « l'illustre autocratrice de toutes les Russies? Je viens de surprendre quelques mots de la conversation de ces deux grands « despotes. Eh bien! mon cher, qui l'aurait cru? ils s'entretenaient amicalement d'un très-beau projet, celui du rétablissement des républiques grecques. »

« Vous ne m'étonnez pas autant que vous le croyez, lui répon« dis-je : on voudrait en vain éloigner de soi l'air de son siècle.

« chacun forcément le respire et en est imprégné. L'air du nôtre « est celui de la philosophie et de la liberté; il s'étend partout « doucement, entre dans les palais comme dans les cabanes. « On ne peut le comprimer; et, si la force le tentait, comme « l'Angleterre vient de l'essayer en Amérique, elle ne ferait que « le transformer en vent furieux. » Le prince de Ligne se moqua de cette rêverie philosophique. Nous ne nous doutions pas alors que c'était une prophétie.

De retour dans le sérail du khan, il était assez naturel que la vue et que l'air de ces cabinets voluptueux réveillassent quelques idées de galanterie : la curiosité du prince de Ligne, qui restait plus jeune à cinquante ans que je ne l'étais à trente, m'entraîna dans une étourderie qui heureusement n'eut pas les suites auxquelles nous aurions pu nous attendre, mais qui nous attira une juste et sévère leçon.

On ne peut faire d'injure plus grave aux musulmans que celle de s'approcher de leurs femmes; à cet égard tout plaisir, même celui des yeux est interdit à tout autre homme qu'à leurs époux.

Cette contrainte irritait les désirs curieux du prince. « A « quoi sert, me disait-il, de parcourir un vaste jardin dont il « ne nous est pas permis d'examiner les fleurs? Il faut au « moins, avant de quitter la Tauride, que j'entrevoie une femme « tartare sans voile, et j'y suis très-décidé. Voulez-vous m'ac- « compagner dans cette entreprise? »

Je ne résistai point à cette tentation, et nous parcourûmes plusieurs vallons avec un espoir qui fut longtemps trompé. Enfin, non loin d'une maison isolée, nous aperçûmes, sur la lisière d'un petit bois, trois femmes assises et qui baignaient leurs pieds dans un limpide ruisseau.

Nous nous glissâmes derrière les arbres, en évitant de faire le bruit le plus léger, et nous arrivâmes heureusement en face d'elles et masqués par un buisson.

Comme les voiles de ces femmes étaient à terre près d'elles

nous pûmes les regarder tout à notre aise. Mais, hélas ! quel désappointement ! aucune n'était ni jolie, ni jeune, ni même passable. « Ma foi, s'écria inconsidérément mon compagnon, « Mahomet n'a pas tant de tort en voulant qu'elles se ca- « chent. »

Soit qu'on l'eût entendu, soit que le froissement des feuilles nous eût trahis, nos trois musulmanes se levèrent brusquement et s'enfuirent en jetant de grands cris.

Nous les suivions pour les apaiser, lorsque nous vîmes accourir de la montagne quelques Tartares qui criaient plus fort qu'elles, nous menaçaient de leurs poignards et nous lançaient des pierres.

Comme nous n'étions point venus pour guerroyer, nous n'eûmes garde de les atteindre ; une rapide course et l'épaisseur des bois nous mirent bientôt à l'abri de leur poursuite.

Jusque-là le mal n'était pas grand, suivant la morale relâchée qui dit que *tout péché caché est à moitié pardonné* ; mais mon imprudent ami ne s'en tint pas là.

Le lendemain, au dîner de l'impératrice nous trouvâmes cette princesse mélancolique et silencieuse, l'empereur absorbé dans ses réflexions, le prince Potemkin sombre et distrait : la conversation était nulle, ou languissait.

Or ne voilà-t-il pas que, pour dérider Sa Majesté et pour égayer ses convives, le prince de Ligne, qui ne pouvait supporter l'apparence de l'ennui, s'avise de raconter nos prouesses et nos aventures de la veille ? J'avais beau le pincer, il continua intrépidement sa narration.

On commençait à rire selon son attente, lorsque Catherine, nous regardant d'un œil fixe et sévère, nous dit : « Messieurs, « cette plaisanterie est d'un très-mauvais genre et d'un très- « mauvais exemple Vous êtes au milieu d'un peuple conquis « par mes armes; je veux qu'on respecte ses lois, son culte, « ses mœurs et ses préjugés. Si l'on m'avait raconté cette « aventure sans m'en nommer les héros, loin de porter mes

« soupçons sur vous, j'en aurais plutôt cru coupables quel-
« ques-uns de mes pages, et je les aurais sévèrement punis. »

Nous n'avions rien à répliquer. Le prince de Ligne resta muet comme moi, et de plus un peu confus de son indiscrète loquacité. Notre résignation satisfit l'impératrice, qui reprit son aimable gaieté; même, quelques jours après, ayant accordé une audience à une princesse musulmane, nièce de Sahim-Guerray, elle nous permit de nous cacher de manière à tout voir sans être vus.

La princesse était plus belle que nos trois femmes tartares; cependant ses sourcils peints, et le fard luisant qui la couvrait, en faisaient, malgré ses beaux yeux, une vraie figure de porcelaine.

Notre repos fut court : nous quittâmes les roches escarpées de Bachtchi-Saraï, le palais du khan et son sérail, et nous arrivâmes sur les bords du Salguire, dans la ville d'Achmetchet, nommée Symphéropol par Catherine. C'est aujourd'hui la capitale de la presqu'île; elle est située au milieu d'une plaine unie, entourée à quelque distance de collines dont les vallées sont peuplées de bocages frais, de jardins riants, de peupliers majestueux à forme pyramidale.

Les riches Tartares, habitants de ces vallées, choisissent les plus beaux arbres dont les branches s'étendent circulairement, et, au centre de cette corbeille de feuillage, ils construisent de jolis kiosques; les couleurs vives et variées de ces légers pavillons élevés en l'air, offrent aux voyageurs un coup d'œil inattendu et attrayant.

Achmetchet était la résidence des sultans Kalgas, premiers officiers des khans de Crimée, et chefs de leurs troupes. Dans cette ville, ainsi que dans toutes celles où nous séjournâmes pendant la durée de notre voyage, on avait préparé pour l'impératrice une maison commode, élégante et spacieuse.

Nous ne nous arrêtâmes qu'un jour à Symphéropol, et de là nous nous rendîmes à Karasou-Bazar, que les Grecs nommaient

Mavron-Kastron. Cette ville, située dans une large vallée, sur le bord du Karasou, était une des plus grandes de la Tauride. On ne pouvait y admirer que la beauté de sa posision : elle ne contenait aucun édifice remarquable, aucune ruine antique. Ses maisons étaient comme toutes les maisons tartares bâties irrégulièrement, très-basses et rangées sans aucune symétrie : avant la conquête, elle appartenait ainsi que Symphéropol au sultan Kalga.

Les montagnes de Crimée, qui commencent à s'élever aux rives du Salguire, ne forment point de groupes réguliers jusqu'à Karasou-Bazar. C'est seulement à partir de cette ville qu'elles composent une chaîne qui s'étend d'un côté jusqu'à Bachtchi-Saraï, et de l'autre jusqu'à Star-Krim.

Si la nature ne présentait point dans ce lieu à leurs majestés impériales d'objets propres à intéresser leur curiosité, l'activité infatigable du prince Potemkin y suppléa. Indépendamment de la belle et large route qu'il avait fait tracer et aplanir par ses soldats, il les avait employés à créer, sur la rivière de Karasou, un vaste jardin anglais, au centre duquel s'élevait le palais le plus élégant. Ce n'était plus Armide qui voulait séduire Renaud; c'était au contraire le Renaud russe qui créait galamment des prodiges pour son Armide.

Lorsque Catherine descendit le soir de son palais pour jouir de la fraîcheur de l'ombre, de la limpidité des eaux et du parfum des fleurs, elle vit tout à coup, au moment où le soleil disparaissait au fond des sombres vallées, toutes les collines, dans un horizon de cinq lieues de diamètre, illuminées par trois cordons de feu de diverses couleurs, et, au milieu de ce brillant horizon, une montagne conique dont le centre étincelant formait en traits lumineux le chiffre de l'impératrice ; du sommet de ce mont partit un magnifique feu d'artifice, couronné par un bouquet de trois cent mille fusées.

Le lendemain de cette fête, dont la pompe parut tirer momentanément les musulmans de leur froideur orgueilleuse

et de leur apathique indifférence, Catherine, ayant passé en revue un corps nombreux de troupes russes, partit escortée, comme à l'ordinaire, par un escadron de Tartares, rentra dans les montagnes, et se dirigea vers Soudak. Avant d'y arriver, nous traversâmes la bourgade grecque de Toplie et un village tartare nommé Elbouzi.

Soudak offre aux navigateurs un assez bon port. Cette ville, située à cinquante-cinq verstes de Karasou-Bazar, est assise sur un rocher élevé et isolé à peu de distance de la mer. Ce rocher est environné de trois côtés par des montagnes et par des précipices très-profonds, dont l'aspect me parut aussi imposant que varié.

Les Grecs la nommaient Sidagios ; les Italiens, Soldaï ; les Tartares, Soudak. Depuis 1204, elle jouit jusqu'à la fin du quatorzième siècle d'une entière indépendance ; plus tard elle devint tributaire des Ongres et des Tartares. Les Génois s'en emparèrent ; mais bientôt ils en furent chassés par les Tures. On n'y voyait plus que quelques ruines de plusieurs tours et de trois forts qui attestaient, ainsi que sa vaste enceinte, son antique grandeur.

Les vignes de Soudak étaient préférées à toutes celles de la presqu'île ; elles occupent une vallée de près de trois lieues. Leurs ceps féconds, mêlés confusément à un nombre immense d'arbres fruitiers de toutes les espèces, y forment un vaste jardin naturel, qui frappe agréablement les regards, surtout par le contraste de cette riante perspective avec celle des hautes montagnes, des cascades bruyantes et des sombres forêts qui l'environnent.

Nous continuâmes notre marche vers la partie orientale de la Tauride, et nous arrivâmes à Star-Krim, à vingt verstes de Soudak et à la même distance de Théodosie.

Star-Krim, connue dès le sixième siècle, devint, dans le treizième, une des principales cités de la Tauride. Son commerce très-étendu tomba en décadence à l'époque de l'invasion des

Tartares; cependant quelques-uns de leurs khans y établirent leur résidence.

Les Grecs la nommaient Karea ou Karkoupol; les Tartares, Star-Krim, qui signifie *vieille forteresse*. L'impératrice lui donna le nom de Levkopol.

Nous parcourûmes sa vallée très-étendue et entourée de montagnes, dont les pentes, les sinuosités, fixent l'attention par la variété des objets qu'elles présentent. On y rencontre un mont élevé, d'où l'on peut voir à la fois la mer Noire, celle d'Azoff, et le Sivache, ou mer *putride*.

Nous nous y arrêtâmes peu, et nous arrivâmes en quelques heures dans les murs ou plutôt sur les ruines de l'infortunée et célèbre Théodosie.

Elle portait ce nom harmonieux dans le temps de sa grandeur. Les Tartares, frappés de sa magnificence, l'appelèrent Kérim-Stambouly, c'est-à-dire Constantinople de Crimée. Depuis sa destruction on l'appelait Caffa. Catherine lui rendit son nom antique, mais sans espoir probable de ressusciter son ancienne splendeur.

Caffa pouvait espérer, par son riche commerce qui se relevait, de conserver encore quelque prospérité; mais, d'une part, dans le dix-huitième siècle, l'établissement du port de Taganrok par les Russes, qui ouvrait un nouveau débouché aux négociants et aux navigateurs, de l'autre, les dissensions sanglantes des princes tartares, enfin l'invasion de la Crimée par les Russes sous les ordres du prince Dolgorouki, consommèrent la ruine de la presqu'île et celle de Caffa.

Lorsque Catherine monta sur le trône, il n'existait plus que l'ombre de cette ville célèbre. Nous n'y trouvâmes pas deux mille habitants, errants au milieu de tous ces débris d'églises, de palais, d'édifices somptueux; le silence de la destruction y régnait.

A la vue de ce sombre spectacle qui formait un si affligeant contraste avec celui des magiques créations dont les regards de

l'impératrice avaient été jusque-là frappés, cette princesse ne put se défendre de verser quelques larmes : il semblait que le destin eût voulu, au terme de son voyage triomphal, en tempérer l'orgueil par le triste aspect de ces témoins solennels des vicissitudes humaines, et de la destruction que doivent subir tour à tour les cités les plus florissantes, destruction à laquelle n'échapperont même pas les plus grands empires.

Pour nous distraire des impressions produites par ces débris et par cette solitude, nous parcourûmes la presqu'île de Kertch. C'est une plaine coupée par plusieurs ruisseaux et par quelques bouquets de bois. On y trouve des lacs salés. Le terrain s'élève en approchant de la mer d'Azoff et du détroit de Yénicalé.

Kertch était appelée par les Grecs Panticapée, et plus tard Bosphore. Elle est située au pied d'une montagne et sur le bord du détroit jadis Cimmérien, aujourd'hui détroit de Yénicalé. Sa rade est vaste et sûre.

Ce fut, dit-on, à Panticapée que mourut Mithridate. A quatre verstes de Kertch, on voit sur le sable quelques tertres assez élevés. Les habitants de ce pays disent, d'après une tradition vulgaire, que l'un de ces tertres fut le tombeau de Mithridate. Cependant presque tous les historiens s'accordent pour affirmer que le fils de ce grand roi, l'infâme Pharnace, envoya le cadavre de son père à son vainqueur Pompée, qui était alors en Asie, et que ce Romain, digne de sa renommée, ayant répandu de nobles larmes sur les restes mortels d'un héros infortuné, leur fit rendre avec pompe à Sinope les honneurs funèbres. Kertch ne contient plus qu'une église, une forteresse et un petit nombre de maisons habitées par des pêcheurs grecs. Aucun débris de monuments, aucun reste de colonnes, ne rappelle le souvenir de son ancienne grandeur.

A cinq lieues plus loin, et à l'angle de la presqu'île, se trouvent la forteresse de Yénicalé et quelques cabanes dont les possesseurs ne s'occupent que de la pêche de l'esturgeon. La lou-

gueur de toute cette presqu'île, de Caffa jusqu'à Yénicalé, est de cent vingt verstes, et sa plus grande largeur de cinquante.

L'impératrice avait d'abord formé le projet de suivre la côte en s'élevant vers le nord, afin de voir les villes d'Arabat, de Marioupol, de Taganrok, de Tcherskak, chef-lieu des Cosaques du Don, et enfin Azoff. Mais la saison avancée, l'insalubrité de la côte, et l'importance des affaires qui rappelaient Catherine dans sa capitale, la décidèrent à changer sa marche. Théodosie fut donc le terme de ce grand voyage.

Au moment de quitter ces déplorables ruines, il m'arriva une aventure assez singulière, et que cependant je n'aurais pas cru devoir raconter, si elle ne m'avait pas paru propre à donner une juste idée des mœurs d'un pays où la servitude existe, et en même temps de l'originalité qui caractérisait le prince Potemkin.

Nous allions nous mettre en route; l'impératrice était déjà montée dans sa voiture, et, pour la rejoindre, je descendais précipitamment les marches extérieures de son palais. Soudain s'offre à mes yeux une jeune femme, vêtue à l'asiatique; sa taille, sa démarche, ses yeux, son front, sa bouche, tous ses traits enfin me présentaient, avec une inconcevable ressemblance, l'image parfaite de ma femme.

La surprise me rend immobile; je doute si je veille; je crois un moment que madame de Ségur est venue de France me retrouver, et qu'on s'est plu à me le cacher et à me ménager cette rencontre inopinée : l'imagination va vite, et j'étais dans le pays des prestiges.

Cependant le prince Potemkin, me voyant immobile comme une statue, m'appelle inutilement, et accourt pour m'avertir que l'impératrice m'attend. La jeune femme s'éloignait; mon rêve trop court se dissipe; en peu de mots je le raconte au prince.

« La ressemblance est-elle donc si parfaite? » me dit-il. « Complète et incroyable, » lui répliquai-je. « Eh bien!

« *batushka* (mon petit père), reprit-il en riant, cette jeune « Circassienne appartient à un homme qui m'en laissera dis- » poser; et, dès que vous serez à Pétersbourg, je vous en « ferai présent. » « Je vous remercie, dis-je à mon tour; je « ne l'accepte point, et je crois qu'une telle preuve de sen- « timent paraîtrait fort étrange à madame de Ségur. »

Nous nous séparâmes, et je croyais tout fini; mais, quelque temps après, le prince me laissa voir que mon refus l'avait piqué; il l'attribuait à une fausse délicatesse qui m'empêchait de recevoir un présent de lui. « Je vous prouverai votre erreur, « lui dis-je, en acceptant toute autre offre qu'il vous plaira de « me faire. »

Il me prit au mot, et, à son retour dans la capitale, après la prise d'Oczakoff, il me donna un jeune enfant kalmouk, nommé Nagun : c'était la plus originale petite figure chinoise qu'on pût voir. J'en pris soin quelque temps; je lui fis apprendre à lire; mais au moment où je revins en France, la comtesse de Cobentzel, qu'il divertissait beaucoup, me pressa si vivement de le lui céder que j'y consentis. J'ai encore chez moi le portrait de ce petit Tartare.

Nous partîmes de Caffa pour retourner directement à Pétersbourg; et, après avoir traversé de nouveau les steppes de la Crimée, l'isthme de Pérékcop, et le désert des Nogais, nous arrivâmes à Kisikerman, où Joseph II et Catherine se séparèrent, en se renouvelant mutuellement les assurances d'une amitié dont ce long voyage avait dû resserrer les nœuds.

De là nous nous rendîmes à Krementchuk, où l'impératrice se reposa. L'empereur me dit au moment de son départ, qu'après avoir visité Kilbourn, parcouru la Galicie et revu sa capitale, il rassemblerait deux camps pour faire exécuter de grandes manœuvres, et qu'il m'invitait à l'y rejoindre, lorsque je quitterais Pétersbourg pour profiter du congé qui m'avait été accordé.

Pendant la dernière partie de notre voyage, et lorsque nous

renouvelâmes, au milieu des steppes, nos promenades accoutumées, ce prince, me mettant à portée de l'entretenir sur les affaires de Constantinople, me parla assez ouvertement de ses vues politiques et de celles de Catherine.

Je ne crois pas inutile de rappeler en peu de mots cette conversation, pour faire connaître l'idée qu'il s'était formée du caractère de l'impératrice, de ses établissements, de son ambition et de ses moyens.

« Vous voilà content, je l'espère, me disait-il un jour : « M. de Bulgakoff et M. de Herbert vont présenter à la « Porte des propositions convenues avec vous : ne croyez-« vous pas à présent la paix probable ? »

« Monsieur le Comte, lui répondis-je (car il se fâchait sé-« rieusement lorsqu'il m'arrivait par distraction de l'appeler « *sire*, ou *votre majesté*), tout dépend de la manière dont « l'impératrice elle-même considère ces propositions, et du ton « avec lequel elles seront présentées; peut-être ne les regar-« de-t-elle que comme de bons matériaux préparés pour un « manifeste. Je crains que la vue de ses forces, rassemblées « sur mer et sur terre, n'ait dissipé dans son esprit la crainte « des obstacles que pourraient rencontrer ses vues d'agrandis-« sement.

« Tout est prêt; et, dès qu'elle le voudra, sous prétexte « que les Turcs tardent à la satisfaire sur les griefs dont elle « se plaint, une partie de ses troupes peut attaquer Oczakoff « et Akerman. Ces places sont incapables de résister long-« temps, et on les prendra facilement. En même temps une « autre partie de son armée, embarquée sur la flotte de Se-« vastopol, peut opérer une descente sur la côte située entre « Constantinople et Varna, insulter ainsi la capitale de l'empire « ottoman, et peut-être même s'en emparer, si la terreur sai-« sissait l'esprit superstitieux des musulmans.

« Les Turcs au contraire, ne possédant plus la Crimée, de-« vraient, avant de pouvoir attaquer les Russes, traverser la

« Bulgarie, la Bessarabie, la Moldavie, la Valachie, la Nou-
« velle-Servie, où une armée disciplinée subsiste avec peine.
« D'ailleurs cinquante mille Russes suffiraient pour les ar-
« rêter soit au Bug, soit au Dniester. Je ne vois qu'un obs-
« tacle politique qui puisse faire hésiter cette princesse, et
« vous savez mieux que moi jusqu'à quel point elle peut re-
« douter cet obstacle. »

« Je vous entends fort bien, répliqua l'empereur; ma con-
« descendance à l'époque de la conquête de Crimée, vous fait
« craindre que je ne seconde encore de nouvelles vues d'agran-
« dissement. Vous vous trompez, et je désire sincèrement
« conserver la paix. La possession de la Crimée par les Russes
« n'avait nul inconvénient pour moi; son seul résultat était
« de rendre les Turcs plus pacifiques, en leur ôtant tout
« moyen de commencer une guerre offensive.

« D'ailleurs j'y trouvais d'immenses avantages : d'abord
« celui de mettre mes propres États à l'abri de toute attaque des
« Turcs, par la crainte que leur donneraient les troupes et les
« vaisseaux russes de la Crimée, prêts à les prendre à revers;
« de plus, la certitude de détacher la cour de Pétersbourg de
« celle de Berlin, et d'ôter à celle-ci un allié puissant.

« Voilà réellement ce qui m'a déterminé à faire céder à Ca-
« therine la Tauride par la Porte; mais aujourd'hui tout est
« bien différent : je ne souffrirai point que les Russes s'éta-
« blissent à Constantinople. Le voisinage des turbans sera
« toujours moins dangereux pour Vienne que celui des cha-
« peaux.

« Au reste ce dessein, formé par l'imagination exaltée de
« l'impératrice, ne peut se réaliser, et ne lui fallût-il même
« qu'un ukase pour se rendre maîtresse de Constantinople,
« et pour y faire couronner son petit-fils Constantin, elle ne
« saurait s'y maintenir contre toutes les forces des Ottomans
« relégués dans l'Asie Mineure, et contre plusieurs grandes
« puissances qui embrasseraient leur cause; d'ailleurs il lui

« faudrait, dans ce cas, dégarnir de troupes tout son empire,
« en abandonner la moitié et en changer la capitale. »

« Je crois en effet, repris-je, qu'on peut se tranquilliser sur
« l'existence de Constantinople, dont la conservation importe
« autant à la cour de Vienne qu'à celle de France; mais il est
« difficile en même temps, d'après les préparatifs immenses
« dont nous sommes témoins, de ne pas être alarmé sur un
« autre projet beaucoup plus vraisemblable, celui d'étendre
« les limites russes jusqu'au Dniester. Si ce dessein s'exécutait,
« il entraînerait inévitablement une guerre très-nuisible à nos
« intérêts.

« Ce que j'espère, ajoutai-je, c'est que la sagesse de l'empe-
« reur et son amitié pour le roi l'engageront à continuer ses
« négociations pacifiques, et à prendre tous les moyens né-
« cessaires pour prévenir une rupture. Il me semble que le
« roi a le droit d'y compter; car, dans le temps de l'invasion
« de la Crimée, il n'a engagé les Turcs à céder cette presqu'île
« à la Russie, que dans le dessein de faire une chose utile à la
« tranquilité et aux intérêts politiques de son beau-frère et de
« son allié. »

« J'y fais ce que je puis, me dit l'empereur; mais, vous le
« voyez vous-même, cette femme est exaltée; il faut que les
« Turcs cèdent sur les points en contestation. Comment, s'ils
« provoquent Catherine par un refus, empêcher qu'elle ne se
« dédommage par la prise de quelques villes? Elle a des troupes
« nombreuses, sobres, infatigables. On les mène où l'on veut.

« Vous voyez le peu de cas qu'on fait ici de la vie et de la
« peine des hommes : à huit cents lieues de la capitale, ils tra-
« cent des routes, creusent des ports, bâtissent sur des marais,
« construisent des palais, et plantent des jardins anglais au
« milieu des déserts; tout cela sans paye, sans lit, parfois sans
« vivres, et toujours sans murmures.

« L'impératrice est le seul souverain de l'Europe qui soit
« réellement riche : elle dépense beaucoup, partout, et ne doit

« rien; son papier vaut ce qu'elle veut; si la fantaisie lui en « prenait, elle ferait de la monnaie avec du cuir. L'Angleterre « est écrasée sous une montagne de papiers. La France vient « de faire la confession publique du malheureux état de ses « finances; et moi je puis à peine être au pair des dépenses « que viennent de me coûter mes colonies en Galicie et les « nouvelles forteresses que j'y ai fait construire. »

Je lui répliquai « que tous ces embarras trop réels étaient « des raisons de plus pour redoubler d'efforts, afin d'éviter de « se voir entraîné dans une guerre dispendieuse ».

Comme nous revînmes à différentes reprises sur le même sujet de conversation, je m'attachai à lui démontrer que la puissance colossale des Russes avait encore plus d'élévation que de bases solides.

« Voyez, lui disais-je, tout ici a plus d'éclat que de réalité : « tout s'y commence; rien ne s'y achève. Le prince Potemkin « abandonne avec promptitude ce qu'il entreprend avec ardeur; « aucun de ses projets n'est mûri ni suivi. Il vous a fait poser, « à Ekaterinoslaff, la première pierre d'une capitale qu'on « n'habitera point, d'une église grande comme Saint-Pierre de « Rome, et où l'on ne dira peut-être jamais la messe. Il a « choisi, pour fonder cette nouvelle cité de Catherine, une « montagne d'où l'on a une très-belle vue, mais qui est tota- « lement privée d'eau.

« Kherson, mal placée, a coûté vingt mille hommes; elle « est entourée de marais pestilentiels. Les vaisseaux ne peu- « vent y entrer chargés.

« Depuis six ans les steppes sont plus déserts qu'ils ne l'é- « taient. La Crimée a perdu les deux tiers de sa population. « Caffa est ruinée et ne se relèvera pas. Sevastopol seule est « déjà un établissement imposant; mais il faudra encore beau- « coup de temps pour qu'on y voie une véritable ville.

« On s'est efforcé de tout parer, de tout embellir, de tout « vivifier momentanément aux yeux de l'impératrice: mais,

« Catherine étant une fois partie, tous les prestiges disparaî-
« tront avec elle de ces immenses contrées.

« Je connais le prince Potemkin : son coup de théâtre
« a eu lieu, la toile est baissée; il va s'occuper d'autres scènes,
« soit en Pologne, soit en Turquie. L'administration, et tout
« ce qui exige de la suite, est incompatible avec son caractère :
« la guerre même, s'il la commençait, lui pèserait bientôt; et
« s'il avait une fois gagné le grand cordon de Saint-Georges,
« nous le verrions aussi prompt à rechercher la paix qu'il montre
« d'ardeur pour la rompre. »

« Je conviens de tout cela, me disait l'empereur; on nous
« a menés d'illusions en illusions. Ce qui est intérieur ici a
« de grands défauts; mais l'extérieur a autant de réalité que
« d'éclat. Le soldat, le paysan eselave, sont des outils dont on
« se sert pour abattre ce qu'on veut. La noblesse asservie
« ne connaît d'autre loi que la volonté de sa souveraine, d'au-
« tre but que sa faveur. Elle commande : les troupes se lèvent,
« les vaisseaux sont lancés. Il n'existe en Russie aucun in-
« tervalle entre l'ordre, quelque capricieux qu'il soit, et son
« exécution. Si un Charles XII était à la tête de cette nation,
« il porterait, avec six cent mille hommes, la terreur jus-
« qu'aux extrémités de l'Europe. »

Il était facile de juger que l'empereur, avec de pareilles idées, n'opposerait pas une bien opiniâtre résistance aux volontés de Catherine, et qu'il se laisserait entraîner malgré lui à la guerre, si elle le plaçait dans l'alternative de la seconder, ou de perdre une alliée si puissante.

Il n'en est cependant pas moins vrai qu'à cette époque, ainsi que le disait l'emphatique Diderot, la Russie n'était encore qu'*un colosse aux pieds d'argile*, mais on a laissé durcir cette argile, et elle s'est changée en bronze.

L'empereur, tout en se moquant des défauts du prince Potemkin, comprenait très-bien l'ascendant qu'il avait pris sur Catherine. « Mais ce que je ne conçois pas, me disait-il un jour,

« c'est qu'une femme si fière et si soigneuse de sa gloire « montre une si étrange faiblesse pour les caprices de son jeune « aide de camp Momonoff, qui n'est réellement qu'un enfant « gâté.

« Je ne saurais vous dire combien j'ai été choqué d'une incon- « venance que vous avez dû remarquer comme moi : plusieurs « fois, et à Kherson particulièrement, en présence d'un cercle « nombreux, c'est-à-dire en public, elle l'admettait toujours « à sa partie de whist avec les personnages les plus graves; « de plus, elle souffrait patiemment que ce jeune homme, « indécemment distrait, prît le blanc d'Espagne avec lequel en « Russie on marque les points, qu'il s'en servît pour dessiner « sur le tapis des figures ou des paysages, et qu'enfin chacun, « immobile et baissant les yeux, attendît pour reprendre ses « cartes, que cet amusement puéril fût terminé. »

L'observation était juste : Catherine, d'un caractère beaucoup plus doux et facile que ne le croyaient ceux qui n'étaient pas dans son intimité, poussait peut-être à l'extrême son indulgente bonté pour les travers du prince Potemkin, pour les folies de son grand écuyer et pour les distractions de Momonoff. Mais cette réflexion un peu satirique perdait beaucoup de sa force dans la bouche de celui qui la faisait; car lui-même, trop empressé de plaire à Catherine, il prodiguait au jeune favori de fréquentes preuves de considération, de bienveillance; et même, tolérant les bizarres hauteurs de Potemkin, il souffrait quelquefois que cet orgueilleux ministre le fît attendre assez longtemps dans son salon, comme les autres courtisans de l'impératrice.

Que prouvent de telles inconséquences? C'est que les princes sont des hommes, et que, si leur vanité l'oublie quelquefois, leurs faiblesses le rappellent trop souvent à leurs sujets et même à leurs plus obséquieux adulateurs.

L'impératrice, après avoir reçu les adieux de l'empereur à Kisikermau, se remit en route, et arriva à Krementchuk le

16 juin. Cette princesse se montrait extrêmement satisfaite d'avoir ainsi achevé sans accident la partie la plus intéressante de ce grand voyage.

« On avait fait, me disait-elle, tout ce qu'il était possible « pour m'en détourner. De tous côtés on m'assurait que ma « marche serait hérissée d'obstacles et de désagréments ; on vou- « lait m'effrayer des fatigues de la route, de l'aridité des dé- « serts, de l'insalubrité du climat. Ces gens-là me connaissaient « bien mal ; ils ne savent pas que me contrarier, c'est m'exci- « ter, et que chaque difficulté qu'on m'oppose, est un élan « qu'on me donne. »

Nous ne nous arrêtâmes à Krementchuk que deux jours, et nous en repartîmes le 18 pour nous rendre à Pultawa, où nous attendaient cinquante mille Russes campés sur ce même terrain où la fortune, trahissant Charles XII et couronnant Pierre le Grand, avait changé les destinées du nord et de l'orient de l'Europe.

Ce fut à Krementchuk que Catherine II me prouva que, malgré mes derniers efforts pour mettre les Turcs en état de se défendre, elle m'avait franchement rendu toute sa bienveillance : au moment où j'étais occupé à parcourir les environs de la ville, on vint me dire que l'impératrice me demandait. Je me rendis à ses ordres, et je la trouvai seule dans son cabinet avec le prince de Ligne.

« Je vous ai vu de ma fenêtre, me dit-elle, vous promenant « avec l'air d'un homme qui rêve tristement ou qui s'ennuie ; « j'ai pensé que je ne vous ferais aucune peine en cherchant « à vous distraire d'idées qui ne me semblaient pas trop gaies. »

« Oui, ajouta le prince de Ligne en riant, vous aviez la « marche lente et la grave tristesse du vice-chancelier de Sa « Majesté ; mais ne vous abusez cependant pas sur l'obli- « geante attention dont vous venez de recevoir une preuve ; « car, dans cet instant même, moi qui suis sincère, je vous « avouerai que nous disions beaucoup de mal de vous. »

« Il a raison, reprit l'impératrice; car je prétendais que, « quelque désir que je vous montrasse de vous retenir près de « moi, vous me quitteriez bientôt, pour ne plus revenir. Au « reste, le prince de Ligne s'amuse à vos dépens, car il « ne vous dit pas un mot de vérité : le fait est qu'il me faisait « le plus grand éloge de votre caractère et de vos talents, et « que je ne le démentais pas; j'ai même ajouté que, jugeant « des autres d'après moi-même, je croyais qu'on ne vous re- « verrait plus en Russie, parce qu'il était probable qu'avant « peu de temps le roi vous appellerait dans ses conseils. »

On peut bien croire que je me confondis en remercîments. « J'imiterai, Madame, ajoutai-je, l'exemple que je reçois, et « j'oserai dire aussi un peu de mal de Votre Majesté : elle a un « défaut évident qui tient de la supériorité; c'est celui d'être trop « bonne, trop indulgente, trop partiale pour ceux qu'elle ho- « nore de sa bienveillance. Au reste, je puis assurer Votre Ma- « jesté, qu'un suffrage comme le sien me paraît le plus haut « prix auquel la plus noble ambition puisse désirer d'atteindre. »

Ce fut aussi à Krementchuk que le prince de Nassau se sépara de nous pour retourner en France. Je le chargeai de mes dépêches, en prévenant M. de Montmorin qu'il pourrait mieux que personne lui faire connaître en détail les moyens militaires de la Russie et les dispositions du prince Potemkin, avec lequel il avait vécu plusieurs mois dans la plus grande intimité, avant de nous rejoindre à Kioff.

L'impératrice ne s'étant point arrêtée à Constantinograd, arriva à Pultawa, où son séjour ne devait pas être une des époques les moins brillantes et les moins intéressantes de son voyage.

Pultawa, petite ville, mal fortifiée, très-peu peuplée, n'offrant aux regards aucun édifice, aucun monument digne de fixer l'attention, n'aurait été connue que des érudits; mais, en 1709, une éclatante victoire et un grand désastre, fixant sur elle l'attention de l'Europe, la rendirent immortelle.

La plaine qui l'entoure, transformée en champ de bataille, vit décider le sort de la Suède, de la Pologne et de la Russie. Là, un héros dévastateur tomba de son char de triomphe ; là, enfin, s'affermit le trône du législateur de la Moscovie. Si Pierre eût succombé, ce vaste empire serait rentré peut-être pour toujours dans les ténèbres de la barbarie ; il vainquit, et, bientôt après, la Russie s'éleva au premier rang des plus grandes puissances du monde.

Dans cette journée célèbre, les deux héroïques souverains du Nord combattirent à la fois en généraux et en soldats. Pierre le Grand, selon sa coutume, pour apprendre à ses guerriers qu'il fallait obéir avant de commander, et gagner chaque grade à la pointe de l'épée, avait donné le commandement de son armée à Bauer. Ses ailes étaient commandées par Menzikoff et Schérémétoff ; le czar servait sous eux comme général major : s'enfonçant avec ardeur dans la mêlée, il vit son habit percé de plusieurs balles.

Charles, blessé au commencement de l'action, s'était fait porter sur un brancard qu'un boulet de canon brisa ; quelques lances lui formèrent un nouveau brancard, sur lequel il continua longtemps à braver les feux et les glaives ennemis : de tels exemples inspirent le courage et la constance aux guerriers les plus timides.

Le roi de Suède avait investi Pultawa avec vingt-sept mille hommes. Pierre, qui s'occupait à fortifier Taganrok, accourt pour le combattre à la tête de soixante mille soldats.

La rivière Worskla séparait les Russes des assiégeants, dont le camp était fortifié par des redoutes. L'empereur, par une manœuvre habile, feint de s'éloigner, passe la rivière, se retranche et fond à l'improviste sur les Suédois. Ceux-ci courent aux armes, repoussent l'ennemi, et attaquent avec leur impétuosité ordinaire les retranchements russes.

Ce fut alors que des deux côtés, par des prodiges de valeur, on rendit quelques heures la victoire incertaine. Enfin, le nom-

bre l'emporta ; Charles fut tourné ; sa cavalerie repoussée se jeta sur son infanterie, et la mit en désordre.

Le héros de la Suède fut forcé de se retirer devant le rival qu'il avait si longtemps vaincu et dédaigné. La retraite se changea en déroute ; le carnage fut affreux, le désastre complet. Charles, ayant perdu la plus grande partie de son armée, ses ministres, ses généraux, ses meilleurs officiers, son artillerie, ses bagages, fut réduit à fuir et à chercher un refuge en Turquie.

Ce récit que je viens d'esquisser devint à Pultawa, pour nous, un tableau animé, mouvant, vivant, enfin, presqu'une réalité. Nous vîmes l'armée russe partagée en deux corps, dont l'un occupait les retranchements russes, et l'autre les redoutes suédoises. Sous les yeux de l'impératrice, le prince Potemkin fit exécuter, avec beaucoup d'ensemble, de précision et de célérité, tous les mouvements qui pouvaient nous retracer cette fameuse bataille dont on lui présentait l'image.

Le déploiement des quatre colonnes de cavalerie, leur charge impétueuse, le feu vif et soutenu de l'infanterie, tandis que l'aile gauche simulait l'attaque d'un bois et tournait la droite des ennemis, ne laissèrent rien à désirer pour la fidélité du tableau.

La joie et la gloire brillaient dans les yeux de Catherine ; on aurait pu croire que le sang de Pierre le Grand coulait dans ses veines. Ce grand et magnifique spectacle couronnait dignement son voyage aussi romanesque qu'historique.

Le prince Potemkin lui fit hommage d'un magnifique collier de perles ; elle le combla de présents, et fut prodigue en grades et décorations pour les généraux et pour les officiers. L'administration civile eut aussi une grande part à sa munificence.

Rien n'arrêtant plus cette princesse, elle partit de Pultawa pour se rendre à Karkoff.

Dans les provinces de l'intérieur et du centre de l'empire, la fertilité du terrain, l'activité du commerce, et la douceur du gouvernement de Catherine, accroissaient annuellement leur

prospérité; aussi, là les hommages n'avaient pas besoin d'être commandés: on recevait l'impératrice comme une mère, et le peuple, protégé par elle contre les abus de pouvoir des seigneurs, faisait éclater un enthousiasme qui n'était inspiré que par la reconnaissance.

En continuant notre route jusqu'à Moscou, nous ne trouvâmes rien de bien remarquable que la ville de Toula; on pouvait presque la compter parmi les créations de Catherine, tant elle l'avait embellie. Déjà une grande partie des maisons de bois avaient fait place à de beaux bâtiments en pierres. Indépendamment des autres établissements, on y devait à la générosité de l'impératrice une maison pour les enfants trouvés, et une retraite pour les invalides.

La position de Toula, bâtie en partie sur une hauteur, en partie dans une plaine que traverse l'Oupa, est riante et pittoresque. Retracer l'histoire de cette ville, ce serait presque répéter celle de toutes les autres cités de la Russie. On ne verrait dans ce récit que des tableaux de discordes, de guerres civiles et de tous les maux causés par une longue anarchie.

Ce fut près de Toula, dans le dix-septième siècle, que se livra une grande bataille entre le faux Démétrius, dont le vrai nom était Otrèpieff, et les Russes, commandés par Shouisky: l'imposteur y fut vaincu.

Cette ville était depuis longtemps connue par sa manufacture d'armes; elle en fournit pour toute l'armée russe. On y fait aussi des ouvrages en acier, et cette branche d'industrie, encouragée par Catherine, était arrivée à un tel point de perfection, qu'elle pouvait prétendre à rivaliser avec les fabriques anglaises.

Sa Majesté fit présent à chacun de nous de quelques productions dans ce genre, très-habilement travaillées Le premier médecin de l'impératrice, M. Rogerson, reçut d'elle une très-brillante épée; comme il s'empressait de me la montrer: « Doc-« teur, lui dis-je, je vous en félicite; vous avez là une nouvelle

« recette sûre et expéditive. » Mon compliment ne fut pas aussi cordialement reçu que j'aurais pu l'attendre d'un homme si célèbre par sa science, et par conséquent si fort au-dessus de l'atteinte de toute maligne plaisanterie.

Avant d'arriver à Moscou, nous traversâmes les villes peu remarquables de Serpoukoff et de Podol. Enfin, nous arrivâmes le 4 juillet à Kolumensky, élégante maison de plaisance impériale, située à deux lieues de Moscou.

L'impératrice s'y reposa trois jours, s'établit ensuite dans sa capitale au Kremlin, et, avant de partir pour Pétersbourg, se reposa encore à Pétrowsky, autre maison de plaisance à une lieue de Moscou.

Pendant cette dernière partie de notre route, j'eus avec Catherine un court entretien, que je crois devoir rappeler, parce qu'en peu de traits il peint le caractère ardent de cette femme extraordinaire.

Je me trouvais dans sa voiture avec M. Fitz-Herbert : l'extrême chaleur rendait la conversation languissante ; Catherine s'était endormie, ou du moins semblait l'être. Fitz-Herbert causait avec moi. Après avoir traité différents objets, l'entretien tomba sur la guerre d'Amérique, et sur la révolution qui avait enlevé à l'Angleterre treize florissantes provinces.

M. Fitz-Herbert prétendait que cette perte deviendrait plus avantageuse que nuisible à son pays. Un tel paradoxe m'étonnait ; mais il soutenait son opinion avec autant de persistance que d'esprit, s'efforçant de me prouver qu'avant peu de temps, l'Angleterre, délivrée de la dépense très-considérable que lui coûtait l'administration de ses colonies, retirerait de son commerce avec elles, sans aucuns frais, d'immenses avantages qui la dédommageraient suffisamment de la perte d'une domination illusoire.

La discussion se prolongea, et l'impératrice n'ouvrit les yeux qu'au moment où il fallut descendre de voiture. Le lendemain, me retrouvant chez cette princesse avec le prince de

Ligne, elle me dit : « Vous avez eu hier avec M. Fitz-Herbert « la plus inconcevable conversation, et je ne conçois pas « qu'ayant autant d'esprit, il ait pu soutenir une opinion si « singulière. »

« Comment, Madame, lui répondis-je, vous nous avez en- « tendus, et cependant vous paraissiez si bien dormir ! — Je « n'avais garde, répliqua-t-elle, d'ouvrir les yeux ; j'étais trop « curieuse d'entendre la suite de votre entretien. J'ignore si le « roi Georges III est du même avis que son ministre ; mais, « pour moi, je sais bien que, si j'avais comme lui perdu, sans « pouvoir la reprendre, une des treize provinces qu'on lui a « enlevées, je me serais brûlé la cervelle d'un coup de pistolet. »

« Il me paraît, Madame, repris-je, que Votre Majesté a fait « un pacte secret avec la fortune. — Je l'ignore, s'écria le prince « de Ligne ; mais ce qui est certain, c'est qu'avec une telle fer- « meté de caractère, que le vulgaire appellerait mauvaise tête, « on enlève des provinces aux autres, et on garde les siennes. »

Je parlerai peu de Moscou : ce nom rappelle de trop sombres souvenirs. D'ailleurs on a fait cent fois la description de cette grande et belle capitale : il est peu de nos familles dans lesquelles il ne se trouve un guerrier couvert de gloire et de blessures, dont les récits ne leur aient fait connaître les palais, les jardins, les temples, les baraques, les masures, les champs, le Kremlin, le quartier chinois, les clochers dorés, qui présentaient à nos yeux, dans Moscou, l'image bizarre de plusieurs groupes de palais ou de châteaux environnés chacun de leurs villages.

Les flammes en ont dévoré la plus grande partie. Depuis elle est sortie de ses cendres, et ce sera dorénavant une nouvelle ville que nos voyageurs auront à visiter et à peindre.

Il est facile d'imaginer quelle fut la magnificence des fêtes qu'une noblesse nombreuse, fière et riche, s'empressa de donner à l'impératrice ; mais s'il était un peu fatigant d'y assister, il serait encore plus ennuyeux de les décrire.

Ces grandes fêtes se ressemblent toutes : de grands bals sans gaieté, de grands spectacles sans intérêt, des vers de circonstance sans esprit, d'éclatants feux d'artifice qui ne laissent après eux que de la fumée, beaucoup d'argent, de temps et de fatigues perdus : voilà ce qu'on en sait, ce qu'on en dit, ce qu'on en dira toujours ; ce qui n'empêchera jamais ni de les recommencer, ni d'y courir.

Au reste, ces solennités de Moscou furent, à cette époque, des fêtes très-réelles pour les marchands et pour le peuple ; car l'impératrice, dans le dessein de célébrer dignement la vingt-cinquième année de son règne, leur remit une partie des impôts qu'ils devaient lui payer.

Cette princesse me donna, ainsi qu'à toutes les personnes qui avaient eu l'honneur de l'accompagner, une médaille qu'elle venait de faire frapper. J'ai conservé fort longtemps celle que je reçus : d'un côté on voit le profil de Catherine, et de l'autre la carte de son voyage en Crimée ; l'inscription russe rappelle que cette époque était celle de la vingt-cinquième année de son règne, et que le grand voyage auquel elle la consacrait, avait été entrepris pour l'utilité publique.

Malgré mon peu de penchant pour les fêtes, je ne passerai point sous silence celle qui fut donnée à l'impératrice par le comte Schérémétoff, dans une de ses terres située à une lieue de Moscou.

Nous trouvâmes la route brillamment éclairée. L'immense parc du comte, dessiné avec art, était illuminé en transparents de toutes les couleurs. On joua sur un très-beau théâtre un grand opéra russe ; tous ceux qui comprenaient le poëme le trouvaient intéressant et bien écrit. Je ne pouvais juger que la musique et les ballets ; l'une m'étonna par son harmonieuse mélodie ; les autres par l'élégante richesse des costumes, la grâce des danseuses et la légèreté des danseurs.

Ce qui me parut presque inconcevable, c'est que le poëte et le musicien auteurs de l'opéra, l'architecte qui avait cons-

truit la salle, le peintre qui l'avait décorée, les acteurs et actrices de la pièce, les figurants et figurantes des ballets, ainsi que les musiciens de l'orchestre, étaient tous des serfs du comte Schérémétoff.

Ce seigneur, l'un des plus riches de la Russie, les avait fait élever et instruire avec le plus grand soin ; ils lui devaient leurs talents; que ne pouvaient-ils aussi lui devoir leur liberté ! Donner des lumières à ceux qu'on retient dans la servitude, c'est les éclairer sur leur malheur.

Le souper fut au moins aussi somptueux que le spectacle ; jamais je ne vis plus de vases d'or et d'argent, plus de porcelaine, d'albâtre et de porphyre. Enfin, ce que l'on aura peine à croire, c'est que les immenses cristaux qui couvraient une table de cent couverts, étaient ornés et enrichis de pierres précieuses et fines, de toutes les couleurs, de tous les genres et du plus grand prix.

Ainsi les seigneurs russes, si récemment entrés dans la civilisation, imitaient déjà les patriciens de Rome au faîte d'une grandeur que suivit de trop près sa décadence, et l'on pouvait trouver alors à Moscou plus d'un Lucullus.

Catherine, à son tour, voulait donner au Kremlin des bals et des fêtes dont la pompe devait être proportionnée à sa puissance ; mais tout fut décommandé, parce qu'elle apprit soudainement que, les gouverneurs de plusieurs provinces ayant négligé l'exécution de ses ordres, et laissé dégarnir les greniers d'abondance qu'elle avait établis, une disette de grains, aussi réelle qu'imprévue, désolait ses peuples.

« Il serait indécent, dit cette princesse, qu'on me vît au mi-
« lieu des jeux et des fêtes, lorsque mes sujets gémissent d'un
« fléau dont j'aurais dû les garantir. »

J'étais près d'elle lorsqu'on lui annonça un de ces gouverneurs coupables de négligence. « J'espère, dit le comte Bezbo-
« rodko, que Votre Majesté lui adressera publiquement la
« sévère réprimande qu'il mérite. — Non, répondit Catherine,

« ce serait trop l'humilier : j'attendrai qu'il soit seul avec « moi ; car *j'aime à louer, à récompenser tout haut, et à « gronder tout bas.* »

L'impératrice, s'étant retirée et reposée quelques jours à Pétrowsky, repartit pour Petersbourg, et nous arrivâmes à Czarskozélo le 22 juillet, après avoir revu pour la seconde fois, avec elle, la jolie ville de Twer, Wischney-Wolotschok, Waldaï, et cette grande Novogorod, fameuse autrefois comme république, longtemps dominatrice du Nord, illustre par ses victoires et heureuse par son indépendance.

Ses ennemis la respectèrent ; mais la discorde l'ébranla. Elle appela dans ses dissensions intestines des princes étrangers, ils devinrent ses maîtres ; Rurik se servit de ses forces pour faire des conquêtes et pour fonder un nouvel empire. Novogorod, quelquefois relevée, mais souvent vaincue, succomba ; lorsque nous la vîmes, il n'en restait plus que des ruines, une vaste enceinte, une belle cathédrale, cinquante-huit églises, un palais impérial, trois couvents, quinze cents maisons de bois, quarante en pierres, quelques vieux murs et de grands souvenirs.

Ce long et singulier voyage, qui venait de nous offrir successivement l'image d'une immense galerie ornée de tableaux les plus variés, les plus nouveaux, étant enfin terminé, je pris congé de l'impératrice, et je revins à Pétersbourg reprendre le cours d'une vie diplomatique, qui me parut, dans les premiers moments, un peu monotone et sérieuse : c'était en effet quitter l'action rapide et variée du roman, pour revenir à la marche lente et grave de l'histoire.

Sorti du cercle de la féerie, je ne devais plus voir à chaque instant, comme dans notre marche triomphale et romanesque, de nouveaux objets de surprise : des flottes créées soudainement, des escadrons de Cosaques et de Tartares accourant du fond de l'Asie, des routes illuminées, des montagnes en feu, des palais enchantés, des jardins créés en une nuit, des cavernes sauvages, des temples de Diane, des harems délicieux,

des tribus nomades, des chameaux et des dromadaires errants dans le désert, des hospodars de Valachie, des princes du Caucase détrônés, des rois de Géorgie persécutés, offrant, tous, leurs hommages, et adressant leurs prières à la reine du Nord.

Il fallait en revenir aux calculs secs de la politique, à ces débats de la diplomatie, où l'on ne pèse souvent qu'avec de bien petites et peu justes balances, les plus grands intérêts du monde, le sort des nations et le sang des peuples.

Mais si l'Orient ne présentait plus à mes regards que le cours assez commun des affaires ordinaires, de grandes négociations traversées par de petites intrigues, et des guerres méthodiques pareilles à celles qui, depuis deux siècles, agitaient le monde sans en changer la face, je devais en même temps recevoir de l'Occident des nouvelles annonçant trop visiblement l'époque de l'un de ces grands bouleversements politiques qui opèrent une révolution totale dans l'esprit, dans les lois, dans les mœurs, dans la force des sociétés humaines : sujet de réflexions, d'espérances et de craintes, bien autrement graves et profondes que les sentiments inspirés par ce rêve court et brillant de la Tauride, par ce chapitre des *Mille et une Nuits*, dont l'illusion venait de disparaître.

Catherine, non moins désenchantée, s'occupait, dans les premiers moments de son séjour à Czarskozélo, des mesures nécessaires pour venir au secours de ses peuples épuisés par une affreuse disette. Les plus riches provinces de l'empire manquaient totalement de grains, et la plupart des seigneurs russes, loin de retirer aucun revenu de leurs terres, se voyaient obligés de nourrir à leurs frais leurs malheureux paysans.

Alors la position de la France était brillante et glorieuse; mais Louis XVI ne put jouir qu'un moment de cet éclat : le cabinet de Londres, prompt à saisir l'instant favorable, trouva le moyen, par une habile intrigue, d'irriter contre les Hollandais le nouveau roi de Prusse Frédéric-Guillaume, et de le dé-

terminer à venger sa sœur, la princesse d'Orange, qu'on avait fait insulter par la populace.

Frédéric se déclara pour le stathouder; et après quelques hésitations, s'étant assuré que la France n'avait point encore rassemblé de forces pour l'arrêter, il envahit rapidement le territoire de la république, la soumit au pouvoir du stathouder, et la rendit ainsi à l'influence des Anglais.

A l'époque de notre retour de Crimée, les troubles excités dans la Hollande commençaient seulement à éclater; mais personne ne pouvait encore en prévoir l'étrange dénouement.

L'activité et la fermeté déployées par le ministère français pendant la guerre d'Amérique, sa récente et noble conduite pour arrêter l'ambition de Joseph II, ne permettaient pas de croire qu'un gouvernement pût, en si peu de temps, passer de l'extrême force à l'extrême faiblesse, et perdre ainsi en un instant la considération acquise par tant de brillants succès.

Aussi, le seul objet qui eût alors paru susceptible d'inspirer quelque inquiétude, était celui qui concernait la contestation élevée entre la Russie et la Porte; et même sur ce point j'avais de justes motifs pour me tranquilliser : les embarras personnels de l'empereur dans le Brabant, la disette qui affligeait la Russie, les protestations pacifiques des ministres de l'impératrice, enfin les dépêches rassurantes de M. le comte de Choiseul, postérieures à l'arrivée de M. de Bulgakoff à Constantinople, se réunissaient pour faire espérer la durée de la paix.

Cependant je savais que le grand visir, suivant les impulsions des ministres d'Angleterre et de Prusse, avait mal accueilli M. de Bulgakoff, et répondu avec hauteur à ses premières démarches. Mais M. de Choiseul se flattait que cet obstacle pourrait être vaincu, et qu'on obtiendrait l'éloignement d'un vizir dont l'aveuglement pouvait entraîner l'empire ottoman à sa perte.

Dans ces circonstances, ne voyant aucune raison impérieuse qui exigeât la prolongation de mon séjour en Russie je me

décidai à profiter du congé qui m'avait été accordé ; et l'arrivée à Pétersbourg de M. le chevalier de Sainte-Croix, que M. de Montmorin y envoyait pour remplir en mon absence les fonctions de chargé d'affaires, me confirma dans cette résolution.

En conséquence, je pris, le 5 septembre 1787, congé de l'impératrice, et je laissai à M. de Sainte-Croix un mémoire instructif pour le mettre au fait de l'état précédent et actuel des affaires du roi en Russie.

La fin de ce mémoire était une sorte de compte rendu, à Sa Majesté et à son conseil, de ce qui s'était passé pendant le temps de ma mission, des efforts employés pour rendre notre médiation nécessaire à l'impératrice, utile à la Porte, enfin un tableau rapide qui rassemblait, en peu de pages, les détails de nos différends et de nos liaisons politiques avec la Russie depuis l'avénement de Catherine au trône.

J'étais au moment de monter en voiture pour retourner en France, avec cette agitation de plaisir que fait éprouver un retour dans sa patrie et dans sa famille, après une longue absence, lorsque je reçus un message de l'impératrice : cette princesse m'invitait à dîner, quoique j'eusse déjà pris congé d'elle, et elle me priait de retarder mon départ de quelques jours.

Je me rendis à ses ordres : en sortant de table, je la suivis au théâtre de l'Ermitage ; et, lorsque le spectacle fut fini, cette princesse, me prenant à part, me dit : « Savez-vous, Monsieur « le Comte, que je suis peut-être au moment de me voir en- « traînée, malgré moi, dans une guerre contre les Turcs? Ils « ont menacé mon ministre de l'envoyer aux Sept-Tours, sui- « vant l'usage plein d'urbanité de ces barbares, lorsqu'ils veu- « lent déclarer la guerre. »

« J'ai su, Madame, lui répondis-je, qu'en effet quelques mi- « nistres étrangers avaient donné des conseils hostiles à la « Porte. Cependant, M. de Choiseul croit que cette efferves- « cence momentanée se dissipera bientôt par la fermeté, par « la sage modération de Votre Majesté, et par la justice des

« propositions conciliatrices qu'elle fait au Grand Seigneur,
« propositions que soutiennent avec chaleur l'internonce de
« l'empereur et l'ambassadeur du roi. »

« Il est vrai, reprit Catherine, que M. de Choiseul montre
« beaucoup de zèle dans cette affaire. On me mande qu'il est
« sérieusement irrité contre les Turcs, qu'il les croit frappés
« de folie, et qu'il ne néglige rien pour leur faire entendre
« raison. »

Je saisis cette occasion pour rassurer l'impératrice sur la sincérité des sentiments du roi, qui emploierait toujours son crédit à la Porte pour y être utile aux vues conciliantes de Sa Majesté impériale, pour faire redresser les griefs dont elle aurait à se plaindre, et pour conserver la paix entre les deux empires.

« Dans ce moment, Madame, ajoutai-je, les têtes musul-
« manes sont vivement agitées par les dangereuses instigations
« des ministres anglais et prussiens, qui se sont emparés de
« l'esprit du grand vizir; et tant que ce vizir restera en place,
« le succès des négociations de MM. de Bulgakoff, de Choiseul
« et de Herbert, sera douteux. »

« J'en conviens, dit l'impératrice; mais, quand nous par-
« viendrions à renverser le grand visir, cela ne suffirait pas.
« Le reis-effendi est tout aussi animé et mal disposé que lui.
« Ils ont fait tant de dépenses en armements, qu'ils redoutent
« la furie du peuple, qui croira cet argent perdu si la paix se
« prolonge. Aussi, je ne serais pas étonnée d'apprendre, par
« le premier courrier, qu'ils m'ont déclaré la guerre. Au reste,
« je ne la veux point, mais je ne la crains pas. »

« On ne peut pas, il est vrai, Madame, lui répondis-je, pré-
« voir avec certitude les résolutions d'un gouvernement tel
« que celui des Turcs. Cependant, la saison étant si avancée,
« leur donnera peut-être le temps de changer d'avis, de minis-
« tres, et de sentir combien il serait insensé de doubler leurs
« dépenses pour en justifier l'emploi. S'ils avaient vu, comme

« moi, les troupes et les flottes de Votre Majesté, ils seraient « moins pressés de la combattre. »

Il était certain que le ministère ottoman, trompé par des conseils dangereux, commettait une folie inexplicable, et s'exposait sans aucune nécessité à des malheurs, à des pertes qu'il aurait pu éviter.

Mais il faut aussi convenir de bonne foi que les Anglais et les Prussiens n'auraient jamais trouvé les moyens d'entraîner l'ignorance et l'orgueil des musulmans dans un tel égarement, si le prince Potemkin n'eût point effrayé d'abord, et ensuite irrité la Porte par le langage menaçant qu'il avait précédemment dicté à M. de Bulgakoff, et par le développement fastueux et inutile des forces militaires réunies pour embellir le cortége triomphal de Catherine.

Au reste, on devait commencer à voir clairement que l'Angleterre, informée de la crise où se trouvaient nos affaires intérieures, croyait cet instant favorable pour nous abaisser et pour reprendre sa prépondérance en Europe. En conséquence, elle cherchait à nous susciter partout des embarras et des ennemis. Elle était sûre de triompher, si la pénurie de nos finances nous rendait timides, ou d'accroître notre détresse en nous entraînant dans une guerre générale.

A cet effet, étant parvenu à lier à son système le nouveau roi de Prusse, elle nous mettait dans l'alternative de nous brouiller avec la Porte, si nous ne la soutenions pas, ou de rompre nos nouveaux liens avec la Russie, si nous continuions à protéger les Turcs.

En même temps elle nous plaçait dans la nécessité de combattre les Prussiens qu'elle défendrait, ou d'abandonner la Hollande à leur domination; enfin elle nous attirait même le ressentiment de l'empereur, si nous cessions de faire cause commune avec lui au moment où les cabinets de Londres et de Berlin étaient gravement soupçonnés de fomenter les troubles du Brabant

Notre situation devenait critique : c'était le moment où notre cour aurait dû prendre un grand parti : une conduite vigoureuse et décidée aurait alors probablement déconcerté nos ennemis, rassuré la Hollande, contenu la Prusse, ramené la Porte à la raison, et porté ainsi au dehors cette active fermentation des esprits, qui agitait alors la France, et qui demandait impérieusement occupation extérieure ou explosion au dedans.

Une quadruple alliance était facile à conclure entre nous, l'Espagne et les deux cours impériales; leur intérêt les y disposait. Le roi, ainsi que mon père et M. de Castries, en conçurent la pensée; mais ces deux ministres ne purent garder leur crédit.

L'influence nouvelle de l'archevêque de Toulouse dans le conseil, en bannit les grandes vues, et réduisit la politique à l'intrigue; les volontés ne furent plus que des velléités. On oublia que la bonne foi et la fermeté constituent seules l'habileté d'un gouvernement.

Au dedans comme au dehors, on résista mollement, on céda de mauvaise grâce et sans dignité ; des plans aussitôt rompus que formés n'eurent aucune suite; dès lors les passions sentirent qu'elles n'avaient plus de frein. Les pilotes gouvernant sans art et sans prévoyance, le vaisseau de l'État fut livré aux caprices des vents et des flots.

En Europe, nos rivaux cessèrent de nous craindre; nos amis, de compter sur nous et même de nous compter. En France, les anciens préjugés, les nouveaux principes, les classes, les ordres, les corps, les intérêts, les opinions, s'entre-choquèrent. Nous tombâmes sur les écueils qui nous brisèrent.

Quant à la Russie, sa rupture avec la Porte était inévitable.

Les Turcs, sourds aux conseils de notre ambassadeur, n'omirent rien de tout ce qui pouvait mettre évidemment tous les torts de leur côté. Leur manifeste fut extravagant : au lieu de prendre pour prétexte de justes motifs d'inquiétude, ils n'en al-

léguèrent d'autres qu'une prétendue demande faite par la Russie pour obtenir la cession de la Crimée et celle de la Bessarabie : or, la première était consommée depuis plusieurs années par un traité, et il n'avait jamais été question de la seconde.

Enfin le divan, pour rendre son agression plus incontestable, après avoir jeté en prison le ministre de Russie, fit attaquer, par la flotte turque dans le Liman la frégate russe *le Scorcy* ou *la Rapide*.

Cette frégate, secondée par un brick, repoussa vivement l'attaque des Turcs, traversa leur flotte, dégréa plusieurs bâtiments et entra sans perte à Sevastopol.

D'un côté, les grands rassemblements de troupes formés depuis huit mois par les Russes, et de l'autre, la violence du fanatisme turc, devaient faire présager de promptes opérations et des événements rapides.

Il en fut tout autrement : les Turcs perdirent un temps considérable à rassembler leurs forces asiatiques dispersées, et le prince Potemkin, toujours bizarre, se montra aussi indolent pour combattre, qu'il avait été prompt à menacer.

Quarante mille hommes furent envoyés contre les Tartares du Kuban et contre les peuples du Caucase. Trente mille autres veillèrent à la défense de la Crimée; quarante mille se cantonnèrent depuis Kherson jusqu'au Bug.

Le prince qui les commandait établit son quartier général à Élisabeth; il y attendit la réserve qu'on devait lui envoyer.

Romanzoff réunit, près de Kioff, soixante-dix mille hommes. Enfin, à ma grande surprise, j'entendis l'impératrice annoncer qu'elle serait obligée de se tenir tout l'hiver sur la défensive, étant informée que trois cent quatre-vingt mille Turcs devaient s'avancer vers la Bessarabie.

Le quartier du grand vizir était déjà à Andrinople. La Porte avait chargé Mansour d'appeler aux armes et de réunir sous ses drapeaux toutes les nations tartares.

Dans ces circonstances, le maréchal Romanzoff et le prince

Potemkin, oubliant, comme ils le devaient, leurs dissentiments, se réconcilièrent. Le prince fit les avances; il écrivit au maréchal que, se regardant comme son élève, il lui demandait des conseils ou plutôt des ordres.

L'impératrice fit paraître son manifeste; il était rédigé avec une noble dignité et une sage modération : l'ineptie des Turcs avait rendu cet ouvrage facile.

Catherine désirait avec impatience apprendre quelques nouvelles qui l'éclairassent sur les intentions de la France. Enfin, le 2 octobre, un courrier de Versailles m'arriva; il avait cru me trouver à Vienne, et m'y portait l'ordre de revenir sur-le-champ à Pétersbourg. On peut juger si je me félicitai de n'être point parti, et d'avoir ainsi pressenti la pensée de mon gouvernement.

Cet empressement du ministère français produisit sur le cabinet russe une plus vive sensation que je ne l'aurais voulu. On crut ce qu'on désirait; on espéra que nous nous déclarerions contre les Turcs, qui venaient de mépriser nos conseils, et de suivre aveuglément ceux de l'Angleterre. Malheureusement, il n'en était rien : notre ministère persistait dans ses irrésolutions, et continuait à me prescrire une réserve qui lui paraissait prudence, et qui au fond n'était que faiblesse.

Pressé de questions, je déclarai que le courrier étant parti au moment où le roi apprenait la détention de M. de Bulgakoff, M. de Montmorin n'avait eu le temps de me donner d'autre ordre que celui de faire connaître aux ministres de Catherine la vive impression produite sur l'esprit du roi par cet étrange événement, et de les assurer qu'il avait envoyé à M. de Choiseul les ordres les plus pressants pour obtenir l'élargissement de M. de Bulgakoff.

Une communication si froide étonna l'impératrice; cependant elle espérait encore que les intrigues de l'Angleterre en Turquie, en Hollande et en Russie même, concertées avec la Prusse, pour nous enlever toute influence, lasseraient notre patience,

et nous détermineraient à opposer de puissantes alliances à la ligue déjà menaçante qui commençait à se former contre nous.

Au reste, comme on ne peut parler longtemps aux gens qui paraissent décidés à garder le silence, les ministres russes cessèrent de me provoquer à sortir d'une réserve qui m'était prescrite : ainsi, pendant quelque temps, je ne m'occupai que du soin d'entretenir, par mes assiduités, la faveur dont l'impératrice daignait m'honorer.

Cette princesse m'admettait plus que jamais dans sa société intime ; elle m'invitait souvent à dîner, et presque tous les jours me permettait d'assister avec elle à un spectacle qui avait lieu dans son palais de l'Ermitage.

La vue de cet Ermitage répondait assez mal à son nom ; car, en y arrivant, on était frappé de la grandeur des pièces et des galeries qui le composaient, de la magnificence de son ameublement, du grand nombre de tableaux des plus grands maîtres, qui l'ornaient, et d'un agréable jardin d'hiver, où la verdure, les fleurs et le chant des oiseaux semblaient transporter le printemps de l'Italie au milieu des glaces du pôle.

La bibliothèque la mieux choisie annonçait assez que l'ermite de ce lieu avait plus de penchant pour les lumières de la philosophie que pour les pratiques monacales.

On y voyait aussi une sorte de cours d'histoire presque animée ; c'était la collection la plus complète des médailles de tous les pays et de tous les siècles.

Enfin, à l'extrémité de ce palais, on entrait dans une salle de spectacle élégamment construite, et copiée en petit d'après le modèle antique du théâtre de Vicence ; elle était demi-circulaire, n'avait point de loges, et n'offrait aux regards qu'un amphithéâtre de gradins.

Une fois seulement tous les quinze jours, pendant l'hiver, l'impératrice invitait au spectacle le corps diplomatique et toutes les personnes présentées à la cour. Le reste du temps, le nombre des spectateurs se réduisait à une douzaine de per-

sonnes : c'étaient ordinairement le grand-duc et la grande-duchesse, l'aide de camp Momonoff, le grand écuyer, le grand chambellan, le comte Strogonoff, le vice-chancelier, le comte Bezborodko, le prince Potemkin, la comtesse Skawronski sa nièce, mademoiselle Protasoff, l'ambassadeur Cobentzel, le prince de Ligne et moi.

M. Fitz-Herbert était parti : politiquement parlant, je ne pouvais que m'en féliciter ; car dans la position actuelle des affaires, j'aurais trouvé en lui un adversaire redoutable par son esprit, par son adresse, et par l'affection qu'il avait inspirée à l'impératrice ; mais cependant son absence m'était pénible, car je lui avais voué une tendre et sincère amitié.

Le grand-duc et la grande-duchesse profitaient rarement de la permission qu'ils avaient de venir à l'Ermitage ; plus rarement encore on y voyait la princesse d'Arshkoff : son caractère tranchant et impérieux convenait mal à celui de Catherine.

Cette femme hautaine avait l'air d'une méprise de la nature ; elle tenait plus de notre sexe que du sien. Exagérant la part qu'elle avait prise à l'avénement de l'impératrice au trône, elle s'attribuait exclusivement le triste honneur de cette révolution, qu'elle racontait à toute l'Europe dans ses voyages.

Aussi dans les premiers jours du règne de sa souveraine, montrant une ambition sans mesure, elle avait demandé le commandement d'un régiment des gardes, et peut-être même espéré un ministère. Mais Catherine II, qui n'était pas d'humeur à lui laisser gouverner l'empire, accueillit ironiquement, me dit le prince Potemkin, ses importunes sollicitations, et la ramenant ensuite à des prétentions plus conformes à son genre d'esprit, la nomma directrice de l'académie qu'elle venait de fonder.

On s'était occupé, par les ordres de l'impératrice, à faire venir de France une bonne troupe de comédie. Celle que j'y vis nous offrait une réunion de talents fort distingués ; on y remarquait le célèbre acteur Aufrêne, quelques fameux compo-

siteurs et virtuoses : Paesiello d'abord, plus tard Cimarosa, Sarti, le chanteur Marchesi et madame Todi, faisaient les délices, non de l'impératrice, dont l'oreille était insensible à l'harmonie, mais du prince Potemkin et de plusieurs amateurs éclairés.

Catherine II voulut faire un cours assez complet de notre théâtre : tous les soirs on représentait devant elle quelque pièce de Molière ou de Regnard. Mais il serait difficile d'exprimer quel fut, dans les premiers jours, l'embarras de nos pauvres acteurs, obligés de jouer sur un grand théâtre, voyant en face d'eux une salle magnifique, bien éclairée, mais presque déserte, et dont dix ou douze spectateurs peuplaient seuls la solitude. Là, les applaudissements, même unanimes, ne faisaient pas un bruit fort encourageant, et c'était bien certainement le cas de peser les suffrages au lieu de les compter.

L'impératrice m'avait demandé de lui lire une tragédie de *Coriolan* que j'avais composée sur le vaisseau qui me ramenait d'Amérique. Son indulgence jugea cet ouvrage avec une prévention si favorable, qu'elle voulut absolument le faire représenter.

J'eus beau m'en défendre, elle l'exigea ; j'obtins seulement que cette représentation n'aurait lieu qu'en présence du petit cercle de l'impératrice.

On me le promit, et mon *Coriolan* fut en effet joué deux ou trois fois devant un public de douze spectateurs, parmi lesquels je n'avais à craindre aucune cabale. Aussi le bravo fut universel, et l'auteur demandé.

Mais on sait que les promesses des cours sont légères, et le sage doit y peu compter : au reste, en me trompant, on me garda le plus inviolable secret ; et quoique ce fût le secret de la comédie, rien n'en transpira pour le moment.

Un certain jeudi, je suis invité au grand spectacle de l'Ermitage avec le corps diplomatique et toute la cour. J'arrive ; l'impératrice m'appelle ; elle me fait asseoir à ses pieds sur le

gradin qui était au-dessous du sien. La toile se lève; les acteurs paraissent; et, à mon grand étonnement, je vois que c'est ma tragédie qu'on joue.

Jamais, de ma vie, je n'éprouvai d'embarras pareil : les acteurs jouaient à merveille, et le public, pour imiter l'impératrice, applaudissait vivement.

Ma contenance était assez gauche; je me tenais en silence, immobile et les yeux baissés comme une statue. Mais tout à coup l'impératrice, qui était derrière et au-dessus de moi, prend ma main droite dans la sienne, ma main gauche dans l'autre, et me force ensuite à m'applaudir moi-même.

Après cette obligeante plaisanterie, il fallut bien prendre courage et soutenir de mon mieux, à la fin de la pièce, les nombreux compliments dont la courtoisie ne permettait guère à personne de se dispenser.

Le jour suivant, l'impératrice, se moquant de ma peur, voulut, après, s'étendre en éloges sur ma tragédie; alors je pris le seul parti qui me semblait convenable, c'était celui de faire moi-même la critique de mon drame et d'en rappeler les nombreux défauts.

« Je vais vous donner une preuve, me dit Sa Majesté avec « cette grâce qui savait si bien attacher ceux à qui elle daignait « vouloir plaire, je vais vous donner une preuve que vous avez « mérité mon suffrage, sinon par la beauté des vers, dont je « suis un mauvais juge, mais au moins par la noblesse des sen- « timents et des pensées. Cette preuve, la voici : vous savez « que j'ai l'oreille peu poétique; cependant voilà un passage de « votre tragédie que j'ai retenu. » Et elle me dit les vers suivants :

Une honteuse paix n'est qu'un affront sanglant
Que le peuple vaincu supporte en frémissant :
Elle aigrit son courroux; jamais il ne l'endure
Que le temps qu'il lui faut pour guérir sa blessure;

Il l'accepte par crainte, il la rompt sans remords,
Et les dieux qu'il parjure approuvent ses efforts.
Alors, des deux côtés, une fureur cruelle
Rend la guerre sanglante et la haine immortelle,
Porte l'épuisement, l'effroi, l'oppression,
L'esclavage, l'opprobre et la destruction.
Voilà les tristes fruits de toute paix honteuse,
Loi toujours sans effet, trêve toujours trompeuse.

On voit que ces pensées politiques, qui pouvaient être du goût de l'impératrice, l'avaient, autant que sa bienveillance, un peu aveuglée sur le mérite médiocre du poëte diplomate.

Cette princesse me demandait de temps en temps, avec un sourire un peu ironique, si j'avais reçu des nouvelles de France; enfin, un jour, elle m'apprit la nouvelle de l'entrée des troupes prussiennes en Hollande, et parut craindre vivement que nos troupes ne pussent pas arriver à temps pour prévenir les suites de cette invasion.

Sa crainte n'était que trop fondée : après de longues délibérations dans le conseil du roi, la fermeté des ministres de la guerre et de la marine avait paru l'emporter sur la circonspection timide de l'archevêque de Toulouse, nommé récemment chef du conseil des finances; et Louis XVI, naturellement courageux, quoique pacifique, s'était décidé à promettre l'appui de ses forces aux Hollandais.

En conséquence, il avait ordonné à mon père de prendre les mesures nécessaires pour le rassemblement d'une armée qui devait se réunir à Givet, et de lui présenter l'état des fonds qu'exigeait une prompte entrée en campagne.

Ce travail fut bientôt fait; mais inutilement mon père en présentait le tableau à chaque séance du conseil; et, malgré, tous ses efforts, secondés par ceux de M. le maréchal de Castries, on différait chaque jour l'importante décision qui seule devait tout mettre en mouvement.

On ne parlait alors en France et dans les pays voisins que

du rassemblement de l'armée française ; mais cependant Givet ne voyait arriver aucun drapeau près de ses murs.

J'appris dans la suite, par mon père, une anecdote qui peut servir à expliquer cette inconcevable tergiversation, et à apprendre en même temps à ceux qui veulent écrire l'histoire des grandes scènes qui se passent sur le théâtre du monde, sans en avoir connu les acteurs, et sans les avoir vus dans l'intérieur des coulisses, quelles sont souvent les causes légères, et presque puériles, qui influent sur les affaires de la plus haute importance.

M. de Brienne, archevêque de Toulouse, dénué des grandes qualités qui constituent un bon évêque et un habile homme d'État, était doué de cet esprit fin, léger et facile, qui donne dans la société des succès certains.

Or malheureusement, à cette époque, c'était une société brillante et choisie, s'intitulant exclusivement *la bonne compagnie*, qui faisait les réputations et distribuait les grandes places.

Trop légère pour distinguer le fond, de la superficie, et l'intrigue, de la politique, elle se laissait facilement tromper par de vaines apparences, et prenait presque toujours ce qu'on appelait l'amabilité pour le vrai mérite.

Monsieur l'archevêque de Toulouse, lié dans sa jeunesse avec M. Turgot et avec quelques partisans du système des économistes, avait montré aux états de Languedoc une élocution facile, une douce gravité, un esprit conciliant. A Paris, dans les salons, il parlait à merveille d'affaires aux personnes qui ne les entendaient pas, et qui croyaient les entendre.

Quelques femmes de beaucoup d'esprit, telles que mesdames de Tessé, de Beauvau, de Montesson, firent la réputation politique de ce prélat. Les amis de Necker opposèrent l'archevêque à M. de Calonne. Dans l'assemblée des notables, il se concilia l'appui du clergé en soutenant ses priviléges, et, en même temps, il s'attira momentanément, par sa résistance aux plans

du ministre, la confiance de quelques patriotes, même celle de M. de La Fayette, qu'il trompa.

D'un autre côté, malgré la répugnance connue du roi pour les premiers ministres, et surtout pour les prêtres qui s'occupaient d'affaires temporelles, il espérait arriver à son but par le crédit d'un ami subalterne, l'abbé de Vermont.

Précédemment, il avait persuadé au duc de Choiseul d'envoyer cet abbé à Vienne, en le chargeant d'enseigner les principes de la langue française à l'archiduchesse Marie-Antoinette.

Cette princesse, montée au trône, continuait à donner une partie de sa confiance à l'abbé. L'archevêque employa utilement son crédit, et cet agent fidèle le vantait sans cesse dans ses entretiens particuliers avec la reine.

Ce fut par ces moyens qu'ayant aplani tous les obstacles qui auraient pu arrêter son ambition, il fut porté au ministère, lorsque M. de Calonne, vaincu par les parlements et par les notables, vit briser sa baguette magique, et disparut.

Il ne s'agissait plus d'intriguer, mais de gouverner : M. de Brienne, au timon de l'État, ne sut employer que les petits moyens dont il s'était servi pour y parvenir. Il ne pouvait rien vaincre, et voulait tout éluder. Toute grande mesure épouvantait sa faiblesse, et s'il ne pouvait éviter qu'on en prît une, il employait toute sa prétendue habileté à en retarder, à en paralyser l'exécution. C'était donc avec un vif regret qu'il voyait le roi déterminé à soutenir par les armes la Hollande, son alliée, contre les Anglais et les Prussiens.

Les embarras que devait causer au ministre des finances une nouvelle guerre lui semblaient insurmontables; et, sans songer au rôle humiliant qu'il allait faire jouer à notre cour, il ne s'occupa plus qu'à retarder, autant que possible, l'heure des dépenses et celle des hostilités.

Voici l'étrange et presque ridicule moyen qu'il tenta et qui lui réussit : le roi, par sympathie de vertu et de bonté, aimait personnellement M. de Malesherbes, ministre d'État, qu'il ve-

nait de rappeler au conseil. M. de Malesherbes, comme la plupart des grands hommes, avait son faible, c'était celui de se plaire à raconter les nombreuses anecdotes dont sa riche mémoire était meublée; et il faut convenir que personne ne racontait mieux que lui. Il attachait dans ses récits par la philosophie de sa raison, par la bonhomie de son caractère et par la finesse doucement maligne de son esprit. Quand il avait une fois commencé, il s'arrêtait difficilement, et aucun de ses auditeurs n'était tenté de mettre le signet.

J'ai dit plus haut que mon père, impatient d'obtenir la décision et la signature qu'il demandait, soumettait, à chaque séance, cet objet à la délibération du conseil : alors l'archevêque, interpellant avec adresse M. de Malesherbes sur quelque événement passé, analogue aux circonstances présentes, celui-ci commençait à raconter. Vainement les deux maréchaux voulaient mettre fin à cet épisode, le roi se plaisait à écouter. Le récit se prolongeait, l'heure s'écoulait, il était tard lorsqu'on commençait à discuter, et l'affaire principale était renvoyée à un autre conseil.

On aura peine à croire que quatre séances, c'est-à-dire quinze jours, se perdirent ainsi. La discussion des mesures à prendre ne venait que d'être terminée, lorsqu'on apprit la prompte invasion du duc de Brunswick, la terreur des Hollandais, la défection du prince de Salm, qui les commandait, la prise de leurs villes et l'achèvement complet d'une révolution qui livrait cette république au stathouder et à l'Angleterre.

On ne peut que déplorer le sort des États compromis par de telles fautes. Le prélat qui nous avait valu cette humiliation fut élevé au rang de principal ministre, et les deux maréchaux qui avaient voulu conserver notre gloire intacte donnèrent leur démission, ne pouvant se résoudre à servir sous les ordres de l'archevêque.

J'ai déjà dit, je crois, que la convocation des notables avait pro-

duit en France et dans l'Europe la plus décevante illusion. On croyait partout que la générosité d'un prince qui s'annonçait, dès son début, comme un émule de Henri IV, secondée par un ministère qui appelait autour de lui les lumières des hommes les plus éclairés de la France, verrait ses intentions bienfaisantes couronnées d'un plein succès.

L'événement ne justifia pas cette attente; on n'avait pas assez examiné les remarquables changements survenus dans nos esprits, dans nos opinions, dans nos mœurs. La France n'était plus la même : un règne efféminé; des revers honteux; une administration mobile, tantôt arbitraire et audacieuse, tantôt faible et craintive; des vérités et des erreurs répandues par une nouvelle philosophie; l'enthousiasme pour une liberté que nous avions longtemps enviée à l'Angleterre, et que nous venions d'affermir en Amérique; le mécontentement des peuples trop grevés d'impôts; la popularité acquise par les parlements lorsqu'ils résistaient au ministère; leurs exils, leurs rappels, enfin un désir presque général d'innovations et de réformes, produisaient, au milieu d'une monarchie presque absolue, une sorte de fermentation républicaine.

Le 22 février 1787, le roi fit l'ouverture de l'assemblée des notables. Alors, au lieu de l'enthousiasme que cette sorte d'appel au vœu national devait exciter, on vit partout se manifester l'esprit de méfiance, de critique, d'opposition, de censure et même de raillerie.

La liberté fut portée jusqu'à la licence : les épigrammes, les pamphlets, les pasquinades, pleuvaient sur les ministres et sur les notables.

Aux éclaircissements multipliés fournis par M. de Calonne, on opposait les réponses les plus ironiques et les propositions les plus diverses. Les évêques demandaient l'assemblée du clergé. M. de La Fayette osa imiter l'exemple donné par M. de Malesherbes quelques années auparavant, et demanda la convocation des états généraux; sa proposition ne causa qu'un grand

étonnement : on était loin de penser que la réalisation de ce vœu hardi serait si prochaine.

M. de Calonne ne résista que deux mois aux attaques, et ceux qui lui succédaient étaient encore bien moins en état de leur résister que lui. L'assemblée se sépara le 8 mai, et son opposition constante laissait le gouvernement dans une situation bien plus critique que celle qui l'avait déterminé à la convoquer.

Ce fut à cette époque que le roi nomma principal ministre l'archevêque de Toulouse. Les maréchaux de Ségur et de Castries donnèrent leur démission; mais le garde des sceaux, le baron de Breteuil, et M. de Montmorin conservèrent leurs portefeuilles. M. de Brienne fut nommé ministre de la guerre; M. de la Luzerne, ministre de la marine.

L'exil du parlement de Bordeaux à Libourne donna un nouvel aliment au mécontentement public : toutes les cours souveraines se déclarèrent hautement en faveur des exilés; d'une extrémité de la France à l'autre, la clameur devint universelle.

Le principal ministre dut sentir alors qu'il était bien plus facile de briller dans une opposition, que de se soutenir à la tête d'un gouvernement, au milieu de tant d'orages. Je crois même que, s'il eût été doué du génie dont il manquait, il se serait encore tiré difficilement d'une pareille crise.

En effet, tout semblait désorganisé : le roi, bon, mais faible, tourmenté par des conseils contradictoires, restait indécis entre eux; il n'était animé que d'un unique sentiment, celui de l'amour du bien public; mais, pour l'opérer, chaque intérêt privé le lui présentait sous des faces différentes. Il ne possédait pas la force nécessaire pour persister dans une détermination, pour suivre un système, et pour soutenir un ministre.

La cour défendait à grands cris les abus. La noblesse, autrefois rivale du trône, n'avait plus d'autre désir que celui de conserver ses priviléges pécuniaires et honorifiques, de s'élever rapidement aux grades qui pouvaient faire espérer la gloire,

et d'obtenir des pensions ou des sinécures nécessaires pour soutenir son rang et son luxe.

Le clergé, fondant le maintien de sa puissance sur son accord avec l'autorité, se serait montré prêt à la seconder, si cette autorité n'eût pas été forcée d'exiger de lui d'indispensables sacrifices d'argent. Enfin les parlements, dont l'assistance avait fortifié le trône pour détruire la puissance seigneuriale, prétendaient succéder aux états généraux et protéger les intérêts du peuple contre le pouvoir ministériel. Ainsi c'était pour maintenir leur indépendance, et pour devenir la seule digue opposée à l'autorité du monarque devenue absolue, qu'ils se montraient récalcitrants contre le surcroît des charges publiques.

Dans ce temps, le secrétaire de légation qui avait remplacé près de moi M. Charrette de La Colinière, étant obligé de s'éloigner, la reine obtint qu'on m'enverrait un jeune homme qu'elle honorait de sa protection : c'était M. Genet, frère de madame Campan.

Je le trouvai spirituel, instruit, possédant plusieurs langues, et doué de quelques talents agréables; mais sa tête était fort vive. Depuis on le vit entraîné par le char de la révolution, et nommé par les girondins ministre de la république aux États-Unis; là, sa bouillante activité échoua dans une tentative qu'il fit pour attaquer le crédit de l'illustre Washington, et pour rendre le gouvernement américain plus démocratique.

La guerre entre la Porte et la Russie avait enfin éclaté. Souwaroff avait battu les Turcs, qui venaient de débarquer en Crimée. Mais l'indolence du prince Potemkin contrariait excessivement l'impératrice; et, tandis qu'il n'entreprenait rien, il accusait les Autrichiens de ne rien faire. Son seul désir, son seul but était la prise d'Oczakoff; et, pour ne pas la manquer, il faisait d'aussi grands préparatifs contre cette faible ville, que s'il avait dû attaquer Luxembourg.

Cependant l'ingénieur Lafitte m'avait écrit qu'elle n'était pas en état de résister à une brusque attaque; mais le temps perdu

par le prince fut mis à profit par les Turcs, qui renforcèrent la garnison, accélérèrent les travaux et complétèrent l'état défensif de la place.

Si les musulmans eussent été moins ignorants en tactique et en discipline, ils auraient tiré de grands avantages des tergiversations de leur ennemi; mais je connaissais leur aveugle fanatisme, leur obstination à faire la guerre sans règles, et, dès le 14 mars 1788, j'annonçai au ministère français qu'Oczakoff, Belgrade, Choczim seraient pris, et que les armées impériales, marchant toujours de succès en succès, forceraient la Porte à se soumettre aux conditions que leur dicteraient ces deux puissances.

La diplomatie se montrait alors plus active que les armées : la Porte même, sortant de son apathie ordinaire, avait trouvé le moyen, par l'entremise secrète des Prussiens, de déterminer le roi de Suède à armer ses vaisseaux, dans le dessein d'empêcher ceux de Catherine de s'éloigner et de porter une seconde fois le pavillon russe dans l'Archipel.

Frédéric-Guillaume était parvenu à se faire un parti dans la ville de Dantzick. Quelques corps de troupes prussiennes s'en approchaient, et les agents de ce prince, réveillant en Pologne l'amour de la liberté, présentaient aux esprits ardents de ce pays, trop opprimé, l'espoir de secouer le joug de la Russie.

Tous ces éclairs, précurseurs des orages, agitaient Catherine sans l'ébranler, et la nouvelle qu'elle reçut de la signature d'un traité d'alliance entre l'Angleterre, la Hollande et la Prusse, lui faisait désirer plus vivement la conclusion d'une quadruple alliance dont la nécessité devenait plus évidente de jour en jour.

Mais vainement elle nous demandait d'expliquer clairement nos intentions; vainement elle s'efforçait de pénétrer les secrets de notre système politique. Malheureusement nous n'en avions pas, et il était impossible de deviner les plans d'un cabinet livré, par la faiblesse et par la crainte, à l'irrésolution.

On m'ordonnait cependant toujours de continuer la négociation; un singulier incident vint momentanément en multiplier les difficultés. L'Espagne avait alors à Pétersbourg un ministre instruit, probe et spirituel : la rigueur excessive du climat porta malheureusement atteinte à sa santé; il fut attaqué d'une maladie que les médecins nomment *mélancolie hypocondriaque*.

Ce mal, de la nature la plus bizarre, troublait sa raison sur un point exclusivement; elle restait complète sur tous les autres. Ses dépêches, qu'il me communiquait, étaient toujours remarquables par le bon sens qui les dictait, par l'élégance qui les ornait, et longtemps rien dans sa conversation ordinaire ne trahit son infirmité; il était toujours le même dans les conférences et dans la société. Un très-petit nombre d'amis seulement s'étaient aperçus de la déviation de ses idées, qui le portaient à croire que beaucoup de gens lui en voulaient, et qu'il était entouré d'ennemis.

Je fus un des premiers auxquels il confia ses peines : leur objet, dans ce moment, était la prétendue inimitié du comte de Goërtz, ministre de Prusse. Il se figurait que ce ministre gagnait ses domestiques, et payait des ouvriers pour faire toutes les nuits, près de sa maison, un bruit terrible qui ne lui permettait pas de dormir.

Je m'affligeai de son étrange erreur; je lui gardai le secret; mais tous mes efforts pour le ramener à la raison furent infructueux. Quelques mois après, je devins moi-même le sujet de ses inquiétudes : dès que je parlais bas à quelqu'un, il croyait que je disais du mal de lui, et m'en faisait de vifs reproches. Enfin, comme l'impératrice avait voulu qu'on jouât devant elle, à l'Ermitage, une des vieilles comédies de notre théâtre, *l'Homme singulier*, mon malheureux Espagnol se persuada que j'avais inséré dans cette pièce quelques vers destinés à le peindre et à le ridiculiser. Par compassion pour sa faiblesse, j'eus beau lui montrer le livre anciennement imprimé où se trouvait cette comédie, rien ne put le désabuser.

Bientôt le comte de Cobentzel et le duc de Serra Capriola, ministre de Naples, devinrent ses confidents, et, peu après, les objets de ses soupçons : il accusait l'un d'empêcher toutes les femmes et filles de Pétersbourg de répondre à ses désirs, et l'autre d'avoir défendu à tous les horlogers de lui vendre une montre qui pût marquer l'heure avec précision.

Nous gémissions de voir un si honnête homme tourmenté par des peines qu'aucun soin de l'amitié ne pouvait adoucir. Son état nous donna d'autres genres d'inquiétudes, lorsque nous reçûmes de nos cours l'ordre de lui communiquer les détails de la négociation secrète relative à la quadruple alliance.

Cependant, comme je remarquais toujours que, dans ses entretiens politiques et dans ses lettres, sa raison se conservait tout entière, nous prîmes patience, espérant que son état n'aurait aucune influence fâcheuse sur les affaires dont nous étions chargés.

Malheureusement notre sécurité ne put pas durer : s'éloignant de nous de plus en plus, il se rapprocha tout à coup des Prussiens, des Anglais, des Portugais, qui traversaient nos négociations ; et nous apprîmes que, regardant son secrétaire de légation comme un de ses ennemis, il l'avait enfermé sous clef vingt-quatre heures, et lui avait retiré ses chiffres.

Dans ces circonstances embarrassantes, et voulant éviter le plus possible un éclat, nous convînmes, d'après le conseil du comte de Cobentzel, de consulter à cet égard le vice-chancelier. « Il y a quelques jours, nous dit celui-ci, malgré ma « juste considération pour vous, j'aurais eu peine à vous croire, « ayant toujours vu la personne dont il s'agit très-éclairée, « très-prudente et très-sensée. D'ailleurs, plusieurs membres « du corps diplomatique disaient assez malignement que ce « ministre était devenu l'objet de certaines intrigues dans le « but de le déplacer ; on le disait même assez hautement à la « cour du grand-duc. Mais, avant-hier, cet homme infortuné « m'a demandé une conférence secrète ; et, lorsqu'il fut tête

« à tête avec moi, il se plaignit amèrement de la haine géné-
« rale qui le poursuivait, des griefs qu'il prétendait avoir
« contre vous, et de la manière injuste dont il était traité par
« les ministres de l'impératrice, *qui avaient donné*, disait-il,
« *les ordres les plus sévères pour épier sa conduite et pour*
« *empêcher ses domestiques de le servir. Enfin*, ajouta-t-il
« les larmes aux yeux, *on ne me donne qu'une boisson infecte,*
« *et il ne m'est pas possible, quelque soin que je prenne,*
« *de boire de l'eau de la Néva.* J'ai informé ma souveraine
« de cet étrange accident, et elle pense qu'il est urgent de
« prendre les mesures nécessaires pour que sa cour le rappelle.
« Son médecin, que j'ai vu, assure que, dans un climat plus
« doux, cette hypocondrie se dissipera. »

Cet avis étant conforme au nôtre, nous nous réunîmes tous trois. Nous appelâmes dans cette réunion secrète le secrétaire de la légation espagnole, le médecin du malade ; et, rédigeant une relation des faits, munis des certificats nécessaires pour en constater la vérité, nous adressâmes ce document à M. de Galvez, qui était alors ministre d'Espagne à Berlin.

Nous espérions que son rappel aurait ainsi lieu sans éclat ; mais je ne sais par quelle indiscrétion, celui même qui était l'objet de nos prudentes démarches et de nos soins délicats, fut informé de notre réunion et de son résultat.

Il nous demanda vivement des explications, que nous lui refusâmes ; il s'en plaignit à ses nouveaux amis, qui jetèrent feu et flamme contre ce qu'ils appelaient nos intrigues. Mais cet éclat ayant produit son effet naturel, celui d'empirer l'état du malade, il donna lui-même de si évidentes preuves de sa déplorable situation, que les calomnies tombèrent.

M. de Galvez, ayant reçu de sa cour l'ordre de venir résider à Pétersbourg, arriva. Le malade, envoyé dans un climat moins rigoureux, recouvra peu à peu sa raison, sa santé, et nous fûmes ainsi délivrés de la plus pénible et de la plus singulière des contrariétés.

Sur ces entrefaites, le fameux Américain Paul Jones arriva en Russie, cherchant, comme il l'avait toujours fait, des aventures et des combats. Ce marin s'était rendu célèbre par sa rare intrépidité, ayant, à bord d'un faible bâtiment, porté l'effroi sur les côtes d'Angleterre, et pris de vive force une frégate et un vaisseau de guerre.

Il ne m'apportait pas de lettres de recommandation. Les États-Unis, non reconnus encore en Russie, n'y avaient point d'envoyé; mais j'avais fait la guerre en Amérique : tout Américain me semblait un frère d'armes. Paul Jones était, comme moi, membre de l'association de Cincinnatus; et, ne craignant point d'être désapprouvé, je le présentai à l'impératrice. Cette princesse l'accueillit avec faveur, me permit de le mener dîner chez elle, le nomma contre-amiral, et lui destina un commandement sur la mer Noire.

Cet événement répandit l'alarme dans la factorerie anglaise; elle éclata en plaintes peu mesurées. Les officiers anglais qui servaient dans l'armée navale de Catherine se réunirent, délibérèrent, et déclarèrent qu'ils voulaient quitter le service. L'amiral Greig eut besoin de toute sa sagesse, de toute son influence, de toute son autorité pour les faire renoncer à cette résolution, tant ils étaient indignés de voir élever à un haut grade, un guerrier qu'ils traitaient de rebelle, de félon et de pirate.

Paul Jones, en dévouant son épée à Catherine lui déclara noblement qu'il n'entrerait à son service qu'après avoir obtenu l'assurance qu'en aucun cas il ne serait obligé de combattre contre les Français.

Mon crédit et ma faveur étaient alors parvenus au plus haut point. L'impératrice, fidèle à sa parole, venait de développer à l'empereur, avec précision, ses prétentions, ses vues, son système, les bases de l'alliance qu'elle voulait conclure avec nous. Le comte de Cobentzel, les ministres russes croyaient tout terminé, et j'étais peut-être le seul à Pétersbourg qui ne regardât pas la quadruple alliance comme signée, quand on apprit que le

le capitan-pacha se montrait avec une forte escadre dans le Liman. En même temps l'arrivée d'un courrier de Suède répandit une vive alarme dans le palais de l'impératrice et dans la capitale. On sut que Gustave armait des galères, rassemblait en Finlande trente mille hommes qu'il devait commander, et chargeait son frère, le duc de Sudermanie, de se mettre à la tête de son armée navale.

« Le roi de Suède a déclaré en plein sénat (écrivait le comte « de Razoumowski au ministre de Catherine), que les arme- « ments et les démarches de la Russie lui imposaient la néces- « sité de se préparer à la guerre, afin de prévenir les coups « que l'impératrice voulait lui porter. Ayant envoyé, ajoutait « ce prince, un courrier au baron de Nolken pour lui ordonner « de demander au gouvernement russe des explications amia- « bles, je n'ai reçu que des réponses hautes, menaçantes, et « presque équivalentes à l'ordre de désarmer. Dans de telles « circonstances, l'honneur de la nation et sa sûreté exigent « qu'on déploie toutes les forces de la Suède pour éviter le « péril qui la menace. »

Ces paroles, disait-on, avaient entraîné tous les suffrages, et même ceux des amis les plus constants de la paix. En écrivant ces nouvelles, le comte Razoumowski mandait que le roi de Suède s'était efforcé de faire croire qu'il agissait conformément aux vues de la cour de France.

Les ministres russes m'en parlèrent avec inquiétude, et, tout en me paraissant convaincus de notre loyauté, ils me faisaient entendre suffisamment, que personne ne pourrait croire Gustave assez imprudent pour faire un tel éclat sans être sûr de l'appui de quelques grandes puissances. Pour aigrir leurs soupçons, les ministres d'Angleterre et de Prusse affectaient de blâmer hautement la conduite du roi de Suède.

Dans cette position, et n'ayant point reçu d'ordres, j'étais obligé de répondre avec une extrême circonspection. J'assurai les ministres « que, dans tous les cas, l'impératrice devait

« compter sur les bons offices du roi. J'ai cependant, ajou-
« tai-je, quelque peine à croire à la guerre. Si Gustave avait formé
« le dessein de la déclarer, il aurait probablement attendu
« le départ de la flotte russe, afin de trouver la mer libre.
« Ses démonstrations belliqueuses n'ont peut-être d'autre
« objet que celui de rendre, sans se compromettre, un service
« à la Porte, en empêchant les vaisseaux de l'impératrice de
« porter leurs armes dans l'Archipel.

Au reste, une dépêche de M. de Simolin, ministre de Catherine à Paris, dissipa promptement les nuages formés contre nous : il rendait compte à sa cour d'un entretien assez vif entre M. de Montmorin et M. de Staël, ambassadeur de Suède, et prouvait, par là, complétement combien le roi était loin d'approuver l'armement imprévu et le langage menaçant de Gustave III.

L'impératrice ne pouvait se persuader que le monarque d'un royaume faible en territoire, en troupes et en ressources, pût attaquer une puissance colossale comme la sienne. Cependant, d'après le conseil de ses ministres, elle ordonna la formation d'un camp de vingt-six mille hommes près de Frédériskham. Ces troupes devaient être commandées par le comte Pouskhin, et sous lui par Michelson, autrefois vainqueur du fameux brigand Pugatcheff.

Malheureusement, ces vingt-six mille hommes n'existaient que sur le papier; à peine pouvait-on en rassembler six mille. Par une imprudente confiance, le nord de l'empire se trouvait totalement dégarni de troupes : le prince Potemkin avait tout attiré vers le midi; il mettait plus d'activité à grossir ses forces qu'à les faire agir.

Ses lenteurs permirent au capitan-pacha de reparaître sur la mer Noire avec cent bâtiments de guerre, grands ou petits, de faire entrer le quart de sa flotte dans le Liman, et de renforcer la garnison d'Oczakoff par un corps de six mille Turcs.

Le prince de Nassau, qui commandait les forces navales de

Catherine, ne doutant jamais de sa fortune, s'avança témérairement contre l'amiral musulman avec quatre-vingts bâtiments légers, dont les plus grands étaient les élégantes galères sur lesquelles l'impératrice avait navigué. Je ne comprends pas encore comment un ingénieur anglais, audacieux et habile, M. Bentham, était parvenu à rendre ces galères capables de porter des canons d'un assez gros calibre.

L'amiral Paul Jones, commandant un vaisseau et une frégate, était destiné à protéger la marche de Nassau; mais il le suivait difficilement à cause des bas-fonds sur lesquels le prince se hasardait.

L'action héroïque d'un officier russe fut le prélude des combats sanglants qui devaient la suivre : cet officier se nommait Saken; il commandait une chaloupe canonnière. Voulant reconnaître les Turcs, il fut enveloppé par eux; ainsi privé de tout espoir de salut ou de fuite, il écrivit un billet à Nassau pour lui dire d'être tranquille sur son sort, parce que ni lui ni son équipage ne tomberaient dans les mains des Barbares. Quelques instants après, il est abordé par trois bâtiments turcs, met le feu à ses poudres, saute, et entraîne dans sa destruction les trois bâtiments ennemis. Catherine, ne pouvant récompenser que sa veuve, lui donna une forte pension.

Nous attendions d'un jour à l'autre avec impatience les courriers du prince Potemkin. Le comte Bezborodko me disait assez plaisamment, qu'avec quatre têtes comme celles de Nassau, de Paul Jones, de Souwaroff et du capitan-pacha, il serait difficile qu'on ne reçût pas bientôt de grandes nouvelles.

A la même époque, ayant obtenu de l'impératrice le grade de colonel pour un Français, officier d'artillerie, nommé M. Prévôt, je le fis partir pour aller rejoindre le prince de Nassau. Cet officier, récemment attaché au service de Hollande, avait été le seul qui eût opposé quelque résistance aux Prussiens.

Son esprit inventif ne contribua pas faiblement au succès de Nassau : il fabriqua pour lui des fusées remplies d'une sorte de

feu grégeois, liquide et inextinguible ; ces fusées étaient percées de plusieurs trous qu'on bouchait avec de la cire ; on y suspendait plusieurs fils de fer armés de crochets aigus. Ces mêmes fusées, lancées dans les agrès d'un vaisseau ennemi, s'y attachaient et versaient, sur tout le bâtiment, des torrents d'une flamme que rien ne pouvait éteindre.

Le prince de Ligne, las de son inaction, avait été trouver le maréchal Romanzoff, dont l'avant-garde mit en fuite un gros corps de Turcs. Mon infatigable ami, après avoir été avec le maréchal reconnaître Choczim, revint à l'armée du prince Potemkin.

La politique européenne, dans ce moment, ne se composait que de petites intrigues, d'incertitudes et d'obscurités : M. de Woronzoff écrivait d'Angleterre que le cabinet de Londres excitait Gustave à la guerre ; M. de Montmorin me mandait qu'il n'en croyait rien ; le ministre de Suède, M. de Nolken, me donnait toujours des marques d'une amitié personnelle, mais sa confiance n'était plus accordée qu'aux Anglais et aux Prussiens.

La lueur des armes ne tarda pas à dissiper les brouillards qui couvraient les yeux de tant de politiques. Gustave, arrivé en Finlande, s'avança sur la frontière russe, à la tête de trente mille hommes ; en même temps son escadre croisait dans le golfe.

Le gouvernement danois déclara formellement au roi de Suède, que, neutre dans le cas où ce prince serait attaqué, il cesserait de l'être si c'était lui qui commençait les hostilités.

On ne pouvait plus se tromper sur les intentions du monarque suédois. L'impératrice, pour la première fois alarmée, ordonna aux premiers bataillons de chacun des régiments de sa garde de se tenir prêts à marcher.

Les contrariétés de cette princesse furent contre-balancées par l'arrivée d'un courrier qui lui apportait la nouvelle d'une victoire que le prince de Nassau et Paul Jones venaient de rem-

porter sur les Turcs dans le Liman. On n'en donnait point les détails; on disait seulement que la flotte ottomane avait perdu trois vaisseaux.

Nous ne tardâmes pas à savoir sous quel prétexte Gustave III avait cherché à voiler son évidente agression : comme ce prince, depuis quelque temps, feignait d'être vivement alarmé des préparatifs belliqueux de Catherine, une inquiétude générale s'était répandue en Suède, et le comte Razoumowski, dans l'intention de la dissiper, venait de présenter officiellement au ministère suédois une note dont l'objet était de justifier les armements de sa souveraine.

Après y avoir expliqué leur but véritable, le dessein de combattre les Turcs dans l'Archipel, il rappelait et énumérait les fréquents témoignages d'amitié donnés depuis plusieurs années par l'impératrice au roi de Suède. Récemment la Russie avait nourri la Finlande, totalement dépourvue de grains. Enfin, forcée par la guerre à équiper une flotte, Catherine II en avait aussitôt informé Gustave III, ainsi que les autres princes de l'Europe, ses amis.

« Cependant, ajoutait le comte de Razoumowski, le roi, « d'après de fausses alarmes, ayant rassemblé par terre et par « mer des forces considérables, l'impératrice s'était vue obligée « de prendre sur ses côtes et sur ses frontières des mesures « semblables. Mais, en même temps, puisque le ministère « suédois paraît ajouter foi aux bruits, sans fondements, qui « lui supposent des vues hostiles, elle veut convaincre le roi, « le ministère, *les personnes ayant part au gouvernement et « la nation suédoise*, de la pureté de ses intentions amicales. « Elle espère leur prouver qu'elle n'a jamais formé l'idée d'attaquer la Suède, que ses armements ne sont que défensifs, « et que son seul désir est de maintenir la bonne harmonie qui « existait entre elle et le roi. »

Gustave, lié par sa constitution, qui ne lui permettait pas d'entreprendre, sans le consentement des États, une guerre of-

fensive, voulait, en attaquant, paraître attaqué : aussi la note du ministre russe l'irrita au lieu de le calmer.

Par ses ordres, le grand maître des cérémonies vint déclarer au comte Razoumowski, « qu'en se servant de ces expressions : « *les personnes ayant part au gouvernement et la nation* « *suédoise*, il avait repris le langage des anciens envoyés de « Russie, langage qui n'était plus convenable depuis que le roi « gouvernait seul son royaume, et que la constitution avait été « changée.

« En conséquence, disait la déclaration, ce prince, ne vou- « lant pas croire le comte Razoumowski autorisé par sa sou- « veraine à tenir une pareille conduite, ne le reconnaissait plus « comme accrédité, et défendait à ses ministres de conférer, « avec lui : seulement, par égard pour le caractère dont il « avait été revêtu, il lui accordait huit jours pour sortir du « royaume ; ce terme arrivé, il trouverait des bâtiments des- « tinés à le porter en Russie. »

Razoumowski, après avoir obtenu avec peine la copie de cette déclaration, répondit « que, relativement à son départ « de Suède, il ne pouvait se conformer aux intentions du roi, « ne devant pas quitter son poste sans l'ordre de sa souve- « raine. »

Le jour même où cette nouvelle arriva à Pétersbourg, je me trouvais à l'Ermitage. L'impératrice me parla avec vivacité de ce qu'elle appelait *une équipée* de Gustave, et me demanda ce que j'en pensais.

« Ce qui me paraît le plus surprenant dans cette affaire, « Madame, lui répondis-je, c'est que ce soit le ministre d'une « souveraine absolue, qui montre de si louables égards pour « une nation libre, et que le roi de cette même nation s'en « trouve offensé. »

J'appris cependant que les ministres de cette princesse reprochaient au comte de Razoumowski de s'être trop pressé dans cette circonstance, puisqu'il n'était autorisé à présenter sa note

que dans les cas où le ministère suédois lui demanderait quelques explications.

Il pouvait avoir trop écouté son zèle, mais au fond le reproche était injuste; car, témoin de tous les faux bruits semés pour inquiéter la Suède, il devait croire nécessaire de déclarer hautement, non-seulement au roi, mais encore à la nation et même à l'Europe, les intentions pacifiques de sa souveraine.

La guerre devenait imminente; l'impératrice seule persistait à n'y pas croire. Vainement ses ministres s'étaient réunis pour la conjurer de retarder le départ de sa flotte, afin de défendre les côtes; déjà trois vaisseaux russes et trois frégates étaient partis.

Ils rencontrèrent l'armée navale suédoise, qui exigea d'eux le salut. L'amiral de Catherine le refusa, conformément au traité d'Abo, qui défendait de rendre les honneurs militaires hors des ports. Mais, l'amiral suédois ayant annoncé que le duc de Sudermanie était à son bord, l'amiral russe répondit, « qu'il saluerait volontiers le frère du roi : » ainsi le salut eut lieu.

L'impératrice, pour concilier ce qu'exigeaient sa prudence et sa dignité, s'était bornée à cesser de reconnaître le baron de Nolken comme accrédité, et à le traiter comme son ministre l'avait été en Suède.

Bien que le comte Bezborodko m'eût dit qu'il regardait comme très-probable la conclusion d'un traité de subsides entre l'Angleterre, la Prusse et la Suède, les ministres anglais et prussiens déclarèrent hautement que leurs cours désapprouvaient la conduite du roi de Suède. Pour moi, ne connaissant pas les intentions réelles de ma cour, quoique je les présumasse, je me bornai à tenir un langage conciliateur et modéré.

Enfin l'orage éclata; et, au grand étonnement de l'Europe, Gustave III, qui avait montré, pendant le cours de son règne, et surtout depuis qu'il s'était ressaisi de l'autorité enlevée à son père, beaucoup d'esprit, de sagesse, de modération et de gé-

nérosité, envoya par un courrier, et fit remettre par un secrétaire, nommé Schlaff, au ministère russe, la note la plus menaçante, la moins mesurée, et des propositions si impérieuses, si inconvenantes, qu'elles parurent dépourvues de raison, surtout étant faites par le roi d'un État faible, qui les adressait à un empire si formidable.

La fin de cette pièce est trop curieuse pour n'être pas rapportée littéralement; voici en quels termes elle était rédigée : « .... C'est sous ces circonstances que le roi s'est rendu en « Finlande, à la tête de son armée, et qu'il demande une « réponse catégorique et définitive, qui décidera de la paix ou « de la guerre. Voici à quelles conditions le roi propose la « paix à l'impératrice : 1° Que le comte Razoumowski soit « puni d'une manière exemplaire pour toutes les intrigues « qu'il a fomentées infructueusement en Suède, et qui ont « troublé l'amitié, la confiance et la bonne harmonie qui « subsistaient entre les deux empires, afin que ses pareils « soient à jamais dégoûtés de se mêler des affaires intérieures « d'un empire indépendant.

« 2° Que, pour dédommager le roi des frais que les ar- « mements que Sa Majesté a été forcée de faire lui coûtent, « et qu'il n'est pas juste que ses peuples supportent, l'impé- « ratrice cède au roi et à la couronne de Suède, à perpétuité, « toute la partie de la Finlande et de la Carélie, avec le « gouvernement et la ville de Kexholm, tels qu'ils furent cédés « à la Russie par la paix de Nistadt et d'Abo, en rétablis- « sant la frontière à Systerbeck.

« 3° Que l'impératrice accepte la médiation du roi pour lui « procurer la paix avec la Porte ottomane, et qu'elle autorise « Sa Majesté à offrir à la Porte la cession entière de la Crimée, « et de rétablir les frontières d'après le traité de 1774, ou, si « Sa Majesté ne peut engager la Porte à la paix à ces condi- « tions, d'offrir à cette puissance le rétablissement de ses fron- « tières, telles qu'elles étaient avant la guerre de 1768; et,

« pour sûreté de ces offres, que l'impératrice désarme au « préalable sa flotte, rappelle ses vaisseaux déjà sortis dans « la Baltique, retire ses troupes des nouvelles frontières, et « permette au roi de rester armé jusqu'à la conclusion de la « paix entre la Russie et la Porte.

« Le roi attend un *oui* ou un *non*, et ne peut accepter la « moindre modification sans compromettre la gloire et l'in- « térêt de ses peuples.

« C'est ce que le soussigné a l'honneur de déclarer, par ordre « du roi, à son excellence monsieur le vice-chancelier, et « qu'il supplie ce ministre de bien vouloir mettre au plus tôt « sous les yeux de l'impératrice, pour qu'il puisse faire promp- « tement parvenir la réponse au roi son maître.

« A Saint-Pétersbourg, ce 1^er^ juillet 1787.

« *Signé* : G. DE SCULAFF,

« Secrétaire de légation, comme seul appartenant à la « mission du roi à la cour impériale de Russie. »

Il est plus facile de concevoir que d'exprimer la surprise excitée par la lecture d'une déclaration si étrange. Le Grand-Seigneur lui-même aurait à peine osé en signifier une pareille à un faible hospodar de Moldavie.

L'impératrice, après m'en avoir parlé avec une ironique indignation, me demanda comment je la trouvais rédigée. « Il « me semble, Madame, répondis-je, que le roi de Suède, « bercé par un songe trompeur, a rêvé qu'il venait déjà de « gagner contre Votre Majesté trois grandes batailles. »

« Quand il aurait remporté trois grandes victoires, Monsieur « le Comte, reprit Catherine avec feu, et quand même il serait « maître à présent de Pétersbourg et de Moscou, je lui mon- « trerais encore ce que peut, à la tête d'un peuple brave et « dévoué, une femme d'un grand caractère, debout sur les « débris d'un grand empire. »

Il est certain que le roi de Suède, même en cas de succès, attaquant seul la Russie, aurait dû s'attendre à se voir bientôt accablé par la réunion des forces d'une si puissante monarchie; mais, d'un autre côté, les circonstances lui étaient favorables; et comme, par l'effet d'une inconcevable négligence, il prenait les Russes au dépourvu : rien ne lui aurait été plus facile que de chasser momentanément l'impératrice de sa capitale, et de reprendre la Livonie.

Cette province n'était défendue que par deux régiments : la prétendue armée russe de vingt-six mille hommes ne s'élevait pas encore à plus de six mille combattants; et avec beaucoup d'efforts, il n'existait nul espoir de la porter à douze mille hommes avant quinze jours. Il ne fallait aux Suédois qu'une heureuse témérité, une marche rapide; mais Gustave, prompt dans ses menaces, fut lent dans son action.

Cependant, à chaque instant, nous croyions le voir arriver : on apprit qu'il avait présomptueusement invité les dames de Stockholm au bal qu'il promettait de leur donner à Pétershoff, et au *Te Deum* qu'il voulait faire célébrer dans la cathédrale de Pétersbourg à un jour déjà désigné par lui, et prochain.

Le trouble, l'agitation, régnaient dans cette capitale; on ramassait, on équipait, on exerçait à la hâte la plupart des cochers, des domestiques, des ouvriers de la ville, jeunes ou vieux. J'ai encore une caricature de cette époque, où l'on représentait assez plaisamment ces grotesques et colossales recrues, formées à la marche et à l'exercice par des enfants tirés de l'école militaire impériale, qui montaient sur des chaises et sur des bancs pour redresser le cou, la tête, la poitrine de ces rustres gigantesques, à grandes barbes, et pour leur placer le fusil sur l'épaule.

Bientôt on sut que le roi de Suède était entré dans Nislot, dont il canonnait le fort, et que son armée s'avançait sur la petite ville de Frédériksham, incapable de résister à une attaque sérieuse.

De tous côtés le bruit se répandit alors que l'épouvante était dans le palais ; qu'on emballait tout, argent, bijoux, meubles, effets précieux, papiers du cabinet de l'impératrice ; qu'un grand nombre de chevaux étaient rassemblés à toutes les postes, et qu'enfin Catherine, surprise et sans défense, allait partir la nuit et fuir jusqu'à Moscou.

L'embarras ne fut pas médiocre, dans cet instant critique, pour les ministres étrangers : chacun d'eux, tenant un courrier prêt à partir, craignait de mander à sa cour une fausse nouvelle, si l'événement démentait les apparences et tous les renseignements reçus ; d'un autre côté, il eût trouvé ridicule de ne point prévenir son gouvernement d'une telle catastrophe, et d'attendre, pour la lui annoncer, qu'elle fût arrivée.

Tout aussi incertain que les autres, je me rendis à l'Ermitage, espérant que mes yeux, mes oreilles, une indiscrétion ou un heureux hasard, éclairciraient mes doutes : ce hasard me servit à point.

Dès que l'impératrice me vit, elle m'appela ; et, après m'avoir parlé de choses assez indifférentes, elle me dit : « La di-
« plomatie doit faire à présent bien des conjectures ; débite-t-on
« beaucoup de nouvelles dans la ville? »

Prenant alors subitement mon parti, et cherchant à lire, dans ses regards, l'impression que produirait sur elle une attaque un peu brusque, je lui répondis : « On en répand une,
« Madame, une très-grande, très-singulière, et qu'on donne
« cependant presque partout pour certaine : c'est que Votre
« Majesté doit partir cette nuit ou l'autre pour Moscou. »

« L'avez-vous cru, Monsieur le Comte? » me dit cette princesse avec un calme imperturbable. « Madame, repris-je, les
« sources d'où vient ce bruit lui donnent un grand air de vrai-
« semblance ; votre caractère seul me porte à en douter. »

« Et vous faites bien, reprit Catherine ; écoutez : ce qui
« cause cette rumeur, c'est que j'ai ordonné de réunir promp-
« tement sur la route de Moscou cinq cents chevaux à chaque

« poste, mais dans l'unique but de faire venir ici en diligence « les régiments que j'ai demandés. Je reste, soyez-en certain. « Je sais que vos confrères les ministres étrangers sont assez « en peine dans ce moment sur ce qu'ils doivent penser, taire « ou écrire. Je veux vous épargner cet embarras; vous pouvez « en pleine assurance mieux deviner que les autres; mandez « donc à votre cour que je reste dans ma capitale, et que si « j'en sortais, ce ne serait que pour aller au-devant du roi de « Suède. »

Je crus à cette assurance, et particulièrement à la fierté avec laquelle elle m'avait été donnée. Néanmoins, j'ai su depuis, par des personnes admises dans sa plus grande intimité, que, pendant la durée de cette courte crise, la résolution de cette princesse ne s'était pas toujours maintenue inébranlable, et qu'il y avait eu des instants où la crainte de tomber dans les mains de son ennemi, l'emportant sur un héroïque orgueil, avait donné lieu aux emballages précipités et aux préparatifs de départ, dont le bruit s'était si rapidement répandu.

Quoi qu'il en soit, elle resta. M. de Nolken, ministre de Suède, reçut l'ordre de partir; mais il répondit, comme Razoumowski, qu'il attendrait les ordres de son maître.

Le 22 juillet, les armées navales russe et suédoise se rencontrèrent et se livrèrent un combat sanglant : chacune des deux flottes perdit un vaisseau, et s'attribua la victoire. L'amiral Greig fut légèrement blessé, mais il continua à tenir la mer, tandis que le duc de Sudermanie rentra dans les ports de Suède. Cette bataille de Hoghland parut cependant assez avantageuse aux armes russes pour être célébrée par un *Te Deum*, auquel j'assistai.

Gustave III, par une hésitation dont nous ignorions les causes, perdit devant Frédériksham trois semaines précieuses. Le grand-duc Paul Pétrowitz partit pour l'armée de Finlande, qui campait à Wibourg; cette armée, ayant reçu des renforts, s'élevait déjà à douze mille hommes. Ce prince n'y fut témoin que

de légères escarmouches ; de part et d'autre on menaçait beaucoup, on combattait peu.

La joie causée dans la capitale par le *Te Deum* fut un peu troublée par l'arrivée de trois gros vaisseaux de guerre russes, qui rentrèrent dans Cronstadt très-maltraités.

M. de Montmorin m'écrivit que le roi désapprouvait entièrement la conduite du roi de Suède. Le langage de ce prince, selon M. de Montmorin, aurait pu faire présager cette conduite ; car on savait qu'il avait dit publiquement ces paroles assez remarquables : « Il faut une guerre pour caractériser un « règne. »

Quelques faux avis, quelques mauvais conseils avaient influé sur l'agression téméraire de Gustave. L'année précédente, par l'entremise des Prussiens et des Anglais, il avait conclu, au mois de septembre, un traité avec la Porte, qui lui promettait un subside de quatorze millions de piastres.

Depuis, on avait fait croire à ce prince que la disette dont la Russie souffrait et la guerre de Turquie mettaient l'impératrice dans l'impossibilité de se défendre contre lui. On ajoutait que la flotte russe, mal équipée, n'était montée que par des recrues ; enfin il avait dû croire d'autant plus facilement ces fausses nouvelles, qu'elles trouvaient alors partout créance, même dans notre cabinet.

A Versailles, malgré mes dépêches, on se persuadait que l'armée russe avait une force plus apparente que réelle. J'éclairai ma cour sur la fausseté de ces rapports. Il est vrai que, dans le Nord, les Russes se montraient peu nombreux ; mais ils y occupaient la tête de tous les défilés qui pouvaient faciliter leur entrée en Suède, et défendre aux Suédois celle du territoire russe.

Au reste, si le roi de Suède, par ses menaces présomptueuses, par sa jactance assez déplacée, et par les *Te Deum* ou bals qu'il promettait avant la victoire, avait manqué à toutes les convenances, il faut avouer que, de son côté, Ca-

therine ne les observa guère mieux, et qu'elle manqua de même aux égards que se doivent mutuellement les souverains.

Elle fit composer et représenter sur son théâtre un opéra burlesque, où la personne de Gustave III était grotesquement travestie. On l'y montrait sous la forme d'une sorte de capitan rodomont, d'un prince nabot. Ce chercheur d'aventures, guidé par les conseils d'une méchante fée, allait prendre, dans un vieux arsenal, l'armure d'un ancien et fameux géant, dont le casque, lorsqu'il en couvrait sa tête, descendait jusqu'à son ventre, tandis que les bottes du même colosse montaient jusqu'à sa ceinture : ainsi on ne voyait plus qu'une tête, deux jambes et point de corps. Équipé de cette manière, il bornait ses exploits à l'attaque d'un misérable petit fort, dont le commandant, invalide, sortait avec une garnison de trois hommes, et mettait en fuite avec sa béquille le ridicule paladin.

Loin de m'amuser, ce spectacle m'attrista, et l'impératrice, qui reçut à cette occasion beaucoup de gauches et fades compliments, put lire, je l'espère, dans mon silence et dans mon maintien, combien je souffrais en voyant une princesse si noble et si grande s'abaisser de cette sorte, et se rapetisser en écoutant trop un puéril ressentiment.

Ce fut dans l'espoir de trouver l'occasion de reconquérir la Livonie et la Finlande que, d'après des insinuations étrangères, Gustave conclut une alliance avec la Porte. Par ce traité on était convenu que, si l'une des deux puissances se trouvait attaquée par la Russie, l'autre regarderait l'offense comme personnelle, et qu'aucune des deux ne désarmerait sans avoir obtenu une satisfaction convenable.

Nous avons vu à quel point son espoir fut trompé, et l'on a peine à concevoir comment il avait pu ignorer les dispositions de la noblesse, et les intrigues qui travaillaient son armée. Comptant avec trop de confiance sur la négligence de son ennemi, il regardait son triomphe comme certain, et s'était emporté au point de prononcer ces paroles menaçantes devant le

conseil d'État : « Si le sort favorise les armes de mon peuple, « je n'épargnerai, parmi tous les monuments de l'insolence « des Russes, que la statue de Pierre le Grand, pour graver « et éterniser sur son piédestal le nom de Gustave. »

Il aurait pu, au moins momentanément, réaliser cette menace au milieu de Pétersbourg, qui se trouvait sans défense; mais quelques jours perdus, une bataille de mer indécise, et la rébellion de ses troupes, firent disparaître pour toujours ses idées chimériques de conquête et d'invasion. Depuis, on verra que Gustave, réduit à se défendre, trouva dans son courage le moyen de rétablir sa fortune, et de sortir d'un pas si périlleux avec quelque gloire.

Tandis que ce nouvel ennemi menaçait l'impératrice d'une attaque si imprévue, les lenteurs de son armée du midi épuisaient la patience de cette princesse. Oczakoff n'était pas même encore sérieusement attaqué. « Je crois, m'écrivait le prince de « Ligne, que nous avons commencé le siége de cette place; ou « du moins on se l'imagine, parce qu'on vient de faire quatre « mauvaises redoutes à sept cents toises, et des retranche- « ments à neuf cents des murs de la ville. L'ennemi n'a pas « daigné tirer sur nos ouvriers, quoiqu'on ait choisi, pour « travailler, les deux nuits les plus claires et la plus belle « lune.

« Potemkin, comme endormi, semblait ne songer ni à com- « battre ni à se garder : peu de jours après, ses retranchements « furent surpris et attaqués par deux mille Turcs; ceux-ci, « se précipitant sur une batterie défendue par le prince d'Anhalt « et par un seul bataillon, étaient au moment de l'enlever. Le « prince n'envoyait ni ordres ni secours.

« Il s'était permis quelques légères railleries sur l'activité per- « pétuelle de Nassau; celui-ci s'en vengea noblement : ayant « débarqué ses troupes et sauvé le prince d'Anhalt, ainsi que « sa batterie, il porta lui-même au prince Potemkin le rapport « du général d'Anhalt qui déclarait lui devoir son salut. En

« même temps, il s'excusa avec ironie d'avoir osé combattre « sans attendre l'ordre du chef de l'armée. »

A cette même époque, les Autrichiens reçurent un assez grand échec : l'empereur Joseph ayant trop étendu ses lignes, elles furent percées par les Turcs, qui profitèrent de cet avantage pour exercer de grands ravages dans le Bannat.

Ce fut dans ces circonstances que le prince de Ligne écrivit à ce monarque la lettre suivante : « J'espère, Sire, que le mois « de septembre réparera les malheurs du Bannat et les non- « succès de la Bosnie.

« Pouvait-on croire que cet empire musulman, délabré, eût « pu mettre l'empire russe dans un tel péril ? Le plan des Turcs « était fort beau ; car si le roi de Suède avait attaqué trois se- « maines plus tôt ou plus tard, et si le capitan-pacha avait « réussi, comme il le devait, à écraser avec sa forêt de mâts « qui couvrait le Liman, les pauvres bateaux de pêcheurs et « les galères de cuisine, qui formaient toute la flotte de notre « romanesque navigation du Borysthène, le roi serait arrivé à « Pétersbourg, et le pacha à Kherson. »

Enfin la fortune, qui avait paru quelques instants abandonner Catherine, revint lui sourire : elle reçut la nouvelle d'une seconde et complète victoire remportée par le prince de Nassau dans le Liman. Comme les gros vaisseaux et les frégates russes, gênés par les bas-fonds, ne pouvaient joindre la flottille, Paul Jones s'y rendit de sa personne, et offrit à Nassau de le seconder de son seul courage, mais en s'efforçant cependant de contenir sa bouillante ardeur. « Nous courons à une perte certaine, lui « disait-il ; jamais avec quelques galères et quelques bateaux « plats, on ne s'est avisé d'attaquer une forte escadre et des « vaisseaux de soixante-quatorze et quatre-vingts canons ; « c'est une folle témérité, vous serez écrasé. »

« Vous vous trompez, répondit le prince ; l'âme manque à « ces colosses, et l'art à leur artillerie. Ils ne savent pas pointer. « ils tirent en l'air. Nous marcherons à eux sous une voûte de

« feu, qui nous fera peu de mal; nous les incendierons et « nous les détruirons. »

Sa prédiction s'accomplit : il fit sauter six vaisseaux de guerre, en prit deux, et incendia presque toute la flotte turque : le capitan-pacha se sauva dans une chaloupe; quatre mille Turcs furent faits prisonniers. Le général Souwaroff, par des batteries de terre bien dirigées, contribua efficacement à cette victoire.

Le comte Roger de Damas, commandant douze chaloupes canonnières, mérita dans cette action, par son intelligence et par sa bravoure, de justes éloges. Nassau le chargea de porter au prince Potemkin le pavillon amiral du capitan-pacha. Apraxin fut envoyé en courrier à l'impératrice.

Potemkin était alors campé près d'une hauteur nommée Novo-Grégori; transporté de joie à la nouvelle de la défaite des Turcs, et laissant éclater les idées superstitieuses que depuis son enfance il n'avait pas cessé de conserver, il saute au cou du prince de Ligne, et lui dit : « Vous voyez cette église de Novo-Gré- « gori; je l'ai consacrée à mon patron, et le premier combat « de Nassau a eu lieu précisément le lendemain de la fête de ce « bon saint. Aujourd'hui nous sommes encore près de son « église; eh bien, voici la flotte musulmane incendiée, voilà « de nouveaux coups de mon patron : cela n'est-il pas clair? « Ah! je suis vraiment *l'enfant gâté de Dieu.* »

Ce triomphe consolait un peu l'impératrice des alarmes que lui causait le roi de Suède. Elle fit chanter un *Te Deum*, et choisit pour cette célébration l'église de la Forteresse, située en face de la statue de Pierre le Grand, hommage digne d'elle et de lui.

Cette princesse me dit que les quarante-deux gouvernements de son empire venaient de lui offrir chacun un bataillon, mais qu'elle les avait refusés, parce que les recrues qu'elle avait tirées de Moscou et de Pétersbourg lui suffiraient pour repousser les armes de Gustave.

Comme elle me demanda si j'avais quelques nouvelles de France, je lui dis qu'on y croyait qu'elle avait écrit au roi de Suède une lettre fort dure, qui avait excité les ressentiments de ce monarque. « Je suis fort aise, Monsieur le Comte, me ré- « pondit-elle, que vous m'en ayez parlé. Je sais qu'on a ré- « pandu cette fable en plusieurs endroits; mais j'espère que « vous me croyez incapable de dire ce qui n'est pas vrai. Eh « bien, vous pouvez faire usage de mes propres paroles : le « fait est que depuis 1785, je n'ai pas écrit une seule lettre au « roi de Suède. »

Je sus aussi par elle que le capitan-pacha, ayant rejoint le reste de son armée navale, forte encore de trente-cinq voiles, dont quinze bâtiments de soixante-quatorze et de quatre-vingts canons, avait rencontré sur la mer Noire l'amiral Woynowitz, qui marchait contre lui avec dix-sept vaisseaux.

Un combat eut lieu; il fut peu décisif. Les Turcs perdirent un bâtiment de vingt canons; une frégate russe fut assez maltraitée pour se voir forcée de rentrer dans Sevastopol. Le capitan-pacha se retira sur la côte de Varna. Woynowitz continua à tenir la mer.

Dans le nord, l'amiral Greig cherchait vainement la flotte suédoise; il ne rencontra que quatre vaisseaux; trois lui échappèrent; un seul, de soixante-quatre canons, toucha sur un écueil, et fut brûlé par les Russes. On fit prisonniers cinq cents hommes de son équipage.

Catherine avait envoyé à son amiral le cordon de Saint-André. Greig répondit : « Cette décoration ne se donne qu'à une nais- « sance illustre ou à de grandes actions; je ne possède point « l'une, je n'ai point encore fait les autres. Je garde avec res- « pect mon cordon, mais je ne le porterai que lorsque je l'aurai « mérité. »

Sur terre, il ne se passait rien de remarquable. Armfeld, après quelques légers avantages sur les Russes, s'était retranché à Pittis; il fit avec ordre et vigueur sa retraite quand le reste

de l'armée suédoise s'éloigna subitement de Frédériksham.

A cette époque, où nous ignorions encore l'insurrection de l'armée finnoise, cette brusque retraite excitait autant de surprise à Pétersbourg, que la marche précipitée des Suédois y avait d'abord causé d'alarmes. On nous apprit vaguement que les troupes suédoises de Finlande, prêtes à repousser une invasion, se déclaraient contraires à une guerre inconstitutionnelle.

Pendant ce temps, M. de Montmorin m'écrivit que le roi de Suède venait de réclamer les subsides qui lui étaient promis par un ancien traité. On lui répondit qu'étant agresseur, sa réclamation n'était pas fondée, et que relativement aux subsides ordinaires de paix, le roi désirait que les circonstances lui permissent de les payer.

Cette réponse, communiquée au ministère russe, lui causa une vive satisfaction, et réveilla quelques espérances de voir enfin conclure la quadruple alliance. M.de Montmorin me pressait bien aussi de l'accélérer, mais en m'en ôtant les moyens, puisqu'il persistait à refuser de garantir l'intégrité de la Pologne.

M'étant rendu à l'Ermitage, j'appris par l'impératrice que le roi de Suède, quittant son camp, avait repris le chemin d'Abo au lieu de suivre, en retournant à Stockholm, la route qu'il avait prise pour aller en Finlande. « Ce prince, me dit-« elle avec un sourire ironique, est un peu déconcerté : son « peuple n'ignore pas que la flotte victorieuse des Suédois « reste toujours renfermée dans ses ports, tandis que l'infor-« tunée flotte russe tient constamment la mer. »

Cette princesse ordonna à ses ministres de nous communiquer son manifeste contre la Suède; il était rédigé avec force, noblesse et modération. Mais, en le faisant connaître au gouvernement danois, elle s'était exprimée en ces termes : « Le roi « de Suède a tiré imprudemment son épée en s'armant contre « moi; il faut qu'il en jette le fourreau. »

Gustave l'ayant su, dit : « Ce sont les mêmes mots dont

« Sixte-Quint s'était servi en parlant du duc de Guise le Bala-
« fré : *lorsqu'un sujet*, dit-il, *tire l'épée contre son maître*,
« *il faut qu'il jette le fourreau;* quant à moi, je ne crois pas
« être un sujet de l'impératrice, et je ferai ce que je pourrai
« pour le lui prouver. »

C'était un spectacle assez singulier que celui de voir ainsi deux souverains se faisant une guerre de paroles assez animée, tandis que, de leurs deux armées, l'une paraissait tout étonnée d'être prise au dépourvu, et l'autre se montrait plus disposée à négocier qu'à combattre.

Je venais d'apprendre, par un avis secret, que les troupes finnoises parlaient de se joindre aux Russes contre leur roi; ce que mon émissaire m'avait mandé fut, peu de jours après, confirmé par l'arrivée à Pétersbourg d'un transfuge suédois, le général Sprengporten. Il avait quitté par mécontentement le service de Gustave, et venait offrir son épée à Catherine. Cette conduite m'inspirait quelque défiance sur la vérité de ses récits. Cependant nous sûmes bientôt qu'ils n'étaient pas fort exagérés, et les causes réelles de la brusque disparition du roi de Suède me furent alors totalement expliquées.

Gustave, s'étant borné à faire une reconnaissance sur Frédériksham dans les derniers jours de juillet, avait paru perdre sans motif un temps précieux. Voulant toujours éviter de se déclarer agresseur, il avait espéré que ses menaces lui attireraient quelques hostilités de la part des Russes. Trompé dans cette attente, il fit marcher en avant Armfeld, qui combattit avec succès un corps détaché; mais, trop ardent dans cette attaque, il fut entouré, et se vit au moment d'être pris.

Alors Gustave lui écrivit le billet suivant, qui tout à la fois peint le genre de son esprit, et montre quels étaient ses projets : « Au lieu de vous louer, il faut que je vous gronde : c'est
« à votre cordon bleu que vous devez toute cette *aubade;* on
« vous aura pris sûrement pour moi ou pour mon frère. Voyez
« la belle manœuvre que c'eût été si on vous eût pris, et le

« triomphe de l'impératrice, d'avoir dans ses mains une des « premières personnes de ma cour ! Nous allons marcher avec « l'armée à votre secours. Il faut respecter Frédériksham jus- « qu'à ce qu'on puisse l'attaquer formellement; car l'Angleterre « a déclaré au Danemark qu'elle s'attendait que cette puis- « sance garderait la neutralité. »

On ne conçoit pas trop pourquoi le roi croyait nécessaire de faire en forme le siége d'une bicoque telle que Frédériksham. Au reste, les mouvements de sa grosse artillerie étant trop lents, il s'était enfin décidé à s'emparer de la ville par surprise. En conséquence, voici quel avait été son plan : il devait attaquer sur trois points; Hastfelt pénétrait par la frontière du nord; Armfeld se maintenait dans le poste important de Pittis, pour couvrir la marche du roi sur Frédériksham ; Siegroth, avec des galères et des troupes de débarquement, se portait sur la côte à peu de distance de Pétersbourg; et, lorsque celui-ci annoncerait par des coups de canon que sa descente était effectuée, Gustave devait attaquer Frédériksham.

D'abord ce plan parut s'exécuter sans obstacles. Le signal convenu apprit au roi le débarquement de Siegroth, qui en effet marchait avec célérité pour combattre Michelson ; mais tout à coup, au milieu de son mouvement, il reçoit l'ordre de se rembarquer; ce qu'il ne put faire sans être poursuivi et fort maltraité par les Russes.

Or, voici ce qui avait donné lieu à ce subit et inconcevable contre ordre : dès que Gustave eut entendu le canon de Siegroth, il avait ordonné à ses troupes de s'élancer sur Frédériksham, mais, au lieu de lui obéir, on murmure, on s'arrête ; les officiers sortent de leurs rangs, l'entourent, et lui représentent qu'il ne doit pas exposer sans nécessité la vie de ses sujets.

Le roi, irrité, exige l'obéissance ; alors tous, levant le masque, déclarent qu'ils ne prendront point de part à une entreprise aussi contraire à la constitution que l'est cette guerre offensive. « Nous sommes prêts, disent-ils, à défendre la patrie, à verser

« la dernière goutte de notre sang pour elle ; mais jamais nous « ne consentirons à attaquer un État voisin sans une cause « légitime : tout ce que nous ferons, sera de couvrir la frontière « pour la défendre contre une invasion ennemie. »

Gustave, pénétré de douleur et enflammé de colère, s'adresse aux soldats, leur rappelle le serment qu'ils lui ont prêté, s'efforce de réveiller leur fidélité, d'entraîner leur courage ; mais tous, posant les armes à terre, jurent qu'ils ne feront point en avant un pas de plus.

Ce fut ainsi, et sous les murs d'une forteresse ennemie, que Gustave vit éclater cette révolte, dont jusque-là il n'avait pas eu le moindre indice. Bientôt il découvrit que le but des principaux conjurés était de parvenir, avec l'assistance de la Russie, à rétablir l'ancien gouvernement aristocratique, tel qu'il avait existé en 1720.

D'après ces faits, on comprend comment le roi, désespéré, se vit forcé de faire rembarquer Siegroth, de renoncer à tout plan de conquête, et de retourner dans sa capitale, où il reçut la nouvelle de l'armement des Danois, et de l'approche de ce nouvel ennemi, qui menaçait plusieurs de ses provinces.

Au reste, lorsque, depuis, il eut trouvé le moyen de ramener son armée à l'ordre et à la soumission, ceux des conjurés auxquels il accordait un généreux pardon n'en furent pas moins sévèrement punis ; car, à leur retour dans Stockholm, le peuple les traita de lâches, et les insulta tellement qu'ils n'osaient plus paraître en uniforme dans les rues.

Ces événements dissipèrent l'inquiétude fondée que le commencement de cette guerre avait inspirée à l'impératrice, en menaçant d'un coup si imprévu sa capitale, sa fortune et sa gloire. Dans le même temps, elle apprit qu'Oczakoff était bombardé.

Le prince Potemkin, sortant de son apathie, commençait à se mettre en action ; mais, actif comme paresseux à contre-temps, il fit sans nécessité, et accompagné de tous ses géné-

raux, une reconnaissance jusqu'à demi-portée de fusil des murs de la place. Cette bravade coûta la vie à plusieurs Russes ; d'autres furent blessés : le prince de Ligne eut un cheval tué sous lui. L'impératrice blâma assez sévèrement le prince Potemkin de cette inutile algarade.

Souwaroff ne fut pas moins imprudent : les Turcs ayant fait une sortie, ce général, après les avoir repoussés, les poursuivit si ardemment, qu'arrivé près des portes de la ville, une décharge à mitraille lui tua deux cents hommes. Dans le Nord, l'amiral d'Essen s'empara de dix-sept vaisseaux marchands suédois.

On jugeait alors si mal en Russie la situation intérieure des affaires de la France et l'embarras où elle jetait notre gouvernement, que l'impératrice s'opiniâtrait à regarder comme très-prochaine la conclusion de la quadruple alliance. Son humeur contre les Anglais et les Prussiens la lui faisait vivement désirer. Elle avait, en conséquence, demandé que la négociation, au lieu d'être transférée à Paris, se continuât à Pétersbourg, et, sur la promesse d'un projet d'articles annoncé par M. de Montmorin, elle se persuadait que j'allais bientôt recevoir les pleins pouvoirs nécessaires pour terminer cette affaire importante.

Le comte Bezborodko me dit « qu'il espérait que, dans le « projet d'articles qu'on attendait, celui qui concernait la ga- « rantie du territoire polonais serait peut-être modifié, mais « non annulé. En effet, continua-t-il, sans cette clause le traité « serait vraiment illusoire, puisque c'est seulement par la Po- « logne que le roi de Prusse peut attaquer les cours impériales. « La Russie devant être neutre entre l'Angleterre et la France, « et celle-ci entre les Russes et les Turcs, que signifierait un « traité qui n'opposerait aucun frein aux vues ambitieuses du « roi de Prusse? »

Ce ministre, nous offrant chaque jour de nouvelles concessions, s'étonnait de notre lenteur. Il ne savait pas le mot de l'énigme ; or, le voici : l'archevêque de Sens, principal ministre,

craignant par-dessus tout de s'engager et de se voir mêlé, par là, dans une guerre quelconque, n'osa avouer cette faiblesse; aussi, pour conserver une apparente dignité, il voulut avoir l'air de négocier, mais en se servant avec soin des plus frivoles prétextes pour ne rien conclure.

Toutes les lettres que je recevais de France m'expliquaient suffisamment ces vues que M. de Montmorin secondait à regret, car, sur ce point, sa correspondance particulière était fort différente de ses dépêches officielles. Forcé de remplir un devoir pénible, je soutenais de mon mieux l'étrange système de notre cabinet. « La neutralité maritime des Russes, disais-je, nous « enlève la seule garantie désirable pour nous, c'est-à-dire une « garantie contre les Anglais, nos ennemis personnels, et nous « faisons bien assez pour vous, en nous engageant à la guerre, « dans le cas où les Prussiens voudraient s'agrandir aux dépens « des possessions de l'empereur et de l'impératrice, sans nous « exposer encore aux chances d'une autre guerre, pour garantir « l'intégrité de la constitution et du territoire de la Pologne, « pays éloigné, et avec lequel, par la faute même des deux « cours impériales, nous n'avons plus conservé depuis long- « temps aucun rapport. »

Il est vrai qu'après m'être ainsi conformé à mes instructions, j'écrivis franchement à ma cour ce que je pensais : « Je n'ai « parlé ainsi, disais-je à M. de Montmorin, que par obéissance; « mais les Russes ont raison, et nous leur refusons ce que « nous aurions dû leur demander. Au fond, que nous offrent- « ils? Les moyens, par une forte ligue, de réprimer nos ri- « vaux, de conserver notre influence à la Porte, et de la re- « couvrer en Hollande. Songez-y bien, je vous conjure : la « conséquence de nos refus sera probablement notre isolement « complet en Europe, un rapprochement de la Russie avec « l'Angleterre et la Prusse, dont un nouveau partage de la Po- « logne sera le gage. La paix se fera sans notre entremise; l'An- « gleterre restera maîtresse de la Hollande; enfin nous perdrons.

« à Constantinople et en Suède toute considération et toute « influence. »

Les nouvelles devenaient de plus en plus satisfaisantes pour l'impératrice et alarmantes pour Gustave. Les chefs de l'armée finnoise, au lieu de combattre les Russes, envoyèrent des messages d'amitié, et même des rafraîchissements, aux commandants des troupes de Catherine ; ensuite, rejoignant la principale armée suédoise, ils entretinrent et aigrirent son mécontentement.

Le roi de Suède, en la quittant pour retourner à Stockholm, l'avait laissée sous les ordres de son frère, le duc de Sudermanie. Celui-ci tenta quelques efforts pour rétablir la discipline, mais ce fut vainement. Les rebelles lui déclarèrent qu'il ferait mieux de se retirer, parce qu'on était décidé à se confédérer contre le roi pour le forcer à la paix. On prétendait même poser des bornes à son pouvoir, dont il avait abusé en trompant sa nation, en attaquant injustement la Russie, et en exposant la patrie à une ruine totale ; enfin tous demandaient qu'on proposât à l'impératrice une cessation d'hostilités, et qu'on implorât même son appui.

Le duc de Sudermanie, soit par adresse, soit par faiblesse, convint des torts de son frère, affecta un ardent patriotisme, et s'efforça de prouver à l'armée que la paix était son plus cher désir. Il se rendit ensuite au camp des Finnois, leur tint le même langage, et écrivit au grand-duc Paul pour lui proposer une trêve et une entrevue.

Le grand-duc, en s'éloignant, éluda cette entrevue ; mais, d'après ses ordres, le comte Poushkin consentit à traiter. En conséquence, le colonel Montgommery fut chargé, par les Suédois, de se rendre à Frédériksham pour négocier. De son côté, l'impératrice envoya Sprengporten en Finlande avec des ordres secrets.

Il est difficile de comprendre pourquoi cette princesse, si habile, si éclairée, laissa échapper l'occasion la plus favorable que pût lui offrir la fortune pour terminer en un instant la guerre,

et pour établir d'une manière durable, en Suede, son influence, on peut même dire sa domination.

L'armée de son ennemi voulait s'unir à elle ; les esprits étaient montés comme ils le sont toujours au commencement d'une révolte : ils éclataient en reproches contre le roi, et se permettaient les plus sanglantes railleries sur son casque théâtral, sur son panache vert, et sur le peintre de batailles qu'il avait appelé près de lui pour immortaliser ses triomphes, enfin sur la promesse qu'il avait faite de prendre Pétersbourg en une semaine, et d'y donner des bals aux dames suédoises.

Si Catherine eût profité de ce moment, le traité une fois signé, l'armée rebelle, compromise, n'avait plus de voies ouvertes pour le repentir. Gustave aurait été réduit à capituler, et à souffrir le rétablissement de l'ancienne oligarchie, que désirait un parti aussi puissant que nombreux; mais une telle révolution devait être l'effet et non la condition du traité.

Catherine, trop irritée pour voir juste, manqua son but en le montrant trop tôt. Elle offrit bien de consentir à un armistice et même à la paix, mais avec cette clause expresse, que l'armée forcerait le roi de rendre à la nation ses anciens priviléges.

Ainsi, au lieu de conclure, on négocia, on réfléchit ; le patriotisme murmura au fond des cœurs, et Gustave, profitant de ces retards et de ces incertitudes, trouva, peu de temps après, par des actes de vigueur, ainsi que par un heureux mélange de clémence et de sévérité, les moyens de rappeler ses troupes au véritable honneur, de regagner leur affection, et de réunir assez de forces pour se défendre glorieusement contre sa redoutable ennemie.

A défaut de paix et d'alliance, on pouvait au moins conclure une trêve; le duc de Sudermanie n'y attachait d'autre condition que le débloquement de la flotte suédoise, renfermée alors à Sweaburg. Mais l'impératrice, craignant que cette clause ne couvrît un piége, refusa d'y consentir; de sorte que les hosti-

lités continuèrent : et ce qu'elle appela prudence fut regardé assez généralement comme une grande faute commise par sa fierté.

La prolongation de cette guerre convenait parfaitement aux vues des Anglo-Prussiens ; la paix était cependant dans leur langage, mais l'ambition dictait leurs plans. Ils offraient partout leur médiation, et soufflaient partout la discorde. Après l'avoir excitée en Hollande, à la Porte et en Suède, ils agitaient alors la Pologne, et le roi de Prusse ne négligeait aucuns moyens de s'assurer de la possession prochaine de Dantzick.

La quadruple alliance aurait pu seule contrarier leurs desseins : aussi, menaces, offres insidieuses, bruits semés avec art, tout était employé par eux, pour empêcher la conclusion de ce pacte qui les aurait déconcertés.

C'est ce que je m'efforçai vainement de faire comprendre à notre ministère, par une dépêche que j'envoyai à Versailles, le 19 septembre. « Si nous signons la quadruple alliance, écri-« vais-je, l'Angleterre et la Prusse reculeront devant quatre « grandes puissances. Leur crédit à la Porte tombera ; elles « perdront peut-être leur influence en Hollande, et elles n'o-« seront rien tenter en Pologne. Dans le cas contraire, elles « nous enlèveront nos amis, et dicteront la paix, en donnant « Dantzick aux Prussiens et des fers à la Pologne. Quant aux « Turcs, ils seront trop heureux d'obtenir à tout prix la cessa-« tion de la guerre. »

Quelquefois on paraissait à Versailles reconnaître ces vérités, et je voyais de nouveau luire, pour notre considération politique, quelques rayons d'espoir, qui, peu de temps après, se trouvaient encore évanouis.

Un soir, en rentrant chez moi, on m'apprit qu'un courrier extraordinaire y était arrivé, mais que, ne m'y trouvant pas, il était ressorti sans me laisser ses dépêches. Le fait me paraissant étrange, je demandai s'il venait de France, et ma surprise fut encore plus grande lorsqu'on me dit qu'il arrivait du

Kamtschatka. J'avais déjà reçu, à mon grand étonnement, depuis peu de jours, quelques lettres de change tirées sur moi par des négociants de Sibérie.

Le lendemain tout fut éclairci ; je vis entrer dans mon cabinet le jeune Lesseps, fils de l'ancien consul de France à Pétersbourg. Il s'était embarqué avec M. de La Peyrouse ; cet illustre et infortuné marin l'avait débarqué, fort heureusement pour lui, sur la côte du Kamtschatka, en le chargeant de dépêches pour la France.

Ce jeune voyageur venait de traverser toute l'Asie : il lui avait fallu un an pour arriver à Pétersbourg ; la rigueur excessive du climat l'avait forcé de rester trois mois dans la presqu'île ; de plus, ne trouvant point de bâtiment pour traverser la mer d'Ochotsk, il employa trois autres mois à faire le tour du golfe.

Je sus par lui des détails très-curieux sur le Kamtschatka, sur la Sibérie, et sur les mœurs des habitants de ces vastes solitudes. Depuis, il a imprimé une relation de ce singulier voyage, relation écrite avec clarté et avec un naturel digne d'attirer une juste confiance.

M. de la Peyrouse me priait d'obtenir de l'impératrice quelques grâces marquantes pour M. de Kosloff, gouverneur du Kamtschatka. Les Français avaient reçu de lui le plus obligeant accueil : ce gouverneur ne souffrit même pas qu'il payât les bœufs donnés à l'équipage français. Au reste, dans tout l'empire, M. de Lesseps avait trouvé des secours, des escortes et de l'argent, que, conformément au vœu de M. de La Peyrouse, je m'empressai de rembourser.

Le jeune Lesseps, zélé, ardent, infatigable, ne voulut point se reposer à Pétersbourg ; pressé d'exécuter les ordres dont il était chargé, il me demanda de l'expédier en courrier à Versailles : j'y consentis, et je lui donnai mes dépêches. Il est peut-être le seul Européen qui ait traversé directement, de l'est à l'ouest, toute l'Asie et toute l'Europe.

Je reçus à cette époque des ordres de ma cour : Gustave

avait demandé ses bons offices. On me chargeait de les faire agréer par l'impératrice, ce qui n'était pas sans difficulté ; car alors le roi de Suède, peu sincère à l'égard de Louis XVI, avait aussi sollicité la médiation de la Prusse, de l'Angleterre et de la Hollande, dont les ministres offrirent en effet à l'impératrice de se rendre médiateurs entre elle, les Suédois et les Turcs. Mais Catherine, persuadée que ces trois cabinets ne parlaient de paix que pour prolonger la guerre, n'accepta pas leur proposition.

L'impératrice éprouva encore de nouvelles contrariétés : le roi de Suède se montrait enhardi de nouveau par l'appui que lui faisait espérer l'Angleterre et la Prusse. Les armées suédoises et finnoises commençaient à manifester le désir de se faire pardonner leur révolte. La fermentation des esprits s'accroissait en Pologne : on y demandait à grands cris l'évacuation du territoire polonais par les Russes ; ce qui aurait laissé l'armée du maréchal Romanzoff sans retraite sûre, dans le cas où il aurait éprouvé un revers. Les armées de l'empereur venaient d'être malheureuses dans le Bannat.

Toutes ces circonstances faisant désirer à Catherine une paix prompte, honorable et modérée, elle accepta formellement, pour y parvenir, la médiation de l'Espagne et la nôtre : ainsi, au grand dépit de nos rivaux, et malgré l'inaction de notre cabinet, le hasard me servit si bien, que j'obtins sur ce point capital tous le succès que ma cour pouvait désirer.

Sur ces entrefaites, nous vîmes arriver à Pétersbourg M. Whitworth, nouveau ministre d'Angleterre, diplomate très-estimable, mais dont la présence était beaucoup moins inquiétante pour nous que ne l'eût été celle de M. Fitz-Herbert. On attendait aussi M. de Luchesini, envoyé du roi de Prusse, ministre adroit, actif, spirituel, ancien commensal du grand Frédéric, dont il racontait agréablement une foule d'anecdotes et de traits piquants.

L'impératrice, qui n'aimait pas son caractère turbulent,

parut peu disposée à le recevoir : elle eut tort ; il n'aurait été nullement dangereux en Russie. Il resta en Pologne, fort aigri contre le gouvernement russe ; et ses intrigues, trouvant les Polonais très-disposés à faire éclater une haine longtemps comprimée, enflammèrent leurs passions, et opérèrent une prompte révolution.

Ces infortunés Polonais, trop pressés de secouer le joug de la Russie, prirent feu à la première lueur d'un espoir de liberté, et commencèrent par où ils devaient finir. Ils auraient dû former une armée avant de faire parade de leur indépendance.

Dans ce moment, je crus voir éclater l'orage que nous cherchions à éviter : l'impératrice apprit tout à coup le succès des intrigues de M. de Luchesini. Les Polonais, animés par ce ministre, et comptant sur l'appui du roi de Prusse, venaient d'abolir le conseil permanent, de renverser la constitution polonaise, dont Catherine s'était déclarée garante ; en même temps, ils demandaient à grands cris l'évacuation de leur pays par les troupes russes.

L'impératrice, irritée, voulait d'abord employer la force pour soutenir la constitution imposée par elle : ce fut avec peine que M. de Cobentzel, M. de Nassau et moi, nous parvînmes à calmer ce premier mouvement. Nous lui représentâmes que le roi de Prusse profiterait d'une mesure aussi précipitée, pour satisfaire ses vues ambitieuses ; qu'il entrerait en Pologne ; que toute la nation polonaise monterait à cheval, et que cette diversion favoriserait les armes de la Suède et de la Porte.

Catherine céda, prit le parti de la modération, et, dans le dessein de dissiper les fausses alarmes répandues en Pologne par les Prussiens, elle affecta une assez grande indifférence sur les changements opérés dans la constitution polonaise ; seulement, elle persista à garder ses troupes dans l'Ukraine, pour ne point compromettre la sûreté de l'armée du maréchal Romanzoff.

Sur ces entrefaites, le prince Potemkin revint à Pétersbourg :

la prise d'Oczakoff semblait avoir fait oublier à l'impératrice ses justes et nombreux motifs de mécontentement contre lui ; satisfaite de son triomphe, elle lui pardonna sa paresse. Tous ceux qui avaient le plus murmuré contre sa négligence furent les plus empressés à lui rendre de serviles hommages.

On lui avait dit que je m'étais rangé au nombre de ses détracteurs, et il s'en plaignit à moi dès qu'il me vit. « Le mot « de *détracteur* est trop fort, lui répondis-je ; cependant ce « qu'on vous a dit n'est pas dénué de tout fondement : j'ai eu « peine à comprendre par quelle confiance imprudente vous « aviez dégarni de troupes le nord de l'empire, que le roi de « Suède aurait trouvé ouvert, s'il eût été plus prompt et plus « hardi. Il me semblait aussi que vous aviez laissé bien du temps « aux Turcs pour mettre en état de défense Oczakoff, que « l'ingénieur Lafitte regardait comme incapable de résister à « une vive attaque, et à cet égard vos amis les princes de « Ligne et de Nassau partageaient mon opinion et mon im- « patience. »

« Je n'ai rien à dire, répliqua le prince, relativement à la « Suède, si ce n'est qu'un homme raisonnable ne pouvait pré- « voir une guerre sans cause et une témérité pareille à celle « de Gustave III ; mais quant à Oczakoff, vous vous êtes « trompé : rien ne nous annonçait une agression de la part « des Turcs ; c'étaient eux qui redoutaient la nôtre. Il m'a fallu « distribuer mes troupes sur une ligne de cinq cents lieues, et « faire traverser des déserts à une multitude de voitures char- « gées de vivres et de munitions. Je crois qu'en peu de temps, « j'ai fait tout ce qu'on pouvait faire.

« C'est à mon tour, lui dis-je alors en riant, à vous accuser : « je sais d'assez bonne source que vous êtes devenu bien froid « sur notre quadruple alliance, à laquelle vous paraissiez at- « tacher un si grand prix. On assure même, qu'oubliant toutes « les intrigues de l'Angleterre et de la Prusse contre vous, « vous êtes disposé à vous rapprocher d'elles, et à plaider leur

« cause auprès de l'impératrice; en un mot, que vous êtes prêt « à tendre la main à vos ennemis et à tourner le dos à vos « amis. »

« Pourquoi pas? reprit-il sur le même ton. Un diplomate « comme vous devrait-il s'en étonner! Lorsque j'ai vu ériger le « royaume de France en archevêché, un prélat renvoyer du con- « seil deux maréchaux de France, et laisser tranquillement les « Anglais et les Prussiens vous enlever la Hollande sans coup fé- « rir, j'avoue que je me suis permis une plaisanterie : j'ai dit que « j'aurais bien conseillé à ma souveraine de s'allier avec Louis « le Gros, Louis le Jeune, saint Louis, l'habile Louis XI, « le sage Louis XII, Louis le Grand, même avec Louis le « Bien-Aimé, mais non pas avec *Louis le Suffragant.* »

« Il est vrai, lui répondis-je en riant, que les rois de France « ont parfois nommé ministres des évêques et des cardinaux; « mais je ne crois pas qu'ils aient jamais élevé au ministère « un général qui ait souvent montré l'envie de se faire moine. »

Cet entretien épigrammatique, dont je ne jugeai pas néces- saire de rendre compte à ma cour, finit gaiement et amicale- ment, comme il avait commencé.

Mais ce qui est certain, c'est que ce prince, ne comptant plus sur notre force, avait réellement changé de système : aussi depuis ce moment, restant avec moi dans les mêmes rap- ports d'amitié personnelle, il ne me montra plus de confiance politique, et se rapprocha au contraire assez ouvertement des ministres d'Angleterre et de Prusse.

Un jour, ayant beaucoup de monde chez lui, son humeur contre la France le porta à me faire une assez mauvaise plaisan- terie, mais qui ne tourna pas trop à son avantage.

Autrefois on trouvait en Europe, dans toutes les cours et chez tous les grands, des fous dont beaucoup d'ambitieux pouvaient envier le bonheur et la fortune; ils avaient le privilége rare de dire des vérités impunément : c'est peut- être le danger de ce droit qui en a fait tomber la mode.

Or, on voyait encore en Russie quelques seigneurs qui avaient conservé l'usage d'entretenir près d'eux cette sorte de bouffons favoris. Le prince Potemkin en avait un nommé Mosse : il était original, assez instruit, et, au milieu de ses facéties, il lui échappait souvent des traits aussi caustiques que hardis.

Le prince jouait aux échecs avec moi, en présence de plusieurs officiers et d'un assez grand nombre de personnes de la cour; voulant, pour se divertir, m'embarrasser, il appela son fou, et lui dit : « Je voudrais savoir ce que tu penses des « nouvelles que nous recevons de Paris : on y va convoquer « les états généraux du royaume; parle et dis-nous ce qu'il en « résultera. »

Mosse alors, sans se faire prier, se mit à parler, à pérorer, à déclamer pendant un quart d'heure avec une extrême volubilité, développant à loisir son indigeste et comique érudition, confondant les faits, les règnes, les dates, les Albigeois, les protestants, les jansénistes; mais citant des anecdotes vraies, et faisant de tout son discours, un tableau grotesque et satirique qui présentait en ridicule notre cour, notre clergé, nos parlements, notre noblesse et notre caractère national : la conclusion de toutes ces épigrammes était la prédiction d'un bouleversement général et d'une folie universelle, qui gagneraient l'Europe, à moins qu'on ne mît à la tête des affaires des sages comme lui, à la place des fous qui les gouvernaient.

Pendant cette belle sortie contre la France, les assistants me regardaient malignement, et le prince riait sous cape de l'embarras où il me jetait, en me faisant entendre tant de sottises contre mon pays, et en me compromettant avec un fou.

Cependant je ne perdis pas la tête, et je voulus prendre ma revanche. Je n'ignorais pas à quel point on était alors forcé, à Pétersbourg, d'être silencieux et circonspect sur la politique et sur les opérations du gouvernement, qui ne souffrait pas qu'on en parlât.

Au lieu de me fâcher contre le harangueur, je lui dis : « Mon

« cher Mosse, vous êtes un savant homme; mais, depuis « vingt ans vous n'avez pas vu la France, et votre mémoire, « bien que prodigieuse, vous trompe; car vous venez de faire « un rude mélange d'erreurs et de vérités; mais, pourtant, « votre beau discours me fait croire que vous seriez bien « autrement éloquent et intéressant, si vous vouliez nous « parler de la Russie, que vous connaissez bien mieux, « et de la guerre qu'elle soutient à présent contre la Tur- « quie. »

A ces mots, le prince Potemkin fronça le sourcil, et fit au fou un geste menaçant; mais l'intrépide Mosse, qui était en train, et que les éloges encourageaient, prit la parole avec feu, et ménagea encore moins la Russie que la France. Il s'étendit avec complaisance sur les inconvénients de l'esclavage du peuple, du despotisme de la cour, sur l'incomplet de l'armée, le vide du trésor, le discrédit de la banque. « Que penser enfin, dit-il, « d'un gouvernement qui voit ses affaires en si piteux état, et « qui va dépenser tant d'argent et tant d'hommes, pour ac- « quérir quelques déserts et gagner la peste? Pourquoi veut-on « se ruiner, se saigner à ce point, et armer peut-être toute « l'Europe? Vous ne le devinez pas; je vais vous le dire : « c'est pour amuser un grand prince ici présent, qui s'ennuie, « et pour lui donner le plaisir d'ajouter le grand cordon de « Saint-Georges aux trente ou quarante cordons dont il est « déja bariolé, et qui ne lui suffisent pas. »

A ce trait, je me mets à rire aux éclats, les assistants s'étouffent pour ne pas m'imiter, et le prince Potemkin, furieux, renverse la table, et jette les échecs à la tête de Mosse qui s'enfuit. Alors je représentai au prince que nous serions tous deux moins sages que Mosse, si nous nous fâchions de sa folie, et la soirée se termina fort gaiement.

« Sa Majesté a pensé qu'une alliance contractée avec la Russie « nous brouillerait probablement avec la Porte, à moins « qu'elle ne fût tenue très-secrète, et, dans ce cas, elle,

« ne produirait pas l'effet désiré, celui d'imposer à la ligue an-
« glo-prussienne.

« Ce qui est essentiel, c'est d'agir activement comme
« médiateur, et d'accélérer la paix; car, cette paix étant con-
« clue, la quadruple alliance ne serait plus nécessaire. Il
« répugne toujours au roi de garantir l'intégrité de la Pologne,
« d'un pays où, depuis plusieurs années, Sa Majesté n'exerce
« aucune influence : ce serait s'exposer, sans nécessité, aux
« chances d'une guerre lointaine.

« D'ailleurs, on va rassembler les états généraux, dans le
« dessein de faire disparaître la différence qui existe entre nos
« revenus et nos dépenses : ce ne sera qu'après avoir atteint
« ce but que le roi aura acquis la certitude de remplir ses an-
« ciens engagements. Jusque-là il ne peut se résoudre à en
« contracter de nouveaux.

« Quoiqu'il doive compter sur l'amour de ses sujets et sur
« l'immensité des ressources nationales, il ne trouverait pas
« sage d'effrayer les esprits par la perspective d'une guerre
« imminente. La France, une fois rassurée, reprendra sa
« force, sa puissance, et deviendra une alliée vraiment utile :
« voilà les motifs d'un retard nécessaire. Sa Majesté est persua-
« dée que l'impératrice appréciera leur solidité et rendra jus-
« tice à la franchise de sa conduite.

« Au reste, le roi persiste à vouloir arrêter les bases d'une
« union projetée, sauf à ne la revêtir des formes qui doivent
« la consacrer, qu'à l'époque à laquelle les inconvénients qu'on
« vient de développer n'existeront plus. Cette époque serait
« celle de la paix entre les deux cours impériales et la Porte,
« et celle de la solution complète des affaires intérieures de la
« France, à l'issue des états généraux. »

Telles étaient en substance ces instructions si longtemps attendues, et qu'on m'autorisait à communiquer au ministère russe. M. de Montmorin y joignait un projet de traité, rédigé par lui, et, dans une lettre écrite de sa main, il me mandait

« que le conseil avait été unanime sur l'utilité de l'alliance, mais « que la délicatesse du roi ne lui permettait pas de signer un « pareil traité avec la Russie, tant qu'elle serait en guerre avec « les Turcs. »

Je me conformai avec exactitude aux ordres inattendus que je recevais, et je cherchai de mon mieux à calmer l'humeur que ce changement de dispositions donna au ministère russe. Je ne dissimulai point à M. de Montmorin combien ma mission devenait délicate et pénible. « Comment, lui disais-je, soutenir « notre crédit, quand nous avouons notre impuissance actuelle ?

Dans les premiers jours du mois de mai, un courrier de Vienne apporta à l'impératrice des dépêches qui lui causèrent une vive inquiétude : on lui mandait que l'empereur Joseph venait de recevoir ses sacrements. Cette princesse fut tellement affectée, qu'elle en tomba malade. Un second courrier la rassura en lui apprenant que la vie de ce monarque était, pour le moment, hors de danger.

A cette époque, Catherine II éprouvait des contrariétés de tous genres : la flotte du roi de Suède, favorisée par un coup de vent, était débloquée. Le roi de Suède, délivré des Danois, triomphant de l'opposition dans la diète, se retrouvait à la tête d'une armée soumise et animée du désir d'expier sa rébellion par des victoires. M. de Choiseul, dont la position devenait de plus en plus délicate, m'écrivait que les Anglais et les Prussiens étaient au moment de conclure avec la Porte un traité d'alliance, par lequel ces trois puissances s'engageaient à soutenir la révolution qui s'opérait alors en Pologne, pour la soustraire au joug de la Russie. En même temps la ligue anglo-prussienne invitait Catherine à rompre tout lien avec l'empereur et la France, et à lui confier la médiation de la paix. A cette condition, elle promettait d'assurer à la Russie la cession d'Oczakoff, et de forcer Gustave de poser les armes.

L'impératrice était trop fière pour se prêter à un rapprochement exigé plutôt que demandé, et qui la forcerait à manquer

de foi envers son ancien allié. Mais il me paraissait très-probable que, n'étant soutenue ni par l'Espagne ni par nous, elle finirait, ainsi que l'empereur, par se réconcilier avec la ligue aux dépens de la Pologne ; car, en politique, presque toujours les querelles des forts se terminent au détriment des faibles.

Je vis à cette époque le pacha d'Oczakoff, qu'on avait amené à Pétersbourg : c'était un Turc fort distingué ; car il montrait, dans sa conduite et dans ses paroles, un peu de raison et d'esprit. Je lui demandai s'il ne craindrait pas, après la conclusion de la paix, de retourner dans son pays. « Votre gouvernement, « lui dis-je, est bien rigoureux : on assure qu'il punit le mal- « heur comme le crime, et que vous-même vous ne seriez « pas à l'abri de sa sévérité, quoique votre courage et votre « vigoureuse défense vous aient mérité l'estime de vos en- « nemis. »

« Nos usages ne vous sont pas bien connus, me répondit-il ; « c'est une reddition volontaire, et non pas une reddition forcée, « qui, chez nous, rend coupable un commandant de place. J'ai « été pris d'assaut : on n'a aucun reproche à me faire. Mais, « quand même j'aurais défendu dix ans la ville qui m'était con- « fiée, si je l'avais rendue par capitulation, ma tête tomberait. »

« Eh quoi ! repris-je, dans ce cas vous iriez de vous-même « subir cet injuste châtiment? »

« Il le faudrait bien, répliqua le pacha : on ne peut éviter « son sort, et chacun doit se résigner aux ordres d'Allah. Vou- « loir s'y soustraire serait à la fois une folie et un crime. » Certes on ne peut pousser plus loin le fatalisme !

L'impératrice fit dans ce temps un voyage à Czarskozélo, et me permit de l'y suivre. D'heureuses nouvelles qu'elle reçut lui rendirent sa gaieté : l'empereur était en convalescence ; Kamenski venait de battre un corps assez considérable de Turcs, et Michelson avait mis en déroute une division suédoise ; Romauzof, partageant son armée en trois corps, dirigeait l'un

sur Yassy, l'autre en Valachie, le troisième vers Bender.

Nous apprîmes bientôt que Kamenski, poursuivant ses avantages, avait attaqué près de Galatz le pacha Ibrahim, l'avait fait prisonnier et s'était emparé de son camp.

Ce que je prévoyais depuis longtemps arriva : le prince Potemkin et quelques ministres voulaient engager l'impératrice à se rapprocher de l'Angleterre ; et, pour y parvenir, ils disaient à cette princesse que M. de Choiseul avait donné aux Turcs un plan de campagne assez habilement tracé. Ils ajoutaient que cet ambassadeur, accusant faussement d'intrigues les Anglais et les Prussiens, excitait lui-même les musulmans à continuer la guerre.

Catherine, adoptant trop légèrement cette fable, en parla avec amertume au prince de Nassau. « La cour de France, lui dit-« elle, n'agit pas de bonne foi avec moi, ou ses ordres sont bien « mal exécutés par ses ministres. On m'assure même (et j'ai « eu quelque peine à me le persuader) que M. de Ségur ne « communique à mes ministres que des extraits infidèles des dé-« pêches qu'il reçoit de M. de Choiseul. Le roi de France vient « de payer des subsides à Gustave III ; il refuse, sous de vains « prétextes, de conclure la quadruple alliance. Toute cette con-« duite politique, loin d'être franche, me paraît presque hos-« tile.

« Je ne veux point faire d'éclat, parce que je crains peu le « mal que la France voudrait me faire. Cependant je n'aime pas « qu'on me croie dupe de fausses protestations. Je désire donc « que vous, qui devez à présent, je l'espère, être devenu Russe, « vous écriviez confidentiellement à M. de Montmorin, afin de « lui faire entendre que ses refus de conclure le traité d'alliance « et la conduite de son ambassadeur à la Porte ne me per-« mettent plus d'avoir aucune confiance en lui. »

Nassau vint, sans tarder, me rendre compte de cet entretien, et je reconnus facilement, dans toutes ces fausses nouvelles, une intrigue du prince Potemkin, qui espérait, par ce moyen,

éloigner l'impératrice de nous. Il y réussit d'abord. Catherine, revenue à Pétersbourg, cessa de me parler avec sa bienveillance ordinaire ; elle ne m'invita plus aux soirées particulières de l'Ermitage, et, lorsque j'y venais avec toute la cour et le corps diplomatique, loin de m'appeler près d'elle, elle affectait de me montrer une froideur extrême, et adressait souvent des paroles obligeantes aux ministres d'Angleterre et de Prusse.

Nos rivaux triomphaient, et tous ceux qui, pour régler leur conduite, épiaient constamment les vicissitudes de la faveur, s'éloignaient peu à peu de moi, me regardant comme un ministre disgracié.

J'étais choqué du succès de ces artificieuses menées, et comme elles pouvaient anéantir promptement l'influence que j'étais parvenu, avec tant de difficulté, à rendre en Russie à la France, je désirais vivement trouver quelques moyens pour déjouer ces manœuvres à la fois ministérielles et anglo-prussiennes.

Sur ces entrefaites, je reçus une très-longue dépêche de M. de Choiseul. Je n'en aurais jamais pu écrire une plus parfaite pour la circonstance. Cet ambassadeur me rendait un compte détaillé de toute la conduite des ministres anglais et prussiens à Constantinople, des artifices employés par eux, pour éloigner les Turcs de toute idée de trêve ou de paix. Non-seulement la substance de leurs notes et de leurs mémoires présentés à la Porte s'y trouvait relatée, mais encore il y avait transcrit les propres et hostiles expressions dont ces ministres s'étaient servis.

S'il m'eût été possible de les faire connaître à l'impératrice, elle se serait certainement fort irritée, en voyant à quel point on avait voulu la tromper ; mais la dépêche de M. de Choiseul était chiffrée, et j'ai déjà dit qu'on avait prévenu cette princesse contre ma sincérité, en lui faisant croire que je donnais à son ministre une analyse fort peu fidèle des lettres de notre ambassadeur.

Il était cependant urgent pour moi de ne pas laisser échapper

une occasion si favorable, qui peut-être ne se retrouverait pas de longtemps. Or, dans cette circonstance, je me déterminai à prendre un parti décisif : il était si nouveau et si hardi, que je ne jugeai pas convenable d'en rendre compte à ma cour. Je n'en instruisis même M. de Montmorin qu'à mon retour en France.

Si ce moyen téméraire n'avait pas réussi, il aurait peut-être paru coupable; car, par là, je pouvais compromettre la sûreté du chiffre de l'État; et, en faisant connaître aujourd'hui une résolution si hasardeuse, je regarde comme un devoir d'avertir les jeunes Français qui doivent entrer dans la diplomatie, de ne point imiter mon exemple. En effet, pour risquer une démarche semblable à celle que je me permis alors, il fallait connaître aussi parfaitement, aussi intimement que moi, l'esprit, l'âme et le caractère du souverain qui m'inspirait une telle confiance : le succès seul pouvait m'absoudre, et il fut complet.

Je priai le prince de Nassau de venir chez moi. « Vous « voyez, lui dis-je, dans quelle crise se trouve ici notre crédit, « et quels moyens on a pris pour le renverser. Vous savez « aussi que l'impératrice, que l'on trompe, unit à l'âme la « plus noble, le caractère le plus élevé ; rien de grand, de généreux, de délicat, ne lui est étranger.

« Apprenez donc le moyen auquel je me décide pour l'é« clairer sur les intrigues qui l'assiégent, et pour les déjouer : « voici la dépêche de M. de Choiseul que je viens de déchiffrer ; « les mots sont en interligne sous les chiffres. La lecture de « cette lettre dissipera tout doute sur notre loyauté et sur les « artifices de nos ennemis ; je vais la plier telle qu'elle est, et « écrire sur l'enveloppe : *Ce n'est point à l'impératrice, c'est « à Catherine que j'adresse cette dépêche.*

« Prenez-la, mon cher prince; demandez à l'impératrice un « entretien particulier, et remettez-lui de ma part cette lettre. « Si cette princesse vous quitte et sort un moment de son ca-

« binet, je l'ai mal connue. Un secrétaire peut copier quelques « lignes, la clef du chiffre est compromise, et je deviens cou- « pable. Mais, si je ne me suis pas trompé, elle ne sortira pas, « et vous rendra sur-le-champ ma dépêche. Partez vite et re- « venez promptement. »

Nassau m'approuva, courut au palais, et obtint l'audience qu'il demandait. Dès qu'il fut tête à tête avec l'impératrice, et qu'il eut prononcé mon nom, cette princesse dit avec humeur : « Que peut me vouloir M. de Ségur ? » Alors, sans répondre, il lui présente ma lettre.

Catherine la prend, marque une vive surprise en lisant l'adresse, ouvre précipitamment l'enveloppe et commence à lire la dépêche. Dans ce moment le prince de Nassau se retire peu à peu, et feint de vouloir sortir. Aussitôt l'impératrice court à lui, le prend par la main et lui dit : « Ah ! prince, ne sortez pas ; je ne veux pas que vous me quittiez un seul instant. »

Elle reprend ensuite sa lecture, et, après l'avoir rapidement achevée, repliant la dépêche et la rendant à M. de Nassau, elle lui dit avec le regard et le ton de voix le plus émus : « Courez, « prince, courez chez M. de Ségur, et assurez-le que jamais « de ma vie je n'oublierai ce noble procédé, cette touchante « marque de son estime et de sa confiance : j'en suis digne ; il « m'a bien devinée. »

Je n'attendais pas sans agitation le retour de mon messager, et l'on peut facilement concevoir quelle fut ma satisfaction, lorsqu'il m'informa de l'heureux et prompt résultat de sa mission.

Le lendemain la cour était invitée à l'Ermitage : dès que j'y parus, l'impératrice m'appela, me fit asseoir près d'elle, écouta peu les acteurs, et, pendant la durée du spectacle, s'entretint continuellement et tout bas avec moi.

La surprise se peignit sur les traits des ministres ; ceux de nos rivaux qui triomphaient la veille, déguisaient mal leur désappointement. La scène venait de changer : dès cet instant

l'impératrice redoubla pour moi de faveur et de bienveillance ; elle n'écouta plus qu'avec dédain les insinuations qu'on essaya de répéter contre la bonne foi de notre gouvernement. Malgré les troubles auxquels la France était livrée, elle conserva en Russie, tant que j'y restai, sa dignité, son influence, et Catherine II me garda si bien le secret sur la marque de confiance que je lui avais donnée, que le prince Potemkin ni aucun de ses ministres ne purent découvrir par quel moyen je m'étais remis si promptement en crédit auprès d'elle.

Comme le caractère ardent du sultan Sélim et l'ambition de Gustave III, ainsi que les conseils hostiles des Anglais et des Prussiens, éloignaient toute probabilité d'une paix prochaine, de part et d'autre on accélérait les armements. Le prince de Nassau pressait celui de sa flottille à Cronstadt. On lui avait donné l'ordre d'en partir sous trois semaines, avec trente galères, dix chebecs, trois bâtiments portant des canons de gros calibre, un grand nombre de chaloupes canonnières et quatorze mille hommes de débarquement. Cette flottille avait une apparence formidable ; mais elle manquait de pilotes, de marins exercés, et les troupes n'étaient composées que de recrues.

Tandis que Poushkin détachait trop tard un corps pour s'emparer de la province de Savolax, Gustave pénétra avec dix mille hommes sur le territoire russe. Poushkin, se retirant devant lui, attendit, pour le combattre, que la flottille du prince de Nassau, déjà mouillée près de Wibourg, fût arrivée à la hauteur de Frédériksham.

Un chagrin intérieur, éprouvé dans ce moment par Catherine, vint aggraver ses inquiétudes politiques ou plutôt l'en distraire : cette femme extraordinaire offrait, dans son caractère, un étonnant mélange de la force de notre sexe et des faiblesses du sien ; l'âge avait vieilli ses traits, mais son cœur ainsi que son amour-propre conservaient leur jeunesse : l'un et l'autre furent alors vivement blessés.

Elle découvrit que son aide de camp, son favori, le comte

Momonoff, comblé par elle de bienfaits, d'avancement, de richesses, après l'avoir plusieurs fois trompée, gémissait sous le joug d'une faveur qui enchaînait tristement sa liberté.

L'impératrice, espérant encore réveiller sa sensibilité, lui écrivit qu'elle voyait avec peine que tous ses soins ne pouvaient réussir à le rendre heureux et à dissiper sa mélancolie. « Comme « je veux, lui disait-elle, avant tout, votre bonheur, j'ai formé « le dessein de vous unir avec la plus riche héritière de cet « empire; répondez-moi, ce projet satisferait-il vos vœux? »

Momonoff refusa le mariage proposé; mais il avoua en même temps à Catherine que toutes ses bontés, en lui inspirant la plus profonde reconnaissance, ne pouvaient suffire à son bonheur; que son âme, malgré tous ses efforts, était maîtrisée depuis longtemps par une insurmontable passion pour une de ses demoiselles d'honneur, la princesse Schérébatoff. Honteux de son ingratitude, mais ne pouvant changer ses sentiments, il implorait respectueusement la clémence de sa souveraine.

A cette nouvelle inattendue, Catherine, irritée, s'éloigne de sa cour, se renferme dans son appartement, et contremande les spectacles qui devaient avoir lieu à Czarskozélo; mais, sortant ensuite promptement d'une colère et d'un abattement peu dignes d'elle, elle mande en sa présence la princesse et son infidèle amant, les fait fiancer devant elle, dote richement sa demoiselle d'honneur, donne au coupable comte une terre de deux mille paysans, assiste à la cérémonie de leur mariage, et, conformément à l'usage, place elle-même une parure de diamants sur la tête de la mariée; après cet effort remporté sur son orgueil, elle leur ordonne de s'éloigner de sa cour.

Lorsqu'on peint Catherine, ses faiblesses sont les ombres de ce grand tableau; mais elles laissent au moins briller la générosité de son caractère. Peu de femmes revêtues d'un pouvoir absolu montreraient autant de modération en voyant leurs sentiments trahis et leur amour-propre blessé. Cet empire qu'elle savait prendre sur son courroux est d'autant plus

louable, qu'elle était naturellement, comme elle me l'a dit plusieurs fois, très-vive et même violente.

C'est cette modération soutenue qui la caractérisait, et que je ne pouvais m'empêcher d'admirer, surtout lorsque je voyais encore, non loin d'elle, à Pétersbourg, vivante, libre, tranquille et riche de ses dons, cette célèbre Woronzoff, maîtresse de Pierre III, et qui avait obtenu de ce prince la promesse de l'épouser, de répudier Catherine et de la reléguer en Sibérie.

L'impératrice, ayant ainsi remporté sur elle-même une pénible victoire, avait repris sa vie accoutumée, avant que les nouveaux époux eussent quitté Czarskozélo. Un seul changement pouvait se remarquer dans le palais : les courtisans russes ou étrangers, qui jusque-là se montraient tous les soirs en foule chez le comte de Momonoff, avaient totalement abandonné ce favori disgracié.

Comme j'avais reçu de lui des preuves d'amitié, je crus devoir, dans cette occasion, lui montrer que je m'en souvenais : j'allai le voir, et, pour la première fois depuis notre liaison, je me trouvai seul avec lui.

L'impératrice le sut, et, devant tout son cercle, approuvant hautement ma démarche, elle s'expliqua en termes fort dédaigneux sur la lâcheté de ceux qui s'éloignaient avec tant de précipitation d'un homme naguère courtisé et encensé par eux.

Ne doit-on pas juger avec quelque indulgence les erreurs de cette femme, nommée *Catherine le Grand* par le prince de Ligne, lorsqu'elle montrait à la fois dans sa conduite tant de fierté, de douceur et de magnanimité?

L'isolement du comte Momonoff, au milieu d'une cour qui l'avait si longtemps entouré d'hommages, ne peut surprendre dans un pays soumis à un gouvernement absolu. Le despotisme abaisse tous ceux qu'il domine; il rétrécit les esprits et courbe les caractères.

Je puis en citer un exemple encore plus frappant, et qui

contribua beaucoup, par les tristes réflexions qu'il me fit faire, à graver plus que jamais dans mon âme l'amour d'une noble liberté, malgré tous les orages que ses ennemis et même ses amis font naître trop fréquemment autour d'elle.

Paul Jones, compagnon de victoire du prince de Nassau, était revenu à Pétersbourg; ses ennemis, ne pouvant supporter le triomphe d'un homme qu'ils traitaient de vagabond, de rebelle et de corsaire, résolurent de le perdre. Cette noirceur, qu'on doit imputer à quelques lâches envieux, fut, je crois, très-injustement attribuée aux officiers anglais de la marine russe et aux négociants leurs compatriotes. Ceux-ci, à la vérité, ne déguisaient point leur animosité contre Paul Jones; mais il serait injuste de faire tomber sur eux tous une basse intrigue qui ne fut peut-être que l'ouvrage de deux ou trois personnes restées inconnues.

Le contre-amiral américain se voyait favorablement accueilli à la cour, souvent invité à dîner par l'impératrice, et reçu avec distinction dans les meilleures sociétés de la ville : tout à coup Catherine lui fait signifier l'ordre de ne plus se présenter devant elle.

On lui apprend qu'il est accusé d'un crime infâme, celui d'avoir outragé une jeune fille de quatorze ans, d'avoir exercé sur elle d'indignes violences, et qu'il doit être probablement, après des informations préalables, jugé par le tribunal de l'amirauté, où siégeaient plusieurs officiers anglais fort prévenus contre lui.

A peine cet ordre est-il connu, chacun abandonne ce malheureux Américain; personne ne lui parle, on évite de le saluer; toutes les portes lui sont fermées. Ceux qui l'accueillaient la veille avec empressement, le fuient comme s'il était pestiféré; bien plus, aucun avocat ne veut se charger de sa cause, aucun homme public ne consent à l'écouter; enfin son domestique même ne veut plus rester à son service; et Paul Jones, dont on s'empressait récemment de vanter les exploits et de rechercher

l'amitié, se trouve seul au milieu d'une population immense. Pétersbourg, une grande capitale, devient pour lui un désert.

J'allai le voir; il fut touché jusqu'aux larmes de cette visite : « Je n'avais pas voulu, me dit-il en me serrant la main, « me présenter à votre porte et m'exposer à un nouvel affront, « qui m'aurait été plus sensible que tous les autres. J'ai bravé « mille fois la mort; aujourd'hui je la souhaite. » Son regard et ses armes, posées sur la table, me faisaient soupçonner un sinistre projet.

« Reprenez, lui dis-je, votre calme et votre courage. Ne « savez-vous pas que la vie humaine a ses orages, comme la « mer, et que la fortune est encore plus capricieuse que les « vents? Si, comme je l'espère, vous êtes innocent, bravez « cette bourrasque; si, par malheur, vous étiez coupable, « parlez-moi avec une pleine franchise, et je ferai tout ce qui « dépendra de moi pour vous soustraire, par une prompte « évasion, au péril qui vous menacerait. »

« Je vous jure sur mon honneur, répondit-il, que je suis « innocent et victime de la plus infâme calomnie. Voici le fait : « il est arrivé chez moi le matin, il y a peu de jours, une jeune « fille pour me demander si je pouvais lui donner quelque « linge, quelques dentelles à raccommoder; elle me faisait « d'assez vives et indécentes agaceries. Étonné de tant de har- « diesse à son âge, j'en eus pitié, je lui conseillai de ne pas en- « trer dans une si vile carrière; je lui donnai quelque argent « et je la congédiai. Mais elle s'obstina à rester.

« Impatienté de cette insistance, je la pris par la main et « je la mis à la porte; mais, au moment où cette porte s'ou- « vrait, la petite scélérate déchire ses manches, son fichu, « pousse de grands cris, se plaint que je l'ai outragée, et se « jette dans les bras d'une vieille femme qui se dit sa mère, et « qui sûrement n'était pas apostée là par hasard. La mère et « la fille font retentir la maison de leurs plaintes, sortent et « vont me dénoncer : vous savez tout. »

« Fort bien, repris-je, mais n'a-t-on pu vous apprendre les « noms de ces aventurières? — Le portier les connaît, me ré- « pondit-il ; voici leurs noms écrits, mais j'ignore leur demeure. « J'ai voulu promptement présenter un mémoire sur cette « ridicule affaire, d'abord au ministre, ensuite à l'impéra- « trice elle-même ; mais tout accès près d'eux m'a été in- « terdit. »

« Donnez-moi ce papier, lui dis-je ; reprenez votre fermeté « accoutumée ; rassurez-vous ; laissez-moi faire ; dans peu nous « nous reverrons. »

Dès que je fus rentré chez moi, je chargeai des agents discrets, adroits et sûrs, qui m'étaient dévoués, de prendre des informations sur ces femmes suspectes, et de découvrir quelle vie elles menaient. Je ne tardai pas à savoir que la vieille était une femme accoutumée à faire un vil trafic de jeunes personnes qu'elle faisait passer pour ses filles.

Lorsque je fus muni de tous les documents et attestations dont j'avais besoin, je courus les montrer à Paul Jones. « Vous « n'avez plus rien à craindre, lui dis-je ; les infâmes sont démas- « quées. Il n'est plus question que de dessiller les yeux de l'im- « pératrice, et de faire voir combien elle a été indignement « trompée ; mais c'est ce qui n'est pas très-facile : la vérité « trouve beaucoup de gens très-habiles pour l'arrêter aux « portes d'un palais, et les lettres dans lesquelles elle s'en- « ferme, sont, de toutes, celles qu'on intercepte avec le plus « d'art et de soin.

« Cependant, je sais que l'impératrice, qui ne l'ignore pas, « a défendu, sous des peines très-graves qu'on se permît d'ar- « rêter, d'ouvrir et de garder les lettres adressées à sa per- « sonne, et qui peuvent lui arriver par la poste : or, voici une « très-longue lettre que j'ai rédigée en votre nom pour elle ; « aucun détail n'y est omis, quoiqu'il y en ait de scabreux. « J'en suis fâché pour sa majesté impériale ; mais puisqu'elle « a écouté et cru la calomnie, il faut bien qu'elle lise avec pa-

« tience la justification. Copiez cette lettre, signez-la ; je m'en « charge. J'enverrai quelqu'un la mettre à la poste dans la « ville la plus voisine. Prenez courage ; croyez-moi, votre « triomphe n'est pas douteux. »

En effet, le paquet fut envoyé et mis à la poste ; l'impératrice le reçut ; et, après avoir lu ce mémoire pleinement justificatif et accompagné d'attestations irréfutables, elle s'emporta vivement contre les délateurs, révoqua ses ordres rigoureux, rappela Paul Jones à sa cour, et l'accueillit avec sa bienveillance accoutumée.

Ce brave marin jouit avec une fierté modeste d'une réparation qui lui était due, il crut très-peu aux compliments que lui prodiguaient sans pudeur une foule de gens qui l'avaient fui dans sa disgrâce, et quelque temps après, dégoûté d'un pays où le sort d'un homme peut être exposé à de telles humiliations, il demanda à l'impératrice, sous des prétextes de santé, un congé qu'elle lui accorda, ainsi qu'une honorable décoration et une pension convenable.

Il partit, après m'avoir exprimé sa reconnaissance pour le service que je lui avais rendu et son respect pour une souveraine qu'on pouvait induire en erreur, mais qui savait au moins réparer avec éclat une faute et une injustice.

Cette princesse venait de choisir un nouvel aide de camp pour remplacer Momonoff ; il se nommait Zouboff, et était officier dans un des régiments de la garde. On voudrait pouvoir passer sous silence cette continuité de faiblesses, prolongées même jusqu'à l'âge où elles ne trouvent plus d'excuses ; mais tel est le sort des souverains, il n'est point de vie privée pour eux ; leurs liaisons intimes et leurs sentiments ont une trop fréquente influence sur la politique, pour échapper à l'attention publique ; ils ne sauraient trop se le répéter, chaque journée de leur existence est une page de leur histoire.

Le nouveau favori s'était élevé sans que le prince Potemkin eût été consulté : chacun était curieux de savoir s'il se rangerait

au nombre des amis de ce prince, ou s'il oserait lutter contre son crédit.

Pour moi, qui ne le connaissais pas, je regrettais l'éloignement du comte Momonoff, qui s'était toujours montré fort zélé pour les intérêts de la France ; mais, peu de temps après, je vis qu'à cet égard rien n'était changé : Zouboff rechercha mon amitié avec empressement, et ne me cacha point qu'il agissait ainsi pour complaire à l'impératrice.

On reçut encore d'assez mauvaises nouvelles de Finlande : le général suédois Steding avait battu complétement le général Schultz à Pomala, et s'était emparé de son artillerie. Catherine me parut plus irritée qu'inquiète de cet échec.

Elle me parla avec beaucoup d'intérêt des affaires de France. « Votre tiers état, me dit-elle, élève de bien hautes « prétentions ; il excitera le ressentiment des deux autres ordres, « et cette discorde peut avoir des suites aussi longues que « dangereuses. Je crains que le roi ne se voie forcé à trop « de sacrifices, sans parvenir à satisfaire les passions. »

Je lui répondis « que, sans être exempt d'inquiétude, je « conservais encore beaucoup d'espérance, puisque le roi, aimé « de toute la nation, ne voulait que le bonheur public, et « qu'en général l'effervescence des peuples ne devient violente « et durable, que lorsqu'elle se trouve contrariée et comprimée « par un injuste abus de la force. »

Peu de jours après cet entretien, le vice-chancelier, m'ayant prié de me rendre promptement chez lui, m'apprit les événements qui s'étaient passés à Paris le 14 juillet. Il me dit « que « tout le peuple de la capitale s'était insurgé, et avait pris la « Bastille ; qu'on avait forcé le roi de venir à l'hôtel de ville « arborer la cocarde de l'insurrection ; que le désordre était « au comble ; enfin que partout on bravait les lois, on insultait « la noblesse, on pillait les châteaux.

Comme on ne m'avait rien écrit (suivant l'usage très-blâmable, selon moi, et pourtant suivi par beaucoup de ministres

dirigeants, dans la crainte de se compromettre), il m'était impossible de répondre d'une manière convenable, et de distinguer ce qu'il pouvait y avoir de vrai ou d'exagéré dans ces nouvelles.

Elles se répandirent avec rapidité, et furent très-diversement reçues, selon la condition et les sentiments de ceux auxquels elles parvenaient. A la cour, l'agitation fut vive, et le mécontentement général : dans la ville, l'effet fut tout contraire ; et, quoique la Bastille ne fût assurément menaçante pour aucun des habitants de Pétersbourg, je ne saurais exprimer l'enthousiasme qu'excitèrent parmi les négociants, les marchands, les bourgeois, et quelques jeunes gens d'une classe plus élevée, la chute de cette prison d'État, et ce premier triomphe d'une liberté orageuse.

Français, Russes, Danois, Allemands, Anglais, Hollandais, tous, dans les rues, se félicitaient, s'embrassaient, comme si on les eût délivrés d'une chaîne trop lourde qui pesât sur eux.

Cette folie, que j'ai peine encore à croire en la racontant, n'eut que quelques moments de durée : la crainte arrêta bientôt ce premier mouvement. Pétersbourg n'était pas un théâtre sur lequel on pût faire, sans dangers, éclater de pareils sentiments.

Bientôt on fut distrait de ces événements lointains, et les combats qui se livraient à peu de distance de la capitale absorbèrent toutes les attentions. Comme on avait fait mystère de la victoire de Steding et de ses détails, ils furent, ainsi que cela arrive toujours, connus malgré le gouvernement, et fort exagérés. Le ministère s'en alarma, et défendit, sous des peines sévères, de parler, dans les lieux publics, des affaires de la guerre de Suède.

La fortune cessa bientôt de se montrer infidèle pour Catherine : elle avait ordonné aux escadres de Tchitchakoff et de Kasilinoff de se réunir. La flotte suédoise s'y opposa. On combattit huit heures sans perte considérable des deux côtés ; mais

les Russes s'attribuèrent, avec raison, l'avantage de cette journée, puisque leur jonction fut faite.

Le prince de Nassau battit et mit en fuite vingt bâtiments suédois, dont plusieurs portaient des canons de vingt-quatre ; et, bravant le feu de tous les îlots fortifiés qui s'opposaient à sa marche, il franchit heureusement toutes les passes. Nous apprîmes aussi que le général Souwaroff et le prince de Cobourg avaient défait trente mille Turcs, pris Foczany, douze étendards et le camp des musulmans.

On recevait de tous côtés les lettres les plus alarmantes, relativement à nos troubles intérieurs, et comme je persistais à croire qu'un heureux accord terminerait ces dissensions, Catherine me dit: « Je le souhaite plus que personne ; mais « je ne commencerai à y croire que lorsque votre peuple « cessera de se livrer à des excès qui m'indignent. Au reste, je « vous avertis que les Anglais veulent se venger de leurs revers « en Amérique : s'ils vous attaquaient, cette nouvelle guerre « vous rendrait service, en attirant au dehors le feu qui vous « tourmente. »

L'impératrice, en finissant cet entretien, se montra très-satisfaite de voir MM. de Saint-Priest et de Montmorin près du roi. « Leur sagesse, me dit-elle, m'inspire une grande con- « fiance. »

A peu près dans le même temps, je sus, par une voie sûre et secrète, les nouvelles tentatives que faisait le prince Potemkin pour changer ma position : il avait écrit à l'impératrice, qu'il n'était pas d'une bonne politique d'appeler presque toujours exclusivement près de sa personne les ministres de Vienne et de Versailles ; que cette préférence donnait de l'humeur aux autres cours, et que, vu l'état d'inaction où nous réduisaient nos troubles, il était prudent de ménager l'Angleterre. Mais Catherine, sourde à ces représentations et ferme dans ses sentiments, ne voulut point admettre M. Whitworth dans son intimité.

Un incident assez singulier surprit alors et mécontenta notre gouvernement : M. de Choiseul avait obtenu que la Porte remît M. de Bulgakoff entre ses mains. Le ministre russe ne voulut point sortir ainsi de prison ; il demandait que son élargissement fût une satisfaction directe et solennelle faite à la Russie.

C'était, selon moi, un noble procédé. M. de Montmorin, qui le regardait comme un manque d'égards pour la France et pour notre ambassadeur, espérait que je ferais partager son opinion et son mécontentement au cabinet russe ; mais je ne pus réaliser cette espérance ; il m'aurait été trop difficile d'agir avec quelque succès contre un homme dont j'approuvais la conduite.

L'impératrice eut bientôt un nouveau motif de s'applaudir des preuves de confiance qu'elle avait données au prince de Nassau : cet aventureux guerrier remportait, sur les mers du Nord, des palmes non moins brillantes que celles dont il s'était paré dans le Liman. Profitant habilement de l'imprudence commise par le roi de Suède, qui s'avançait toujours sans assurer sa retraite et ses communications, il attaqua la flotte suédoise à l'embouchure de la Kimen, et remporta sur elle une victoire signalée.

Le combat dura quatorze heures, depuis le matin jusqu'à une heure après minuit. Les Suédois furent mis en fuite; Nassau s'empara du vaisseau amiral, de quatre autres bâtiments portant quarante canons, d'un *cutter* et de trois galères ; il fit prisonniers quarante officiers, treize cents matelots ou soldats, et coula bas plusieurs bâtiments embossés près des îles.

L'amiral suédois se vit contraint de se sauver sur un yacht. Dans cette glorieuse action la garde impériale accrut sa renommée, et le chevalier de Litta fut cité glorieusement.

Nassau, débarqué ensuite avec six mille hommes, marcha rapidement dans l'espoir de couper toute retraite au roi de

Suède : mais ce prince, menacé par trois autres corps russes, qui l'attaquaient de front et sur les flancs, avait abandonné à la hâte le poste d'Egfort. Nassau le poursuivit, atteignit son arrière-garde, lui prit cinq cents hommes, une partie de ses munitions et ses bagages. Pendant ce temps, sa flottille, poursuivant ses avantages, détruisit encore quarante bâtiments suédois.

Dans ces journées si heureuses pour Nassau, il fit une grande perte, et éprouva un vif chagrin : M. de Varage, officier distingué de notre marine, dirigeait, par ses sages et habiles conseils, le bouillant courage du prince; cet intrépide marin, étant débarqué et poursuivant avec trop d'ardeur les troupes de Gustave, fut tué par des Bashkirs, horde de sauvages qui déparent l'armée russe plus qu'ils ne la servent; ces Barbares avaient pris M. de Varage pour un Suédois.

Nassau, remonté sur ses galères, voulait poursuivre le roi jusqu'à Louisa; mais un coup de vent dispersa sa flotte, qui rentra victorieuse dans le port de Cronstadt, avec ses prises nombreuses et ses honorables trophées.

Au commencement de cette campagne, Gustave III, toujours chevaleresque, se souvenant d'avoir vu plusieurs fois, en France et à Spa, le prince de Nassau, qui l'avait frappé par son amour pour les combats et pour la gloire, lui avait écrit une lettre pleine de courtoisie. « J'avais cru, lui disait-il, d'après nos derniers entretiens, que j'aurais le plaisir de recevoir l'offre de votre épée; mais, puisqu'à mon grand regret, vous allez combattre contre moi, je me flatte au moins de conquérir, sur les champs de bataille, l'estime d'un tel adversaire. »

La fortune changea promptement ces obligeantes dispositions; et lorsque le roi connut la relation très-véridique, publiée par l'impératrice sur la victoire des Russes, son amour-propre blessé lui faisant oublier sa modération ordinaire, il y répondit par une autre relation, dans laquelle il s'efforçait d'atténuer ses pertes et les avantages remportés sur lui.

Le prince de Nassau lui écrivit à ce sujet la lettre suivante, qui ma paru trop piquante pour ne pas la rappeler ici.

LETTRE DU PRINCE DE NASSAU,

A S. M. GUSTAVE III, ROI DE SUÈDE.

Pétersbourg, 20 septembre 1789.

« SIRE,

« Lorsque Votre Majesté me fit dernièrement l'honneur de « m'écrire, elle me dit *qu'elle s'adressait à un chevalier qui « cherchait partout la gloire et l'honneur*. Je chercherai cer- « tainement, Sire, toute ma vie, à justifier l'opinion de Votre « Majesté; mais, lorsqu'on cherche l'honneur, on ne souffre « rien de ce qui peut faire soupçonner la loyauté, et l'on n'a- « vance rien qui ne soit vrai, et qui ne puisse se soutenir et se « prouver à la face de l'univers.

« C'est ce sentiment qui m'a fait lire avec indignation, dans « la Gazette d'Hambourg, une prétendue relation du combat « que j'ai eu l'honneur de soutenir contre la flotte des galères « de Votre Majesté.

« Cette relation, Sire, paraît démentir la mienne; elle est, « en plusieurs points, absolument contraire à la vérité, et « j'ai été surpris qu'on ai eu l'audace de mettre un nom aussi « respectable que celui de Votre Majesté au bas d'un écrit « rempli d'erreurs et de fausseté.

« J'espère que Votre Majesté en aura été irritée comme moi, « et qu'elle ne me refusera pas de la faire supprimer et de « rendre hommage à la vérité; si, contre toute vraisemblance, « Votre Majesté avait autorisé la publication d'une relation si « inexacte, je croirais qu'elle a été criminellement trompée « par les rapports qu'elle a reçus, et sa loyauté, la première « vertu des rois, l'engagerait sans doute à désavouer et à punir « les officiers qui lui auraient rendu ce compte infidèle.

« Je joins à cette lettre la réfutation de cette inconcevable « relation, dont j'ai relevé toutes les erreurs. Mon honneur est « garant de la vérité de ce que j'avance. J'ai pour témoins les « prisonniers que nous avons faits, les vaisseaux dont nous « nous sommes emparés, la flotte que je commandais, et qui, « loin d'être maltraitée, a tenu tout entière la mer dix-huit « jours après le combat, a croisé sans obstacles à douze verstes « de Louisa, et ne s'est retirée qu'après avoir essuyé le coup « de vent du 12 septembre. Une partie de cette escadre est « encore en mer, et serait prête à livrer de nouveaux combats ; « mais elle ne rencontre plus de combattants.

« Je suis persuadé que Votre Majesté connaît trop bien les « lois de l'honneur, pour ne pas approuver la chaleur avec la- « quelle je défends le mien, que je croirais blessé, si l'on pou- « vait douter un instant de l'exactitude des relations que j'ai « faites, et que Sa Majesté l'impératrice a permis de publier.

« Les mêmes motifs qui m'ont dicté cette lettre, me font un « devoir de la rendre publique ; et la réponse que j'espère, « m'autorisera sans doute à répéter aussi publiquement les « assurances du très-profond respect que j'ai voué à Votre Ma- « jesté, et avec lequel j'ai l'honneur d'être,

« Sire,

« De Votre Majesté, le, etc. »

Si Gustave montrait tant de dépit de sa défaite, l'impératrice n'était pas complétement satisfaite de sa victoire; elle disait que, sans les fautes commises par Poushkin, le roi de Suède, que le prince de Nassau débordait, n'aurait pu lui échapper. Elle m'en parla dans ce sens, et me fit aussi quelques reproches sur la conduite de notre cabinet, qu'elle accusait d'engager secrètement l'Angleterre à ne pas souffrir que le roi de Suède fût écrasé.

Je l'assurai que c'était une fable, puisque nous savions fort

bien qu'elle ne désirait qu'une paix prompte et une satisfaction modérée.

« Cela est vrai, me dit-elle ; mais tout le monde ne le croit « pas. Au reste, songez bien que, si vous voulez ménager les « partis les plus opposés, vous finirez par être livrés à vos en- « nemis et abandonnés par vos amis. »

Cette princesse me parla aussi du refus qu'avait fait M. de Bulgakoff d'être élargi par l'intervention de la France. « S'il « en était ainsi, ajouta-t-elle, je le blâmerais ; mais, s'il se trouve « qu'on ne lui ait proposé qu'une évasion, j'approuverai sa con- « duite. »

Un courrier du prince Potemkin vint, à cette époque, terminer toutes les inquiétudes de Catherine sur l'issue de cette campagne. Il lui mandait que le prince de Cobourg et Souwaroff venaient de livrer bataille au grand vizir, et de le battre complétement.

On avait pris aux Turcs leur camp, cinquante étendards, quatre-vingts canons ; six mille Turcs étaient restés sur le champ de bataille. Le général russe Ribas avait enlevé aux musulmans le fort Atgibey. D'un autre côté on apprit que le capitan-pacha, défait et poursuivi par le prince Repnin, s'était enfermé dans Ismaïl. Pendant ce temps, Potemkin et Anhalt battaient le beglier-bey de Romélie, et lui tuaient six cents hommes.

Vers la même époque, les Autrichiens investirent Belgrade, qui fut prise peu de temps après ; mais je n'appris cette nouvelle qu'après mon départ de Russie.

Les progrès des lumières et de la liberté ont certainement fait faire de grands pas à la raison humaine ; mais aussi, dans sa route, n'a-t-elle rien perdu? Moi, qui ne suis pas un de ces opiniâtres prôneurs de ce bon vieux temps qui n'est plus, je ne puis m'empêcher de regretter ce bon goût, cette grâce, cette fleur d'enjouement et d'urbanité, qui chassaient de la société tout ennui, en permettant au bon sens de sourire, et à la sagesse de se parer. Aujourd'hui beaucoup de gens ressemblent à un propriétaire morose qui, ne songeant qu'à l'utile, bannirait

de son jardin les fleurs, et ne voudrait y voir que du blé, des foins et des fruits.

Nous étions à la fin de septembre : on pouvait regarder comme terminées les campagnes du sud et du nord. Il était évident que le roi de Suède, trop animé du désir de réparer son nouvel échec, et comptant sur l'appui des Prussiens, ne songerait pas de longtemps à la paix.

Je savais de M. de Choiseul que le sultan Sélim, loin de prêter l'oreille à ses propositions pacifiques, n'écoutait que les conseils hostiles de l'Angleterre et de la Prusse.

Ainsi, ayant obtenu tout ce que je pouvais désirer de la cour de Russie, un traité de commerce, l'acceptation de notre médiation, et la promesse de signer la quadruple alliance dès que notre gouvernement s'y déterminerait, il ne me restait plus d'autre rôle à remplir à Pétersbourg que celui d'observateur, dont un chargé d'affaires pouvait s'acquitter aussi bien que moi.

Mes préparatifs furent prompts : je présentai aux ministres mon secrétaire de légation, M. Genet, comme chargé d'affaires ; je rédigeai et je lui laissai une instruction, dans laquelle je ne négligeai rien de ce qui pourrait diriger sa conduite et rendre son travail plus facile ; enfin je pris congé de l'impératrice, et certes cette audience m'aurait profondément affligé, si j'avais cru voir cette princesse pour la dernière fois ; mais je m'absentais par congé, et j'espérais revenir dans peu de mois près d'elle.

Elle daigna me montrer quelques regrets de mon départ, et me parla beaucoup des affaires de France : « Dites au roi, ajouta-« t-elle, combien je fais de vœux pour son bonheur. Je souhaite « que sa bonté soit récompensée comme elle le mérite, que ses « plans réussissent, qu'il voie cesser les maux dont son cœur « est affligé, et que la France recouvre bientôt sa tranquillité, « sa force et sa prépondérance. Je suis bien sûre que celle-ci « me sera favorable, et ne le deviendra jamais pour mes en-« nemis.

« Je vous vois partir avec peine : vous feriez mieux de rester

« près de moi, et de ne pas aller chercher des orages dont vous « ne prévoyez peut-être pas toute l'étendue. Votre penchant « pour la nouvelle philosophie et pour la liberté vous portera « probablement à soutenir la cause populaire ; j'en serai fâchée, « car moi je resterai aristocrate, c'est mon métier : songez-y, « vous allez trouver la France bien enfiévrée et bien malade. »

« Je le crains, Madame, lui répondis-je ; mais c'est ce qui « me fait un devoir d'y retourner. »

Elle me retint à dîner, et me combla de marques de bonté qui me rendirent cette séparation très-pénible. Je me hâtai de faire mes adieux à plusieurs personnes que je n'oublierai jamais, et qui m'avaient, pendant cinq années, traité moins en étranger qu'en compatriote et en ami.

Le 11 octobre 1789, je partis de Pétersbourg, et j'allai à Katschina pour prendre congé du grand-duc et de la grande-duchesse. Je ne croyais y rester qu'une heure ; mais, l'essieu de ma voiture s'étant cassé, leurs altesses impériales me pressèrent obligeamment de m'arrêter deux jours chez elles.

Le grand-duc Paul Pétrowitz joignait malheureusement à beaucoup d'esprit et de connaissances l'humeur la plus inquiète, la plus méfiante, et le caractère le plus mobile ; souvent affable jusqu'à la familiarité, et plus souvent hautain, despotique et dur, jamais peut-être on ne vit un homme plus léger, plus craintif, plus capricieux, enfin moins capable de faire le bonheur des autres ni le sien.

Son règne le prouva : ce ne fut point par méchanceté qu'il exerça tant d'injustices, et qu'il disgracia ou exila tant de personnes ; c'était par une sorte de maladie d'esprit. Il tourmentait tous ceux qui l'approchaient, parce qu'il se tourmentait sans cesse lui-même. Le trône lui semblait toujours environné de précipices. La peur troubla son jugement : à force de craindre des périls imaginaires, il en fit naître de réels ; car un monarque inspire tôt ou tard la méfiance qu'il montre, et la terreur qu'il éprouve.

Depuis, un de mes collègues à la chambre des pairs, qui se trouvait à Pétersbourg lorsque Paul régnait, m'a cité de lui des paroles qui portent l'empreinte la plus énergique de son caractère despotique : ayant permis au général Dumouriez de venir fréquemment le voir, et ce général ayant passé un jour sans se rendre au palais, l'empereur, dès qu'il le vit, lui demanda s'il avait été malade.

« Non, Sire, répondit Dumouriez; mais une personne des « plus considérables de votre cour m'ayant invité à dîner, je « n'ai pas cru pouvoir me dispenser de me rendre à cette invi- « tation. »

« Apprenez, Monsieur, répliqua l'empereur d'un ton sévère, « qu'il n'y a de considérable ici que la personne à laquelle je « parle, et pendant le temps que je lui parle. » Peut-on pousser plus loin l'orgueil de la puissance et le mépris pour les hommes!

Ce prince, dans les premiers moments de mon arrivée en Russie, m'avait témoigné, comme je crois l'avoir déjà dit, une affection si vive qu'elle ressemblait à de l'engouement. Ce penchant eut peu de durée; il se refroidit pour moi, dès qu'il me vit honoré des bontés et de l'intimité de l'impératrice sa mère.

Depuis fort longtemps il ne me montrait plus aucun désir de me rapprocher de lui; mais, à l'instant de mon départ, un nouveau caprice me valut un retour de confiance. Il m'entretint presque exclusivement, et pendant plusieurs heures, de ses prétendus griefs contre l'impératrice et contre le prince Potemkin, des désagréments de sa position; de la peur qu'on avait de lui, et du triste sort que lui préparait une cour accoutumée à ne vouloir, à ne supporter que le règne des femmes : la déplorable fin de son père l'épouvantait; il y songeait sans cesse, c'était son idée fixe.

En vain je lui dis que ses préventions le trompaient; que sa mère, loin de le craindre, le laissait constamment tenir sa cour comme il le voulait, et garder même près de lui, à peu de distance de Czarskozélo, deux bataillons dont il nommait les of-

ficiers, et qu'il disciplinait, armait et habillait à son gré, tandis qu'elle, sans nulle défiance, elle n'avait près de sa personne qu'une seule compagnie de sa garde.

« Si cette princesse, Monseigneur, lui disais-je, ne vous ap-
« pelle pas dans les conseils, et ne vous donne aucune part
« dans les affaires, permettez-moi de vous faire observer qu'il
« lui serait bien difficile d'agir autrement, lorsqu'elle sait que
« vous blâmez ses penchants, ses liaisons, son système d'ad-
« ministration et sa conduite politique. Quant aux malheurs que
« vous craignez pour l'avenir, croyez-moi, c'est en les redou-
« tant qu'on les appelle; élevez-vous au-dessus d'eux, ils dis-
« paraîtront. »

Je ne le persuadai pas, et, par toutes sortes de récriminations contre les ministres et les autres personnes honorées de la confiance de l'impératrice, il s'efforçait de me prouver que, malgré mon séjour de cinq années en Russie, je ne la connaissais que très-imparfaitement.

« Enfin, me dit-il une fois, expliquez-moi pourquoi, dans
« les autres monarchies de l'Europe, les souverains règnent
« et se succèdent avec tranquillité, tandis que le trône de Russie
« est si souvent ensanglanté? »

« La cause de toutes ces catastrophes, Monseigneur, lui ré-
« pondis-je, me paraît assez facile à trouver, et sans doute elle
« n'a pu vous échapper : partout ailleurs l'hérédité du sceptre
« de mâle en mâle assure le repos des peuples et la tranquillité
« des rois. C'est la différence capitale qui existe entre les an-
« tiques monarchies asiatiques, romaines, grecques, barbares,
« et les monarchies modernes; peut-être même doit-on les
« progrès de la civilisation à cette stabilité. Ici, au contraire,
« rien à cet égard n'est réglé, tout est douteux; et le souverain
« se choisit, comme il le veut, un successeur : ce qui doit être
« une source continuelle d'espérances ambitieuses, d'intrigues
« et de conspirations. »

« J'en conviens, répliqua-t-il; mais que voulez-vous? ici

« c'est une longue habitude, un usage consacré ; et un si grand « changement ne pourrait s'opérer sans péril pour celui qui « voudrait le tenter; car, je vous le répète, les Russes aiment « mieux voir sur le trône une robe qu'un uniforme. »

« Il me semble pourtant, Monseigneur, repris-je, que cette « heureuse révolution pourrait se faire à quelqu'une des grandes « époques d'un nouveau règne, telles qu'une entrée solennelle, « un couronnement, où les peuples sont disposés à la confiance, « à la joie, à l'espérance. »

« Oui, je le conçois, dit-il en m'embrassant; cela pourrait « se hasarder : il faudra y réfléchir. »

Je n'y pensai plus, et il n'y songea peut-être pas davantage. Cependant, lorsque, quelques années après, Paul, monté sur le trône, établit, comme loi fondamentale, la succession héréditaire au trône de mâle en mâle et par ordre de primogéniture, il me vint dans l'idée que cet entretien avait pu contribuer à faire dans la législation russe ce mémorable changement.

J'eus beaucoup à me louer de l'accueil gracieux que me fit madame la grande-duchesse; il suffisait alors de la connaître pour éprouver, en la voyant et en l'écoutant, un vif attrait et un attachement respectueux.

Je pris congé de leurs altesses, je partis, et comme j'étais impatient d'abréger mon voyage, je courus nuit et jour, sans m'arrêter, jusqu'à Varsovie.

Quand même je n'aurais eu aucune nouvelle des mouvements excités en Pologne, depuis dix-huit mois, par le désir de recouvrer la liberté, et par les promesses séduisantes du roi de Prusse, j'aurais pu, en traversant une assez grande partie de ce royaume, connaître, par le mouvement général, la fermentation qui agitait alors les esprits de tous les habitants de cette malheureuse contrée.

Les paysans seuls conservaient cet air morne, cette physionomie sans expression, cette immobile apathie, triste et cons-

tant caractère de la servitude, silencieuse stagnation qu'il plaît aux partisans du pouvoir absolu ou de l'oligarchie d'appeler *ordre* et *repos*.

Mais, sur toutes les routes, on voyait une foule de gentilshommes, à cheval ou en voiture, courir, se croiser dans tous les sens. Au milieu des villes et sur les places publiques, ils se réunissaient, se parlaient avec feu. Tout annonçait la plus grande agitation; et comme cette effervescence offrait aux spéculations des chances nouvelles, les juifs, nombreux et redoutables vampires de la Pologne, fourmillaient et montraient plus d'activité que jamais.

Ce fut surtout à Varsovie que la singularité de ce grand spectacle me frappa le plus vivement; au lieu de ces sociétés aimables et paisibles que j'y avais laissées, de ces réunions où brillaient Joseph, Ignace, et Stanislas Potocki, Czartoryski, Malachowski, Sapiéha, Matuszéwitz, Mostowski, Zablocki, tant de belles et spirituelles dames, ornements de la cour polonaise, et de ces cercles où l'on ne traitait que des questions de morale, de sentiment et de littérature, je ne vis plus que des conciliabules politiques, et je n'entendis que de vives discussions, trop souvent aigries par la chaleur des opinions opposées.

La nation, longtemps courbée sous le joug de trois puissances qui avaient envahi une partie de son territoire, et presque anéanti sa liberté, semblait s'être redressée tout entière; elle avait repris son caractère antique.

Je revoyais la fierté du temps des Jagellons : c'était la même ardeur belliqueuse, la même turbulence, la même passion pour l'indépendance et le même mépris des orages qu'elle excite, enfin cet esprit chevaleresque, seul avantage de ce système féodal qui tombait alors partout en ruines, et dont on ne rencontrait plus de vestiges que dans les cours de la Germanie et dans les forêts des Sarmates.

A peine pouvais-je reconnaître les Polonais : leurs occupa-

tions, leurs costumes, leur langage, tout était changé ; ces guerriers ardents, dépouillés des habits modernes qui rappelaient leur humiliation, avaient repris leurs toques, leurs plumes, leurs longues robes, leurs moustaches militaires, leurs sabres brillants. Toutes les dames, enflammant leur courage, avaient coupé elles-mêmes la chevelure de leurs époux, de leurs fils, et brodé leurs écharpes, ainsi que leurs riches ceintures.

L'ambassadeur russe, naguère entouré de courtisans, vivait seul et presque isolé dans son palais. Celui de Stanislas-Auguste ressemblait plus à un quartier général du temps de Sobieski, qu'à une cour. Cependant ce prince infortuné ne partageait pas l'ivresse générale ; s'il était privé de la force de caractère si nécessaire au milieu des circonstances orageuses de cette époque, il ne manquait ni d'esprit, ni de lumières, ni de pénétration.

La résurrection de la liberté, dont se flattait son impétueuse nation, lui paraissait un songe, une chimère ; il n'oubliait pas que les Polonais, restés fort en arrière des autres peuples, n'avaient ni discipline, ni infanterie, ni forteresse, qu'ils manquaient d'argent, et de cette industrie agricole ou commerciale qui en fournit.

Ce prince croyait que l'embarras des deux cours impériales serait passager ; il savait que les promesses illusoires du roi de Prusse n'avaient d'autre but que celui de s'agrandir ; enfin il prévoyait que les trois oppresseurs de la Pologne, après de courts débats, se réconcilieraient aux dépens de ce pays sans défense, dont ils consommeraient le démembrement et la ruine.

Ainsi Stanislas-Auguste, trop éclairé pour ne pas apercevoir le précipice, et trop faible pour résister au torrent qu'il s'était efforcé vainement de ralentir, s'y laissait entraîner malgré lui.

Dès que le roi sut mon arrivée, il m'invita à venir chez lui, s'enferma avec moi dans son cabinet, et me fit le plus triste tableau de sa déplorable position. « Eh bien ! Monsieur le Comte, « me dit ce prince, vous retrouvez la Pologne dans une posi-

« tion toute différente de celle où vous l'aviez laissée à la fin « de 1784; mes compatriotes ont passé avec promptitude de « l'abattement à l'espérance, et d'une dépendance craintive à « la témérité. Que dit-on à Pétersbourg de cette révolution « imprévue, et qu'en pensez-vous? »

« Vous devez savoir, Sire, lui répondis-je, que l'impératrice « en est aussi mécontente qu'étonnée; son humeur aurait même « éclaté, si elle n'avait pas craint, en se laissant aller à ce pre- « mier mouvement, de donner un prétexte de guerre aux « Prussiens et aux Anglais, qu'elle croit trop disposés à se « joindre aux Turcs et aux Suédois pour abaisser sa puissance; « et comme on avait ici reçu, avec un dédain fort choquant « pour elle, ses offres de garantie, d'alliance et d'amitié, je « vous avoue que nous avons eu beaucoup de peine, le comte « de Cobentzel et moi, à la calmer et à lui faire adopter les « conseils modérés que lui donnaient l'empereur et le roi de « France.

« Quant à moi, je ne suis pas surpris qu'après une si longue « oppression, les Polonais aient saisi avec ardeur la première « circonstance favorable pour recouvrer leur indépendance. Ce « n'est point de leur imagination, c'est du fond de leur cœur « que part ce cri de *liberté*, qui retentit partout. Il n'est pas « nécessaire même de l'écouter pour l'entendre; avant qu'ils « parlent, on lit ce mot de *liberté* dans leur démarche, « dans leur maintien, dans leurs regards et sur tous leurs « traits.

« Mais ce qui m'étonne, c'est qu'ils aient secoué si ouver- « tement leur joug, avant d'avoir organisé les forces, ras- « semblé l'argent et préparé tous les moyens nécessaires « pour soutenir une si généreuse résolution. D'ailleurs, ils ne « pourraient jamais résister aux trois grandes puissances qui « les environnent, et il me semble que, forcés de chercher « parmi elles un appui, ils ont choisi le moins fort, le moins sûr « et le moins désintéressé; car des informations, que je crois

« certaines, me prouvent que le seul but de Frédéric-Guillaume,
« en offrant sa protection à la Pologne, est de s'assurer la pos-
« session de Dantzick et de Thorn. »

« Vous avez raison, me dit le roi, et je partage votre opi-
« nion sur tous les points ; mais il m'est impossible de faire
« comprendre ces vérités à des âmes ulcérées, à des esprits
« passionnés. Après le malheureux démembrement de ce pays,
« l'Autriche et la Prusse ayant laissé à l'impératrice le triste
« honneur de nous surveiller et de nous maintenir dans un
« état de dépendance, c'est à elle seule que les Polonais ont
« attribué tous leurs malheurs ; c'est contre elle que se sont
« réunis tous les ressentiments. La conduite de ses troupes,
« le ton insultant de quelques jeunes officiers, la hauteur into-
« lérable des ambassadeurs de Russie, ont excité contre les
« Russes une haine dont l'explosion est d'autant plus violente,
« qu'on s'est vu plus longtemps forcé de la comprimer.

« Lorsque je vis Catherine II à Kanieff, elle me parut très-
« déterminée à réparer ses torts, à nous soutenir franchement,
« et même, en améliorant notre sort, à garantir pour un long
« avenir notre sécurité. Je la crus, et je revins ici, rempli
« d'espoir.

« Aussi, dès que les Turcs et les Suédois lui eurent déclaré
« la guerre, répondant à ses avances, et lui rappelant ses
« promesses, je l'engageai à nous proposer un traité d'alliance :
« elle s'y résolut avec empressement Le comte de Stackelberg
« m'en fit la proposition officielle ; elle fut communiquée à la
« diète, et je l'appuyai par tous les arguments qui me sem-
« blaient les plus propres à convaincre les esprits de son utilité.

« J'échouai dans cette tentative : les intrigues et l'activité
« des ministres du roi de Prusse flattèrent, trompèrent et en-
« flammèrent les passions. Luchesini surtout, rejetant comme
« des calomnies ce qu'on disait des vues intéressées du roi de
« Prusse, persuadait trop facilement, à des esprits déjà pré-
« venus, que Frédéric-Guillaume, cherchant une gloire noble

« et pure, voulait garantir l'Europe de l'ambition des Russes,
« et ne formait d'autre désir que celui d'opposer une forte
« barrière à cette puissance conquérante, en rendant à la Po-
« logne son indépendance et sa liberté.

« L'envoyé d'Angleterre parlait dans le même sens, et fai-
« sait espérer un armement anglais en faveur des Suédois.
« D'un autre côté, le roi de Prusse ayant protesté contre l'al-
« liance proposée, l'impératrice n'y persista plus, et me fit
« même assez de tort en m'attribuant l'idée première de ce
« projet, qui éprouvait dans la diète une si vive opposition.

« Vous savez le reste : sans garder aucunes mesures, on a
« aboli le conseil permanent ; on veut changer en totalité la
« forme du gouvernement garantie par Catherine. On a exigé
« le rappel des troupes russes ; on ne montre aucun égard
« pour les protestations de l'ambassadeur de Russie : il est
« même question d'un projet d'alliance entre l'Angleterre, la
« Prusse, la Hollande, la Turquie, la Suède et la Pologne.

« Voilà où nous en sommes, et je me vois contraint, pour
« ne pas perdre totalement l'affection et la confiance de ma na-
« tion, de la suivre dans une marche imprudente, qui pourra
« peut-être plus tard consommer notre ruine. »

« Je puis, Sire, répliquai-je, vous donner une preuve de la
« sincérité des intentions que vous montrait l'impératrice : vous
« n'ignorez pas qu'elle a voulu et voudrait encore conclure
« avec nous, l'empereur et l'Espagne, une quadruple alliance,
« qui pût servir de frein aux desseins inquiétants de la ligue
« anglo-prussienne ; eh bien ! dans tous les projets que son mi-
« nistère m'a communiqués, une des principales dispositions
« a toujours été la garantie de l'intégrité du territoire de la Po-
« logne et de son indépendance. Mais je pense que cette prin-
« cesse, n'ayant point attendu la conclusion de cette alliance,
« qui aurait ouvert les yeux de beaucoup de gens, a commis
« une faute en vous proposant un traité partiel et prématuré,
« qui n'a fait qu'aigrir et irriter les esprits. »

« Je le crois, reprit Stanislas ; mais, quand on ne peut pas « faire le bien, il faut au moins s'efforcer d'atténuer le mal. Je « sais que vous êtes lié d'amitié avec plusieurs membres de l'op- « position ; vous les verrez, et vous me rendrez un vrai service « si vous pouvez parvenir à leur faire comprendre que, relati- « vement à nos intérêts politiques et commerciaux, la Russie « nous est moins contraire que la Prusse ; qu'elle serait une en- « nemie beaucoup plus redoutable, et qu'il est par conséquent « très-essentiel pour nous, au lieu de provoquer son courroux, « de vivre avec elle en bonne intelligence ; enfin que ce serait « le seul moyen d'augmenter nos forces et d'effectuer sans « obstacle notre régénération. »

Je le lui promis, mais sans aucun espoir probable de succès : en effet, ayant parlé dans ce sens à quelques Polonais, je les trouvai si exaspérés, qu'à peine ils pouvaient m'écouter de sang-froid

Ignace Potocki seul, l'un des hommes les plus éloquents et les plus éclairés de ce pays, parut me comprendre. « Vous « pouvez avoir raison, me dit-il ; mais il est trop tard : le « sort en est jeté ; et d'ailleurs, quand je me déciderais à suivre « vos conseils, je ne ferais que me perdre, sans nécessité, dans « l'esprit de mes concitoyens. Croyez-moi, cette opinion est à « présent si générale, si forte, si passionnée, qu'on ne peut « parler de la Russie à un Polonais sans le voir à la fois « pâlir de crainte et frémir de colère ; moi-même je n'ai pu « vous écouter sans être vivement ému. Le seul nom de *Russe* « suffit pour nous rappeler la perte de notre liberté, de nos « lois, de notre gloire, et tous les outrages auxquels notre « honneur et nos familles se sont vus si longtemps en « proie. »

On conçoit bien que je ne hasardai plus des insinuations sans utilité et qu'on était si peu disposé à accueillir. Je sus même que certaines personnes malveillantes, ayant eu connaissance de ces conversations, m'avaient représenté comme un ami ar-

dent des Russes, chargé des instructions secrètes de l'impératrice; enfin, comme je voulais aller le lendemain à la diète, on chercha à m'en détourner, en me prévenant d'une intrigue ourdie pour m'y faire éprouver un désagrément public.

Je fis peu de cas de cet avis; j'y allai, et la tribune où l'on me plaça fut bientôt remplie de personnages distingués, tant du parti du roi que de celui de l'opposition : leur réunion autour de moi aurait suffi pour imposer à la malveillance, dans le cas même où elle eût existé.

Le spectacle que m'offrait cette assemblée polonaise me frappa singulièrement : le costume presque asiatique des membres qui la composaient, la fierté de leurs regards, la vivacité de leurs gestes, le bruit de ces sabres traînant sur le plancher, et qui ne rappelaient que trop les temps d'orages, dans lesquels on avait vu si souvent les glaives tirés interrompre les délibérations; tout semblait me persuader que, remontant à des siècles reculés, je me trouvais au milieu de ces anciens Polonais, si fréquemment vainqueurs des Turcs, des Moscovites et des princes de la Germanie. Je regrettais de ne pouvoir comprendre les orateurs qui se succédaient, et dont plusieurs, par leur éloquence, semblaient faire une grande impression sur les esprits.

Le soir, étant retourné chez le roi, j'appris les tristes événements qui s'étaient passés à Versailles les 5 et 6 d'octobre; des versions différentes altéraient plus ou moins ces nouvelles : les unes disaient que la reine avait couru le plus imminent danger, qu'on avait massacré un grand nombre de gardes du corps, que l'assemblée nationale s'était vue envahie par des brigands; d'autres, que des troupes et des gardes ayant, dans une orgie, foulé aux pieds la cocarde nationale et annoncé hautement des projets de contre-révolution, le peuple de Paris, furieux, s'était porté à Versailles, avait assailli le palais et contraint le monarque à le suivre prisonnier dans la capitale; quelques-unes enfin, moins alarmantes, ne parlaient que de

quelques excès commis pendant la nuit, et promptement réprimés par la garde nationale.

Il est facile de concevoir quelles inquiétudes, et à une telle distance, me donnaient des bruits si variés et tous funestes; je résolus donc de hâter mon départ, et je me mis en route dès le lendemain.

Le soir, tandis que mes gens faisaient leurs préparatifs pour le voyage, me trouvant seul dans ma chambre, assis devant mon feu, et occupé à lire, j'entends tout à coup un léger bruit derrière mon fauteuil; je me retourne, et je vois un grand personnage en longue robe brune, avec une riche ceinture, des bottes rouges, une toque fourrée, un long sabre, et tenant dans chaque main un pistolet dirigé vers moi.

Ma surprise fut vive, mais courte, et bientôt j'éclatai de rire en reconnaissant sous ce costume, et avec ces longues moustaches, les yeux noirs, vifs et gais, du grand général Branitski, neveu du prince Potemkin.

« Ma foi, mon cher, me dit-il, d'après ce qu'on nous écrit, « il y a un terrible vacarme dans votre pays. Notre agitation « ici n'est qu'une bagatelle. Vos assemblées sont plus ora- « geuses qu'une diète polonaise, et comme on ne sait ce qui « peut arriver dans un royaume en combustion, voilà deux « compagnons de voyage que je vous offre; je voudrais qu'ils « fussent plus riches, mais je puis vous assurer qu'ils sont « très-bons. »

Branitski avait tort, car ses pistolets étaient magnifiques; je reçus ce présent avec autant de cordialité qu'il m'était offert. Depuis, un comité révolutionnaire m'en dépouilla, sans que je pusse les essayer contre lui, comme je l'aurais souhaité.

Après un court entretien arrosé par quelques verres de vin de Tokai, que Branitski aimait plus qu'assez, nous nous séparâmes. Je partis au point du jour, fort préoccupé des tristes nouvelles que je venais de recevoir.

M. le marquis de Noailles, notre ambassadeur à Vienne,

m'avait offert un logement chez lui ; je l'acceptai. Je le trouvai consterné des nouvelles qu'on lui avait mandées de Versailles.

Depuis longtemps les velléités politiques de notre ministère, ses indécisions, la marche audacieuse de nos rivaux, les mouvements rapides de notre révolution, et les présages d'un embrasement général en Europe, lui inspiraient de vives alarmes.

Il me confia tous les tristes pressentiments qui agitaient son esprit ; la ruine de la France lui semblait certaine. J'éprouvais aussi quelques inquiétudes pour le moment ; mais je concevais pour l'avenir plus d'espérance : car je n'oubliais pas qu'une nation, comme la nation française, forte, riche, belliqueuse, industrielle, commerçante, avide de tous les genres de gloire, peut être abattue quelque temps par des orages, par des revers, mais qu'elle conserve en elle-même tous les moyens de sortir de ces secousses, régénérée, puissante et glorieuse.

M. de Noailles regrettait, au reste, comme moi, que le conseil du roi n'eût pas, en signant la quadruple alliance, donné une autre direction au mouvement des esprits.

Cet ambassadeur me présenta au prince de Kaunitz, ainsi qu'à tous les personnages considérables de la cour et de la société.

J'avais demandé à l'empereur une audience ; mais on m'assura que ce prince, très-grièvement malade, ne pouvait recevoir personne. Cependant il se rappela sans doute les bontés dont il m'avait honoré en Crimée, et le désir qu'il m'avait témoigné d'éclaircir un mystère qui piquait sa curiosité relativement à la nature des rapports intimes qui existaient, disait-on, entre Catherine II et le prince Potemkin, rapports auxquels on attribuait la constance inébranlable de leur affection réciproque : aussi, contre l'attente générale, il me permit de le voir.

Je me rendis donc à son palais, où je le trouvai debout, mais si cruellement changé, qu'il me fut impossible de ne pas reconnaître que sa fin était inévitable et prochaine.

L'empereur m'accueillit avec une extrême bonté ; il s'entretint longtemps avec moi des affaires de la Russie, et surtout de la guerre de Suède.

Comme, pendant son voyage en Tauride, il m'avait maintes fois reproché d'oublier son incognito, et de lui donner les titres de *sire* et de *votre majesté*, j'avais pris tellement l'habitude de lui complaire sur ce point, que, sans m'en apercevoir, je l'appelai sans doute, plusieurs fois, *monsieur le comte*, dans le cours de cette conversation. Il le remarqua, et me dit en riant : « Vous êtes un singulier homme ; en Crimée vous « vous obstiniez toujours à me nommer *sire*, et à Vienne vous « ne voulez absolument parler qu'au comte de Falkens- « tein. »

Reprenant ensuite son sérieux, il se plaignit des obstacles opposés à la quadruple alliance. « Elle aurait prévenu, me dit- « il, bien des malheurs. Vos ministres ont trop craint la guerre ; « si elle avait eu lieu, vos parlements n'auraient pu refuser de « l'argent au roi, et l'ardeur française se serait jetée dans les « camps. Au reste, qui pourrait savoir ce qui serait arrivé ? « Une folie générale semble s'être emparée de tous les peu- « ples ; ceux du Brabant, par exemple, se révoltent parce « que j'ai voulu leur donner ce que votre nation demande à « grands cris. » Alors il s'arrêta, se tut, et resta quelques instants plongé dans une sombre rêverie.

Les troubles de Louvain l'affectaient alors tellement, qu'il ne put résister au chagrin que lui donnèrent leurs progrès, et en 1790, la veille de sa mort, il dit au prince de Ligne : « Votre pays m'a tué ; Gand pris a été mon agonie, et Bruxel- « les abandonné, ma mort. »

Croyant ne pas lui déplaire, en l'aidant à sortir de ces tristes réflexions, je lui demandai s'il ne daignerait pas me charger d'une lettre pour la reine sa sœur. « Elle est en ce moment, « lui dis-je, dans une situation bien critique, entourée de partis « qui se choquent et se combattent ; Votre Majesté, éloignée

« de cette atmosphère de troubles et de passions, pourrait lui « donner quelques conseils salutaires. »

« Moi, vous charger d'une lettre ! me répondit-il ; vous n'y « pensez pas. Je vois qu'arrivant de Russie, vous ignorez « l'état d'effervescence et de désordre où vous allez trouver « votre pays : partout le peuple est en armes ; partout « les uns croient voir arriver des brigands, les autres pil- « lent les châteaux. Il n'y a plus de police, parce que chacun « prétend la faire à son gré. Au moindre soupçon, un voya- « geur est arrêté ; vous pouvez l'être, et si l'on trouvait sur « vous une lettre de moi, je ne sais trop ce qui vous arrive- « rait. »

« J'espère, Sire, repris-je, que les rapports parvenus à « Votre Majesté, sont exagérés. Mais cependant, si vous « croyez que votre lettre courrait le risque d'être compro- « mise, ne pouvez-vous, au moins, faire parvenir verbale- « ment, par moi, au roi et à la reine ce que vous jugerez « utile pour eux dans de si graves circonstances ? »

« Eh ! quels conseils, répliqua l'empereur avec un peu de « brusquerie, quels conseils voulez-vous que je leur donne, « lorsque je les vois entourés de gens qui leur persuadent « qu'avec un régiment, une compagnie de gardes du corps, « quelques acclamations, et des cocardes arborées au milieu « d'une orgie, on peut arrêter et anéantir une révolution ? Je « les plains ; mais je ne pourrais leur indiquer, de si loin, « d'autre moyen pour se tirer d'un si mauvais pas, que beau- « coup de prudence et de fermeté : s'ils en ont, tout s'arran- « gera peut-être ; s'ils en manquent, je n'ai rien à leur dire. »

Ces paroles peu fraternelles étaient sans doute dictées par l'humeur que lui donnaient alors ses affaires personnelles ; mais je ne fus pas médiocrement embarrassé, à mon retour en France, lorsqu'il fallut rendre compte à la reine de l'entretien que j'avais eu avec ce monarque. Il me congédia, et je ne le revis plus.

Joseph II n'aurait reçu que des éloges de la postérité, s'il avait eu moins d'ambition ou plus de suite dans ses plans. Un vain désir de gloire le porta à faire, contre le grand Frédéric, une guerre courte et sans résultat. Voulant étendre ses possessions et son commerce au détriment de la Hollande, il se vit obligé d'y renoncer par la crainte de nos armes. Désirant conserver la paix avec les Turcs, il les combattit et s'appauvrit par cette guerre, pour ne pas perdre l'amitié de Catherine. Enfin, ayant formé le projet d'affranchir ses sujets du Brabant du joug des seigneurs et d'un clergé ambitieux, il les poussa à la révolte, parce qu'il se servit de moyens arbitraires pour faire adopter ses principes philosophiques à un peuple qui ne s'y trouvait pas encore disposé.

Au reste, ce prince, sans être un grand homme, fut un monarque juste, vertueux, tolérant, sévère pour lui, indulgent pour les autres, bienfaisant, infatigable, accessible à la vérité, toujours occupé à secourir la misère, à encourager les arts et à récompenser le mérite.

Le prince de Ligne, qui le pleura sincèrement, écrivit à l'impératrice Catherine ces lignes, que je ne puis me défendre de retracer ici : « Le soldat dira : Joseph II a essuyé bien des « coups de canon à la digue de Beschania, et des coups de fusil « dans les faubourgs de Sabatsch; il a imaginé des médailles « pour la valeur. Le voyageur dira : Quels beaux établissements « pour les écoles, les hôpitaux, les prisons et l'éducation ! « Le manufacturier : Que d'encouragements ! Le laboureur : « Il a labouré lui-même. L'hérétique : Il fut notre défenseur, « Les présidents de tous les départements, les chefs de tous les « bureaux diront : Il était notre premier commis et notre sur- « veillant à la fois. Les ministres : Il se tuait pour l'État, dont « il était, disait-il, le premier sujet. Le malade dira : Il nous « visitait sans cesse. Le bourgeois : Il embellissait nos villes « par des places et des promenades. Le paysan, le domestique « diront aussi : Nous lui parlions tant que nous voulions. Les

« pères de famille : Il nous donnait des conseils. La société « dira : Il était sûr, aimable ; il racontait plaisamment ; il avait « du trait dans la conversation ; on pouvait lui parler avec vé- « rité sur tout. »

Le prince de Kaunitz, honoré constamment de la confiance de Marie-Thérèse, avait conservé le même ascendant sur l'esprit de l'empereur Joseph II. Ce ministre expérimenté était l'un des hommes les plus habiles du dernier siècle ; mais à un génie étendu il unissait des caprices aussi singuliers et des manies aussi bizarres que celles du général Souwaroff et du prince Potemkin. Toutes ses bizarreries étaient supportées sans murmure par les personnages de Vienne, et par les étrangers les plus considérables.

Quoiqu'il fût vieux, il affectait encore, dans sa parure, des prétentions qui auraient rendu un jeune homme ridicule : sa coiffure était composée d'une inconcevable quantité de boucles, et, pour qu'elles fussent poudrées avec une égalité parfaite, il passait dans un cabinet destiné à cet usage, entre une haie de plusieurs valets de chambre, qui, armés de grands soufflets, l'enveloppaient d'un nuage de poudre.

Malade souvent imaginaire et extrêmement sensible aux variations de la température, on le voyait changer de vêtements vingt ou trente fois par jour.

L'un des mérites auxquels il attachait le plus de prix, et qu'il s'attribuait, c'était d'être le plus habile écuyer de l'Europe. On ne pouvait lui faire de plus grand plaisir que de se rendre dans un grand manége où il passait une longue partie de la journée, et d'y admirer la dextérité avec laquelle il se livrait à tous les exercices de l'équitation.

Jamais l'heure de ses repas n'était réglée, de sorte que ses convives couraient le double risque, ou d'arriver trop tard, ou d'être obligés de l'attendre pendant quelques heures.

Au dessert, on apportait devant lui un miroir, un bassin, des cure-dents, une éponge, et, sans se gêner, il nettoyait

lentement sa bouche et ses dents, sans que personne voulût ou osât quitter la table : le pli était pris, tout le monde se prêtait à ses fantaisies.

Ayant reçu une invitation de ce premier ministre, M. le marquis de Noailles m'y conduisit. Son accueil fut poli, mais assez froid. A la fin du dîner, adressant la parole, d'une voix haute, au marquis de Noailles, il lui dit : « J'ai reçu, « monsieur l'ambassadeur, des nouvelles de France : on y « pille, on y égorge plus que jamais ; toutes les têtes y sont « renversées ; c'est un pays attaqué de démence et de frénésie. »

Je croyais que l'ambassadeur allait répondre ; mais il garda le silence, croyant, sans doute, que ce silence était une improbation assez marquée d'une sortie si inconvenante.

Moi, plus jeune, assez impatient, et ne pouvant alors me contenir, je dis très-haut : « Il est vrai, mon prince, que « la France, dans ce moment, est attaquée d'une fièvre très- « ardente ; on prétend même que cette maladie est contagieuse, « et qu'elle nous est venue de Bruxelles. »

Cette saillie imprévue fit sourire les assistants, et parut vivement étonner le premier ministre, qui n'y répondit pas ; mais il n'acheva point sa toilette accoutumée, et sortit de table presqu'à l'instant.

Je m'attendais qu'il me montrerait quelque humeur de ma vivacité, mais il en fut tout autrement : sa froideur se changea en accueil amical, et même, pendant le peu de jours que je restai à Vienne, il m'invita plusieurs fois à venir le matin chez lui, pour parler avec moi des affaires du temps.

Je dois convenir que, dans ces entretiens, il développa cette supériorité de raison et de lumières qui lui avait acquis en Europe une si grande réputation.

Le prince de Kaunitz n'ignorait pas qu'il existait en France un parti très-opposé à l'alliance de notre cour avec la sienne, et que ce parti devenait de jour en jour plus influent, soit par inimitié pour la reine, soit par le souvenir des pertes que

cette alliance nous avait fait éprouver pendant la guerre de sept ans, soit enfin par le seul esprit d'opposition.

Ce qui est certain, c'est que, dès l'époque des affaires de la Hollande, ce même parti avait accusé faussement l'infortunée Marie-Antoinette, de sacrifier l'argent et la considération de la France aux intérêts de l'empereur son frère.

Aussi le prince de Kaunitz me pressa de combattre ce parti, et de réfuter les écrits qu'il répandait avec profusion ; pour m'y engager, il me prodigua tous les éloges qui pouvaient flatter la vanité d'un jeune diplomate.

Malgré l'intérêt de ces conférences, ne pouvant me résoudre à prolonger une absence déjà si longue, je partis pour la France; et ce ne fut pas sans une émotion qui alla jusqu'aux larmes que je franchis la frontière et que je revis une patrie livrée à tous les périls et à toutes les calamités d'une révolution.

Pendant cinq ans d'absence, et à huit cents lieues de mon pays, je ne pouvais me faire une idée des changements extraordinaires que venaient d'éprouver en peu d'années nos lois, nos caractères, nos esprits et nos mœurs. Les correspondances les plus multipliées ne suffisent pas pour peindre de pareils bouleversements, et les lettres que j'avais reçues à Pétersbourg depuis la naissance de nos orages étaient empreintes d'opinions si diverses et de passions si opposées, qu'elles ne m'avaient donné, sur notre situation réelle, que des notions contradictoires et confuses; de sorte qu'en rentrant dans ma patrie, je ressemblais assez au vieil Épiménide sortant de son long sommeil.

Sur ma route même, et avant de parler à personne, j'éprouvais une vive surprise ; car tout présentait à mes regards un spectacle imprévu : les bourgeois, les paysans, les ouvriers, les femmes même, me montraient dans leur maintien, dans leurs gestes et sur tous leurs traits, quelque chose de vif, de fier, d'indépendant et d'animé, que je ne leur avais jamais connu.

Un mouvement extraordinaire régnait partout ; j'apercevais dans les rues, sur les places, des groupes d'hommes qui se parlaient avec vivacité : le bruit du tambour frappait mes oreilles au milieu des villages, et les bourgs m'étonnaient par le grand nombre d'hommes armés que j'y rencontrais.

Si j'interrogeais quelques individus des classes inférieures, ils me répondaient avec un regard fier, un ton haut, hardi ; partout je voyais l'empreinte de ces sentiments d'égalité, de liberté, devenus alors des passions si violentes ; enfin, à mon départ de France, j'avais quitté un peuple paisible et courbé par habitude sous le joug d'un long assujettissement ; à mon retour, je le retrouvais redressé, indépendant, et trop ardent peut-être pour jouir avec sagesse d'une liberté nouvelle.

Quelle que fût mon impatience de me revoir au sein de ma famille, les pensées qui m'agitaient et la nouveauté des objets qui les faisaient naître me rendirent le chemin et le temps si courts, qu'en apercevant Paris, je fus presque surpris d'y être arrivé.

Lorsque je vis mon père, je le félicitai, en l'embrassant, d'être sorti du ministère quand il ne pouvait plus y faire le bien. « Par cette sage retraite, lui dis-je, vous avez évité « le chagrin de voir commettre, sans pouvoir vous y oppo- « ser, tant de fautes qui ont amené la dissolution du gouverne- « ment. »

Je retrouvai en lui la même force de caractère qui avait toujours été son mérite distinctif, et la même tendresse pour moi, tendresse à laquelle j'attachais tant de prix ; mais il ne me montra plus le même calme et la même impartialité que jusque-là j'avais tant admirés en lui.

Ce changement me frappa, et m'apprit dès cet instant combien j'allais trouver d'opposition dans les esprits et d'exaspération dans les caractères.

Mon père, ainsi que tous les hommes de son temps, était toujours resté étranger aux idées de la nouvelle philosophie :

rempli d'un respect religieux pour nos vieilles institutions, tout ce qui s'en écartait ne lui semblait qu'une folie dangereuse; le renversement de l'ordre de choses sous lequel il était né, n'offrait à ses yeux que l'image d'un peuple en délire.

Quelques réformes graduelles n'auraient point effrayé sa prudence; mais il regardait comme funeste une révolution qui, sous prétexte de briser toutes les chaînes, rompait tant de liens sacrés pour lui.

Aussi sa sévérité traitait d'insensés, et même de coupables, ceux qui prenaient part à cette révolution; il me parla de plusieurs de mes amis avec des termes qui m'affligèrent d'autant plus, qu'ils étaient injustement appliqués; car rien n'était plus noble, plus désintéressé que leurs sentiments; et quand même un amour trop ardent pour le bien public et pour la liberté les aurait trompés et entraînés trop loin, quelle erreur aurait dû être plus excusable aux yeux d'un homme vertueux!

Mais je vis bientôt que cette opinion de mon père, loin d'être exclusivement la sienne, me représentait l'opinion d'une grande partie de la haute société : presque tous les hommes de son âge et de son rang éprouvaient les mêmes impressions; oubliant toutes les causes qui avaient amené et rendu presque inévitable cette destruction de l'ancien régime, ils n'y voyaient que l'atteinte portée à l'ordre, à la discipline, aux antiques droits du trône, à ceux de la noblesse et à leurs habitudes comme à leurs intérêts. De tous côtés ils se sentaient blessés, et envisageaient presque comme félons et comme ennemis ceux qui ne pensaient pas comme eux.

Ainsi, dès cette première conversation au sein de ma propre famille, il me fut facile de voir quel était l'esprit de tout un parti, celui qu'on appelait alors le *parti aristocratique*.

Par un hasard assez piquant, le même jour me mit à portée de connaître les opinions et les sentiments du parti opposé, qui se nommait le *parti des patriotes* : mon ami et mon neveu, le général La Fayette, qui commandait alors la garde natio-

nale, vint chez moi dans l'après-midi, et me fit, pendant plusieurs heures, le récit détaillé de tous les événements qui s'étaient passés depuis les premiers jours de cette mémorable année.

Ce qui distingue surtout M. de La Fayette, c'est une constance immuable dans le caractère, et qui tend, sans déviation, à un but toujours le même. Travailler sans cesse à établir, à étendre, à consolider la liberté, voilà l'idée dominante qui, depuis plus de cinquante ans, a dirigé sa conduite, échauffé son âme, et dicté ses paroles.

Aussi, dans le moment où je le revis, il se croyait au comble de ses vœux, puisque sa patrie semblait tout entière répondre à ses sentiments, et que le règne des lois y remplaçait celui de l'arbitraire. Cependant il me parut profondément affligé des scènes tumultueuses et des excès populaires, qui avaient souillé les premiers jours de cette révolution.

« Je ne sais par quelle fatalité, me disait-il, un parti qui se « cache dans l'ombre est venu se mêler au vrai peuple, qui « ne veut que justice et liberté. Il est sorti, de je ne sais où, « un certain nombre de brigands soldés par des mains in- « connues, et qui, malgré nos efforts, ont commis des crimes « déplorables, en profitant de tous les mouvements excités par « la résistance mal calculée de la cour et des ordres privi- « légiés aux réformes que désirait le vœu public. En vain nous « les chassions, nous les châtiions, nous les dispersions ; ils re- « venaient toujours. Après la prise de la Bastille, leur rage a « commis d'affreux assassinats; ils menaçaient même Paris « du pillage : l'organisation spontanée d'une garde nationale a « pu seule mettre un frein à leurs désordres.

« A la même époque, quelques-uns s'étaient montrés, mais « en petit nombre, dans les provinces; et partout le bruit « faussement répandu de leur prochaine arrivée excita une « si grande terreur, qu'au même instant, dans toutes les com- « munes, le peuple prit les armes.

« Nous avons fait d'inutiles recherches pour connaître les « chefs de ces brigands et le foyer d'où partaient ces nouvelles « alarmantes qui arrivaient à la fois dans toutes les villes et « tous les bourgs du royaume; c'est un problème qui est resté « insoluble pour nous, comme pour le gouvernement : je n'ai « eu, à cet égard, que des soupçons, qui ne sont appuyés d'au- « cunes preuves.

« Dans le mois d'octobre dernier, cette bande de scélérats, « se mêlant aux mouvements désordonnés produits à Paris « par les imprudences d'une scène qui s'était passée à Ver- « sailles, a rassemblé tout ce qu'on peut trouver de vil et de « corrompu dans une capitale. Tandis que je m'efforçais en « vain, près de l'hôtel de ville, de rétablir l'ordre et de « calmer les esprits, on vint m'apprendre que ces misérables, « entraînant une foule nombreuse, se dirigeaient sur Versailles « et annonçaient les projets les plus sinistres contre le roi et la « représentation nationale.

« Je me vis contraint de courir après eux. Lorsque j'arrivai « à Versailles, ils avaient déjà souillé de leur présence la salle « des séances de l'assemblée et menacé le château. La garde « nationale réprima leur furie, les dispersa, et d'abord tout « parut calmé. Mais malheureusement on n'avait voulu confier « à cette garde nationale qu'une partie des postes extérieurs, et « à la fin de la nuit les brigands s'introduisirent dans le châ- « teau, du côté du jardin, par une porte que n'occupait point « la garde nationale.

« Peu s'en fallut alors qu'il ne se commît un épouvantable « crime, qui aurait couvert la France de deuil; heureusement « nous arrivâmes à temps pour le prévenir, et cette infâme « conspiration échoua. Cependant nous déplorerons toujours « ces fatales journées et les assassinats qui s'y commirent.

« Le peuple n'avait point pris de part à cette odieuse trame. « Néanmoins il était fort exaspéré, soit par l'effet d'une disette « factice ou réelle, soit par le bruit répandu d'un coup d'État

« médité et prochain ; de sorte qu'il ne fut possible de l'apaiser « qu'en persuadant au roi et à sa famille de venir s'établir à « Paris.

« Voilà ce que je puis, en toute vérité, vous dire de ces « scènes orageuses, qui ont mêlé de chagrins les justes espé- « rances que me donnaient les vœux et les efforts de l'im- « mense majorité de la nation pour le prompt établissement « d'un gouvernement représentatif dans ma patrie.

« Au reste, je ne doute point qu'on n'ait encore exagéré, « ailleurs comme en France, tous ces événements ; mais vous « pourrez en juger par vos yeux, et vous trouverez à Paris « ainsi que dans les provinces un ordre et une tranquillité « qu'on ne pouvait guère s'attendre à voir sitôt régner au mi- « lieu d'une révolution et des passions opposées qu'elle fait « naître. »

« Il me semble cependant, mon cher, lui répondis-je, qu'il « existe encore partout un grand mouvement. Il est vrai que « dans les pays étrangers, on m'avait représenté la France « comme livrée tout entière au pillage, aux massacres, et « qu'au contraire, les provinces que j'ai traversées m'ont paru « fort paisibles.

« Mais on m'a déjà dit que vous avez encore quelquefois « des violences à empêcher, des mouvements séditieux à ré- « primer, et qu'autour de la prison même où le baron de Be- « senval attend son jugement, une foule tumultueuse demande « à grands cris sa mort. »

« Cela n'est que trop vrai, me répondit-il ; mais vous savez « bien qu'après un coup de vent, la mer reste quelque temps « agitée. D'ailleurs, de plusieurs côtés il n'existe que trop de « passions qui concourent à troubler l'ordre et à éloigner la « paix. »

« Pourrait-il en être autrement? repris-je ; votre marche a « été si rapide! c'est une vraie démolition : vous avez détruit les « ordres, réduit à une chambre la représentation nationale,

« aboli les priviléges de la noblesse, mis les biens du clergé à « la disposition de la nation; votre assemblée concentre en « elle presque tous les pouvoirs. Que d'ennemis vous vous êtes « créés! vous faites table rase en législation ; vous allez bien vite « et bien loin.

« Songez-y, quand on renverse un édifice en pierres, ses « débris restent sans mouvement couchés sur la terre; mais « il n'en est pas de même d'un édifice d'institutions humaines : « elles ont donné à une multitude de personnes, à des classes « entières, soutenues de nombreux clients, des prérogatives, « des jouissances, des honneurs, des prééminences, devenus « des droits à leurs yeux, et auxquels chacun tient autant qu'à « sa vie. Je crois qu'une telle destruction, un changement total « si prompt, et des plans si hardis, nous exposeront à de bien « longs orages. »

« Cela se peut, répliqua La Fayette; mais vous croyez voir « des plans où réellement il n'en a point existé. Tout ce qui « arrive aujourd'hui, ce qui vous surprend, ce qui nous alarme, « date de loin : c'est le résultat nécessaire des fautes de vingt « ministères successifs, du défaut d'ordre et de suite dans le « gouvernement, de dilapidations sans mesures, et d'abus de « tous genres.

« Les grands corps judiciaires, le clergé même, et la plu- « part de tous ceux qui nous blâment à présent, ont, depuis « plusieurs années, attaqué avec la plus grande énergie tous les « actes du pouvoir. Les parlements, après une foule de re- « montrances, aussi véhémentes que les discours de notre tri- « bune, ont fait un appel à la nation; mais à peine cette nation « y a-t-elle répondu, qu'on a voulu lui imposer silence. Les « états généraux étaient promis; un ministre a voulu les rem- « placer par une cour plénière : efforts impuissants et ridicules! « l'autorité s'est vue contrainte de reculer ; les états ont été « réunis.

« Alors, par une conduite inexplicable, on a humilié le

« tiers état; les autres ordres ont refusé de se joindre à lui; « bien plus, on lui a fermé le lieu de ses séances. Il a résisté; « le peuple s'est indigné, s'est soulevé; des ministres populaires « ont été renvoyés; la cour a fait venir des troupes; une explo- « sion générale a eu lieu, et une haine violente du peuple contre « l'aristocratie s'est manifestée de toutes parts.

« Vous connaissez à présent les causes; tirez-en les consé- « quences, et jugez si, au milieu d'une effervescence produite « par tant de fautes, d'autres que nous auraient pu éviter les « reproches qu'on nous adresse. Ce sont trop souvent ceux « dont l'imprudence a produit l'incendie qui crient les premiers « et le plus vivement au feu.

« Enfin le passé n'appartient plus à personne : je n'ai suivi et « je ne suis dans ma conduite que ce qui m'est dicté par ma « conscience. Je veux la liberté, l'ordre, une bonne constitu- « tion; je crois que la nation le veut aussi, et j'espère que « nous atteindrons notre but, malgré toutes les passions qui « s'y opposent.

« Mes soins se bornent à présent à veiller au maintien de la « tranquillité publique, à contribuer, comme député, à l'affer- « missement de la liberté, et, en même temps, à mettre le roi « et la reine à l'abri de tous les complots et de tous les mouve- « ments qui pourraient menacer leur sûreté. »

« Ces sentiments sont très-louables, lui dis-je; mais je par- « tage bien plus vos vœux que vos espérances. Au milieu de « tant de partis si passionnés, votre position me paraît dé- « licate, inquiétante et très-scabreuse : car enfin, d'un côté, vous « êtes un des principaux chefs du parti populaire; de l'autre, « vous vous trouvez, par votre place, commandant de la garde « nationale, chargé de défendre le roi, sa famille, son palais et « ce qui lui appartient, contre toute attaque; d'être continuel- « lement en rapport avec la cour, et d'agir ainsi comme l'homme « du gouvernement.

« Il vous sera bien difficile de ne pas inspirer quelque mé-

« fiance à l'un et à l'autre parti; vous voudrez faire agir l'un « constitutionnellement et modérer l'ardeur de l'autre : je crains « que leurs ressentiments ne se réunissent un jour contre vous. »

« Je ne l'ignore pas, répliqua-t-il; mais, ayant fait ce que « j'ai dû, je n'aurai rien à me reprocher. »

Le jour suivant, je vis encore l'un de mes amis et des principaux chefs du parti des patriotes, M. Alexandre de Lameth, qui me fit un tableau des événements passés peu différent de celui que venait de me tracer La Fayette; mais il me donna plus de détails que lui sur l'assemblée, sur son esprit, sur les différentes opinions qui la partageaient, sur leurs divisions et leurs subdivisions. Nul, je crois, ne la connaissait aussi bien que lui, et nul ne sut mieux cet art, alors nouveau pour nous, qu'on peut appeler la tactique des assemblées politiques.

Alexandre de Lameth, ferme et constant ami de la liberté constitutionnelle, exerçait avec ses deux amis, Barnave et Duport, une assez grande influence sur son parti. Compté au premier rang des fondateurs du gouvernement représentatif en France, il fut de bonne heure un des présidents de l'assemblée nationale.

Un discours fort remarquable qu'il prononça sur la force publique dans les États libres, et qui produisit dans les temps une vive impression, lui fit donner et conserver la présidence du comité militaire, dont il fit les travaux les plus importants. Son frère Charles, ardent à la tribune comme à la guerre, suivit toujours la même ligne que lui.

Les premiers excès populaires qui avaient été commis, les indignaient, mais sans affaiblir leur espoir de voir un ordre légal s'établir, en dépit de tout obstacle.

A cette époque, on ne mesurait peut-être pas assez la difficulté de triompher à la fois, et des antiques préjugés d'une vieille monarchie, et des mœurs corrompues de la nombreuse partie d'un peuple si longtemps resté dans l'ignorance et dans la sujétion.

Le lendemain, la reine me fit venir chez elle, m'entretint fort longtemps de toutes les peines qu'elle avait éprouvées ; depuis, elle me donna, pendant près d'une année, une grande part à sa confiance : plus tard d'autres conseils m'en privèrent.

Cette princesse, ainsi que le roi, s'étaient vus si fréquemment déçus dans leurs espérances, qu'ils cherchaient trop souvent des avis nouveaux. Ces changements multipliés, cette succession de conseils, de systèmes différents, et presque toujours opposés entre eux, ne furent peut-être pas une des moindres causes qui rendirent leurs malheurs et leurs périls toujours croissants.

Il me serait impossible de dire à quel point je fus ému, lorsque je vis cette reine que j'avais laissée si heureuse, si brillante, si aimée, si entourée d'hommages, et lorsqu'elle me raconta les injustices dont elle avait été l'objet, les efforts de la calomnie contre sa réputation à l'époque de l'affaire du collier, contre ses sentiments d'épouse et de mère, quand on l'accusait de faire passer l'argent de la France en Autriche ; enfin, contre ses véritables intentions, en lui reprochant d'avoir voulu détourner le roi de son penchant à satisfaire le peuple par des réformes et des sacrifices nécessaires.

« Nous avions cependant toujours choisi, me dit-elle, pour « ministres tous ceux que nous désignait l'opinion publique ; « mais à peine le roi adoptait leurs plans, que nous étions as- « saillis de plaintes, de cris, de représentations, de remon- « trances contre ces mêmes ministres, dont on regardait les « conseils comme dangereux.

« Les parlements, la noblesse, le clergé, notre cour même, « s'efforçaient de nous persuader que nous nous trompions, « que notre confiance était mal placé, et qu'au lieu de guérir les « maux de l'État, on les aggravait de jour en jour.

« Vous connaissez la bonté du roi, sa défiance de lui-même, « et son unique passion, le bonheur de la France ! Il cédait « tantôt à la cour, tantôt aux parlements. Nous cherchions

« d'autres moyens de faire le bien; ils ne réussissaient pas mieux. « Les grands corps de l'État, les notables, tout semblait se « réunir contre nous.

« Enfin, comme, de toutes parts, on demandait les états « généraux, le roi les a convoqués; mais à peine ont-ils été as- « semblés, que la discorde s'est mise entre eux; une épouvantable « révolution a éclaté : on a voulu anéantir notre autorité, les « prérogatives du clergé, les droits de la noblesse; et comme « nous croyons devoir les défendre, on a soulevé le peuple « contre nous, déchaîné sa furie, séduit nos troupes, bravé « ouvertement l'autorité royale. Le roi s'est vu contraint de « renvoyer les régiments qui veillaient à sa sûreté; nos amis, « devenus l'objet de la haine publique, ont été forcés de fuir.

« Paris en révolte s'est emparé de la Bastille; et, bien que la « condescendance du roi, qui ne veut pas qu'une goutte de « sang soit versée pour sa cause, ait été jusqu'au point d'ac- « quiescer à tout ce qu'on lui demandait, le calme n'a pu se « rétablir; les passions du peuple ont redoublé de violence; « enfin nous avons vu notre palais, à Versailles, envahi par « des brigands. Je n'ai échappé à la mort qu'en sortant pré- « cipitamment de ma chambre pour me réfugier dans celle du « roi. Plusieurs de nos gardes du corps ont péri; et vous nous « voyez enfin, ici, exposés peut-être à de nouveaux dangers. « Que pensez-vous d'un si funeste état de choses? et croyez- « vous qu'il soit possible de nous en tirer? »

Tel fut à peu près le sens d'un récit qui me touchait trop pour que je pusse l'oublier. Jamais je ne vis plus de dignité dans la douleur, plus de douceur dans l'affliction. Comme la conversation fut longue, la reine m'entretint avec détail des sujets de plaintes que lui avaient donnés plusieurs personnes, qui s'étaient constamment efforcées de lui nuire dans l'esprit du peuple, et même dans le cœur du roi.

Mais elle me parla sans aigreur de ceux de mes amis qui se trouvaient alors à la tête du parti populaire. « Ils nous ont

« fait du mal, disait-elle, en portant de fortes atteintes à l'au-
« torité royale ; mais, loin de les confondre avec ceux qui ont
« ameuté contre nous une populace en fureur, je les crois dis-
« posés à nous mettre à l'abri de pareils excès et à maintenir
« ce qui nous reste d'autorité.

« C'est surtout le devoir de M. de La Fayette, votre parent
« et votre ami. Quelques reproches que j'aie à lui faire, je dois
« convenir qu'à Versailles, dès qu'il a su notre péril, il est
« venu à notre secours, et, par là, nous a rendu le service le
« plus essentiel. Vous le verrez souvent ; rappelez-lui bien ce
« qu'il ma promis. Il est de son honneur, puisqu'il commande
« à Paris, que la dignité et la sûreté du roi n'y reçoivent au-
« cune atteinte. »

Après avoir montré à cette princesse à quel point je partageais ses peines, je lui dis « que mon plus grand désir serait
« de répondre à sa confiance ; mais qu'étant si récemment ar-
« rivé à Paris, je ne pouvais avoir encore une opinion bien fixe
« et bien arrêtée sur tous les événements dont elle venait de
« me parler et sur leur résultat probable. Cependant, Madame,
« ajoutai-je, si je dois en juger d'après l'opinion qu'on en a au
« dehors et d'après ce que l'on m'en a déjà dit ici, je pense
« qu'on peut attribuer tout ce qui est arrivé jusqu'à présent
« aux changements trop multipliés de ministres et de systèmes,
« à des coups d'autorité peu calculés et mal soutenus, à l'exil
« et au rappel des parlements, à la convocation des états géné-
« raux près d'une capitale, foyer d'intrigues et d'agitations, au
« défaut de décisions sur les questions les plus importantes,
« décisions qui auraient dû précéder la réunion de cette assem-
« blée, enfin au dédain qu'on a montré pour le tiers état, et
« à quelques mesures imprudentes, qui ont excité dans l'esprit
« du peuple, l'animosité la plus violente contre les classe pri-
« vilégiées.

« Aujourd'hui il serait aussi pénible qu'inutile de revenir sur
« le passé. Je ne sais si, dans les dispositions des esprits, et à

« cette époque, on aurait pu prévenir une révolution ou l'é-
« loigner. Mais cette révolution est faite, il ne faut pas se le
« dissimuler ; le vœu général de toute la nation s'est prononcé
« pour un gouvernement représentatif. Si l'on y marche avec
« sincérité, si on l'établit de bonne foi, nous pourrons peut-
« être jouir à la fois, comme en Angleterre, et de la sécurité
« que donne l'autorité royale, et des avantages de la liberté ;
« mais, s'il en est autrement, je ne puis songer sans crainte à
« l'abîme où nous entraînerait une résistance superflue : le seul
« moyen de mettre un frein à la licence, c'est de lui opposer
« une sage et légale liberté. »

« Je vois, répliqua la reine, que, d'après ce qu'on vous a dit,
« vous me croyez fort éloignée de votre opinion. Mais demain
« vous aurez de mes nouvelles, et vous verrez que je ne suis
« pas si déraisonnable qu'on le suppose. »

En effet, le jour suivant, madame Campan m'apporta de sa part un paquet, dont cette princesse lui avait laissé ignorer le contenu. Je l'ouvris, et, à ma grande surprise, j'y trouvai un écrit de M. Mounier, dont les idées étaient fort analogues aux principes du gouvernement anglais.

Ce premier entretien avec la reine fut terminé par des éloges très-obligeants qu'elle daigna me donner sur ma conduite en Russie, ainsi que par de nombreuses questions relatives au caractère de Catherine II et à la triste situation où j'avais laissé à Vienne l'empereur, son frère.

Lorsque je fus présenté au roi, je le trouvai triste, abattu, il me parla peu, mais obligeamment, sur mes négociations, me dit qu'il me revoyait avec plaisir, et me congédia.

Je remplis ensuite un autre devoir, et je rendis compte de ma mission à M de Montmorin. De tous les tableaux que l'on m'avait tracés de la révolution, celui que me fit ce ministre fut le plus sombre.

Cependant son esprit, juste autant qu'éclairé, sentait très-bien la nécessité de terminer nos troubles par une transaction

sincère et par un pacte qui contiendrait tous les éléments d'un bon gouvernement représentatif ; mais, en même temps, il était persuadé que la violence de plusieurs passions opposées rendait ce remède impossible.

« D'un côté, me dit il, le peuple, dans sa fougue, paraît ne « vouloir qu'une démocratie qui mène à l'anarchie ; il s'armera « bientôt contre ceux qui veulent aujourd'hui le soumettre à « un frein légal. D'une autre part, la cour, l'aristocratie et ce « qui environne le roi rejettent avec opiniâtreté tout ce qui « ne leur montre pas la monarchie telle qu'elle était autre- « fois.

« Vous savez à quel point j'aime le roi : il est juste, ver- « tueux, bon ; mais sa bonté est privée de force. Il ne sait ré- « sister ni à ceux qu'il craint, ni à ceux qu'il aime ; je fais de « vains efforts pour le déterminer à suivre avec fermeté un plan « quelconque. Ah ! croyez-moi, cette funeste lutte entre un « parti populaire passionné et un monarque faible finira par « nous faire traverser une république. »

J'avoue que ces paroles, changées par le temps en prédictions, ne me firent alors qu'une impression légère. Je les regardai comme l'effet d'une humeur mélancolique, qui le portait à se créer des chimères ; et certes, à cette époque, on ne voyait pas encore l'apparence de ce parti républicain, qui ne commença à se montrer que deux ans plus tard, après le départ du roi pour Varennes.

Déjà mes entretiens avec des personnes si différentes entre elles par leurs rangs et par leurs opinions, commençaient, en satisfaisant ma vive curiosité, à me donner une idée assez nette de l'état dans lequel je revoyais mon pays ; et, pour compléter à cet égard mon instruction, j'assistai assidûment aux séances de l'assemblée nationale.

Je venais de séjourner cinq ans dans des contrées dont les gouvernements n'avaient subi aucune altération, et qui conservaient, sans mélange, l'ancien ordre social, les antiques cou-

tumes, les vieilles étiquettes, ainsi que les distinctions constantes et immuables des rangs et des classes de la société.

Rien n'avait donc pu me faire perdre le souvenir de l'état où j'avais laissé la France; aussi ce ne fut pas sans étonnement que je vis pour la première fois, en public et au sein d'une auguste assemblée, les cardinaux, les évêques, les curés, les généraux, les officiers, les grands, les nobles, les cultivateurs, les magistrats, les légistes, et enfin ce que nous appelions des bourgeois, confondus ensemble et assis pêle-mêle sur les mêmes bancs sans aucune distinction de rangs.

Mais, après ce court instant de surprise, je tombai dans un autre étonnement, celui de voir que ce spectacle ne suffisait pas pour ouvrir les yeux des partisans de l'ancien régime. Ce n'était pourtant plus un vain mot d'*égalité* qui retentissait à leurs oreilles, c'était l'égalité elle-même et vivante qui frappait leurs regards. Néanmoins, ils doutaient et doutent peut-être encore de son existence.

La différence la plus notable qui existe entre eux et ceux dont je partage l'opinion, c'est que nous, à cet égard, nous voyons la révolution irrévocablement faite, tandis qu'eux pensent qu'elle ne l'est pas définitivement. Ils oublient qu'on peut quelquefois abolir ce qui n'est écrit que dans les lois, mais non ce qui est une fois gravé dans les mœurs.

J'ignore quel sera le jugement de la postérité sur toutes les accusations dont l'assemblée constituante est devenue l'objet; mais ce qui me paraît certain, c'est que tous ses plus ardents détracteurs seront forcés de convenir qu'elle fut composée de l'élite des hommes de ce temps, dans tous les genres et dans toutes les opinions : ils avoueront que jamais peut-être on ne vit plus de grands talents réunis; que de part et d'autre, en agitant les plus grandes questions qui puissent intéresser les hommes, on y déploya, des deux côtés, toutes les forces de la logique et toutes les ressources de l'éloquence.

Enfin, en écartant de ce jugement tout ce qui a dépendu

peut-être beaucoup plus des circonstances que des hommes, et en faisant ainsi une juste part aux passions de l'époque, on ne pourra contester à l'assemblée constituante la gloire d'avoir posé les principes du gouvernement représentatif qui nous régit aujourd'hui, principes que nos lois ont adoptés, qui triomphent après trente ans de luttes, de guerres, de victoires, de revers, et qui servent de bases aux lois reçues par la plus grande partie des peuples des deux hémisphères

Pour moi, je n'oublierai jamais l'impression que produisirent sur mon esprit la véhémence des discours de Mirabeau, l'harmonie et la pompe de ceux de l'abbé Maury, le talent improvisé et brillant de Cazalès, les pressants arguments de Barnave, la finesse élégante de l'abbé de Montesquiou, la profonde et lumineuse dialectique de Duport, la sévère et froide raison de Malouet, la clarté des rapports de Thouret, et les mérites divers de tant d'autres orateurs, qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Je suivais tous ces grands débats avec un intérêt toujours croissant, mais qui excitait en moi des émotions très-opposées : tantôt je me sentais entraîné jusqu'à l'enthousiasme par cet amour ardent de la patrie et de la liberté, par tous ces nobles sentiments que j'avais toujours admirés dans l'histoire des peuples anciens, et qui retentissaient à notre tribune nationale ; tantôt je me sentais saisi d'une trop juste crainte, en voyant tant de coups portés à toutes nos antiques institutions, et en songeant aux suites d'une révolution qui devait blesser tant d'intérêts, contrarier tant d'habitudes, déplacer tant de fortunes, exciter tant de discordes, et nous susciter un si grand nombre d'ennemis. Mais enfin, naturellement disposé à l'espérance, je finissais par me livrer à l'idée, trop chimérique peut-être, de voir un jour tous les intérêts privés se réunir et se confondre dans l'intérêt général.

Quoi qu'il en soit, je penserai toujours que plusieurs de mes contemporains jugent avec une bien surprenante légèreté,

cette assemblée où siégeaient des hommes tels que ceux que j'ai déjà nommés, et tels que les Bailly, les Mathieu de Montmorency, La Rochefoucauld-Liancourt, Crillon, du Châtelet, Tracy, Montlosier, Boisgelin, Talleyrand, l'archevêque de Vienne, le chevalier de Boufflers, Champagny, Maubourg, Rabaut-Saint-Étienne, Boissy d'Anglas, Emmery, Castries, Custine, Beaumetz, Toulongeon, Cicé, Bonnay, Noailles, Chapellier d'Aguesseau, La Luzerne, Broglie, Beauharnais, etc., etc.

Si tous ceux-là n'ont pu réprimer les passions du siècle et leur ont même quelquefois cédé, d'autres pourraient-ils, sans présomption, se flatter qu'ils auraient été plus sages, plus habiles ou plus heureux ?

J'employais mes soirées à parcourir les différents cercles de la capitale, à revoir ces sociétés qui avaient fait le charme de ma jeunesse. Je les retrouvai plus vives, plus spirituelles, plus animées que jamais ; il eût été difficile d'y rencontrer la langueur ou l'ennui. Cependant elles semblaient avoir perdu pour moi leur plus aimable attrait : on n'y voyait plus cette douceur, cet atticisme, cette urbanité qui avaient fait si longtemps la véritable école du goût et de la grâce.

Les passions politiques, en s'introduisant dans nos salons, les avaient presque métamorphosés en arènes, où les opinions les plus opposées se choquaient et se heurtaient sans cesse. On ne discutait plus, on disputait ; le seul et éternel sujet de conversation était cette politique, qui ne permettait que bien rarement aux arts, aux muses, à la galanterie, de varier les entretiens.

Chacun parlait haut, écoutait peu ; l'humeur perçait dans le ton comme dans le regard. Souvent, dans un même salon, les personnes d'opinions opposées se formaient en groupes séparés. Bientôt une animosité toujours croissante désunit et divisa totalement ces sociétés, dont l'aménité n'était plus le doux lien.

Dans les maisons où se réunissaient les personnes d'une

même opinion, la chaleur des débats n'était pas moindre, ni les sujets de conversation plus variés ; on y voyait seulement moins d'aigreur.

Les femmes perdaient beaucoup à ce grand changement : les passions douces conviennent seules à leur grâce, à leur délicatesse, à leur voix, comme à leurs traits ; la modestie est leur premier charme ; aussi rien ne leur sied plus mal que les passions politiques : l'humeur les dépare, et la colère les enlaidit.

Cependant plusieurs d'entre elles brillaient, dans ces entretiens philosophiques, par leur éloquence et par leurs saillies ; je n'en citerai qu'une seule, madame de Staël : peu d'orateurs auraient pu la surpasser en verve et en dialectique ; elle étonnait, persuadait et entraînait.

Un grand intérêt animait constamment de tels entretiens ; mais c'était toujours le même, et je cherchais en vain, dans ces conversations, cette variété, cet enjouement, cette tolérance mutuelle, cette aimable légèreté, qui les rendaient autrefois si attrayantes.

Aussi mon frère, le vicomte de Ségur, l'un des plus aimables hommes de son temps, et dont l'esprit, ennemi de tout travail pénible, ne voulait prendre de chaque objet que sa fleur, disait assez plaisamment : « Je ne puis souffrir cette révolu-
« tion : *elle m'a gâté mon Paris* ; et, tandis qu'elle se vante
« d'une philosophie chimérique, d'un grand amour du bien
« public, d'une abnégation absolue de tout intérêt privé, elle
« ne fait qu'étendre à tous l'ambition de quelques-uns : on
« pourrait la peindre en deux mots : *Ote-toi de là que je*
« *m'y mette.*

« Au reste, je n'accuse personne des torts de cette révolu-
« tion, car tout le monde d'abord en a voulu ; chacun a essayé
« d'en prendre sa part, suivant sa force et sa mesure ; et, de-
« puis le roi jusqu'au plus petit particulier de son royaume,
« tous y ont plus ou moins travaillé : l'un lui permettait d'a-
« vancer jusqu'à la boucle de son soulier ; l'autre, jusqu'à sa

« jarretière ; celui-là, jusqu'à la ceinture ; celui-ci, jusqu'à l'esto-
« mac ; enfin j'en vois qui ne seront contents que lorsqu'ils
« en auront par-dessus la tête. Je leur souhaite toutes sortes
« de prospérités ; mais je leur reprocherai toujours de *m'a-*
« *voir gâté mon Paris* ; car de tous leurs torts, celui que je
« leur pardonne le moins, c'est celui d'avoir changé la capi-
« tale des plaisirs en un foyer de disputes et d'ennui. »

Ainsi parlait, ainsi pensait une classe assez nombreuse, partie brillante et légère de cette jeunesse de la cour et de la ville, accoutumée à ne vivre que pour les plaisirs, les arts, l'amour et les combats.

Ce qui me surprit le plus, ce fut la subite métamorphose de quelques ci-devant philosophes, déclamant avec humeur contre une révolution que leurs paroles et leurs écrits avaient pendant longtemps provoquée ; ils ne l'aimaient apparemment qu'en théorie, et lorsque c'étaient eux seuls qui en professaient les doctrines. On reprochait un jour à l'abbé Sabbatier son humeur contre les états généraux, qu'il avait demandés avec chaleur, et dont il était vraiment le père « Oui, répondit-il ; *mais on a changé mon enfant en nourrice.* » Au reste, il faut convenir qu'un très-petit nombre d'entre eux changèrent ainsi de principes et de langage.

Je ne négligeai pas d'observer les autres classes de la nombreuse population de Paris : à peu d'exceptions près, on les trouvait animées d'un amour très-ardent pour la liberté qui leur était promise ; mais elles montraient une passion encore plus forte pour l'égalité, et certes le peuple français serait depuis longtemps heureux, si, dans ses longs efforts pour maintenir cette liberté et cette égalité, il avait su défendre la première avec autant de constance que la seconde.

On ne peut concevoir le nombre d'aspects divers et opposés que Paris, dans ce temps, offrait aux regards surpris d'un observateur ; je veux essayer, par un seul exemple, d'en donner une légère idée. J'apprends un matin que mon père, âgé et très-

affaibli par la goutte et par ses blessures, était sorti à pied pour aller voir son ami, le baron de Besenval, enfermé alors dans la prison du Châtelet. On me dit aussi que des malveillants, ameutant la populace, venaient d'exciter un grand tumulte autour de cette prison. Inquiet de ce qui pouvait être arrivé à mon père, je courus le rejoindre.

Une foule immense, rassemblée sur le quai, obstruait le passage, malgré les efforts de la garde nationale, et faisait retentir l'air d'affreuses vociférations. Ces forcenés accusaient l'autorité de trahison, les juges de lenteur, et demandaient à grands cris la tête du prisonnier.

Je ne parvins qu'après beaucoup de temps et de peine, à me faire jour au travers de cette multitude effrénée. Arrivé enfin à la prison, j'entrai par un guichet sous une porte basse; je parcourus avec dégoût les sombres détours de ce repaire du vice, du crime, et, montant l'escalier de la tour, j'entrai dans une chambre assez propre, où je vis le baron de Besenval, non-seulement calme et courageux, mais entretenant, avec sa gaieté ordinaire, mon père, le chevalier de Coigny, le comte de Pusigneux, mon frère, et plusieurs femmes aussi aimables que jolies, qui venaient fréquemment, avec d'autres amis, adoucir sa captivité. On peut juger quel effet produisit sur moi ce contraste entre la rage qui s'exhalait au dehors et la sérénité qui régnait au dedans de la prison, malgré les cris de ces furieux, qui retentissaient jusqu'à nous.

Une heure après, voyant ce tumulte apaisé, et certain que la voiture de mon père viendrait le chercher, je sortis, et je continuai mes courses. Arrivé sur la place de Grève, j'y trouvai de très-nombreux rassemblements que la garde cherchait péniblement à dissiper. Leur objet était de grossir leur nombre pour revenir le lendemain en force, assiéger de nouveau la prison.

Aussi indigné qu'étourdi de leurs clameurs, je passe à la halle; là, un spectacle bien différent frappa mes regards :

c'était l'activité d'un grand marché, au milieu de la paix la plus profonde.

Peu de temps après, j'arrive au Palais-Royal ; j'entre dans ce jardin, centre de l'industrie, foyer de corruption, arène toujours ouverte aux factions, qui en firent plusieurs fois le rendez-vous de leurs complots et le théâtre de leurs combats.

Une multitude curieuse entourait, à rangs pressés, un homme monté sur une table : cet orateur démagogue déclamait avec véhémence contre la perfidie de la cour, l'orgueil des nobles, la cupidité des riches, la paresse des législateurs ; il échauffait les passions de son auditoire par les motions les plus incendiaires, auxquelles les uns répondaient par des applaudissements et les autres par des injures.

Dégoûté de l'impudence du harangueur, je pars, et je vais aux Tuileries. Il faisait un temps superbe ; la terrasse, les allées, étaient remplies de promeneurs paisibles. Les femmes les plus jolies, variées dans leurs atours comme les fleurs d'un parterre, faisaient briller, dans ce beau jardin, leurs parures et leurs charmes. Il semblait que ce fût un jour de fête, et, dans cet instant, je pouvais me croire à cent lieues des scènes tumultueuses dont je venais d'être témoin.

Cependant, étant descendu près du pont tournant, et voyant un grand nombre de personnes qui couraient vers les Champs-Élysées, je les suivis, et, en approchant du grand carré, j'aperçus une multitude d'hommes armés : c'étaient d'anciens soldats aux gardes françaises, qui, pour exécuter un projet de révolte, se rendaient à ce point de réunion. Bientôt M. de La Fayette, prévenu de leur rassemblement, accourut, avec quelques bataillons de la garde nationale, pour les cerner. Ils se rendirent, et furent promptement désarmés.

Rentré au sein de ma famille, j'étais rêveur et préoccupé de tout ce que je venais de voir en si peu d'heures ; et, dans le dessein de me distraire de ces tristes souvenirs, j'allai le soir à l'Opéra.

Pour cette fois, je fus tenté de croire que jusque-là j'avais fait un songe : l'affluence des spectateurs, le charme de la musique, l'élégante variété des ballets, la fraîcheur des décorations, la magie du spectacle, la réunion, dans les loges, de tout ce qui existait de plus distingué à la cour et dans la ville, le calme, la gaieté que je voyais régner sur tous les traits, dans tous les regards, me présentaient l'image du bonheur, de la sécurité, de l'union ; personne ne semblait se douter que plusieurs quartiers de Paris venaient d'être le théâtre de mouvements séditieux et de scènes alarmantes.

Ce récit simple et vrai suffit, sans doute, pour donner aux personnes qui n'ont point vécu en France dans ce temps une idée de ce que l'on pouvait alors voir à Paris dans une seule journée.

Cette agitation prouvait assez que nous étions loin de recouvrer le calme d'un État constitué et affermi ; néanmoins, cette époque trop courte fut certainement la moins orageuse de la révolution, et, malgré les efforts de plusieurs factions, la garde nationale, ainsi que les autorités administratives du royaume, firent régner en France pendant quelque temps un ordre et une tranquillité qui m'étonnèrent.

On vit même, l'année suivante, un moment où la nation française sembla se livrer, avec une sorte d'ivresse, à l'espoir d'une réconciliation générale : ces jours d'enthousiasme furent ceux de la fédération, qui eut lieu, en 1790, au Champ-de-Mars. Mais c'est ici que se termine la première partie de ces Mémoires, et ce serait anticiper sur les faits que j'aurai à retracer dans la suite de cet ouvrage, que de peindre à présent cette imposante réunion, dans laquelle un même sentiment parut animer les hommes de toutes les classes, de tous les partis; de sorte que l'amour de la patrie, du roi et de la liberté, y fut proclamé par la France entière.

On eût dit qu'alors chacun, fatigué de nos troubles, de nos dissensions, ouvrait avec ardeur son âme au vœu du rappro-

chement le plus désirable. Aussi, malgré l'effervescence des esprits, la lutte des intérêts, la divergence des opinions, l'homme le plus chagrin n'aurait pu concevoir l'idée de cette nouvelle et terrible révolution, qui, deux ans après, renversa le trône, et fonda temporairement, sous le nom de république, le règne de la terreur et de l'anarchie.

Cependant, à l'époque même dont je viens d'esquisser le tableau, on commençait à s'alarmer de l'animosité de deux partis qui luttaient avec passion l'un contre l'autre; mais ils ne se combattaient encore qu'à la tribune, et l'esprit le plus pénétrant ne pouvait pas alors prévoir que le feu de ces dissensions, s'étendant de jour en jour au milieu d'un bouleversement général, ferait le tour du globe, et que le monde civilisé serait, comme il l'est aujourd'hui, tout entier divisé entre ces deux partis, dont l'un reste avec opiniâtreté attaché à la bannière de l'ancien ordre social, et dont l'autre marche sous l'étendard d'un ordre social nouveau.

Tous deux ont une langue et un dictionnaire différents; en se servant des mêmes mots, ils y attachent des sens opposés, et pourraient ainsi se parler toujours, sans jamais s'entendre. Les termes de *droits*, de *devoirs*, de *justice*, d'*honneur*, d'*ordre*, de *liberté*, de *tolérance*, d'*opinion publique*, d'*intérêt général*, de *vertus* et de *crimes politiques*, ont, dans l'esprit de ces deux partis, des significations diverses, qui n'ont aucun rapport entre elles.

Trois grands peuples en Europe, et quelques faibles gouvernements, défendent encore l'antique système, tandis que le reste des peuples européens et toutes les nations de l'Amérique, c'est-à-dire l'immense majorité de la population des deux mondes civilisés, adoptent les nouveaux principes.

Pour peu qu'on approfondisse cette réflexion, et qu'on observe les progrès rapides des sciences, des arts, de l'industrie et de la richesse publique dans les pays libres, on pourra lire avec quelque clarté dans l'avenir.

La seconde partie de mes Mémoires contiendra le récit des événements auxquels j'ai pris plus ou moins de part dans l'espace de trente-six années. J'aurai beaucoup de tableaux à peindre, de portraits à tracer, de faits et d'anecdotes à raconter ; je m'en occupe. Mais j'ai atteint, je crois, l'âge de ce vieil archevêque de Grenade, si plaisamment peint par Le Sage. Je veux donc me hâter de terminer mon ouvrage, ou m'arrêter assez à temps pour éviter l'inconvénient de recevoir l'avis naïf, salutaire, mais peu agréable, de quelque sincère et nouveau Gil Blas de Santillane.

FIN.

PENSÉES ET LETTRES

DU MARÉCHAL

PRINCE DE LIGNE

PUBLIÉES PAR M^me^ LA BARONNE DE HOLSTEIN.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Les introductions que nous publions n'empruntent rien, c'est pour nous une règle constante, aux Mémoires qu'elles précèdent : ce serait une économie trop facile que celle qui meublerait l'antichambre aux dépens du salon. Notre habitude a toujours été de préparer aux faits, aux assertions qu'on va lire dans le *Mémoriographe*, quel qu'il soit, par des faits contemporains, mais différents, qui ajoutent soit à la connaissance de l'époque, soit à la biographie de l'écrivain. En France, ce qu'on sait du prince de Ligne, sa vie aventureuse, l'éclat de sa bravoure, l'incorrection de son style, l'originalité de son esprit, ont à bon droit si vivement occupé l'attention, qu'il nous eût été bien difficile de rien dire de neuf en ce qui le touche. Un très-heureux hasard nous a bien servi à l'étranger. Un jeune Russe, M. le comte Ouvaroff, était à Vienne en 1807, au moment où, quoique avancé en âge, le prince de Ligne y brillait encore par la jeunesse de ses manières et la vivacité de ses souvenirs. Le comte russe, en homme d'esprit et de goût, s'empressa

de mettre à profit les trésors de mémoire et les saillies argent comptant dont le prince enrichissait avec prodigalité ses entretiens. Il y parlait surtout avec effusion de cette cour de France qui l'aimait tant, et dont la reine et sa société faisaient pour lui le plus grand charme. Rien ne fut perdu de ces intéressants souvenirs pour le comte Ouvaroff. Ses connaissances fort étendues, ses services et son mérite le portèrent, plus tard, en Russie, aux plus hauts emploits : il fut ministre de l'instruction publique et président de l'académie impériale des sciences à Pétersbourg. Mais les conversations de sa jeunesse, à Vienne, restèrent toujours présentes à sa pensée. On les trouvera, dans le morceau qui suit, très-fidèlement reproduites, avec une politesse, une élégance du langage qui se rencontrent bien rarement en France aujourd'hui (1). En lisant cette introduction d'un ministre russe aux Mémoires d'un grand seigneur autrichien, certainement on reconnaîtra que nous n'avons rien dit de trop à la louange du prince de Ligne et de son admirateur M. le comte Ouvaroff.

Fs. Barrière.

(1) Ce morceau fait partie d'un volume publié à Saint-Pétersbourg, en 1813, sous ce titre : *Études de philologie et de critique*, par M. Ouvaroff.

INTRODUCTION.

De spirituels écrivains s'appliquent, depuis quelque temps à réhabiliter le dix-huitième siècle, non pas dans sa flagrante immoralité ou dans ses rêveries philanthropiques, qui ont abouti à des crimes atroces, encore moins dans les désolantes doctrines qui ont versé sur l'Europe un déluge de maux, mais bien dans sa vive et gracieuse physionomie sociale, dont les traces s'effacent de plus en plus. Ces hommes d'esprit et de talent cherchent à deviner la société foudroyée du dix-huitième siècle, comme l'antiquaire recompose un édifice avec quelques débris épars : c'est à cette famille de curieux que s'adressent mes réminiscences sur l'un des derniers types de ce monde charmant, irrévocablement perdu.

Ce fut en 1807 que j'eus occasion de voir à Vienne le prince de Ligne. Très-jeune d'âge, mais par tradition et par goût passionnément épris de ce qu'on nommait l'ancien régime, je ne pus être présenté au vétéran de l'élégance européenne sans éprouver une sorte d'entraînement. J'avais si souvent entendu citer son nom, je l'avais trouvé à toutes les pages du dix-huitième siècle, entre Voltaire, Louis XV, Catherine, Frédéric et l'empereur Joseph !

Un homme qui depuis si longtemps faisait parler de lui me semblait, à moi adolescent, devoir être un monument délabré, une sorte de Nestor en caducité. Jugez de mon étonnement quand je trouvai que le prince de Ligne,

à soixante-douze ans conservait presque toute la vigueur de l'âge mûr ! D'une taille élevée, se tenant fort droit, ayant gardé la vue, l'ouïe et surtout un excellent estomac, extrêmement répandu dans la société, empressé auprès des femmes et tout resplendissant de son élégante frivolité, le prince de Ligne se piquait de traiter les jeunes gens en camarades ; et l'on peut s'imaginer l'empressement avec lequel je me trouvai admis dans le nombre.

Il avait conservé beaucoup de cheveux, et comme il les portait poudrés, son beau visage, bien qu'un peu ridé, n'offrait aucune trace de décrépitude. L'uniforme militaire lui allait bien, et la croix de Marie-Thérèse s'entrelaçait noblement sur sa poitrine avec l'ordre de la Toison d'or. Il avait perdu une partie de ses biens dans les révolutions de la Belgique et mangé l'autre. D'une fortune immense, substituée en partie à son fils cadet, le prince de Ligne n'avait gardé qu'une modeste maison sur les remparts de Vienne, que par antiphrase on nommait l'hôtel de Ligne. Là se réunissait chaque soir son aimable famille, composée de deux filles mariées et d'une troisième alors chanoinesse : là venait affluer périodiquement tout ce que Vienne offrait de plus recherché, soit en vieilles femmes au ton exquis et aux grandes manières, soit en femmes jeunes et pleines d'agréments C'était tantôt un groupe d'Anglais, lesquels, disait le prince de Ligne, voyageaient pour leur plaisir et non celui des autres ; tantôt des Russes, qu'il affectionnait de préférence. Il y avait peu d'Allemands, si ce n'est quelques débris du temps de l'empereur Joseph ou quelques grands seigneurs des Pays-Bas, exilés, comme le vieillard de Virgile ou comme l'hôte lui-même, loin de leurs pénates domestiques. A ces visiteurs toujours empressés se joignaient quelques émigrés de haute volée, le comte Roger de Damas, le marquis de Bonnay ; et quand au milieu de ce groupe mélangé on distinguait un homme à l'œil de feu, à la phy-

sionomie basanée et méridionale, c'était Pozzo di Borgo, qu'un charme de conversation différent de celui du prince de Ligne attirait vers lui et dont l'esprit original, passionné et tout à fait de notre temps, faisait admirablement sortir en relief l'esprit éminemment dix-huitième siècle du prince de Ligne.

Dans ce petit salon grisâtre, modestement meublé, et si étroit qu'il était difficile de s'y placer debout quand il y avait du monde, parut un soir M^me^ de Staël, radieux météore qui occupait la curiosité publique, et dont nous tirâmes plus tard fort bon parti. D'abord le prince de Ligne se trouva médiocrement prévenu en sa faveur. L'exaltation dramatique de *Corinne* lui paraissait quelque peu ridicule, et son néologisme, en fait d'esprit de salon, lui était antipathique.

En France, avant la Révolution, le prince de Ligne n'avait guère vu et il avait fort peu goûté M. Necker. Madame Necker l'avait prodigieusement ennuyé, et de l'ambassadrice de Suède il ne gardait que le souvenir d'une personne dont la laideur n'était pas douteuse, qui se mêlait de politique et faisait des phrases. Vivement attaché à la reine Marie-Antoinette et chevaleresquement épris d'elle, le contact du ministre génevois ne pouvait être que déplaisant au prince de Ligne. Il fallait toute l'aménité de son caractère, toute l'exquise délicatesse de ses manières, pour ne plus voir dans M^me^ de Staël, fugitive et déjà proscrite en 1808, qu'une nature d'élite et tout exceptionnelle, qui, par les éminentes qualités de son cœur autant que par la haute portée de son esprit, avait droit à la bienveillance générale. Par un compromis réciproque de fort bon goût, jamais un mot sérieux sur 1789 ne fut échangé entre M^me^ de Staël et le prince de Ligne : là il y avait incompatibilité complète ; jamais ils n'auraient pu s'entendre sur quoi que ce fût qui eût rapport à la révolution. Le comte de la Marck (prince Auguste d'Aremberg), l'ami de Mirabeau et du

duc d'Orléans, et qui sympathisait à ce titre avec les idées de M^me^ de Staël, tout en se rapprochant par sa position sociale des antécédents du prince de Ligne, semblait le point d'intersection entre ces deux intelligences si contrastées, le dieu Terme qui veillait à ce que le domaine de chacune d'elles fût scrupuleusement respecté.

Il serait difficile d'exprimer le plaisir infini que nous donnait ce ravissant spectacle : jamais le prince de Ligne ne fut plus fin, plus coquet, plus ingénieux ; jamais M^me^ de Staël ne fut aussi brillante ; seulement il y avait en lui une légère, une imperceptible teinte d'ironie qui, sans blesser M^me^ de Staël, lui opposait une sorte de résistance passive qui n'était pas sans attrait pour elle. Quand Corinne s'envolait au septième ciel par une explosion d'inimitable éloquence, le prince de Ligne la ramenait petit à petit dans son salon de Paris. Quand lui, à son tour, se jetait follement dans les causeries parfumées de Versailles ou de Trianon, M^me^ de Staël se hâtait d'indiquer en quelques paroles brèves et énergiques, à la manière de Tacite, l'arrêt de cette société condamnée à périr de ses propres mains. On se trouvait entraîné tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre, sans qu'il fût possible de décerner le prix ; personne d'ailleurs ne voulut les mettre d'accord, tant cette lutte était de bon aloi et de bon goût. Empressons-nous de dire que dans ces charmants assauts il n'y avait rien d'apprêté, rien de factice : c'étaient deux natures différentes qui se produisaient sans effort, c'étaient deux habiles joûteurs qui se renvoyaient la balle avec courtoisie, vivacité d'expressions soudaines toujours polies et naturelles, causerie facile, presque négligée, qui allait de l'un à l'autre au hasard, soin extrême d'éviter toutes les aspérités de la parole, bonhomie réciproque, si l'on peut se servir de ce mot, — tel était le trait distinctif de ce feu d'artifice inouï, dont les merveilleuses fusées se retracent encore avec délices à ma mémoire.

La société de Vienne s'empressa de fêter Mme de Staël; les spectacles de salon, héritage du dix-huitième siècle, furent mis en œuvre. Là se présenta une bizarrerie piquante : le prince de Ligne et Mme de Staël aimaient passionnément à jouer la comédie, et tous deux la jouaient mal; lui n'avait en partage que les notaires qui viennent au dénoûment ou les laquais qui apportent une lettre ; encore s'il jouait le rôle du notaire, arrivait-il au milieu de la pièce, et quand il endossait la livrée pour apporter une lettre, il continuait à rester en scène, disant tout bas : « Mais, mon Dieu, est-ce que je vous gêne? » A l'arrivée de Mme de Staël on monta plusieurs pièces, entre autres *Les Femmes savantes*, dans laquelle elle eut le grand rôle de *Philaminte;* le comte Louis Cobenzel, ami et compatriote du prince de Ligne, connu par ses ambassades en Russie et en France et son ministère de 1805, joua *Chrysale* avec une verve et un talent à faire envie à un acteur consommé. Sa sœur, Mme Rombeck, inimitable et gracieux mélange de cœur et d'esprit, de folie et de raison, fit le rôle de *Martine*. Arthur Potocki et moi, les plus jeunes de la bande, on nous grima de toutes les façons, on nous affubla d'énormes perruques et nous parûmes lui en *Vadius*, moi en *Trissotin*. La pièce fut jouée avec quelque ensemble, et fit plaisir; quelques allusions malignes ne furent pas épargnées à Mme de Staël. Une autre fois elle joua une pièce de sa façon, nommée — *Agar dans le désert*, et qui est, je crois, imprimée dans le recueil de ses OEuvres. Ce fut à cette occasion que le prince de Ligne, me prenant à part après la représentation, me dit : « Cher petit (il me « nommait souvent ainsi), n'êtes-vous pas enchanté et ne « trouvez-vous pas la pièce excellente? mais, à propos, « quel est donc son titre. *Agar dans le désert*, répondis-je « naïvement. — Eh non, mon cher petit, vous vous trompez, « c'est la justification d'Abraham. »

Cet esprit si finement malicieux, si gaiement ironique, s'alliait dans le prince de Ligne avec une douceur de caractère et une égalité d'humeur sans pareille. Les graves considérations ne l'arrêtaient pas longtemps. Insouciant encore plus que philosophe, il laissait s'écouler sans regret les jours qui lui étaient comptés ; nul n'aurait eu le courage de troubler la sécurité vraie ou fausse de ce vieux et charmant enfant. Les idées politiques avaient peu de prise sur lui. Il haïssait la Révolution, parce qu'elle avait rempli de sang les salons de Paris, ravagé le château de Bel-OEil et porté la main sur les objets de sa vénération et de sa tendresse ; mais il s'arrêtait là. Même on lui voyait quelque penchant vers Napoléon, qui rebâtissait ce qu'avait démoli la Révolution ; seulement, en parlant de lui, il disait à M. de Talleyrand, avec un dédain tant soit peu aristocratique : « Mais où donc avez-vous fait connaissance avec cet homme-« là ? je ne pense pas qu'il ait jamais soupé avec nous. »

La grande, l'incurable, l'unique plaie que portait au cœur le prince de Ligne, c'était le souvenir de son fils Charles, tué à la retraite de Champagne. Cet homme si léger, si éprouvé par la vie, si habitué au malheur, vous l'eussiez vu, dix années après cette catastrophe, s'attendrir au nom de son fils chéri : on n'osait prononcer ce nom en sa présence, et quand il lui arrivait d'en parler, sa voix trahissait sa douleur, et ses yeux se remplissaient de larmes. Il y avait quelque chose de singulièrement émouvant dans ce vieillard tout à l'heure voltairien et rêveur, comme on dirait à présent, et qui ne voulait pas être consolé parce qu'il pensait à l'enfant de son cœur qui n'était plus.

Comme écrivain, le prince de Ligne n'avait aucun mérite, excepté celui d'une facilité extrême. Presque toujours ses lettres étaient piquantes, mais le noir de l'imprimerie n'allait pas bien à son style. Il avait ruiné son libraire de Dresde, obligé par contrat d'imprimer ce qui sortait de

sa plume. Le prince de Ligne a écrit au hasard, et sur toutes sortes de sujets, de trente à quarante volumes. De ce fatras illisible et que lui-même reconnaissait pour tel, M^me^ de Staël a eu le talent d'extraire un volume très-agréable, précédé d'une préface pleine de goût et de trait (1) Il dépendrait de moi de grossir le bagage littéraire du prince de Ligne, ce bagage « qui ne va pas à la postérité » d'une assez grande quantité d'articles détachés sur la reine, sur le duc de Choiseul, sur le duc d'Orléans, que le prince de Ligne avait la manie de croire calomnié dans ses vices, sur la société française, etc., tous morceaux inédits, que l'auteur me donna en réponse aux interminables questions dont je l'accablais sans cesse, et qui au fait ne sont que des conversations écrites. Je possède aussi du prince de Ligne un grand nombre de lettres et de billets en vers et en prose, mais rien de tout cela ne saurait augmenter le renom littéraire de l'auteur.

Le prince de Ligne me racontait quelquefois des détails fort amusants sur son enfance et sa jeunesse, des anecdotes sur son père, le plus hautain et le plus bizarre des hommes, et qui haïssait cordialement son fils. Quand celui-ci fut, à seize ans, nommé colonel du régiment de Ligne, il écrivit à son père la lettre suivante :

« Monseigneur,

« J'ai l'honneur d'informer Votre Altesse que je viens « d'être nommé colonel de son régiment. Je suis avec un profond respect, etc. »

La réponse ne se fit pas attendre; la voici :

« Monsieur,

« Après le malheur de vous avoir pour fils, rien ne pou- « vait m'être plus sensible que le malheur de vous avoir « pour colonel. Recevez, etc. »

(1) On va trouver ci-après cette remarquable préface et ce volume.

Je laisse à d'autres le soin d'exquisser une biographie du prince de Ligne; c'est au hasard de la plume et en courant que je retrace les impressions que j'ai gardées de cet homme remarquable, mêle depuis sa première jeunesse à toutes les phases du dix-huitième siècle. Le prince de Ligne, Belge de naissance, grand d'Espagne par hérédité, feld-maréchal au service d'Autriche, était Français d'esprit et de cœur. Depuis M^me^ de Pompadour, à laquelle, soit dit en passant, il trouvait l'air caillette et le ton bourgeois, jusqu'à M^me^ du Barry, dont il fut, après la mort de Louis XV, l'amant favorisé, et pour laquelle il franchit les murs de l'abbaye du Pont-aux-Dames, où Louis XVI l'avait fait enfermer; enfin, sous Marie-Antoinette, le prince de Ligne, à Versailles comme à Paris, s'était trouvé sur le pied d'une familiarité parfaite, familiarité exquise dont nous avons perdu le secret, familiarité qui n'excluait ni la dignité d'un côté, ni le respect de l'autre. L'impératrice Marie-Thérèse lui avait témoigné des bontés que lui-même qualifiait de maternelles; Frédéric II l'avait recherché; il avait été lié avec tous les princes de l'Europe, y compris Voltaire. On sait que Catherine II l'admit dans son cercle le plus intime et le fit voyager avec elle. Avec quel ravissement il nous racontait les délicieuses soirées de l'Ermitage et la cour brillante de Saint-Pétersbourg! Le prince de Ligne avait conservé pour l'impératrice un attachement réel, et il m'a cent fois répété que c'était là une des femmes les plus accomplies qu'il eût jamais rencontrées. « L'impératrice, disait-il, prudente, réservée, « imposante dans l'occasion, l'impératrice, qui mesurait « ses gestes et toutes ses paroles, était en même temps le « type de la grâce, du naturel et de la bonté. Quand elle « mettait de côté son air de gravité étudiée, avec quelle « indulgence, avec quelle gaieté charmante n'accueillait-elle « pas mes incartades les plus folles. Lorsque le prince royal

« de Prusse (depuis roi sous le nom de Frédéric Guil-
« laume II), continuait le prince de Ligne, vint à Saint-
« Pétersbourg, on le mena à l'académie des sciences; le
« prince eut un évanouissement et on fut obligé de l'em-
« mener. Le soir l'impératrice me questionna sur ce qui
« s'était passé à l'académie; je lui répondis étourdi-
« ment : Rien que de très-naturel, Madame ; le prince
« royal s'est trouvé sans connaissance au milieu de l'aca-
« démie. L'impératrice rit beaucoup de ce jeu de mots, et
« il commençait à circuler autour d'elle quand je m'aper-
« çus qu'il pouvait parvenir aux oreilles du prince royal.
« Le lendemain matin je courus chez lui et lui racontai
« que S. M. m'ayant interrogé sur la scène de la veille,
« je lui avais répondu: « Le prince royal s'est trouvé au mi-
« lieu de l'académie sans connaissance. » Il rit aux éclats,
« et demanda à toute la cour: « Savez-vous le mot du prince
« de Ligne? » Je m'empressai de mettre l'impératrice dans
« ma confidence, et elle eut beaucoup de peine à garder son
« sérieux, quand, à son tour, le prince royal lui demanda
« le soir : « V. M. sait-elle le mot du prince de Ligne? »
Tout le monde a lu les jolies lettres à madame de Coigny, dans lesquelles le prince de Ligne rend compte de son voyage en Crimée avec l'impératrice et de ses campagnes de Turquie avec le prince Potemkin.

Le prince de Ligne avait passé une partie de sa vie à faire la guerre, sinon avec de grands talents, du moins avec une bravoure des plus brillantes. Il avait pris part à la guerre de Sept ans. Ami de Landon et de Lascy, ce fut à cette époque qu'il se lia avec le prince Henri de Prusse, qu'il allait, longtemps après, visiter encore dans sa retraite philosophique. Là le héros vétéran se livrait volontiers aux longues digressions sur sa vie militaire, digressions qui, souvent répétées, fatiguaient beaucoup les auditeurs. Aussi le prince de Ligne disait : « En vérité, quand le prince Henri

« entame la guerre de Sept ans, cela devient tout de suite « la guerre de Trente ans. »

Il serait impossible de faire entrer dans notre cadre toutes les phases d'une vie aussi longue et aussi aventureuse, dont le prince de Ligne aurait pu seul nous faire connaître l'ensemble. A la mort de l'empereur Joseph se termina la carrière politique du prince de Ligne; depuis, il ne fut plus employé, mais il garda avec sa haute position sociale ses titres et ses dignités. A toute l'Europe civilisée il avait l'air de faire les honneurs de Vienne, et, sans contredit, il était le centre d'une réunion à laquelle on chercherait en vain quelque chose d'analogue aujourd'hui. Le plus infatigable des flâneurs, le prince de Ligne était partout, au théâtre, aux guinguettes, dans le Prater, beaucoup dans les salons et peu à la cour. A Vienne, tout le monde, peuple et grands, le saluait avec plaisir; de loin on le voyait venir, soit à pied enveloppé d'un manteau demi-militaire; soit dans son carrosse gris, attelé de deux chevaux blancs, et sur lequel s'épanouissait, sous la couronne princière, le large écusson de ses ancêtres, portant d'or à la bande de gueules, surmonté du cri de la grande maison d'Egmont, de laquelle celle de Ligne est issue: *Quocumque res cadunt, semper linea recta.* Derrière ce carrosse était monté un Turc que le prince Potemkin lui avait donné à l'assaut d'Ismaël, et qui par cette raison portait le nom de la ville. Lorsque le Turc mourut, le marquis de Bombay lui fit l'épitaphe suivante:

Repose en paix, bon Ismaël,
Tu seras pleuré par ton maître;
Il se consolera, peut-être,
Avec les filles d'Israël.

Les filles d'Israël étaient deux juives fort belles que le prince de Ligne voyait assidûment, mais qu'il quitta brus-

quement un jour, en leur adressant le billet suivant : « Vous savez, Mesdames, que j'ai toujours été l'un de vos « admirateurs les plus empressés; vous n'avez ni enfants « ni chiens; ce qui m'a donné tout de suite une grande « idée de votre mérite; mais mes jambes refusent à grimper « vos escaliers. Adieu, vous êtes décidément les dernières « que j'aie adorées au troisième. »

Un soir qu'à l'hôtel de Ligne on jouait aux épitaphes, M. de Bonnay fit celle-ci, qui nous amusa longtemps :

Ici git le prince de Ligne :
Il est tout de son long couché;
Jadis il a beaucoup péché,
Mais ce n'était pas à la ligne.

Le marquis de Bonnay, mort pair de France, je crois, l'un des habitués les plus intimes de l'hôtel, était un homme d'une très-haute taille et aux dehors les plus froids et les plus austères. Sous cette enveloppe puritaine il cachait un esprit vif et mordant. Devenu dévot, il avait oublié la prise des Annonciades et autres peccadilles de la même force; c'était de lui que le prince de Ligne disait : « Croie qui voudra aux apparences; le marquis est marié et « dévot, mais il est taillé en célibataire et en athée. »

On a recueilli du prince de Ligne une foule de mots, dont un grand nombre ne lui appartiennent pas, et on a oublié les plus piquants, qui n'étaient connus que des intimes. Lorsque le duc Albert de Saxe-Teschien, après avoir perdu la bataille de Jemmappes et fait une maladie grave, revint à Vienne, il demanda au prince de Ligne comment il le trouvait? « Ma foi, Monseigneur, » répliqua celui-ci, je « vous trouve l'air passablement défait. »

Lorsque dans la révolution des Pays-Ras, les insurgés lui envoyèrent une députation pour lui offrir le commandement de ce qu'ils appelaient l'armée nationale, le prince de

Ligne les remercia avec effusion, et en les congédiant dit aux députés : « Veuillez, Messieurs, transmettre à vos commet-
« tants que je suis incapable de me révolter en hiver. »

L'empereur François faisait creuser un canal, mais l'eau manquait; on répandit le bruit qu'un homme s'y était noyé.

— « Flatteur! » s'écria le prince de Ligne.

« Dès vingt ans, m'écrivait-il un jour, j'avais pris mon
« parti : je visais aux grands rôles à la guerre, mais à la
« cour je me contentais de ceux de confident ou de com-
« parse. Quand la pièce est si courte et le parterre si mal
« composé, pourrait-on être assez fou pour y chercher
« autre chose. »

Ceci me ramène aux morceaux manuscrits du prince de Ligne dont j'ai parlé plus haut, au nombre desquels se trouve une pièce intitulée : *Notice sur la France ;* j'en transcris un passage assez piquant : « La maréchale de Luxem-
« bourg, qui disait qu'il n'y avait que trois vertus en France :
« vertubleu, vertuchou et vertugadin, avait élevé un
« ange de pureté et de perfection, sa petite fille la du-
« chesse de Lauzun. Cette vertu de convention, qui con-
« sistait à n'avoir pas d'amant, paraissait et disparais-
« sait en France. Elle sautait souvent par-dessus une
« génération ; jamais éducation ne fut meilleure que celle
« que donnaient les mères dont la conduite avait été lé-
« gère. Après la génération de M^me^ de Luxembourg, il y
« eut en France une série de jeunes femmes jolies et ai-
« mables. Elles mirent la vertu à la mode, et se moquèrent
« des amants ; mais cette vertu eut l'inconvénient d'obliger
« les hommes à adopter les mœurs anglaises; leurs dîners
« du soir, leurs courses de chevaux, leurs paris, leurs
« orgies et leur tenue de palfrenier.

« La vertu perdit les vertus, et la France se prit à avoir
« des vices, elle qui ne peut pas demeurer immobile comme
« les autres qui n'ont ni vices ni vertus. La galanterie épu-

« rait les mœurs en France au lieu de les corrompre. Jamais « l'on ne rechercha autant les égards et la décence, nulle « part on ne respecta autant les convenances que dans ce « Paris réputé si mobile; le désir de plaire était la loi su- « prême ; sans cesse on cherchait de nouveaux succès « comme on était prêt à voler à de nouveaux combats. Après « le passage du Rhin, on courait à l'Opéra, et trois jours « après on quittait avec plaisir sa maîtresse pour un as- « saut en Hollande. En France, au milieu de ce qu'on ap- « pelle des déréglements, il y avait beaucoup de délica- « tesse, beaucoup de procédés et des usages très-établis ; « il y avait esprit de corps dans les familles. La société te- « nait son lit de justice, et ses arrêts étaient sévèrement exé- « cutés. Jadis il y avait eu en France de mauvais pères, « de mauvais fils, de mauvais maris par air ; il n'y avait « plus rien de tout cela (je parle de trente ans avant la « Révolution). Les maris n'étaient pas tous fidèles, mais ils « étaient aimables et remplis d'égards ; le bon air était de « ne rien afficher et de se faire tout pardonner à force de « procédés. Il en était de même de la religion ; on avait « laissé l'athéisme aux académies et aux antichambres ; « dans un salon personne n'aurait osé se montrer esprit « fort ; on négligeait à la vérité les devoirs de la religion ; « mais on ne s'attaquait pas à ses dogmes. Un roi en « France qui eût pu fournir à sa nation des fêtes, des vic- « toires, des succès d'amour-propre de tout genre, n'au- « rait jamais rencontré de révolution ; la France n'est « devenue ingouvernable que depuis qu'elle a malheureuse- « ment cessé d'être frivole. »

Pendant que nous étions à Presbourg lors du couronnement de l'impératrice Louise, le prince de Ligne me dit un jour : « Tenez-vous prêt à telle heure, je vous ferai voir « la dernière grande dame de France et de l'Europe. » On peut juger si je fus exact ; à huit heures du soir nous mon-

tâmes en voiture ; et après avoir parcouru les rues sombres et tortueuses de la ville, nous arrivâmes à une maison d'assez triste apparence ; nous eûmes quelque peine à monter à tâtons l'escalier ; enfin, dans un vaste salon, mais pauvrement meublé et à peine éclairé de deux bougies, nous trouvâmes M^me^ la comtesse de Brionne, M^me^ de Brionne, princesse de Lorraine, qui joignait à la blanche hermine de Bretagne et à l'orgueilleuse devise des Rohans, l'écusson du Balafré, sur lequel les plus nobles races de la chrétienté avaient étalé leurs bannières. Atteinte de paralysie aux mains et aux pieds, à demi couchée sur une chaise longue, M^me^ de Brionne conservait à près de quatre-vingts ans les traces d'une éclatante beauté ; le son de sa voix lentement accentuée, son beau profil régulier, son regard doux et imposant, se sont profondément gravés dans ma mémoire. C'était une reine détrônée, c'était Hécube. Après quelques propos d'usage, je fis si bien que la conversation tomba sur l'ancienne France. Alors, par un coup de baguette, rétrogradant de cinquante ans, nous fûmes de prime abord en plein Versailles, en plein Trianon. Le passé, ce passé si vieux et si complétement évanoui, redevint le présent, mais le présent en chair et en os ; c'était un dialogue des morts, mais ces morts étaient pleins de vie et rajeunissaient l'un par l'autre. En fermant les yeux, on se croyait à l'Œil-de-Bœuf ou dans les petits appartements ; tout l'ancien Versailles était revenu au jour, pimpant, coquet et joyeux, et, chose bizarre, les deux octogénaires, enivrés eux-mêmes d'une réalité factice, se prirent à en parler comme si la France, comme si la monarchie eussent été là vivantes à leurs yeux. Louis XV était encore le roi de cette éclatante féerie ; il avait été fort amoureux de M^me^ de Brionne, et n'en avait jamais, dit-on, obtenu que l'amitié la plus tendre. Pendant la minorité de son fils, elle avait exercé les fonctions de grand-écuyer de

France : tout à l'heure, ce matin encore, ne sortait-elle pas du cabinet du Roi son portefeuille à la main ; il était si beau, si gracieux le roi de Lawfelt et de Fontenoy ! On lui passait la duchesse de Chateauroux, mais peu d'indulgence pour M^me^ de Pompadour ; quant à M^me^ du Barry, le prince de Ligne osait à peine la nommer pour mémoire. Nous fîmes à cette occasion un voyage à Chanteloup, et il fut décidé que si le duc de Choiseul, l'ami intime de la princesse n'avait pas été chassé par la cabale du duc de Lavauguyon, qui faisait croire au roi (notez bien, le roi tout court !) que M. de Choiseul avait empoisonné le Dauphin, il serait encore à la tête des affaires et la révolution avortait ; nous n'épargnâmes ni les gens de robe, ni les parlements, ni surtout les encyclopédistes. Il fut fort question d'un coup de panier donné, dit-on, par la duchesse de Grammont à M^me^ du Barry, et qui lui valut ce mot du prince de Ligne : « Voyez ce que c'est que « d'avoir un panier et pas de considération. » On blâma la petite maréchale (la maréchale de Mirepoix) d'avoir consenti, elle grande dame, à devenir la complaisante de toutes les maîtresses du roi. Le maréchal de Richelieu aurait été reconnu parfaitement aimable, si seul à Versailles il n'avait gardé les talons rouges, l'air un peu guindé et les formules complimenteuses du dernière règne. On eut soin de me faire remarquer que le duc de Choiseul avait une merveilleuse manière à lui de porter son cordon bleu, qui consistait à placer d'une certaine façon sa main dans sa veste entr'ouverte.

Tout ce qu'il y avait de plus huppé à Versailles, toutes les grandes dames avec leurs belles robes traînantes et leurs paniers, leur rouge et leurs mouches ; tous les beaux jeunes gens poudrés, parfumés, pailletés, vinrent s'asseoir avec nous dans ce pauvre salon à demi barbare. C'était quelque chose de fascinateur et d'éblouissant qui ressemblait à l'acte

de *Robert le Diable* où les morts sortent de leurs tombes et se mettent à danser avec les vivants. Au pied de la lettre, la tête me tournait de cette évocation ; je ne revins à moi que lorsque, après deux heures passées dans ce cercle fantastique, en sortant de chez M^me^ de Brionne, je demandai au prince de Ligne quelle était cette jeune personne, peu jolie et très-silencieuse, qui avait tenu les yeux constamment baissés sur sa broderie, sans prendre aucune part à la conversation? Il me répondit que c'était la princesse Charlotte de Rohan, nièce de M^me^ de Brionne et qui passait pour avoir été mariée secrètement au malheureux duc d'Enghien, assassiné tout à l'heure dans les fossés de Vincennes. Cette parole fut un coup de foudre qui fit évanouir tous les ravissants fantômes avec lesquels je venais de vivre pendant deux à trois heures; une indicible émotion s'empara de mon esprit, en pensant que dans une ville de Hongrie, trois personnes diversement frappées par le sort s'étaient réunies comme pour me donner en relief, à moi jeune étranger venu du Nord, l'épitôme des deux siècles au confluent desquels il m'avait été réservé de naître.

Le prince de Ligne mourut à plus de quatre-vingts ans, le 13 janvier 1815, à Vienne, pendant le congrès, et en lui lançant sa dernière épigramme : « Le congrès ne « marche pas, il danse. »

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

(MADAME DE STAEL.)

On regrettera toujours de n'avoir pas joui de l'entretien des hommes célèbres par leur esprit de conversation, car ce qu'on cite d'eux n'en donne qu'une imparfaite idée. Les phrases, les bons mots, tout ce qui peut se retenir et se répéter, ne saurait peindre cette grâce de tous les moments, cette justesse dans les manières qui font le charme de la société. Le maréchal prince de Ligne a été reconnu par tous les Français pour l'un des plus aimables hommes de France, et rarement ils accordaient ce suffrage à ceux qui n'étaient pas nés parmi eux. Peut-être même le prince de Ligne est-il le seul étranger qui dans le genre français soit devenu modèle au lieu d'être imitateur. Il a fait imprimer beaucoup de morceaux utiles et profonds sur l'histoire et l'art militaire. Il a publié les vers et la prose que les circonstances de sa vie lui ont inspirés ; il y a toujours de l'esprit et de l'originalité dans tout ce qui vient de lui, mais son style est souvent du style parlé, si l'on peut s'exprimer ainsi. Il faut se représenter l'expression de sa belle physionomie, la gaieté caractéristique de ses contes, la simplicité avec laquelle il s'abandonne à la plaisanterie, pour aimer jusqu'aux négligences de sa manière d'écrire. Mais ceux qui ne sont pas sous le charme de sa présence analysent comme un auteur celui qu'il faut écouter en le lisant ; car les défauts même de son style sont une grâce dans sa conversation. Ce qui n'est pas toujours bien clair grammaticalement le devient par l'à propos de la conversation, la finesse du regard, l'inflexion de la voix, tout ce qui donne enfin à l'art de parler mille fois plus de ressources et de charmes qu'à celui d'écrire [1].

[1] Les OEuvres complètes du prince de Ligne se composent de quatorze volumes d'*Œuvres mêlées* et de quatorze d'*Œuvres militaires*.

Œuvres mêlées. Coup-d'œil sur Bel-Œil et sur une grande partie des

Il est donc difficile de faire connaître par la lettre morte cet homme dont les plus grands génies et les plus illustres souverains ont recherché l'entretien, comme leur plus noble délassement. Cependant pour y parvenir, autant qu'il était possible, j'ai choisi sa correspondance[1] et ses pensées détachées. Il n'est aucun genre d'écrit qui puisse suppléer davantage à la connaissance personnelle. Un livre est toujours fait d'après un système quelconque qui place l'auteur à quelque distance du lecteur. On peut bien deviner le caractère de l'écrivain, mais son talent même doit mettre un genre de fiction entre lui et nous. Les lettres et les pensées sur divers sujets que je publie aujourd'hui peignent à la fois la rêverie et la familiarité de l'esprit; c'est à soi et à ses amis que l'on parle ainsi : il n'y a point, comme dans la Rochefoucauld, une opinion toujours la même et toujours suivie. Les hommes, les choses et les événements ont passé devant le prince de Ligne. Il les a jugés sans projet et sans but, sans vouloir leur imposer le despotisme d'un système; ils étaient ainsi, ou du moins ils lui paraissaient ainsi ce jour-là. Et s'il y a de l'ac-

jardins de l'Europe, tom. 1 et 2. — Discours, Lettres, tom. 3. — Lettres à Eulalie sur les théâtres, tom. 4. — Mes Écarts, ou Ma Tête en liberté, tom. 5 et 6. — Pièces de théâtre, tom. 7. — Supplément à mes Écarts et Portraits, tom. 8. — Lettres et Poésies, tom. 9 et 10. — Contes immoraux et Poésies, tom. 11. — Poésies et Pièces de théâtre, tom. 12. — Mémoires sur Bonneval, tom. 13. — Sur la Correspondance littéraire adressée au grand-duc de Russie par M. de la Harpe, tom. 14.

Œuvres militaires. Préjugés militaires, tom. 1. — Fantaisies militaires, tom. 2. — Mémoires sur les Campagnes du prince Louis de Bade en Hongrie et sur le Rhin, tom. 3 et 4. — Mémoires sur les Campagnes faites en Hongrie par le Comte de Bussy-Rabutin, tom 5. — Mémoires sur la guerre des Turcs de 1736 a 1737 et sur les maréchaux de Lacy; et Mémoires sur le roi de Prusse Frédéric II, tom. 6. — Instructions de S. M. le roi de Prusse aux officiers de son armée, avec des notes; et Lettres sur la dernière guerre des Turcs, tom. 7. — Mon journal de la guerre de sept ans, et Campagnes de 1757 et 1758, tom. 8. — Campagnes de 1759 et 1760, t. 9 — Campagnes de 1760, 1761 et 1762, tom. 10. — Mon journal de la guerre de sept mois, ou de Baviere en 1778; et celle de sept jours aux Pays-Bas en 1784, tom. 11. — Mémoire sur les grands généraux de la guerre de trente ans, tom. 12. — Relations de ma Campagne de 1788 et 1789, contre les Turcs, tom. 13. — Catalogue raisonné des Livres militaires de ma bibliothèque, tom. 14.

[1] Quelques lettres ont été supprimées, particulièrement celles qui avaient rapport à l'art militaire.

cord et de l'ensemble dans ses idées, c'est celui que le naturel et la vérité mettent à tout.

Un dialogue entre un esprit fort et un capucin intéresse par l'art aimable avec lequel le prince de Ligne fait retourner la plaisanterie contre l'incrédulité, et prête sa propre grâce au pauvre capucin, qui soutient la bonne cause. On remarque dans le récit des conversations du prince de Ligne avec Voltaire et Rousseau le profond respect qu'il témoignait pour la supériorité de l'esprit : il faut en avoir autant que lui pour n'être ni prince ni grand seigneur avec les hommes de génie. Il savait qu'admirer était plus noble que protéger; il était flatté de la visite de Rousseau, et ne craignait point de lui montrer ce sentiment. C'est un des grands avantages d'un haut rang et d'un sang illustre, que le calme qu'ils donnent sur tout ce qui tient à la vanité; car pour bien juger et la société et la nature il faut peut-être devoir de la reconnaissance à l'une et à l'autre.

Enfin la correspondance se rapprochant davantage de la conversation, on peut y suivre le prince de Ligne dans sa vie active; on peut y apercevoir l'infatigable jeunesse de son esprit, l'indépendance de son âme et la gaieté chevaleresque qui lui était surtout inspirée par les circonstances périlleuses. Ses lettres sont adressées au roi de Pologne, en lui rendant compte de deux entrevues avec le grand roi de Prusse; à l'impératrice de Russie, à l'empereur Joseph II, à M. de Ségur, sur la guerre des Turcs; à madame de Coigny, pendant le fameux voyage de Crimée : ainsi le sujet des lettres et les personnes auxquelles elles sont adressées inspirent un double intérêt. Le prince de Ligne a connu Frédéric II, et surtout l'impératrice de Russie, dans la familiarité d'une société intime, et ce qu'il en dit fait vivre dans cette société. Le portrait du prince Potemkin, qu'on trouve dans les lettres adressées à M. de Ségur, est véritablement un chef-d'œuvre. Il n'est point travaillé comme ces portraits qui servent plutôt à faire connaître le peintre que le modèle. Vous voyez devant vous celui que le prince de Ligne vous écrit : il donne de la vie à tout, parce qu'il ne met de l'art à rien. Ceux qui le con-

naissent savent qu'il est impossible d'être plus étranger à toute espèce de calcul; ses actions sont toujours l'effet d'un mouvement spontané; il comprend les choses et les hommes par une inspiration soudaine, et l'éclair, plus encore que le jour, semble lui servir de guide.

Adoré par une famille charmante, chéri par ses concitoyens, qui voient en lui l'ornement de leur ville, et s'en parent aux yeux des étrangers comme d'un don de la nature, le prince de Ligne a prodigué sa vie dans les camps, par goût et par entraînement, bien plus que sa carrière militaire ne l'exigeait. Il se croit né heureux, parce qu'il est bienveillant, et pense qu'il plaît au sort comme à ses amis. Il jouit de la vie comme Horace, mais il l'expose comme s'il ne mettait aucun prix à en jouir. Sa valeur a ce caractère brillant et impétueux qu'on a coutume d'attribuer à la valeur française. On peut soupçonner que dans les dernières guerres le prince de Ligne eût souhaité qu'on lui offrit plus souvent l'occasion d'exercer sa valeur française contre les Français : c'est la seule peine d'ambition qu'on aperçoive dans un homme dont il faudrait louer la philosophie, s'il y en avait à se contenter de plaire et de réussir toujours.

Il a perdu une grande fortune avec une admirable insouciance, et il a mis une fierté bien rare à ne rien faire pour réparer cette perte; enfin le calme de son âme n'a été troublé qu'une fois, c'est par la mort de son fils aîné, tué en s'exposant dans les combats, comme son père. C'est en vain alors que le prince de Ligne appelait à son secours sa raison et même cette légèreté d'esprit qui non-seulement sert à la grâce, mais quelquefois aussi peut distraire des peines de l'âme. Il était blessé au cœur, et ses efforts pour le cacher rendaient plus déchirantes encore les larmes qui lui échappaient. Cette crainte de paraître sensible quand on s'est permis quelquefois de plaisanter la sensibilité; cette pudeur de la tendresse paternelle dans un homme qui n'avait jamais montré aux autres que ces moyens de plaire et de captiver; tout ce contraste, tout ce mélange du sérieux et de la gaieté, de la plaisanterie et de la raison, de la légèreté et de la profon-

deur, font du prince de Ligne un véritable phénomène : car l'esprit de société à l'éminent degré où il le possède donne rarement autant de grâces en laissant autant de qualités. On dirait que la civilisation s'est arrêtée en lui à ce point où les nations ne restent jamais, lorsque toutes les formes rudes sont adoucies, sans que l'essence de rien soit altérée.

Il va sans dire que l'éditeur ne prend point la liberté de combattre ni d'appuyer les opinions du prince de Ligne sur divers sujets manifestées dans ce recueil. On n'a voulu que rassembler quelques traits épars d'une conversation toujours variée, toujours piquante, où les jeux de mots et les idées, la force et le badinage sont toujours à leur place, et conviennent à chaque jour, quoi qu'on en dise le lendemain. Le privilége de la grâce semble être de s'accorder également bien avec tous les genres, tous les partis et toutes les manières de voir. Elle ne touche à rien assez rudement pour blesser, ni même assez sérieusement pour convaincre, et jamais elle n'ébranle la vie qu'elle embellit.

Je pourrais continuer encore longtemps le portrait du prince de Ligne, car on cherche mille tours divers pour peindre ce qui est inexprimable, un naturel plein de charmes. Mais après avoir essayé toutes les paroles, je devrais dire encore comme Eschine : — Si vous êtes étonné de ce que je vous raconte de lui, que serait-ce si vous l'aviez entendu!

PENSÉES.

Si La Bruyère avait bu, si La Rochefoucault avait chassé, si Chamfort avait voyagé, si Lacy avait su les langues étrangères, si Vauvenargues avait aimé, si Weiss avait été à la cour, si Théophraste avait été à Paris, ils auraient mieux écrit encore. Quelques-uns de ceux-là, et plusieurs autres, ressemblent à des feux d'artifice trop longs et avec des lacunes d'obscurité.

On dit que le rire nous distingue de la bête : c'est tout le contraire. Le singe n'en a pas plus d'esprit parce qu'il rit. Mais quelle sotte mine l'on fait à un homme qui vous parle ou qui vous salue en souriant ! Si vous lui rendez ce sourire, vous avez l'air d'un sot. Si vous ne le lui rendez pas, vous avez l'air fâché : c'est bien pis si c'est un conteur, un rieur, un supérieur.

Ne dégelez pas les peuples froids : ils ont leur bon côté, et ce que vous leur donnerez gâtera ce qu'ils ont. La patience, la fidélité, l'obéissance valent bien l'enthousiasme, qui n'est jamais sûr ni durable. Pour une fois qu'il sera bien placé, il le sera vingt fois mal. Il vaut mieux qu'une nation n'ait pas d'avis : celle qui en a est sujette aux orages, et si un physicien ne place pas bien le conducteur, la foudre tombe sur sa tête.

Ce qui coûte le plus pour plaire, c'est de cacher que l'on s'ennuie. Ce n'est pas en amusant qu'on plaît : on n'amuse pas même si l'on s'amuse; c'est en faisant croire que l'on s'amuse.

Ce qui prouve la vanité des réputations, c'est la facilité de faire des dupes. Je parie que M. de Voltaire y aurait été pris si à un dîner chez lui j'avais préparé d'avance un sot à jouer le rôle d'un homme d'esprit : il l'aurait étonné. Deux sots même qui n'auraient que l'adresse d'être le compère l'un de l'autre attraperaient tout le monde.

C'est pour cela qu'il faut se méfier des dîners de gens d'esprit. Pour juger l'homme qui en a il faut le prendre au saut du lit. Si avant d'avoir rassemblé toutes ses idées et repris ses esprits il a du trait, de la conception, de la répartie, de la force, ou de la naïveté, c'est sûrement un homme d'esprit.

Il ne faut peut-être pas toujours avoir raison pour plaire : il y a une manière d'avoir tort qui est faite pour réussir. Il y a même des travers fort agréables, quand ils ne sont pas joués.

Si l'on est réellement aimable chez soi, on peut, avec un peu moins de succès quant au local, réussir beaucoup chez les autres. Je n'ai pas bonne opinion de ceux qui ne sont pas aimables dans leur famille : sans parler du mauvais cœur que cela suppose, il faut être bien peu riche pour se montrer si économe d'esprit et de grâce.

On fait bien des chutes avant d'attraper la raison. Elle se sauve, parce qu'elle croit valoir la peine qu'on coure après elle. Elle passe par les endroits les plus glissants, et veut éprouver ses véritables amants. Celui qui prétend l'avoir acquise tout de suite est un fat.

Fussiez-vous du sang des héros, fussiez-vous du sang des dieux, si la gloire ne vous enivre pas continuellement, ne vous rangez pas sous ses étendards. Ne dites point que vous avez du goût pour votre état ; si cette expression froide vous suffit, embrassez-en un autre. Vous faites votre service sans reproche peut-être, vous savez quelque chose des principes de l'art, eh bien, vous êtes des artisans. Vous irez à un certain point ; mais vous n'êtes pas des artistes. Placez le métier de la guerre au-dessus de tous les autres, aimez-le avec passion. Oui, passion est le mot. Si vous ne rêvez pas militaire, si vous ne dévorez pas les livres et les plans de guerre, si vous ne baisez point les pas des vieux soldats, si vous ne pleurez pas au récit de leurs combats, si vous n'êtes pas consumé par le désir d'en voir et par la honte de n'en avoir pas vu encore, quittez vite un habit que vous déshonorez. Si l'exercice d'un seul bataillon ne vous transporte pas ; si vous ne vous sentez pas la volonté de vous

trouver partout, si vous êtes distrait, si vous ne redoutez pas que la pluie n'empêche votre régiment de manœuvrer, donnez votre place à un jeune homme tel que je le veux, à un jeune homme qui sera fou de l'art des Maurice et des Eugène, qui sera persuadé qu'il faut faire trois fois plus que son devoir pour le faire passablement. Malheur aux gens tièdes ! qu'ils rentrent au sein de leur famille ; que ces êtres dégradés, dont la foule importune sollicite sans cesse des grâces non méritées, n'empêchent pas les vieux militaires de montrer à leur souverain leurs honorables cicatrices. Ils ne doivent pas devancer à la cour ceux qui les ont devancés à la guerre. La véritable considération appartient aux véritables braves, et non à ceux qui, faisant semblant de servir, dérobent aux soldats leurs récompenses.

Enfin il faut pour être militaire que l'enthousiasme monte la tête, que l'honneur électrise le cœur, que le feu de la victoire brille dans les yeux, qu'en arborant les marques insignes de la gloire l'âme soit exaltée; et qu'on me pardonne si la mienne, qui l'est peut-être trop dans ce moment, m'entraîne malgré moi à un peu de déclamation.

Qu'on ne dise jamais : La politique de la Prusse, de l'Angleterre, de la France, de l'Espagne, de la Hollande, etc. — C'est l'intérêt particulier, l'ambition, la vengeance ou le plus ou moins de logique ou d'humeur de l'homme ou de la femme en crédit, qui fait souvent prendre un parti qu'on met sur le compte ténébreux d'un profond calcul diplomatique. C'est ainsi que la personnalité a presque toujours allumé la guerre. La place des Victoires, où les nations sont enchaînées, a été la cause d'une guerre. Les gants de la duchesse de Marlborough ont joué un grand rôle. Les plaisanteries du roi de Prusse sur une souveraine, une maîtresse, un grand et petit ministre, ont décidé la ligue qui a manqué le précipiter de son trône.

Il ne faut pas se faire un monstre du plus beau des malheurs de la guerre. J'ai vu tant de beaux traits d'humanité, tant de bien pour réparer un peu de mal, qu'il ne m'est pas possible de regarder la guerre tout à fait comme une abomination, si l'on ne pille ni ne brûle, et s'il n'y a d'autre mal que de tuer ceux

qui périraient quelques années plus tard moins glorieusement. J'ai vu mes grenadiers donner leur pain et leurs *kreuzers* à une pauvre famille, dans un village qu'un accident étranger à la guerre avait réduit en cendres. J'ai béni mon sort de commander à des hommes comme eux. J'ai vu de nos housards rendre à des prisonniers leur bourse et leur ouvrir la leur. Il semble que l'âme s'exalte. Plus on a de courage, et plus on est sensible. En toutes choses c'est l'émotion qui est sublime.

La gloire est quelquefois une courtisane de mauvaise compagnie, qui attaque en passant des gens qui ne pensaient pas à elle. Ils sont étonnés des faveurs qu'ils ont reçues sans avoir rien fait pour les obtenir. Au bout de trente ans, on les croit supérieurs à ceux qui en ont mérité sans en avoir eu. Il est malheureux pour la vertu que tant d'actions de gens obscurs soient inconnues, et qu'on ne puisse pas remonter aux auteurs cachés des grands résultats. On pourrait peut-être en déterrer quelques-uns : ce serait une nouvelle manière d'écrire l'histoire. On raconterait les grands effets et ceux qui passent pour les avoir produits, et à côté l'on ferait connaître les causes et les agents ignorés : ce serait l'histoire souterraine, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Je prie messieurs les généraux de se monter la tête par les exemples des grands hommes. Que l'un prenne pour parrain César, l'autre Alexandre, un autre Annibal, un quatrième Pyrrhus, ou un cinquième Scipion ; mais point de Fabius.

Il faut venir au monde général, peintre, poëte et musicien. Lorsqu'un de nos colonels avancé par la cour disait à Guido Stahremberg : L'empereur m'a fait général. — Je l'en défie, répondit-il ; il vous a nommé général, et rien de plus.

Un général doit être bien tourné. Il n'appartient pas à tout le monde d'être bossu comme M. de Luxembourg.

Le poltron ne calcule pas bien. L'incertitude d'un coup d'épée ou d'un coup de fusil devrait se comparer à la certitude du déshonneur et à la probabilité de vingt mauvaises affaires qu'il

faudra soutenir pour ne s'être pas bien présenté à la première. Les poltrons finissent toujours par être tués.

Un mot, une inflexion, le son de la voix, un geste, un regard, un rien fait couler des torrents de pleurs quand on est affligé. Les nerfs sont alors comme un instrument que le vent, le bruit d'une porte fait résonner; c'est une sorte de magnétisme. De la disposition où l'on est, ou de la manière dont on apprend la perte de ce qu'on aime, dépend peut-être la vie. C'est un hasard qu'on ne meure pas sur-le-champ. Quelquefois on ne croit pas son malheur, on s'imagine rêver; on attend la personne qui a disparu. Hélas! un froid glacial succède à cette espèce de délire. Une suspension totale de ses facultés, un oubli de tout, et de soi-même; et puis un poids affreux dont il est impossible de se débarrasser. L'inquiétude bannit le sommeil. Heureux ceux qui ont des sujets d'inquiétude: mais lorsque le malheur est arrivé, le corps, accablé de sa peine, prend une sorte de repos.

Pour un quart d'heure de sommeil, quel réveil, grand Dieu! Avant d'avoir retrouvé ses sens encore engourdis, on sait qu'on est malheureux en général; et quand on commence à en sentir la cause, lorsqu'on croit l'apprendre de nouveau, cet état est pire que la mort.

Je crois avoir déjà dit qu'il faut être le père de ses amis pour en être sûr. Il faut être marié assez jeune pour avoir de grands enfants dont on est à peu près le camarade depuis qu'ils ont vingt ans. Mais il ne faut pas que la faux fatale se trompe.

On est injuste envers la mort en la peignant comme on le fait: on devrait la représenter en vieille femme bien conservée, grande, belle, auguste, douce et calme, les bras ouverts pour nous recevoir. C'est l'emblème du repos éternel après la malheureuse vie inquiète et orageuse.

S'il en coûte pour être vertueux, on est bien mal né. Je n'entends pas qu'il y ait de la vertu à en avoir. Qu'est-ce qui nous porte au crime? Sans parler des remords, n'y a-t-il pas une sorte de personnalité qui en éloigne? Un criminel doit être toujours sous les armes au milieu des arsenaux de la méchanceté. Ma

paresse s'en effraye. La paresse même porte à la bonté. Qu'on en ait, n'importe comment ni pourquoi, et tout le monde sera heureux.

L'humeur est comme la mauvaise herbe, qui mange tout et empêche tout ce qui est bon, en plantes et en semences, de se produire, et par conséquent de se reproduire et de profiter. Cette comparaison est si juste, que je vois les gens les meilleurs, les plus aimables, les plus délicats, les plus honnêtes, empêchés par l'humeur de paraître ce qu'ils sont. Toutes leurs bonnes qualités sont interceptées; c'est comme s'ils n'en avaient point.

La philanthropie ou plutôt la philanthropomanie est une singulière invention. Faut-il donc un nom grec, une secte, des assemblées et des ouvrages pour aimer son prochain?

On est toujours mécontent. On aime à se plaindre partout où l'on est. On crie toujours contre quelqu'un ou contre quelque chose. On dit : Quelle nation! quel climat! quel temps! quelle vie!

Est-ce l'inquiétude naturelle que nous sentons ordinairement en nous, ou est-ce amour-propre? Peut-être tous les deux. Nous ne sommes bien qu'où nous ne sommes pas, et nous voulons nous faire croire à nous même que nous valons mieux que ce qui nous entoure.

Le temps passé est toujours regretté; c'est le présent qui le sert. On voit en bien tout ce qui n'est plus, et en mal tout ce qui est.

Les sottises de ceux qui sont préférés aux gens de mérite les vengent, et couvrent de boue les protégés bien bas, les protecteurs bien bêtes, et les plats intrigants qui se mêlent de tout ce qui est injuste.

Les femmes font les mœurs. Quand même elles les déferaient quelquefois, il n'en est pas moins vrai que les hommes qui s'éloignent de leur société cessent d'être aimables et ne peuvent plus le devenir.

La femme la plus sage a son vainqueur : si elle n'est pas encore subjuguée, c'est qu'elle n'a pas rencontré cette moitié de

soi-même qu'on cherche toujours, et qui fait faire tant d'extravagances.

La générosité d'argent est facile; il n'y a qu'à être riche pour en avoir. C'est celle qui ne coûte pas un sou, celle de l'âme que j'estime. C'est une belle chose qu'un homme vraiment généreux, car il n'y a de grandeur sur la terre que dans le sacrifice de soi.

L'homme est un instrument dont il faut savoir jouer. Il y a presqu'une case pour chaque individu : il faut la chercher.

Il serait fâcheux de croire que l'homme qui approche le plus de la bête et qui prévoit le moins, qui ne pense presque point, qui n'a ni âme, ni esprit, ni instruction, ni mémoire, ni désir, ni crainte, ni espérance, est le moins malheureux.

Mais aussi quelle différence de l'état tranquille d'un paysan bavarois ou souabe qu'on rencontre fumant ou buvant autour d'une table dans un cabaret, à la situation du prince Eugène après sa victoire de Zenta, ou à celle de M. de Voltaire à la première représentation de *Mérope!* Tout se compense et tout s'achète dans la nature; mais on est de plus noble race quand on fait en ce genre de grandes dépenses : elles attirent les grands revenus.

On devrait travailler davantage sur son humeur, et se demander souvent, surtout en vieillissant, si l'on n'a pas eu tort de dire, de voir, et de *désapprouver* comme on le fait. Il n'y aurait pas tant de grognons dans le monde, et surtout parmi les femmes. Un rien les met en colère, parce que le malheur de n'être plus jeunes leur donne cette aigreur qui leur fait croire que les raisons sont la raison. Les raisons sont presque toujours des déraisons. Il faudrait renaître pour juger : la fin de la vie donne quelquefois trop d'humeur contre le commencement.

Je n'aime pas qu'on donne le nom d'honnêtes gens à ceux qui ne volent pas parce qu'ils sont riches ou qu'ils ont peur d'être pendus, et je déclare dignes de l'être tous ceux qui ne font pas autant de bien qu'ils le peuvent, qui s'aiment aux dépens des autres, qui ne sont capables ni d'enthousiasme, ni d'admiration, ni de compassion, ni d'amitié. C'est usurper la vie que se borner

à ne pas nuire : les morts en font autant, et n'exigent rien pour cela.

On n'est pas assez mauvais pour manquer, de gaieté de cœur, à la reconnaissance ; mais on tâche tellement d'atténuer les bienfaits, on leur cherche tant de motifs, on trouve dans les bienfaiteurs tant d'intérêt à nous obliger, que peu à peu on se fait ingrat sans s'en apercevoir.

L'intérêt personnel le moins malhonnête est celui qui, examinant les choses sous les deux faces qu'elles ont presque toujours, ne prend le parti qui lui convient le mieux qu'après s'être convaincu qu'il ne nuit pas trop aux autres. Cela prouve au moins qu'il a discuté la matière avec lui-même, et tant que les hommes se croient honnêtes gens, ils le sont encore un peu.

Pourquoi peint-on toujours la Justice avec une épée et même une balance ? Je voudrais quelquefois lui mettre un voile. Il est souvent de la Justice de ne pas faire justice. Il y a justice de sévérité, et justice de bonté. Si après avoir bien pesé avec cette balance, et même levé ce glaive menaçant, le voile cependant l'empêchait de voir tout ce qu'il faudrait punir, la Justice serait peut-être aussi juste. Si tout en voyant elle pardonnait, ce serait clémence. Je ne veux pas que toujours elle pardonne, mais je veux que son examen et son jugement ne se fassent pas avec la volonté de punir. Il y a tant de petites nuances imperceptibles à suivre, dont on ne peut pas rendre compte, et qui permettent cependant de justifier l'action ou d'adoucir la peine ! Il y a beaucoup d'esprit dans la bonté ; elle suppose même plus de pénétration que le blâme : car ce qu'il y a de meilleur dans les hommes est souvent caché au fond de leur âme.

Je crois avoir dit cent fois ce que je pensais de l'ingratitude, qui me paraît un monstre. Mais on devrait demander la permission de rendre service : car si quelques bienfaits dont on ne se soucie pas d'un homme dont on ne se soucie pas vous tombent sur le corps, vous voilà contraint à lui en être obligé toute votre vie, souvent sans grand sujet de reconnaissance, et souvent même en estimant fort peu la personne. Y a-t-il un cas plus embarras-

sant? vous devez manquer à la reconnaissance ou à la vérité. Vous faites peut-être du tort à bien des gens de peur d'être ingrat. Vous vous croyez forcé à dire du bien de cet obligeant importun. Il a voulu faire des dupes, vous êtes son complice. Vous n'avez pas assez de caractère pour ne pas craindre de manquer de caractère.

Il est bien aisé de se débarrasser de la reconnaissance. Vous êtes négligent envers votre bienfaiteur, il en est blessé, et vous insinue qu'il méritait mieux de vous. Alors vient le fameux vers :

Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offense.

Et voilà l'ingrat acquitté.

Le plaisir qu'on reçoit de la louange n'est pas égal à la peine que fait la critique. On prend l'une pour un compliment, et l'autre pour une vérité.

On est trompé souvent par la confiance ; mais on se trompe soi-même par la méfiance. Celui à qui on accorde une confiance même peu méritée en sera flatté, et tâchera peut-être de s'en montrer digne ; mais celui dont on se méfie mal à propos ne le pardonnera jamais. Après s'être méfié des gens, on se méfie des choses. On regarde comme impossible ce qui n'est que difficile ; on se persuade que les événements même les plus probables n'arriveront pas ; et puis on se méfie de soi, et on n'est plus propre à rien.

Pour peu qu'on soit assez considéré dans le monde pour y jouer un rôle, on est lancé comme une boule qui ne reprend jamais sa tranquillité.

Le monde est aussi lui-même une boule que Dieu fait rouler. Elle ne va peut-être pas toujours bien, mais elle va et elle ira toujours. On dit : Si cet homme qui remplit si bien sa place vient à mourir, comment fera-t-on? Il est remplacé, et cela va. On dit : Si nous ne faisons pas telle chose cette année, qu'est-ce qui arrivera? Rien. Si tel changement n'a pas lieu dans l'administration, tout est perdu. Non, tout s'en tire. Il faut faire, et faire faire à

chacun son devoir. Et quand on ne le fait pas, cela revient encore à peu près au même.

Il y a un crime réel et abominable à troubler un mariage d'amour : on peut être envieux des prospérités extérieures d'un homme, et croire la fortune injuste, mais le bonheur qui vient de l'âme est toujours mérité.

Les grands génies (cela s'appelle, je crois, des philosophes) après avoir dit du mal de Dieu, qu'ils ne connaissent point, en disent des souverains, qu'ils ne connaissent pas davantage. Il y a deux façons de les punir : l'une en ne les punissant pas, car ils sont assez fous pour chercher une célébrité de malheur; et l'autre en défendant la liberté de la presse. Mais il vaut mieux que les gouvernements aient des auteurs à gages pour déjouer et ridiculiser tous ces prétendus instituteurs du genre humain, qui par un soi-disant amour du bien général ne cherchent que le leur.

Ceux qu'on soupçonne le moins de philosophie sont souvent ceux qui en ont le plus. La véritable, c'est le plaisir. Qu'on y fasse entrer ses devoirs. Eux remplis, qu'on ne respire que joie, jeux, fêtes, spectacles, bonne chère, bonne société, choses extraordinaires, de la folie même et des folies : mais toujours du goût, même dans les écarts. Il y a des gens à qui tout va, parce qu'ils ont de la grâce et du tact. On sent qu'ils sont au-dessus de leurs fautes, et qu'ils en savent sur eux-mêmes autant que leurs censeurs : on les attend au retour.

La police doit être une mère, et non pas une commère. A Paris elle faisait avertir un père d'un commencement de désordre de son fils, une mère du projet qu'avait sa fille de se sauver avec son amant, une société qui pouvait devenir dangereuse, de suspendre ses séances, ses propos, ses couplets contre le gouvernement : voilà la mère. Ailleurs on laisse dire et faire; mais on rapporte tout, soit par méchanceté, soit par bêtise; on répète, on entend mal, on augmente, on fait du tort : voilà la commère.

On croit que le persiflage rend ridicule. Oui, sûrement; mais

c'est la personne qui s'en sert; car plus le persiflé aura d'esprit, moins il aura l'air de croire qu'on emploie ce mauvais genre contre lui. Il y a beaucoup de choses qu'il faut déjouer en ne les remarquant pas.

M. de Turenne se doutait bien que la gazette dirait plus que lui de la bataille des Dunes, lorsqu'il écrivait : « Les ennemis « sont venus à nous, ils ont été battus; je suis un peu fatigué, « je vous donne le bon soir. » Il est très-aisé d'être modeste comme cela.

On ne m'a jamais prêté de méchanceté, ni en paroles, ni en chansons, ni en actions. On a su que je n'en étais pas capable; ainsi je n'ai pas lieu de me plaindre de l'injustice du public à mon égard. Mais en revanche on a mis sur mon compte mille choses assez plates, cinquante aventures, une centaine de prétendus bons mots, des reparties qui devaient être piquantes, des mauvaises plaisanteries que je dois avoir faites ou dites; et il n'y a pas un mot de vrai à tout cela. Des gens de bonne intention, mais de mauvais goût, racontent une histoire dont je suis le héros ou l'auteur, en me demandant si je m'en souviens. Je suis trop paresseux et j'ai trop de bonhomie pour la dire comme elle est, ou pour prouver qu'elle ne peut pas être vraie, et je l'entends raconter de telle manière que je me prendrais en guignon moi-même si j'y avais eu la moindre part.

Si quelque chose de gai à faire ou à dire s'est présenté à moi, je m'en suis vraisemblablement passé la fantaisie. Mais je déteste les diseurs de bons mots de profession, ceux qui veulent être cités, les facétieux, les mystificateurs, les farceurs et tous les rôles qu'on veut prendre dans la société, plutôt que le sien propre.

Un faiseur de pensées songe souvent à être applaudi plus qu'à être entendu, et se laisse aller à un petit scintillement qui éblouit sans éclairer. Il y a un petit mécanisme de définitions, d'explications, de synonymes, d'antithèses, de comparaisons, de ressemblances, de différences, qui fait fort aisément, quand on le veut, de la réputation. Les pensées détachées sont le

genre le plus facile pour un homme d'esprit; mais, comme tout ce qui est facile, cela exige d'autant plus de valeur réelle. Il en est de la littérature comme de la musique, les difficultés vaincues empêchent d'apercevoir si l'on est vraiment bon musicien : un air simple ne permet pas de s'y tromper.

Les méchants se mettent en garde, et les *sots* aussi; les bons et les gens d'esprit, jamais. Les méchants croient lire dans les yeux qu'on les a devinés, les *sots* se méfient de tous ceux à qui ils trouvent de la supériorité. Les hommes bons ou spirituels ont assez bonne opinion des autres pour s'en croire aimés.

Il me semble que ce que nous prenons le plus tôt et quittons le plus tard c'est l'importance. Les enfants font les nécessaires; les vieillards s'imaginent que de vieillir est déjà un mérite : leur œuvre dernière, leur testament, se fait même avec une sorte d'orgueil.

Une plaisanterie attire souvent des querelles. Il y a cependant une manière de les faire ou de les prendre gaiement, lorsqu'elles peuvent avoir des suites, qui peut sauver un coup d'épée ou une brouillerie. Mais il faut avoir l'esprit bien fait et une réputation bien établie. C'est manque de jugement si l'on risque des plaisanteries avec ceux qui ne sont pas de force à en faire à leur tour : ils se fâchent alors, faute de moyens, et croient sauver le petit moment de dégoût qu'ils éprouvent dans la société par une belle scène de colère ou de bravoure.

Personne n'est modeste, malgré la révérence embarrassée ou l'air timide qu'on prend quelquefois. Personne n'est doux, personne n'est naturel. Personne n'est de bonne foi, personne ne se rend justice, personne ne la rend aux autres. Personne n'entend bien, personne ne voit bien, personne ne dit la vérité ni ne veut qu'on la lui dise. Contredites quelqu'un, quelque obligation qu'on vous ait, on l'oublie, surtout si vous faites voir, sans faire semblant de rien, que l'on s'est trompé sur un objet où l'amour-propre est intéressé. Tous les défauts que je viens de dire n'empêchent cependant point qu'on ne soit aimable et même sensible. Ils ne sont que dans la société, et dans les

mots plus que dans les choses; mais c'est incommode à rencontrer, et on ne rencontre que cela dans le monde. C'est l'amour-propre et le défaut d'esprit ou de justesse qui produit cet inconvénient, mais il gâte souvent tout, dans la société comme dans les affaires.

Quelque vertueuse que soit une femme, c'est sur sa vertu qu'un compliment lui fait le moins de plaisir. Quand on la loue sur sa fidélité à son mari, elle est toujours prête à vous dire : Quelle preuve en avez-vous? et aurait envie de laisser échapper une demi-confidence pour en faire douter, quoique véritablement elle n'ait point de reproches à se faire.

Il y avait deux gens d'esprit, quatre ou cinq sots, six importuns et trois importants dans ma chambre. Je ne pouvais pas m'entretenir avec les premiers : les seconds parlaient toujours; les troisièmes s'obstinaient à croire que j'avais du crédit, et me parlaient de leurs affaires; les quatrièmes voulaient me faire croire qu'ils en avaient, et que je devais mettre mes affaires entre leurs mains.

On ne dit rien de neuf, on ne pense rien de neuf; les mêmes conversations reviennent toujours : on sait déjà ce qu'on va répondre. Je me déplais à moi-même en voyant le petit cercle de pensées dans lequel je tourne. C'est de quoi se prendre en guignon, et je conçois qu'on peut former la résolution de ne plus proférer une parole.

C'est la paresse des gens d'esprit que j'aime. Mais les sots paresseux ressemblent à des valets dans une antichambre; ils y deviennent menteurs, médisants, curieux et insolents.

L'homme qui perd sa fortune ou un ami par un bon mot est un sot; car s'il ne peut pas retenir ce bon mot, cela prouve qu'il ne lui en vient pas souvent. Il s'en présente vingt quelquefois qu'on peut se dire à soi-même tout bas, pour se faire rire, mais qu'on ne doit pas se permettre autrement.

Rien ne prouve plus la médiocrité que les petits mystères à l'oreille, les conversations dans une embrasure de fenêtre, les

nouvelles de gazettes qu'on donne pour des lettres qu'on a reçues, la discrétion sur les petites choses, la petite finesse et les cachoteries. Malheur à ceux qui n'ont pas ce qu'on appelle en peinture la manière large!

Il y a des gens à qui il va si mal d'avoir l'air de penser. Ils veulent honorer ainsi leur taciturnité naturelle, et c'est tout uniment pauvreté d'imagination. Ils aiment mieux dire qu'ils ont des sujets de réflexion, même de tristesse ce jour-là. Mais il n'en est rien; ils sont comme toujours.

Chaulieu n'était ni sage ni homme de génie, mais il était heureux. Despréaux et Molière, hommes de génie (quoiqu'on ait refusé ce titre au premier), réfléchissaient trop pour être gais. Ils faisaient rire, et ils ne riaient jamais. Il est bien difficile de n'être pas sérieux au fond, si ce fond n'est pas, comme dans quelques gens, à la superficie.

Il n'appartient pas à tout le monde d'être modeste; et la modestie est une fatuité ou une sottise, quand on n'a pas le mérite le plus éclatant.

Je n'estime pas ceux qui achètent la noblesse, dit un jour l'empereur Joseph II à M. de Cazanova; et celui-ci, dont chaque mot est un trait et chaque pensée un livre, lui dit : — Et ceux qui la vendent, sire?

Un original est souvent un bon diable. Son originalité est fondée sur la certitude qu'il a de son caractère : cela fait qu'il néglige les manières convenues. Il aura peut-être beaucoup de défauts, mais il ne sera sûrement ni faux ni rampant.

Après tout ce qui s'est passé on entend dire souvent : Brûlons tous nos livres, rentrons dans l'ignorance. Point du tout. Puisque vous en êtes sortis, je veux, au contraire, que vous soyez plus éclairés. Vous ne l'êtes qu'à demi, soyez-le tout à fait : à force de connaissance vous redeviendrez bonnes gens. La comparaison, le jugement, les lumières vous conduiront aussi bien que l'instinct naturel : savoir n'est-ce pas analyser ce qu'on sent?

Pour vous bien conduire, gardez-vous de réfléchir : mais suivez un mouvement d'instinct. Chacun a le sien. Saisissez-en le moment. Prenez votre parti. C'est par inspiration que vous ferez juste ce que l'on doit faire.

L'imagination a plus de charmes en écrivant qu'en parlant. Les grandes ailes doivent se ployer pour entrer dans un salon. Si elle est trop vive, trop ardente, il faut l'arrêter; car en conversation trop de feu refroidit, trop de traits blesse, trop d'esprit humilie. Pour plaire, il faut savoir descendre et se mettre à la portée du plus grand nombre.

Lavater et ceux qui travaillent dans son genre ont tort s'ils s'imaginent que les yeux de tel pays disent ce que les mêmes yeux expriment dans un autre. Les figures diffèrent comme les langues. Pour les juger, il faut auparavant connaître la nature et l'éducation. L'air, le maintien, la manière de marcher, de parler plus ou moins vite, varient suivant les climats. La paresse d'un Espagnol, le peu de vivacité d'un Allemand, la timidité d'un Anglais, les gestes d'un Italien ne peuvent pas donner l'idée d'un Français qui aurait tout ce que je viens de dire. Ne détaillons que l'Italien. Les gestes naissent chez lui de l'habitude et de l'imitation ; et c'est souvent de la chaleur à froid. Mais si un Français se remue autant, c'est qu'il est prodigieusement vif, et que ses mouvements sont décidés par une quantité d'idées qui viennent, qui s'en vont et qui se croisent.

Je connais des yeux en Allemagne qui ne disent rien quoiqu'ils annoncent beaucoup, et qui diraient et feraient beaucoup en France.

Le goût dit à présent comme Lusignan :

Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre.

Le chevalier de Boufflers, Fontanes, Parny, l'abbé Delille, etc., ne suffiront pas pour l'y retenir ou l'y ramener.

Un historien trop rapide lasse et se lasse lui-même, comme un voyageur qui court, sans s'arrêter, aux points de vue qu'il rencontre sur sa route.

Pour bien juger un ouvrage il faut n'en pas connaître l'auteur; sans cela il est presque impossible de ne pas se préparer à être pour ou contre lui. Si le traité de morale le plus sérieux est fait par un homme gai, on dit d'avance : Je parie qu'il y aura mille folies; on le lit en riant, et quelque chose de profond et de neuf paraîtra peut-être une extravagance.

On passe le décousu à Montaigne, parce que tout lui va bien. Son âme est une babillarde, et non pas son esprit, qui a toujours été le serviteur de l'autre. C'est comme cela qu'il bat presque toujours la campagne d'une manière charmante. Une idée l'emporte, en amène une autre. Il dit : *A propos de cela je m'en vais vous dire.* Il ne s'est pas douté de sa profondeur et de la finesse de ses observations. Je suis pour lui comme Condé pour Turenne : Que ne donnerais-je pas, disait le grand Condé, pour causer une demi-heure avec lui?

Montaigne était, à l'orgueil près, tout le portique d'Athènes à la fois : on voit partout le bon homme, le bon cœur, la bonne tête. Il a deviné le monde; il a vu le passé, le présent, l'avenir, sans se croire un grand sorcier.

Londres m'a encore plus surpris que Venise. Je pouvais m'imaginer une ville au milieu de la mer : il n'y a qu'à penser à une inondation qui fait des canaux de toutes les rues, et on aura l'idée de Venise. Mais des trottoirs larges et commodes, des boutiques superbes, une propreté inouïe partout, des promenades illuminées, où il y a des concerts et des jeux et point de surveillants, des jardins superbes, une rivière qui ajoute à cela une variété et une pompe admirable; enfin, tout ce que l'on pourrait s'imaginer pour la fête la mieux entendue, se trouve tous les jours en quatre ou cinq endroits de Londres. L'indifférence, l'air de liberté et de magnificence, des phaétons élégants, toute une ville au grand trot, des chevaux et des filles charmantes, du fruit excellent :..... conçoit-on qu'il y ait là une seule raison pour se pendre?

Les passions dépendent de la vie qu'on mène, de l'état qu'on a pris. Si Charles XII était né dans l'état le plus obscur, qu'aurait-il fait de sa passion pour la guerre?

Molière, Destouches, Boissi, Boileau, Regnard s'entendaient parfaitement dans l'art de la médisance : on reconnaissait les originaux de leurs portraits. Mais ce talent est perdu ; les mœurs ont changé, et il n'y a point d'auteurs qui puissent remplacer ceux que je viens de nommer. Regnard marche tout près de Molière, mais il amuse sans corriger. Molière est moraliste, Regnard n'est que moqueur.

Un trait de génie est presqu'un trait de folie. Si Frédéric le Grand, Charles XII, Eugène et Condé avaient été bien sages, on n'aurait pas parlé d'eux.

Si Fréderic II avait eu encore un peu plus d'esprit, il aurait fait bien des sottises. Mais sa ligne de démarcation était entre le génie et le bon sens. Il avait l'élan et puis la réflexion.

Pour ridiculiser le premier auteur bourgeois qui écrirait contre la noblesse il faudrait le faire baron. Il y serait pris, et l'homme d'esprit deviendrait le plus fier des barons.

On a trop dit que l'opinion est la reine du monde. C'est la seule reine qu'il faut détrôner : sans cela, toutes les autres le seront.

De même que le blanc n'est pas une couleur, mais en est l'absence, ne pourrait-on pas dire que le goût est l'absence de tout ce qui est choquant dans tous les genres?

On prend aisément les habitudes de ceux avec qui l'on vit, et il n'y a pas de mal à cela, lorsqu'elles ne sont ni méchantes ni dangereuses. On dit que c'est faiblesse, mais les gens faciles sont toujours aimés. On dit que c'est ne pas avoir de caractère : ceux qui profanent ce mot, et qui le confondent avec une roideur humoriste, en manquent presque toujours. Qu'on le mette, ce caractère, à soutenir ses amis, les absents et les disgraciés. Mais la complaisance dans les rapports ordinaires de la vie est une preuve d'étendue dans l'esprit : peser sur les petites choses, c'est donner sa mesure. Les femmes les plus heureuses dans leur intérieur sont celles qui ont épousé des hommes de génie; ils se laissent mener d'autant plus volontiers

qu'ils sont toujours maîtres d'eux-mêmes : on se donne quand on s'appartient.

Pourquoi y a-t-il si peu de gens naturels dans le monde? Il y en a qui étant capables de sentiments vrais s'en font de factices, pour essayer si de cette façon ils produiront plus d'effet. Ils sont bien punis de leur peine et de leur gêne : ils perdent par calcul un succès qu'ils auraient obtenu par nature.

L'incrédulité est si bien un air, que si on en avait de bonne foi, je ne sais pas pourquoi on ne se tuerait pas à la première douleur du corps ou de l'esprit. On ne sait pas assez ce que serait la vie humaine avec une irréligion positive : les athées vivent à l'ombre de la religion.

Nous autres moralistes, nous ne valons pas mieux que ceux qui nous lisent. Nous sommes cette classe entre la nourrice et la bonne qu'on appelle, je crois, garde d'enfant. Elles sont souvent aussi bêtes que celui qu'elles tiennent par les lisières. Cependant on voudrait tenir les lisières du genre humain, qui n'est qu'un grand enfant, pour l'empêcher de tomber, de se brûler, surtout de pleurer, de crier, d'arracher et de gâter tout.

ANECDOTES

ET VARIÉTÉS.

Sur Marie-Antoinette, reine de France.

Piccini, à son arrivée en France, répéta les deux premiers actes de son *Roland* devant la reine, où ils réussirent beaucoup. La reine voulut chanter devant lui, lui proposa de l'accompagner au piano, et choisit précisément un morceau d'*Alceste;* de façon que la première chose que fit Piccini à Versailles fut d'accompagner un air de *Gluck.*

La reine m'a raconté elle-même cet heureux et plaisant mal à propos, dont elle riait et rougissait encore. La grâce qu'elle mettait à réparer ces petits malheurs, qui lui arrivaient souvent par une sorte d'ingénuité qui lui allait si bien, peignait la bonté et la sensibilité de la plus belle des âmes, qui ajoutaient des charmes à sa figure, sur laquelle on voyait se développer, en rougissant, ses jolis regrets, ses excuses, et souvent ses bienfaits. Combien de fois n'ai-je pas surpris tous ces mouvements qui se succédaient les uns aux autres, quand, pour me faire rire, je tendais des piéges à sa majesté! J'aurais voulu qu'on ne lui en eût jamais tendu d'autres. Encore n'en a-t-on pas abusé, comme on l'a cru. Cette malheureuse princesse n'a que trop prouvé, en courant à la mort, son trop de délicatesse, en n'osant point prendre sur elle de contredire le roi ni ses ministres. La seule affaire sérieuse dont je l'ai vue occupée a été d'empêcher, comme Française et Autrichienne à la fois, la guerre qui sans elle se serait allumée au sujet de l'Escaut. Les dix millions qu'elle engagea le roi à prêter à la république de Hollande, pour payer les frais et apaiser l'empereur son frère, ont donné occasion à la plus bête de toutes les calomnies, qu'elle lui faisait passer des trésors. Nous n'en avions pas besoin; la maison d'Autriche était mieux dans ses affaires que la maison de Bourbon. Les reproches sur son luxe étaient aussi mal fondés. Il n'y a jamais eu de femme de chambre, de maîtresse

de roi, ou de ministre qui n'en eût davantage. Elle s'occupait si peu de sa toilette, qu'elle se laissa pendant plusieurs années coiffer on ne peut pas plus mal, par un nommé Larceneur, qui l'était venu chercher à Vienne, pour ne pas lui faire de la peine. Il est vrai qu'en sortant de ses mains elle mettait les siennes dans ses cheveux, pour s'arranger à l'air de son visage. Quant au reproche sur son jeu, je ne lui ai jamais vu perdre plus de deux mille louis, et encore était-ce à ces jeux d'étiquette, où elle avait peur de gagner à ceux qui étaient obligés de faire sa partie. Souvent, à la vérité, après avoir reçu le premier jour du mois cinq cents louis, qui étaient, à ce que je crois pouvoir me rappeler, l'argent de sa poche, elle n'avait plus le sou. Je me souviens d'avoir quêté un jour, parmi ses valets de pied et dans son antichambre, vingt-cinq louis qu'elle voulait donner à une malheureuse femme qui en avait besoin. Sa prétendue galanterie ne fut jamais qu'un sentiment profond d'amitié, et peut-être distingué pour une ou deux personnes, et une coquetterie générale de femme et de reine, pour plaire à tout le monde. Dans le temps même où la jeunesse et le défaut d'expérience pouvaient engager à se mettre trop à son aise vis-à-vis d'elle, il n'y eut jamais aucun de nous, qui avions le bonheur de la voir tous les jours, qui osât en abuser, par la plus petite inconvenance; elle faisait la reine sans s'en douter, on l'adorait sans songer à l'aimer.

A l'occasion de ses finances, je me souviens qu'un jour elle s'amusa beaucoup, lorsque je me moquais de sa cassette, où je savais qu'il n'y avait pas un louis, et que j'avais vu partir de Fontainebleau au grand galop et entourée de gardes, suivant un usage ridicule de la cour, celui-là et bien d'autres, comme de payer, par exemple, soixante mille francs en ficelle pour empaqueter. On fit supprimer pendant plusieurs années les grands voyages. La reine se moquait elle-même des abus qu'elle n'osait point faire réformer, et surtout de son poulet, qui coûtait cent louis par an. Je ne sais plus si c'était la feue reine, ou Anne, ou Marie-Thérèse d'Autriche, qui en demanda un, un jour l'après-dîner, pour elle ou pour son petit chien. Il ne s'en trouva pas, et tous les ans, depuis ce temps-là, on en fit un établissement à la même heure, ce qui devint ensuite un profit ou une charge à la cour.

Croirait-on, à propos de cela, que Louis XV, assassiné le jour des Rois 1757, fut obligé de se passer de bouillon parce qu'il survint une dispute entre le département de sa bouche et celui qui y est le

plus opposé, c'est-à-dire l'apothicairerie? Celui-ci soutenait que celui-là n'avait rien à faire que lorsque sa majesté jouissait d'une parfaite santé.

Sur le vaudeville en France.

Les circonstances des temps amènent en France des vaudevilles plus ou moins gais, plus ou moins méchants. Les maitresses et les jésuites de Louis XIV, madame de Pompadour, madame du Barry, en étaient une source inépuisable. *Une petite bourgeoise, mesurant tout à sa toise*, etc., sur la première, était une très-jolie chanson, comme sur la seconde : *Princesse, drôlesse*, etc.

Il s'est élevé malheureusement un autre genre de gloire dans ce genre-là, mais sérieux et dangereux. Ce sont les hymnes patriotiques, dont on n'a fait que trop usage pour le malheur de l'Europe. Elles n'ont pas peu servi à en conquérir les pays ou l'opinion. *La Marseillaise, la Marche des Pyrénées, le Réveil du peuple*, sont sublimes en paroles et en musique; et même *Ça ira* et *la Carmagnole* ont leur mérite.

Sur les Prédicateurs.

Je ne sais pas comment tous les prédicateurs n'apprennent pas par cœur Bourdaloue et Massillon, pour les prêcher plutôt que leurs mauvais sermons. On dirait : Nous allons entendre aujourd'hui du Bourdaloue, comme on dirait : Nous allons entendre aujourd'hui du Corneille à la Comédie-Française.

Un prédicateur, je crois que c'était un petit abbé dont on n'attendait pas grand'chose, se conduisit ainsi en province; il choisissait dans Fléchier, Bossuet, Mascaron. On l'admirait, on criait au miracle. Son dernier sermon de carême fut sur la restitution; et, apres avoir encore étonné, il finit par dire qu'il voulait lui-même en donner un exemple, en rendant à chacun ce qu'il avait pris, et il dit à son auditoire tout ce qu'il avait emprunté des orateurs chrétiens, qui apparemment n'étaient guère connus dans l'endroit.

Sur ce vers de la Pucelle *de M. de Voltaire :*

O mes amis! vivons en bons chrétiens.

Un curé, qui avait défendu au prône de lire *la Pucelle*, fut bien étonné des vers qui commencent ainsi, qu'un de ses paroissiens lui

récita. Messieurs, leur dit-il en chaire, voyez comme on trompe un bon pasteur! Je vous recommande la lecture de cet ouvrage : *O mes amis*, ajouta-t-il, *vivons en bons chrétiens!* c'est ce qu'on y trouve : apprenez la suite par cœur, je vous prie.

Sur le malheureux penchant des Français à tout fronder.

Ce sont ces maudites fronderies des Français contre le pauvre Louis XV qui ont précipité Louis XVI dans la tombe. Il était à la mode de résister. On attendait à la première poste M. de Choiseul partant pour son exil. On courait à Chanteloup; on criait contre ce parlement Maupeou : et cet homme, qui connaissait son pays, fit acheter à madame du Barry, qui me l'a raconté elle-même, le tableau de Charles Ier, afin que le roi vit tous les jours la suite de la faiblesse. C'était la première noblesse, la plus ingrate, la plus comblée de bienfaits de la cour, qui, royaliste beaucoup trop tard, bravait alors la royauté. S'il y a des champs élysées, la belle et malheureuse reine me dira qu'elle se ressouviendra que lorsqu'elle me racontait quelque horreur qu'on lui faisait, je lui parlais de ses charmants vilains sujets, voyant déjà alors ce que peuvent la légèreté et l'ingratitude, sans pouvoir prévoir que ces sujets cesseraient d'être charmants, et deviendraient ce qu'ils ont été depuis 1788 jusqu'en 1797.

Sur les opinions religieuses de M. de Voltaire.

O que M. de Châteaubriant est juste et sublime sur M. de Voltaire! Il nous le montre un impie inconséquent, un anti-chrétien de circonstance; mais ce qu'il en rapporte en faveur de la religion pourrait faire un livre de prières. Pour moi, si j'avais été aussi bon chrétien que je le suis à présent, et moins jeune que lorsque j'étais à Ferney, je parie que je l'aurais raccommodé avec Jésus-Christ, surtout en lui disant que ses sots ennemis n'y croyaient pas, et qu'on disait partout qu'il était juif. Le lendemain libelle contre les juifs, les incrédules. Eh! vite, père Adam, aurait-il dit, laissez-là vos enfants; dites-moi la messe, j'y crois et j'irai tous les jours.

Sur Fléchier.

Peindre Fléchier seulement comme évêque ne suffit pas. Pourquoi ne pas le mettre à côté de Fénelon, en disant que celui-ci n'aurait pas pu faire ses *Oraisons funèbres*, pas plus que Fléchier n'eût

fait *Télémaque?* Mais son successeur à l'évêché de Nimes donna bien une preuve de son esprit, de son goût, de son attachement à son métier d'église et de prélat, par sa réponse à Louis XIV. Il effaça le nom de madame de Montespan, qui avait été mis à la craie sur la porte de la chambre qui lui avait été destinée dans son palais, par les fourriers de la cour, qui passaient par Nimes. Les courtisans ne manquèrent pas d'en dire au roi leur sentiment pour lui plaire. Lorsqu'il entra chez l'évêque pour y loger : *Vous n'êtes pas galant, monsieur de Nimes,* dit Louis XIV ; *quelques personnes auront le droit de s'en plaindre. Oui, sire,* lui répondit-il, *par exemple le plus bel homme de votre royaume; mais j'aurai pour moi le fils aîné de l'Église.*

Quel est le pays où l'on dirait de ces choses-là? Le sel attique n'avait pas de grâce et souvent peu de sel. Les Romains ont dit des sentences souvent très-communes; mais ceci ne peut être que de la patrie du goût, de la justesse de la repartie, de l'amabilité, de l'esprit, de la noblesse et de la décence, quand un grand roi l'inspire.

Petit exemple du grand art que possédait Beaumarchais de mystifier le monde.

Je fus chargé par M. le prince de Conti d'aller chercher M. de Beaumarchais au coin de la rue Colbert, à un réverbère éteint; de le mener dans un fiacre jusqu'au Bourget, d'où je l'envoyai dans une de mes voitures à Gand, à un de mes gens d'affaires, qui le fit passer en Angleterre. Cet homme extraordinaire prétendait que sans cela il serait arrêté, et huit jours après il était déjà dans le cabinet de Louis XV, qui lui avait donné une commission secrète, et qu'il couvrit de ce jeu pour nous mystifier.

Sur le spectacle de la cour à Versailles.

La reine avait eu la bonté de me permettre de me placer sous sa loge, d'où je pouvais causer avec elle. Je ne pus m'empêcher de la regarder, le même jour que les notables furent nommés, lorsque Cassandre dit, dans le *Tableau parlant : Les notables du lieu vont ici s'assembler.* La reine me fit des yeux terribles pour me faire taire, en cas que je voulusse faire l'aimable là-dessus, et eut bien de la peine de s'empêcher de rire. Plus elle avait été contre cette maudite invention, et moins elle voulait le faire voir; tenant à ce principe de ne pa-

raître jamais condamner ce que faisait le roi; mais rien n'était plus plaisant que l'air de prudence qu'elle prenait alors.

Le soufflet rendu.

Le très-brutal père de Frédéric le Grand passait l'après-dînée, dans une petite île qu'on montre à Berlin, à fumer et à boire de la bière avec ses généraux et ses ministres. Celui de l'empereur Charles VI, M. de Seckendorf, y était admis. Il était assis entre le roi et son premier ministre. Sa majesté se fâcha d'une de ses réponses, et ayant la repartie moins à la main que le soufflet, en donna un à M. de Seckendorf. M. de Seckendorf rendit le soufflet au premier ministre, et lui dit : Faites-le passer.

Sur les diverses espèces de mouches dites mouches du coche.

De toutes les mouches du coche celles que je méprise le plus ce sont les militaires et les ministérielles; les autres mouches ne sont qu'amusantes à suivre, et ne font mal à personne;

Celles de chasse, par exemple; elles ont tout fait, elles ont revu du cerf, elles ont crié : *Tayau?* elles ont rompu les chiens, ou elles les ont mis sur la voie, etc.;

Celles de comédie de société, qui croient que, pour souffler quelquefois mal à propos, s'agiter dans les coulisses ou sur le théâtre, elles font tout aller;

Les mouches du coche de l'administration d'un pays, qui croient avoir tout l'empire sur les épaules, tandis que c'est l'empire qui les porte souvent sur les siennes;

Les mouches de la cour, qui s'imaginent que le service d'un chambellan, ou d'une grande ou petite charge, fait l'honneur et le bonheur du souverain, et que toute l'Europe a les yeux fixés sur eux, lorsqu'ils ont l'honneur de marcher devant lui à une procession;

Les mouches de l'Église, où l'on voit l'enfant de chœur courir partout, le sous-diacre remuer l'encensoir, le diacre lever la chasuble pour ne pas la gâter, en s'asseyant pendant l'épître, et le suffragant tenir la mitre : il faut que tout cela se fasse, cela est tout simple, et notre culte est nécessaire et majestueux; mais c'est le prix qu'y mettent ceux qui n'ont pas à remplir les devoirs mystérieux et sacrés qui est plaisant;

Les mouches de parade et d'exercice, drôle d'espece de mouches

encore. Les mouches de fête, de bal, de concert; il y en a dans tous les états, les métiers, les manufactures, les institutions, les éducations, les hôpitaux, les couvents, les colléges et les villages, comme à la ville et à la cour.

Et moi, pauvre mouche littéraire, qui prétends peut-être être utile par des réflexions que d'autres font sans se donner la peine de les écrire. Cela n'est-il pas risible aussi? Nous en sommes au point qu'il faut même pardonner aux mouches; il n'y a pas grand mal à cela. C'est aux insectes qu'il faut en vouloir; c'est à ceux qui s'attachent, qui sucent le corps humain, qui piquent et qui incommodent, même en chatouillant.

Hélas! combien d'hommes n'y a-t-il pas qui marchent à quatre pattes, ou qui rampent, pour faire du mal? La mouche, au moins, s'envole quand on la chasse; mais on ne se défait pas aisément des autres.

SUR LA MORT.

A qui la mort ne va-t-elle pas bien ? elle convient à tout le monde :

1° Aux bonnes consciences, qui sont sûres d'avoir leur récompense dans l'autre ;

2° Aux mauvaises consciences, qui n'y croient pas, et qui, bourrelées dans celui-ci, ne sont pas fâchées de le quitter pour n'être plus rien, ainsi que le leur persuade leur incrédulité ;

3° Aux âmes sensibles, qui, ayant fait une perte que rien ne peut faire oublier, espèrent, par une illusion pardonnable, joindre l'objet de leurs pensées ;

4° Aux insensibles ; car ils ne perdent pas une vie dont ils n'ont pas senti le prix, et sont à charge à eux et aux autres ;

5° Aux gens heureux ; car s'ils ne finissent pas leurs jours dans l'espace de leur bonheur, sa fin viendra bientôt les empoisonner ;

6° Aux véritablement malheureux de santé, de fortune et dépendance ;

7° Aux sots malheureux des cours et de l'amour, quoiqu'ils ne soient martyrs de leur goût pour la faveur et les faveurs que par leur faute ;

8° Aux gens sages, ennuyés de rencontrer tant de fous ;

9° Aux gens vertueux, fatigués de rencontrer tant de méchants ;

10° Aux gens de goût, contrariés de rencontrer ceux qui n'en ont pas ;

11° Aux gens de guerre, désolés de voir que ceux qui n'ont rien vu, rien lu, rien su et rien pu, sont crus plutôt qu'eux ;

12° Aux gens justes, qui souffrent de voir les injustices, les promesses, les mensonges des uns, et l'intrigue, l'importance, l'intérêt, la rancune et la médiocrité des autres qui les approchent ;

13° Aux gens qui ont trompé, ou qui ont été trompés, ou qui se sont trompés eux-mêmes ;

14° Aux gens qui sont blasés sur les plaisirs, qui ont éprouvé des ingratitudes, et qui connaissent trop l'espèce humaine pour l'estimer, à l'exception d'un petit nombre de créatures privilégiées.

DE CE QU'ON NOMME VULGAIREMENT GRACE D'ÉTAT.

Grâce d'état d'un militaire, qui ne s'exposerait pas dix fois dans le cours d'une campagne s'il ne croyait pas que toute l'Europe le saura, ou au moins que toute sa cour ne l'oubliera pas.

Grâce d'état de l'auteur, qui croit qu'il sera lu et admiré, sans se douter qu'il sera mal copié par son copiste, mal entendu, ou critiqué par les sots.

Grâce d'état de mari, qui croit que sa femme seule au monde est fidèle.

Grâce d'état du père, qui ne voit pas la bosse de sa fille et que son petit enfant ennuie toute la société.

Grâce d'état du chasseur, qui se paye de sa clavicule cassée et de vingt branches dans l'œil, parce qu'il croit que pour avoir démêlé le change du cerf on le croit rusé comme Annibal; et brave comme Alexandre, pour avoir donné un coup de couteau de chasse à un sanglier qui faisait tête aux chiens.

Grâce d'état du courtisan, qui se paye de dix heures par jour sur ses jambes, parce que lorsqu'il salue d'un air riant les badauds qui voient passer la cour allant à l'église, il s'imagine qu'ils disent : Voilà un grand seigneur bien affable.

Grâce d'état du prélat, qui dit : Admirez ma puissance intermédiaire entre Dieu et vous, pauvres misérables!

Grâce d'état du magistrat, qui dit : C'est moi qui protége la vie et la fortune des citoyens.

DE LA VIE D'UN MILITAIRE.

Il faut tout attendre du temps. Un enseigne qui voudra savoir commander une armée ne sera guère capable que d'être enseigne lorsqu'il la commandera; l'étude de ses devoirs est la première règle de tout. Si l'on veut partager son application en deux parties, on n'en fera que mieux. La première serait celle de ce qu'on doit faire tous les jours, et la seconde celle de ce qu'on doit faire dans la suite : en apprenant le passé, et en observant le présent, on travaille pour l'avenir. Avec l'une il y a de quoi fournir à ses occupations journalières; avec l'autre il y a de quoi, par les grands exemples des grands

hommes qui sont morts, en devenir un à son tour. Si l'étude d'un règlement est un peu sèche par elle-même, on peut la varier par celle de l'histoire; celle des principes trop didactiques, par des mémoires et des anecdotes de guerre, et se faire, moyennant cela, un plan agréable d'instruction. Que tout le reste du temps soit destiné au plaisir; celui qui n'en sent pas le prix n'est guère capable de connaître celui de la gloire. L'indifférence tient à la paresse, et la paresse à l'insensibilité: trop de réserve et trop d'économie n'annoncent point les héros. Il y en a eu davantage qui ont péché par les défauts contraires; il faut les éviter. On commande ordinairement de fuir le jeu; comme ce sont rarement des philosophes qui maintiennent le bon ordre dans un régiment, on ne pense qu'aux jeux de hasard. Les autres sont tout aussi dangereux, puisqu'ils font perdre le temps, que le temps est beaucoup plus précieux que l'argent, et qu'on a beaucoup plus de temps à soi que d'argent; je ne vois rien d'aussi plat que de jeunes officiers faisant la partie de quelques vieilles femmes dans de tristes assemblées. Quant à l'amour, quel sera le barbare qui osera prêcher contre lui? L'inutilité de ses sermons et le tort que cela lui ferait dans le monde l'arrêteraient sûrement. Tout ce que l'on peut faire, c'est de tâcher d'en prévenir les suites, et d'y réussir par le ridicule que l'on peut y jeter; les grandes passions en prêtent tant! Les romans, les exagérations, les petits soins, les services auprès des femmes, cet air subjugué et..... on peut tirer parti de tout cela pour en dégoûter nos jeunes gens. Point de pastorale; qu'on laisse la moutonnade aux inutiles du grand monde, qui ont une femme, comme on a un régiment, pour être occupés. Un sentiment, un attachement même, c'est ce que je permets.

Pour le mariage, il tombe tous les jours; il vaudrait presque encore mieux travailler dans le grand genre dont je viens de parler. Tout ce qu'on peut dire en faveur de ce lien légitime, c'est qu'il ne fait pas tourner la tête; mais si l'on y est malhonnête, c'est une mauvaise qualité qui en annonce d'autres; si l'on y est honnête, les embarras du ménage, les enfants, les amies éloignent du service, et c'est du service seul qu'il faut être amoureux. Qu'on mette à la place du mariage des aventures, des fêtes, des courses, la chasse, des exercices violents, voilà ce qu'il faut pour faire passer ce beau temps, ce temps charmant, ce temps orageux; si l'on ne met pas trop de prix à ce que l'amour peut y mêler de son pouvoir, il y aura des indiscrétions, de la légèreté, et alors il n'y a plus à craindre de parti sé-

rieux. Point de libertinage cependant, ce serait encore pis; point de débauche, de crapule, de cette manière brutale, qui a l'air de satisfaire des besoins, et fait fuir la volupté. Il faut toujours que le goût règne même dans ses folies, dans ses écarts; c'est ce qu'on ne peut guère exprimer. On ne fait souvent que ce que d'autres font, et ce qu'ils font a mauvaise grâce; avec du goût on fait tout ce qu'on veut, et cela réussit. Quand on a le tact juste, tout s'en ressent; on ne voit jamais la mauvaise compagnie en hommes, elle est odieuse; en femmes, elle est trop ennuyeuse; et si on se la permet par hasard, c'est sans conséquence, car on se lasse d'abord de ces prétendues parties de plaisir, de ces soupers, où l'on périt d'ennui. On dit que ce qui peut arriver de plus heureux à un jeune homme est de faire sa cour, de s'attacher pendant quelque temps à une femme qui a dix ou douze ans plus que lui, et qui connaît bien le monde: je le croirais assez. Elle corrige, par exemple, de tout ce tapage, qui n'est plus à présent du bon genre, de ce carillon des rues d'autrefois; elle met du choix dans les amis; elle en impose aux mauvaises têtes; elle prévient les affaires, arrête les plaisanteries, inspire de la délicatesse, entretient, éclaircit, anime les principes de l'éducation.

La matinée d'un officier est employée d'elle-même : elle passe bien vite entre l'exercice, la visite de la garde, celle des chambrées, l'appel, la parade, et une demi-heure d'étude du règlement. Il y a eu un temps en France, sous Louis XIV, et chez nous, sous Charles VI, que le cabaret était à la mode. Comme ce n'était que pour les gens de la cour, ou d'autres bien élevés, les suites de cet usage n'étaient pas dangereuses. Il n'y avait que les pédants, les intrigants et les mauvaises consciences qui les redoutaient. Une pinte de vin les aurait mis à découvert. Les bons enfants ne craignaient rien, se disaient tout, et s'en aimaient davantage; mais comme on ne peut pas composer un régiment comme on voudrait, ceci serait très-mauvais à présent. Les uns en prendraient l'habitude; d'autres passeraient les bornes, et perdraient leurs camarades, ou se perdraient eux-mêmes. Les mauvaises affaires, l'insubordination, l'indélicatesse, viendraient gâter l'esprit du corps. Dans le temps du prince Eugène, qui ne faisait que rire d'un souper peut-être trop gai, il y avait beaucoup de jeunes gens étrangers, et de la plus grande distinction; et d'ailleurs ce n'est qu'à Vienne que les scènes se passaient. En garnison, ou en cantonnement, cela eût même alors été dangereux. Ainsi point de cabaret pour mon jeune homme. Je lui passe le café. C'est un rendez-

vous militaire, où, après avoir parlé nouvelles, on parle guerre. Les vieux racontent aux jeunes ce qu'ils ont vu. Il y a souvent à profiter. C'est avec ses camarades qu'on apprend à être doux, complaisant, à entendre plaisanterie, à ne se fâcher de rien, à prendre le parti des malheureux, à les assister, à cacher leurs défauts, à les plaindre, à éviter les suites de l'inconduite, de la boisson, de la bassesse et de l'inapplication. On parle de tout cela, et on nomme les coupables. On se moque des mauvais officiers : on leur fait même souvent des reproches; et encore sans le savoir, sans s'en douter, on se met à parler service. D'ailleurs, à force de parler on en parle comme d'autre chose, et on ne saurait trop en parler. C'est ce qui donne cet esprit militaire, si on ne l'a pas reçu en naissant. On voit tout, on juge tout militairement, et on finit par aimer et par faire ce qu'on dit. Si l'on est sûr de bien s'amuser d'abord après dîner, je conseille très-fort d'en profiter ; mais il sera bien difficile de passer dix ou onze heures dans le plaisir. Tout ce que je connais de pis, c'est de ne rien faire ou de faire des riens; se laisser ennuyer sans profit est odieux. C'est encore ce qui arrive aux paresseux ; les travailleurs emploient leur temps ; les gens sages le passent gaiement, les gens d'esprit le laissent passer, les sots le tuent. On ne ferait pas mal de rentrer chez soi pour admirer, lire, méditer, étudier, et savoir par cœur les grands hommes de guerre : mais point d'assujettissements serviles de ceux qui veulent faire les bons sujets, par des notes et des extraits : quand on a l'âme militaire, les grandes actions s'y gravent d'elles-mêmes.

Si l'on est timide, il faut voir beaucoup de monde, pour savoir parler à sa troupe, l'instruire, lui apprendre son devoir, la corriger en public, à l'exercice, et la prêcher dans les casernes, en peu de mots cependant. Il n'est rien qu'on ne doive faire pour se donner de l'assurance.

Point trop de talents. A force d'en avoir, on n'en a aucun. Pas trop de langues étrangères; au lieu de choses, on ne tient que des mots.

On gagnera insensiblement l'heure du spectacle, où il y a beaucoup à profiter du côté de l'agrément : il entretient la gaieté, donne du maintien, de la grâce, de l'envie de plaire, du plaisant dans l'esprit, des applications, des citations heureuses, des traits, de l'intelligence, de la philosophie même. C'est une école de morale; c'est l'école du monde. Quand Corneille parle, c'est l'école de l'honneur. Voyez le *Cid, Cinna, Sertorius, les Horaces, Nicomède* même. Allez,

jeune homme, étudier les plans de campagne, les ressources, les résultats du génie militaire et politique dans *Mithridate*. Allez élever votre âme à *Gaston et Bayard*, à quelques tirades du *Connétable de Bourbon* et de *Coriolan*. Cherchez de beaux vers sur la guerre partout où l'on peut en trouver. Sachez par cœur le poëme de Frédéric. Tout ce qui tient à l'ouverture de l'esprit, aux comparaisons et à la connaissance des hommes, est indispensable.

Si la journée a été remplie ainsi, il n'est rien que je ne passe après l'heure du spectacle, jusqu'à ce qu'on se couche, pourvu que ce soit en bonne compagnie. C'est le moment de la liberté; qu'on s'y livre : le souper dédommagera du travail du jour; et il ne s'agit plus que de pouvoir passer agréablement la nuit; mais que le goût pour son métier ne la fasse pas pousser trop loin, et que le militaire qui a été aussi aimable le soir que le grand Condé l'était chez Ninon, aussi brillant après souper que le maréchal de Saxe, qui l'était là comme ailleurs, soit d'aussi bonne heure à sa troupe que M. de Turenne, lorsqu'il faisait en Hollande le dur apprentissage de l'art des héros[1].

AUX CHEFS DU MILITAIRE DES PROVINCES.

Ce n'est point la grande représentation, depuis une heure après midi, que je vous demande. Tant mieux si l'on trouve des gens puissants qui en imposent par une magnificence qui fait honneur au service et du bien au pays. Mais c'est depuis onze heures jusqu'à midi, à la parade, que je désire la décence, la tranquillité, l'exactitude, la sévérité, l'air pénétré ou enthousiaste, et tout l'apparat possible des cérémonies militaires. Que les honneurs et les dignités y soient bien

[1] Il faut chercher de la pratique où l'on peut. Si la Russie est en guerre, il faut demander la permission d'y aller. C'est là que l'on apprend qu'il n'y a rien d'impossible. S'il y a dans quelque autre pays des camps, de grands simulacres de guerre, et surtout des siéges, il faut tâcher de les aller voir. On a beau faire tout ce que je dis, apprendre chez soi tout ce qu'on veut, la guerre arrive : on sait tout, hors ce qu'on doit savoir. Au commencement de la guerre de sept ans je fus commandé avec des ouvriers pour faire faire une flèche. J'étais nourri de tous les auteurs militaires. Je ne savais pas comment on faisait une fascine, et sans un vieux bas officier de ma compagnie, je n'en serais jamais venu à bout.

observés. Que les fanfares, la musique et la beauté des habits de ceux qui la composent, des plumes sur les bonnets des soldats, et tous les ornements dont l'on est susceptible, attirent les curieux à cette espèce de culte religieux du dieu des armées. Que nos mystères ne soient pas cachés. J'aime à voir les généraux au milieu d'un cercle de braves et brillants militaires, qui sont entourés eux-mêmes par tous les habitants d'une ville, ou des tentes voisines si l'on est en campagne. J'aime, dis-je, à voir ainsi les chefs, avec toute la pompe possible, y descendre de cheval, donner leurs ordres, entrer dans tous les détails, recevoir les rapports, accepter les plaintes, questionner, louer les uns tout haut, gronder les autres tout bas, annoncer les grâces qu'ils auront procurées à ceux qui en méritent, animer par d'excellents propos, tenus d'un air militaire, peut-être de sévérité, s'il y en a sujet par hasard; et sans cela, de gaieté ou de bonté. Il faut toujours que les chefs d'une armée ou d'une garnison fassent effet; car si un seul jour ils n'inspirent pas, en se montrant, la crainte, la confiance ou l'amitié, les voilà nuls pour toujours. Que chacun choisisse de ces trois choses ce qui va le mieux à sa physionomie. Un rien fixe, détermine, amène, ou repousse, ou ramène les esprits. La figure et la manière dont on s'habille, ou monte à cheval, contribuent même à ces sortes de succès auprès de ses inférieurs. Si parmi ceux-ci il y a un officier général qui mérite d'avoir la tête lavée, il ne faut pas que ce soit d'une manière à le faire mépriser, mais à donner aux autres la crainte d'en avoir autant, et donner idée de sa fermeté et de sa justice : on n'osera pas pour cela manquer de respect au général grondé. Il n'y a rien pour le bien-être et l'éclat du premier service de l'Europe que ne doivent faire tous ceux qui ont l'honneur d'être à la tête de puissantes armées.

FABLE.

Je m'étais ennuyé longtemps, et j'en avais ennuyé bien d'autres. Je voulus aller m'ennuyer tout seul. J'ai une fort belle forêt. J'y allai un jour, ou, pour mieux dire, un soir, pour tirer un lapin. C'était à l'heure de l'affût. Quantité de lapereaux paraissaient, disparaissaient, se grattaient le nez, faisaient mille bonds, mille tours, mais

toujours si vite que je n'avais pas le temps de lâcher mon coup. Un ancien, d'un poil un peu plus gris, d'une allure plus posée, parut tout d'un coup au bord de son terrier. Après avoir fait sa toilette tout à son aise (car c'est de là qu'on dit : propre comme un lapin), voyant que je le tenais au bout de mon fusil : « Tire donc, me dit-il, qu'attends-tu? » Oh! je vous avoue que je fus saisi d'étonnement!..... Je n'avais jamais tiré qu'à la guerre, sur des animaux qui parlent. « Je n'en ferai rien, lui dis-je; tu es sorcier, ou je meure. — Moi, point du tout, me répondit-il, je suis un vieux lapin de La Fontaine. » Oh, pour le coup, je tombai de mon haut. Je me mis à ses petits pieds : je lui demandai mille pardons, et lui fis des reproches de ce qu'il s'était exposé. « Eh, d'où vient cet ennui de vivre? — De tout ce que je vois. — Ah, bon Dieu! n'avez-vous pas le même thym, le même serpolet? — Oui. Mais ce ne sont plus les mêmes gens. Si tu savais avec qui je suis obligé de passer ma vie. Hélas! ce ne sont plus les bêtes de mon temps; ce sont de petits lapins musqués, qui cherchent des fleurs. Ils veulent se nourrir de roses, au lieu d'une bonne feuille de chou, qui nous suffisait autrefois. Ce sont des lapins géomètres, politiques, philosophes; que sais-je? D'autres qui ne parlent qu'allemand; d'autres qui parlent un français que je n'entends pas davantage. Si je sors de mon trou pour passer chez quelque gent voisine, c'est de même, je ne comprends plus personne. Les bêtes d'aujourd'hui ont tant d'esprit! Enfin, vous le dirai-je, à force d'en avoir, ils en ont si peu, que notre vieux âne en avait davantage que les singes de ce temps-ci. » Je priai mon lapin de ne plus avoir d'humeur, et je lui dis que j'aurais soin de lui et de ses camarades, s'il s'en trouvait encore. Il me promit de me dire ce qu'il disait à La Fontaine, et de me mener chez ses vieux amis. Il m'y mena en effet. Sa grenouille, qui n'était pas tout à fait morte, quoiqu'il l'eût dit, était de la plus grande modestie en comparaison des autres animaux que nous voyons tous les jours. Ses crapauds, ses cigales chantaient mieux que nos rossignols. Ses loups valaient mieux que nos moutons. « Adieu, petit lapin, je vais retourner dans mes bois, à mes champs et à mon verger. J'élèverai une statue à La Fontaine, et je passerai ma vie avec les bêtes de ce bonhomme. »

MES DEUX CONVERSATIONS AVEC JEAN-JACQUES.

Lorsque Jean-Jacques Rousseau revint de son exil, j'allai le relancer dans son grenier, rue Plâtrière. Je ne savais pas encore en montant l'escalier comment je m'y prendrais pour l'aborder ; mais, accoutumé à me laisser aller à mon instinct, qui m'a toujours mieux servi que la réflexion, j'entrai, et parus me tromper. « Qu'est-ce que c'est ? » me dit Jean-Jacques. Je lui répondis : « Monsieur, pardonnez. Je cherchais M. Rousseau de Toulouse. — Je ne suis, me dit-il, que Rousseau de Genève. — Ah, oui, lui dis-je, ce grand herboriseur ! Je le vois bien. Ah, mon Dieu ! que d'herbes et de gros livres ! ils valent mieux que tous ceux qu'on écrit. » Rousseau sourit presque, et me fit voir peut-être sa pervenche, que je n'ai pas l'honneur de connaître, et tout ce qu'il y avait entre chaque feuillet de ses in-folio. Je fis semblant d'admirer ce recueil, très-peu intéressant et le plus commun du monde ; il se remit à son travail, sur lequel il avait le nez et les lunettes, et le continua sans me regarder. Je lui demandai pardon de mon étourderie, et je le priai de me dire la demeure de M. Rousseau de Toulouse ; mais, de peur qu'il ne me l'apprît et que tout fût dit, j'ajoutai : « Est-il vrai que vous soyez si habile pour copier la musique ? » Il alla me chercher des petits livres en long, et me dit : « Voyez comme cela est propre ! » Et il se mit à parler de la difficulté de ce travail, et de son talent en ce genre, comme Sganarelle de celui de faire des fagots. Le respect que m'inspirait un homme comme celui-là m'avait fait sentir une sorte de tremblement en ouvrant sa porte, et m'empêcha de me livrer davantage à une conversation qui aurait eu l'air d'une mystification si elle avait duré plus longtemps. Je n'en voulais que ce qu'il me fallait pour une espèce de passe-port ou billet d'entrée, et je lui dis que je croyais pourtant qu'il n'avait pris ces deux genres d'occupations serviles que pour éteindre le feu de sa brûlante imagination. « Hélas ! me dit-il, les autres occupations que je me donnais pour m'instruire et instruire les autres ne m'ont fait que trop de mal. » Je lui dis après la seule chose sur laquelle j'étais de son avis dans tous ses ouvrages, c'est que je croyais comme lui au danger de certaines connaissances historiques et littéraires si l'on n'a pas un esprit sain pour les juger. Il quitta dans l'instant sa musique, sa pervenche et ses lunettes, entra dans des détails supérieurs peut-

être à tout ce qu'il avait écrit, et parcourut toutes les nuances de ses idées avec une justesse qu'il perdait quelquefois dans la solitude, à force de méditer et d'écrire ; ensuite il s'écria plusieurs fois : *Les hommes ! les hommes !* J'avais assez bien réussi pour oser déjà le contredire. Je lui dis : *Ceux qui s'en plaignent sont des hommes aussi, et peuvent se tromper sur le compte des autres hommes.* Cela lui fit faire un moment de réflexion. Je lui dis que j'étais bien de son avis encore sur la manière d'accorder et de recevoir des bienfaits, et sur le poids de la reconnaissance quand on a pour bienfaiteurs des gens qu'on ne peut aimer ni estimer. Cela parut lui faire plaisir. Je me rabattis ensuite sur l'autre extrémité à craindre, l'ingratitude. Il partit comme un trait, me fit les plus beaux manifestes du monde, qu'il entremêla de quelques petites maximes sophistiques, que je m'étais attirées en lui disant : « Si cependant M. Hume a été de bonne foi....? » Il me demanda si je le connaissais. Je lui dis que j'avais eu une conversation très-vive avec lui à son sujet, et que la crainte d'être injuste m'arrêtait presque toujours dans mes jugements.

Sa vilaine femme ou servante nous interrompait quelquefois par quelques questions saugrenues qu'elle faisait sur son linge ou sur la soupe. Il lui répondait avec douceur, et aurait ennobli un morceau de fromage, s'il en avait parlé. Je ne m'aperçus pas qu'il se méfiât de moi le moins du monde. A la vérité, je l'avais tenu bien en haleine depuis que j'entrai chez lui, pour ne pas lui donner le temps de réfléchir sur ma visite. J'y mis fin malgré moi ; et après un silence de vénération, en regardant encore entre les deux yeux l'auteur de *la Nouvelle Héloïse*, je quittai le galetas, séjour des rats, mais sanctuaire du génie. Il se leva, me reconduisit avec une sorte d'intérêt, et ne me demanda pas mon nom.

Il ne l'aurait jamais retenu, car il ne pouvait y avoir que celui de Tacite, de Salluste, ou de Pline, qui pût l'intéresser. Mais dans la société intime de M. le prince de Conti, dont j'étais avec l'archevêque de Toulouse, le président d'Aligre, et autres prélats et parlementaires, j'appris que ces deux classes de gens corrompus voulaient inquiéter Jean-Jacques, et je lui écrivis la lettre qu'il donna à lire, ou à copier, assez mal à propos, et qui se trouva enfin, je ne sais comment, imprimée dans toutes les gazettes. On peut la voir dans l'édition des ouvrages de Rousseau, et dans son dialogue avec lui-même, qui est aussi dans ses œuvres ; il eut la bonté de croire, à sa façon ordinaire,

que les offres d'asile que je lui faisais étaient un piége que ses ennemis m'avaient engagé à lui tendre : cette folie avait attaqué le cerveau de ce malheureux grand homme, ravissant et impatientant. Mais son premier mouvement était bon : car le lendemain de ma lettre il vint me témoigner sa reconnaissance. On m'annonce Monsieur Rousseau : je n'en crois pas mes oreilles ; il ouvre ma porte : je n'en croyais pas mes yeux. Louis XIV n'éprouva pas un sentiment pareil de vanité en recevant l'ambassade de Siam. La description qu'il me fit de ses malheurs, le portrait de ses prétendus ennemis, la conjuration de toute l'Europe contre lui, m'aurait fait de la peine, s'il n'y avait pas mis tout le charme de son éloquence. Je tâchai de le tirer de là, pour le ramener à ses jeux champêtres. Je lui demandai comment, lui qui aimait la campagne, était allé se loger au milieu de Paris. Il me dit alors ses charmants paradoxes sur l'avantage d'écrire en faveur de la liberté lorsqu'on est enfermé, et de peindre le printemps lorsqu'il neige. Je parlai de la Suisse, et je lui prouvai, sans en avoir l'air, que je savais *Julie* et *Saint-Preux* par cœur. Il en parut étonné et flatté. Il s'aperçut bien que sa *Nouvelle Héloïse* était le seul de ses ouvrages qui me convint, et que quand même je pourrais être profond je ne me donnerais pas la peine de l'être. Je n'ai jamais eu tant d'esprit (et ce fut, je crois, la première et la dernière fois de ma vie) que pendant les huit heures que je passai avec Jean-Jacques dans mes deux conversations. Quand il me dit définitivement qu'il voulait attendre dans Paris tous les décrets de prise de corps dont le clergé et le parlement le menaçaient, je me permis quelques vérités, un peu sévères, sur sa manière d'entendre la célébrité. Je me souviens que je lui dis : *Monsieur Rousseau, plus vous vous cachez, et plus vous êtes en évidence ; plus vous êtes sauvage, et plus vous devenez un homme public.*

Ses yeux étaient comme deux astres. Son génie rayonnait dans ses regards, et m'électrisait. Je me rappelle que je finis par lui dire, les larmes aux yeux, deux ou trois fois : *Soyez heureux, monsieur ; soyez heureux malgré vous. Si vous ne voulez pas habiter le temple que je vous ferai bâtir dans cette souveraineté que j'ai en Empire, où je n'ai ni parlement ni clergé, mais les meilleurs moutons du monde, restez en France. Si, comme je l'espère, on vous y laisse en repos, vendez vos ouvrages, achetez une jolie petite maison de campagne près de Paris ; entr'ouvrez votre porte à quelques-uns de vos admirateurs, et bientôt on ne parlera plus de vous.*

Je crois que ce n'était pas son compte : car il ne serait pas même demeuré à Ermenonville si la mort ne l'y avait pas surpris. Enfin, touché de l'effet qu'il produisait sur moi, et convaincu de mon enthousiasme pour lui, il me témoigna plus d'intérêt et de reconnaissance qu'il n'avait coutume d'en montrer à l'égard de qui que ce soit ; et il me laissa, en me quittant, le même vide qu'on sent à son réveil après avoir fait un beau rêve.

MON SÉJOUR CHEZ M. DE VOLTAIRE.

Ce que je pouvais faire de mieux chez M. de Voltaire, c'était de ne pas lui montrer de l'esprit. Je ne lui parlais que pour le faire parler. J'ai été huit jours dans sa maison, et je voudrais me rappeler les choses sublimes, simples, gaies, aimables qui partaient sans cesse de lui ; mais en vérité c'est impossible. Je riais ou j'admirais, j'étais toujours dans l'ivresse. Jusqu'à ses torts, ses fausses connaissances, ses engouements, son manque de goût pour les beaux-arts, ses caprices, ses prétentions, ce qu'il ne pouvait pas être et ce qu'il était, tout était charmant, neuf, piquant et imprévu. Il souhaitait de passer pour un homme d'État profond, ou pour un savant, au point de désirer d'être ennuyeux. Il aimait alors la constitution anglaise. Je me souviens que je lui dis : *Monsieur de Voltaire, ajoutez-y comme son soutien l'Océan, sans lequel elle ne durerait pas.*

L'Océan! me dit-il ; *vous allez me faire faire bien des réflexions là-dessus.* On lui annonça un homme de Genève qui l'ennuyait : *Vite, vite,* dit-il, *du Tronchin* ; — c'est-à-dire, qu'on le fît passer pour malade. Le Genevois s'en alla. *Que dites-vous de Genève?* me dit-il un jour, sachant que j'y avais été le matin. Je savais que dans ce moment-là il détestait Genève. — Ville affreuse! lui répondis-je, quoique cela ne fût pas vrai. Je racontai à M. de Voltaire, devant madame Denys, un trait qui lui était arrivé, croyant que c'était à madame de Graffigni. M. de Ximénès l'avait défiée de lui dire un vers dont il ne lui nommât pas tout de suite l'auteur. Il n'en manqua pas un. Madame Denys, pour le prendre en défaut, lui en dit quatre, qu'elle fit sur-le-champ. *Eh bien, monsieur le marquis! de qui cela est il? — De la* Chercheuse d'esprit, *madame.*

Ah! ah! bravo! bravo! dit M. de Voltaire : *pardi, je crois qu'elle fut bien bête. Riez-en donc, ma nièce.* Il était occupé alors à déchirer et paraphraser l'*Histoire de l'Église* par l'ennuyeux abbé de Fleury. *Ce n'est pas une histoire,* me dit-il, en en parlant, *ce sont des histoires. Il n'y a qu'à Bossuet et à Fléchier que je permette d'être bon chrétien.* — Ah! monsieur de Voltaire, lui dis-je, et aussi à quelques révérends pères, dont les enfants vous ont assez joliment élevé. Il me dit beaucoup de bien d'eux. — *Vous venez de Venise? Avez-vous vu le procurateur Pococurante?* — Non, lui dis-je, je ne me souviens pas de lui. — *Vous n'avez donc pas lu* Candide? me dit-il en colère; car il y avait un temps où il aimait toujours le plus un de ses ouvrages. — Pardon, pardon, monsieur de Voltaire, j'étais en distraction; je pensais à l'étonnement que j'éprouvai quand j'entendis chanter *la Jérusalem du Tasse* aux gondoliers vénitiens. — *Comment donc? expliquez-moi cela, je vous prie.* — Tels que jadis Ménalque et Mœlibée, ils essayent la voix et la mémoire de leurs camarades, sur le *Canal grande,* pendant les belles nuits de l'été. L'un commence en manière de récitatif, et un autre lui répond et continue. Je ne crois pas que les fiacres de Paris sachent *la Henriade* par cœur, et ils entonneraient bien mal ses beaux vers, avec leur ton grossier, leur accent ignoble et dur, et leur gosier et leur voix à l'eau-de-vie. — *C'est que les Welches sont des barbares, des ennemis de l'harmonie, des gens à vous égorger, monsieur. Voilà le peuple, et nos gens d'esprit en ont tant, qu'ils en mettent jusque dans les titres de leurs ouvrages. Un livre de l'Esprit, c'est de l'esprit follet que celui-là.* L'Esprit des Lois, *c'est de l'esprit sur les lois. Je n'ai pas l'honneur de le comprendre. Mais j'entends bien les* Lettres Persanes : *bon ouvrage que celui-là.* — Il y a quelques gens de lettres dont vous paraissez faire cas. — *Vraiment, il le faut bien; d'Alembert, par exemple, qui faute d'imagination se dit géomètre; Diderot, qui, pour faire croire qu'il en a, est enflé et déclamateur; et Marmontel, dont, entre nous, la poétique est inintelligible. Ces gens-là diraient que je suis jaloux. Qu'on s'arrange donc sur mon compte. On me croit frondeur, et flatteur à la cour; en ville, trop philosophe; à l'Académie, ennemi des philosophes; l'ante-christ à Rome, pour quelques plaisanteries sur ses abus et quelques gaietés sur le style oriental; précepteur de despotisme au parlement; mauvais Français, pour avoir dit du bien des Anglais; voleur et bienfaiteur des libraires; libertin, pour une Jeanne que mes ennemis ont rendue plus coupable; curieux et complimen-*

teur des gens d'esprit, et intolérant, parce que je prêche la tolérance. Avez-vous jamais vu une épigramme ou une chanson de ma façon? C'est là le cachet des méchants. Ces Rousseau m'ont fait donner au diable. J'ai bien commencé avec tous les deux. Je buvais du vin de Champagne avec le premier chez votre père, et votre parent le duc d'Aremberg, où il s'endormait à souper. J'ai été en coquetterie avec le second; et pour avoir dit qu'il me donnait envie de marcher à quatre pattes, me voici chassé de Genève, où il est détesté.

Il riait d'une bêtise imprévue, d'un misérable jeu de mots, et se permettait aussi quelque bêtise. Il était au comble de sa joie en me montrant une lettre du chevalier de Lille, qui venait de lui écrire pour lui reprocher d'avoir mal fait une commission de montre : *Il faut que vous soyez bien bête, monsieur*, etc. C'est, je crois, à moi qu'il dédia sa plaisanterie tant répétée depuis sur la Corneille ; et j'y donnai sujet lorsqu'il me demanda comment je la trouvais : *Nigra*, lui répondis-je, sans être *formosa*. Il ne me fit pas grâce de son père Adam, et me remercia d'avoir donné asile au père Griffet, qu'il aimait beaucoup, ainsi que le père la Neufville, qu'il me recommanda.

Il me dit un jour : — On prétend que je crève des critiques. Tenez, connaissez-vous celle-ci ? Je ne sais où diable cet homme, qui ne sait pas l'orthographe et qui force quelquefois la poésie comme un camp, a si bien fait ces quatre vers sur moi,

> Candide est un petit vaurien
> Qui n'a ni pudeur ni cervelle.
> Ah! qu'on le reconnaît bien
> Pour le cadet de *la Pucelle*.

— Vous me paraissez mal avec lui dans ce moment, lui dis-je. C'est querelle d'allemand et d'amant à la fois. — La petite bêtise le fit sourire : il en disait souvent et aimait à en entendre. On aurait dit qu'il avait quelquefois des tracasseries avec les morts, comme on en a avec les vivants. Sa mobilité les lui faisait aimer, tantôt un peu plus, tantôt un peu moins. Par exemple, alors c'était Fénelon, La Fontaine et Molière qui étaient dans la plus grande faveur.

— Ma nièce, donnons-lui-en du Molière, dit-il à madame Denys. Allons dans le salon, sans façon, *les Femmes Savantes* que nous venons de jouer. — Il fit Trissotin on ne peut pas plus mal, mais s'amusa beaucoup de ce rôle. Mademoiselle Dupuis, belle-sœur de la Corneille, qui jouait Martine, me plaisait infiniment, et me donnait

quelquefois des distractions, lorsque ce grand homme parlait. Il n'aimait pas qu'on en eût. Je me souviens qu'un jour que ses belles servantes suisses, nues jusqu'aux épaules à cause de la chaleur, passaient à côté de moi, ou m'apportaient de la crême, il s'interrompit, et prenant, en colère, leurs beaux cous à pleines mains, il s'écria : *Gorge par-ci, gorge par-là, allez au diable.*

Il ne me prononça pas un mot contre le christianisme ni contre Freron.—Je n'aime pas, disait-il les gens de mauvaise foi, et qui se contredisent. Écrire en forme pour ou contre toutes les religions est d'un fou. Qu'est-ce que c'est que cette Profession de foi du vicaire Savoyard de Jean-Jacques, par exemple? — C'était le moment où il lui en voulait le plus; et dans ce moment même qu'il disait que c'était un monstre, qu'on n'exilait pas un homme comme lui, mais que le bannissement était le mot, on lui dit : — Je crois que le voilà qui entre dans votre cour. — *Où est-il, le malheureux?* s'écria-t-il, *qu'il vienne, voilà mes bras ouverts. Il est chassé peut-être de Neuchâtel et des environs. Qu'on me le cherche. Amenez-le moi; tout ce que j'ai est à lui.* M. de Constant lui demanda, en ma présence, son *Histoire de Russie.* — Vous êtes fou, dit-il; si vous voulez savoir quelque chose, prenez celle de La Combe : il n'a reçu ni médaille ni fourrures, celui-là.

Il était mécontent alors du parlement; et quand il rencontrait son âne à la porte du jardin : *Passez, je vous prie, monsieur le président*, disait-il. Ses méprises par vivacité étaient fréquentes et plaisantes. Il prit un accordeur de clavecin de sa nièce pour son cordonnier, et, après quantité de méprises, lorsque cela s'éclaircit : *Ah, mon Dieu, monsieur! un homme à talents. Je vous mettais à mes pieds, c'est moi qui suis aux vôtres.*

Un marchand de chapeaux et de souliers gris entre tout d'un coup dans le salon. M. de Voltaire (qui se méfiait tant des visites, qu'il m'avoua que, de peur que la mienne ne fût ennuyeuse, il avait pris médecine à tout hasard, afin de pouvoir se dire malade) se sauve dans son cabinet. Ce marchand le suivait, en lui disant : « Monsieur, monsieur, je suis le fils d'une femme pour qui vous avez fait des vers. *Oh! je le crois, j'ai tant fait de vers pour tant de femmes! Bonjour, monsieur.* — C'est madame de Fontaine Martel. — *Ah, ah, monsieur, elle était bien belle! Je suis votre serviteur.* (Et il était prêt à rentrer dans son cabinet.) — Monsieur, où avez-vous pris ce bon goût qu'on remarque dans ce salon? Votre château, par exemple,

est charmant. Est-il bien de vous? (Alors Voltaire revint.) *Oh, oui! de moi, monsieur; j'ai donné tous les dessins. Voyez ce dégagement et cet escalier. Eh bien!* — Monsieur, ce qui m'a attiré en Suisse, c'est le plaisir de voir M. de Haller. (M. de Voltaire rentrait dans son cabinet.) Monsieur, monsieur, cela doit vous avoir beaucoup coûté. Quel charmant jardin! *Oh! par exemple*, disait M. de Voltaire (en revenant), *mon jardinier est une bête; c'est moi, monsieur, qui ai tout fait.* — Je le crois. Ce M. de Haller, monsieur, est un grand homme. (M. de Voltaire rentrait.) — Combien de temps faut-il, monsieur, pour bâtir un château à peu près aussi beau que celui ci? (M. de Voltaire revenait dans le salon.) Sans le faire exprès, ils me jouèrent la plus jolie scène du monde; et M. de Voltaire m'en donna bien d'autres plus comiques encore par ses vivacités, ses humeurs, ses repentirs. Tantôt homme de lettres, et puis seigneur de la cour de Louis XIV, et puis l'homme de la meilleure compagnie.

Il était comique lorsqu'il faisait le seigneur de village; il parlait à ses manants comme à des ambassadeurs de Rome, ou des princes de la guerre de Troie. Il ennoblissait tout. Voulant demander pourquoi on ne lui donnait jamais du civet à dîner, au lieu de s'en informer tout uniment, il dit à un vieux garde : *Mon ami, ne se fait-il donc plus d'émigration d'animaux de ma terre de Tourney à ma terre de Ferney?*

Il était toujours en souliers gris, bas gris de fer roulés, grande veste de basin, longue jusqu'aux genoux, grande et longue perruque, et petit bonnet de velours noir. Le dimanche il mettait quelquefois un bel habit mordoré, uni, veste et culotte de même, mais la veste à grandes basques, et galonnée en or, à la bourgogne, galons festonnés et à lames, avec de grandes manchettes à dentelles jusqu'au bout des doigts, *car avec cela*, disait-il, *on a l'air noble.* M. de Voltaire était bon pour tous ses alentours, et les faisait rire. Il embellissait tout ce qu'il voyait et tout ce qu'il entendait. Il fit des questions à un officier de mon régiment, qu'il trouva sublime dans ses réponses. *De quelle religion êtes-vous, monsieur?* lui demanda-t-il. — Mes parents m'ont fait élever dans la religion catholique. — *Grande reponse!* dit M. de Voltaire; *il ne dit pas qu'il le soit.* Tout cela paraît ridicule à rapporter et fait pour le rendre ridicule; mais il fallait le voir, animé par sa belle et brillante imagination, distribuant, jetant l'esprit, la saillie à pleines mains, en prêtant à tout le monde, porté à voir et à croire le beau et le bien, abondant dans son sens, y fai-

sant abonder les autres; rapportant tout à ce qu'il écrivait, à ce qu'il pensait; faisant parler et penser ceux qui en étaient capables, donnant des secours à tous les malheureux, bâtissant pour de pauvres familles, et bon homme dans la sienne; bon homme dans son village, bon homme et grand homme tout à la fois, réunion sans laquelle l'on n'est jamais complétement ni l'un ni l'autre : car le génie donne plus d'étendue à la bonté, et la bonté plus de naturel au génie.

LETTRES.

Au roi de Pologne, pendant l'année 1785.

Vous m'avez ordonné, sire, de vous entretenir d'un des plus grands hommes de ce siècle. Vous l'admirez, quoique son voisinage vous ait fait assez de mal; et, vous plaçant à la distance de l'histoire, tout ce qui tient à ce génie extraordinaire vous inspire une noble curiosité. Je vais donc vous rendre un compte exact des moindres paroles que j'ai entendu dire moi-même au grand Frédéric. Rien n'est indifférent dans un tel récit, puisque tout sert à peindre le caractère. L'homme dont je parle et celui à qui je m'adresse donneront de l'intérêt à tout ce que je raconterai.

Je n'aime pas à parler de moi, et le *je* m'est odieux quand je m'en sers : à plus forte raison quand il faut le supporter des autres. Si je le prononce quelquefois dans ce récit, c'est que je suis obligé de parler de moi, en racontant ce que le roi de Prusse m'a dit. Voici tout ce que je me rappelle, et qui ne serait peut-être pas digne d'être écrit s'il s'agissait d'un autre. Un autre, à la vérité, ne dirait pas de ces choses-là : d'ailleurs, je le répète, les moindres petites paroles d'un homme comme celui-ci doivent être recueillies.

Par un hasard extraordinaire en 1770, l'empereur put se livrer à l'admiration personnelle qu'il avait conçue pour le roi de Prusse; et ces deux grands souverains furent assez bien ensemble pour se faire des visites. L'empereur me permit d'y assister, et me présenta au roi : c'était au camp de Neustadt, en Moravie. Je ne puis point me souvenir si j'eus ou si je pris l'air embarrassé; ce que je me rappelle fort bien, c'est que l'empereur, qui s'en aperçut, dit au roi, en parlant de moi : *Il a l'air timide, ce que je ne lui ai jamais vu : il vaudra mieux tantôt.* Il mit à dire cela de la grâce et de la gaieté, et ils sortirent ensemble du quartier général pour aller, je crois, au spectacle. Le roi, chemin faisant, quitta l'empereur un instant pour me demander si ma lettre à Jean-Jacques Rousseau qui avait été imprimée dans les papiers publics était de moi. Je lui répondis : *Sire,*

je ne suis pas assez célèbre pour que l'on prenne mon nom. Il sentit ce que je voulais dire. On sait qu'Horace Walpole prit celui du roi pour écrire à Jean-Jacques la fameuse lettre qui contribua le plus à tourner la tête de cet éloquent et déraisonnable homme de génie.

En sortant du spectacle, l'empereur dit au roi de Prusse : *Voilà Noverre, ce fameux compositeur de ballets; il a, je crois, été à Berlin.* Noverre fit là-dessus une belle révérence de maître à danser. *Ah! je le connais,* dit le roi; *nous l'avons vu à Berlin; il y était bien drôle: il contrefaisait tout le monde, et nos danseuses surtout, à mourir de rire.* Noverre, peu content de cette manière de se souvenir de lui, fit encore une belle révérence, à la troisième position, et espéra que le roi lui fournirait de lui-même l'occasion d'une petite vengeance. *Vos ballets sont beaux,* lui dit-il; *vos danseuses ont de la grâce, mais c'est de la grâce engoncée. Je trouve que vous leur faites trop lever les épaules et les bras ; car, monsieur Noverre, si vous vous en souvenez, notre première danseuse de Berlin n'était pas comme cela.* — C'est pour cela qu'elle était à Berlin, sire, répondit Noverre.

J'étais tous les jours prié à souper avec le roi : la conversation s'adressait trop souvent à moi. Malgré mon attachement pour l'empereur, de qui j'aime à être le général, mais point le d'Argens ni l'Algarotti, je ne m'y livrais pas plus que de raison. Quand j'étais trop interpellé, il fallait bien répondre et continuer. D'ailleurs l'empereur mettait beaucoup du sien dans la conversation, et était peut-être plus à son aise avec le roi que le roi ne l'était avec lui. Ils parlaient un jour de ce qu'on pouvait désirer d'être, et me demandèrent mon avis. Je leur dis que je voudrais être jolie femme jusqu'à trente ans, puis un général d'armée fort heureux et fort habile jusqu'à soixante ; et, ne sachant plus que dire pour ajouter cependant quelque chose encore, n'importe ce que cela devint, cardinal jusqu'à quatre-vingts. Le roi, qui aime à plaisanter sur le sacré collége, s'égaya là-dessus. L'empereur lui fit bon marché de Rome et de ses suppôts. Ce souper-là fut un des plus gais et des plus aimables que j'aie jamais vus. L'empereur et le roi furent sans prétention et sans réserve : ce qui n'arriva pas les autres jours; et l'amabilité de deux hommes aussi supérieurs, et souvent si étonnés de se trouver ensemble, était tout ce qu'on peut s'imaginer de plus agréable. Le roi me dit de venir le voir la première fois que lui ou moi nous aurions trois ou quatre heures à nous.

Un orage comme il n'y en a jamais eu, un déluge, près duquel

celui de Deucalion n'était qu'une pluie d'été, couvrit d'eau nos montagnes, et noya presque notre armée, qui manœuvrait. Le lendemain fut moyennant cela un jour de repos. J'allai chez le roi à neuf heures du matin, et j'y restai jusqu'à une heure seul avec lui; il me parla de nos généraux : je lui laissai dire à lui-même le bien que je pense des maréchaux de Lacy et Loudon, et je lui dis, pour les autres, qu'il valait mieux parler des morts que des vivants; que l'on ne peut jamais bien juger un général à moins qu'il n'ait eu de hauts faits de guerre dans sa vie. Il me parla du maréchal Daun. Je lui dis que je croyais qu'il aurait été un grand homme contre les Français, mais que contre lui il n'avait pas valu tout ce qu'il valait, parce qu'il le voyait toujours la foudre en main, comme Jupiter, pulvérisant son armée. Cela parut lui faire plaisir; il me témoigna de l'estime pour le maréchal Daun; il me dit du bien du général Brentano. Je lui demandai raison des éloges que je savais qu'il avait donnés au général Beck : [1] « *mais je le croyais un homme de mérite.* — Je ne le crois pas, sire; il ne vous a pas fait grand mal. — *Il m'a pris quelquefois des magasins.* — Et il a laissé quelquefois échapper vos généraux. — *Je ne l'ai jamais battu.* — Il ne s'approchait jamais assez pour cela; et j'ai toujours cru que votre majesté ne paraissait en faire cas que pour qu'on eût de la confiance en lui, et qu'on lui donnât des corps plus forts, dont elle aurait tiré bon parti. — *Savez-vous qui m'a appris le peu que je sais? C'est votre ancien maréchal Traun; voilà un homme, cela. Vous parliez tantôt des Français : font-ils des progrès?* — Ils sont capables de tout en temps de guerre, sire; mais pendant la paix on veut qu'ils ne soient pas ce qu'ils sont, et on veut qu'ils soient ce qu'ils ne peuvent pas être. — *Mais quoi? disciplinés? ils l'étaient du temps de M. de Turenne.* — Oh! ce n'est pas cela : ils ne l'étaient pas du temps de M. de Vendôme, et n'en gagnaient pas moins de batailles; mais on veut qu'ils soient vos singes et les nôtres, et cela ne leur va pas. — *C'est ce qui me semble; j'ai déjà dit de leurs faiseurs, qu'ils veulent chanter sans savoir la musique.* — Oh! cela est bien vrai; mais qu'on leur laisse leurs sons naturels; qu'on profite de leur valeur, de leur légèreté et de leurs défauts même : je crois que leur confusion en pourrait mettre dans l'ennemi. — *Mais, oui, sans doute; et qu'on les fasse soutenir.*

[1] Tout ce qui est imprimé en caractères italiques c'est du roi; le reste en caractères romains, c'est de moi.

— Je le crois, sire; par les Suisses et les Allemands. — *C'est une brave et aimable nation que ces Français ; il est impossible de ne pas les aimer ; mais, mon Dieu, qu'ont-ils fait de leurs gens de lettres? et quelle différence de ton parmi eux! Voltaire en avait un excellent, par exemple ; d'Alembert, que j'estime à bien des égards, fait trop de bruit, et veut faire trop d'effet dans la société. Était-ce les gens de lettres qui donnaient de la grâce à la cour de Louis XIV, ou la recevaient-ils de tant de gens aimables qui la composaient? C'était le patriarche des rois, celui-là. On en a dit quelquefois un peu trop de bien pendant sa vie, mais beaucoup trop de mal après sa mort.* — Un roi de France, sire, est toujours le patriarche des gens d'esprit. — *Voilà le plus mauvais lot ; ils ne valent pas le diable à gouverner. Il vaut mieux être patriarche des Grecs, comme ma sœur l'impératrice de Russie. Cela lui rapporte et rapportera davantage. Voilà une religion, celle-là, qui comprend tant de pays et de nations différentes. Pour nos pauvres luthériens, il y en a si peu que cela ne vaut pas la peine d'être leur patriarche.*

— Cependant, sire, si l'on y réunissait les calvinistes et toutes les petites sectes bâtardes, ce serait un assez joli poste. — Le roi parut prendre feu à cela, et ses yeux s'animèrent. Cela ne dura pas quand je lui dis : Si l'empereur était le patriarche des catholiques, la place aussi ne serait pas mauvaise. — *Fort bien ; voilà l'Europe partagée en trois patriarches,* dit-il en riant : *j'ai tort d'avoir commencé ; voyez où cela nous mène ; il me semble que nos rêves ne sont pas comme ceux de l'homme de bien, ainsi que disait M. le Régent. Si Louis XIV virait, il nous remercierait.*

Toutes ces idées patriarcales, possibles ou impossibles à réaliser, lui donnèrent un instant un air pensif et presque de l'humeur.

Louis XIV, ayant plus de jugement que d'esprit, cherchait plutôt l'un que l'autre. C'était des hommes de génie qu'il voulait et qu'il trouvait. On ne pouvait pas dire que Corneille, Bossuet, Racine et Condé fussent des hommes d'esprit. — Il y a de tout, sire, dans ce pays-là, qui mérite réellement d'être heureux. On prétend que votre majesté a dit que si l'on voulait faire un beau rêve il faudrait... — *Oui, c'est vrai, être roi de France.* — Si François Ier et Henri IV étaient venus au monde après votre majesté, ils auraient dit : être roi de Prusse. — *Dites-moi, je vous prie, n'y a-t-il donc plus personne à citer en France?* — Cela me fit rire : le roi me demanda pourquoi. Je lui dis qu'il me faisait penser au Russe à Paris, cette char-

mante petite pièce de vers de M. de Voltaire, et nous nous en rappelâmes des choses charmantes, qui nous firent rire tous les deux. Il me dit : *J'ai quelquefois entendu parler du prince de Conti. Quel homme est-ce?* — C'est, lui dis-je, un composé de vingt ou trente hommes. Il est fier, il est affable, ambitieux et philosophe tour à tour ; frondeur, gourmand, paresseux, noble, crapuleux, l'idole et l'exemple de la bonne compagnie ; n'aimant la mauvaise que par un libertinage de tête, mais y mettant beaucoup d'amour-propre ; généreux, éloquent, le plus beau, le plus majestueux des hommes ; une manière et un style à lui, bon ami, franc, aimable, instruit, aimant Montaigne et Rabelais, ayant quelquefois de leur langage, tenant un peu de M. de Vendôme et du grand Condé ; voulant jouer un rôle, mais n'ayant pas assez de tenue dans l'esprit ; voulant être craint, et n'étant qu'aimé ; croyant mener le parlement, et être un duc de Beaufort pour le peuple, peu considéré de l'un, et peu connu de l'autre ; propre à tout et capable de rien. Cela est si vrai, ajoutai-je, que sa mère disait un jour de lui : Mon fils a bien de l'esprit. Oh ! il en a beaucoup ; on en voit d'abord une grande étendue, mais il est en obélisque : il va toujours en diminuant, à mesure qu'il s'élève, et finit par une pointe, comme un clocher. — Ce portrait parut amuser le roi. Il fallait le captiver par quelque détail un peu piquant ; sans cela il vous échappait, ou ne vous donnait plus le temps de parler. L'entretien commençait d'ordinaire par les premiers mots assez vagues d'une conversation quelconque, mais il trouvait moyen de les rendre intéressants : ce qu'on dit souvent de la pluie et du beau temps devenait tout de suite du sublime, et jamais on n'entendit de lui quelque chose de vulgaire. Il ennoblissait tout, et les exemples des Grecs, des Romains, ou des généraux modernes, venaient bientôt dissiper tout ce qui chez un autre serait resté trivial et commun. — *Avez-vous jamais vu une pluie comme celle d'hier? Les bons catholiques de chez vous diront : Voilà ce que c'est que d'avoir un homme sans religion parmi nous ; qu'est-ce que nous faisons de ce maudit roi, tout au moins luthérien? Car je crois réellement que je vous ai porté guignon. Vos soldats auront dit : La paix est faite, et il faut encore que ce diable d'homme nous incommode.* — Il est sûr que si c'est votre majesté qui en est la cause, cela est bien méchant. Cela n'est permis qu'à Jupiter, qui a toujours de bonnes raisons pour tout ; et vous auriez fait comme lui, qui, après avoir fait périr les uns par le feu, voulut faire périr les autres par l'eau ; mais enfin

voilà le feu fini, et je ne m'attendais pas à en revenir. — *Je vous demande pardon de vous en avoir si souvent tourmenté; j'en suis fâché pour toute l'humanité, mais quelle belle guerre d'apprentissage! J'ai fait assez de fautes pour vous apprendre à vous tous, jeunes gens, à valoir bien mieux que moi. Mon Dieu que j'aime vos grenadiers! comme ils ont bien défilé en ma présence! Si le dieu Mars voulait lever une garde pour sa personne, je lui conseillerais de les prendre sans choisir. Savez-vous que j'ai été bien content de l'empereur, hier au soir à souper. Avez-vous entendu ce qu'il m'a dit de la liberté de la presse et de la gêne des consciences; il y aura bien de la différence entre lui et tous ses bons ancêtres.* — Je suis persuadé qu'il n'aura de préjugés sur rien, et que votre majesté est pour lui un grand livre d'instruction. — *Il a désapprouvé très-finement hier, sans faire semblant de rien, la ridicule censure de Vienne, et le trop d'attachement de sa mère, sans la nommer, pour certaines choses qui ne font que des hypocrites. Mais à propos de cela, elle doit vous détester, cette impératrice.* — Eh bien, point du tout; elle m'a grondé quelquefois de mes égarements, mais très-maternellement; elle me plaint, et, bien sûre que j'en reviendrai, elle me disait il y a quelque temps: *Je ne sais comment vous faites; vous étiez l'ami intime du père Griffet, l'évêque de Neustadt m'a toujours dit du bien de vous, l'archevêque de Malines aussi, et le cardinal vous aime assez.*

Que ne puis-je me souvenir de cent choses lumineuses qui échappèrent au roi dans cette conversation, qui dura jusqu'à ce que la trompette du quartier général nous annonçât qu'on avait servi. Le roi alla se mettre à table; et ce fut, je crois, ce jour-là qu'on demanda pourquoi M. de Laudon n'était pas encore arrivé, et qu'il dit: *C'est contre son ordinaire. Autrefois il arrivait souvent avant moi: permettez qu'il ait cette place près de moi, car j'aime mieux l'avoir à mes côtés que vis-à-vis.* Un autre jour, les manœuvres ayant fini de bonne heure, il y eut concert chez l'empereur; malgré le goût du roi pour la musique, il daigna me donner la préférence, et vint auprès de moi m'enchanter par la magie de sa conversation et les traits brillants, gais et hardis qui la caractérisent. Il me dit de lui nommer les officiers généraux et particuliers qui étaient là, et de lui dire ceux qui avaient servi sous le maréchal Traun; *Car enfin*, me dit-il, *ainsi que je crois vous l'avoir déjà raconté, c'est mon maître; il me corrigeait des écoles que je faisais.* — Votre majesté fut bien ingrate, car elle ne paya pas ses leçons; pour que cela fût ainsi qu'elle le dit, il

fallait du moins se faire battre par lui, et je ne me ressouviens pas que cela soit arrivé. — *Je n'ai pas été battu, parce que je ne me suis pas battu.* — C'est ainsi que les plus grands généraux se sont souvent fait la guerre : on n'a qu'à voir les deux campagnes de 1674 et 75 de M. de Montecuculi et de M. de Turenne, le long de la Renchen. — *Il n'y a pas de différence de Traun au premier, mais quelle est grande, bon Dieu, de l'autre à moi !* Je lui montrai le comte d'Althan, qui avait été adjudant général, et le comte de Pellegrini. Il me demanda deux fois qui c'était et où il était, et me dit qu'il avait la vue si basse que je devais le lui pardonner. — Mais cependant, sire, lui dis-je, à la guerre vous l'aviez bien bonne et, si je m'en souviens bien, fort étendue. — *Ce n'est pas moi*, me répondit le roi; *c'était ma lunette.* — En vérité, lui dis-je, j'aurais bien voulu la trouver; mais je crains bien qu'elle n'eût pas été mieux à mes yeux que le sabre de Scanderberg à mon bras. — Je ne sais comment la conversation changea; mais je sais qu'elle devint si libre que, voyant arriver quelqu'un pour s'en mêler, le roi l'avertit d'y prendre garde, et qu'il y avait du risque de s'entretenir avec un homme condamné aux feux éternels par les théologiens. Je trouvai qu'il mettait un peu trop de prix à sa damnation et s'en vantait trop. Indépendamment de la mauvaise foi de messieurs les esprits forts, qui très-souvent craignent le diable de tout leur cœur, c'est de mauvais goût au moins de se montrer ainsi; et c'était avec des gens de mauvais goût qu'il avait eus chez lui, comme un Jordans, d'Argens, Maupertuis, La Beaumelle, La Mettrie, l'abbé de Prades et quelques lourds impies de son académie, qu'il avait pris l'habitude de dire du mal de la religion et de parler dogme, spinozisme, cour de Rome, etc. Je ne répondis plus toutes les fois qu'il en parla. Je pris un moment d'intervalle, pendant qu'il se mouchait, pour l'entretenir d'une affaire relative au cercle de Westphalie, et d'un petit comté immédiat que j'y ai. *Je ferai ce que vous voudrez*, me dit le roi; *mais qu'en pense l'autre directeur, mon camarade, l'électeur de Cologne?* Je ne savais pas, lui dis-je, sire, que vous étiez un électeur ecclésiastique. — *Je le suis au moins pour mon compte de protestant.* — Cela ne fait pas notre compte à nous. Les bonnes gens croient que votre majesté est leur protecteur.

Il était en train de me demander le nom de tous ceux qu'il voyait. Je lui dis ceux de quantité de jeunes princes qui entraient au service, et dont quelques-uns donnaient des espérances. — *Cela se peut*, me dit-il; *mais je crois qu'il faut quelquefois croiser les races en empire.*

J'aime les enfants de l'amour : voyez le maréchal de Saxe et mon Anhalt. Quoique je craigne bien que depuis cette chute sur la tête il ne l'ait plus aussi bonne qu'auparavant. J'en serais bien fâché pour lui et pour moi : c'est un homme rempli de talent.

Je suis bien aise de me ressouvenir de ceci, parce que j'ai entendu dire à des sots dénigrants, qui accusent le roi de Prusse d'insensibilité, qu'il n'avait point été touché de l'accident de l'homme qu'il paraissait aimer le plus. Trop heureux encore si l'on n'avait dit que cela de lui. On le supposait jaloux du mérite de Schwerin et de Keith, et enchanté de les avoir fait tuer. C'est ainsi que les gens médiocres tâchent d'abaisser les grands hommes, pour diminuer l'espace immense qui les sépare d'eux.

Le roi, par galanterie, s'était mis en blanc, ainsi que sa suite, pour ne pas nous apporter ce bleu que nous avions tant vu à la guerre : il avait l'air d'être de notre armée et de la suite de l'empereur. Il y eut, je crois, dans cette visite, de part et d'autre, un peu de personnalité, quelque méfiance, peut-être un commencement d'aigreur : ce qui arrive toujours, dit Philippe de Commines, aux entrevues des souverains. Le roi prenait beaucoup de tabac d'Espagne ; et comme il nettoyait son habit du mieux qu'il pouvait, il me dit : *Je ne suis pas assez propre pour vous, messieurs ; je ne suis pas digne de porter vos couleurs.* L'air qu'il mit à cela me fit croire qu'il les salirait encore par la poudre à canon, quand l'occasion s'en présenterait.

J'oubliais une petite occasion que j'eus de faire valoir les deux monarques, l'un vis-à-vis de l'autre. Le roi me dit : *J'ai été fort content aujourd'hui de l'alignement des têtes de vos colonnes et de leur déploiement.* — Et moi, sire, lui dis-je, du coup d'œil de l'empereur, qui y était lui-même, et ne s'est pas trompé d'un pas sur le terrain et les distances. — Il arriva dans ce moment, et demanda au roi ce que je lui disais. *Je suis sûr*, dit celui-ci, *qu'il n'osera pas le répéter à votre majesté ; à peine en aurais-je le courage. C'est que nous étions du même avis sur le mouvement que vous faisiez faire ce matin vous-même aux housards qui protégeaient les déploiements, et votre majesté les plaçait au point juste où chaque répartition devait achever d'entrer en front.* Le roi gâta bientôt ce madrigal, et l'épigramme de son entrée en Bohême, quelques années après, était plus dans son genre. Le roi était quelquefois trop cérémonieux ; cela ennuyait l'empereur. Par exemple, je ne sais si c'était pour se montrer un électeur discipliné ; mais quand l'empereur mettait le pied dans son

étrier, le roi prenait son cheval par la bride; et quand l'empereur passait sa jambe pour entrer en selle, le roi mettait le pied dans son étrier; ainsi du reste. L'empereur avait l'air de meilleure foi, en lui témoignant beaucoup d'égards, comme un jeune prince à un vieux roi, et un jeune militaire au plus grand des généraux. Un jour de confiance ils parlèrent politique ensemble. *Tout le monde ne peut pas avoir la même politique,* disait le roi; *elle dépend de la situation, de la circonstance, et de la puissance des États. Ce qui peut m'aller n'irait pas à votre majesté : j'ai risqué quelquefois un mensonge politique. — Qu'est-ce que c'est que cela?* dit l'empereur en riant. — *C'est par exemple,* reprit le roi, aussi fort gaiement, *d'imaginer une nouvelle que je savais bien devoir être reconnue fausse au bout de vingt-quatre heures; mais n'importe, avant qu'on s'en fût aperçu elle avait déjà fait son effet.*

Quelquefois il y avait des apparences de cordialité entre les deux souverains. On voyait que Frédéric II aimait Joseph II, mais que la prépondérance de l'empire et le voisinage de la Bohême et de la Silésie arrêtaient le sentiment du roi pour l'empereur. Vous vous ressouvenez, sire, de leurs lettres au sujet de la Bavière, de leurs compliments, de l'explication qu'ils eurent sur leurs intentions, explication qui se faisait avec politesse; et que de politesse en politesse le roi entra en Bohême.

Autre lettre au roi de Pologne, vers la fin de 1786.

Puisque votre majesté veut encore perdre un quart d'heure du temps qu'elle emploie si bien à gagner l'amour de tous ceux à qui elle daigne se faire connaître, voici ma seconde entrevue. Tout cela n'est piquant que pour vous, sire, qui avez connu le roi, et qui découvrez dans des mots, simples pour un autre, des traits de caractère. On n'y voit jamais la confiance, ou tout au moins la bonhomie qui caractérise votre majesté. On peut avec elle se permettre de l'abandon; mais avec le roi de Prusse il faut être toujours sous les armes, pour riposter et garder un juste milieu entre une petite attaque et une grande défense. Je vais au fait, et je vous parlerai de lui pour la dernière fois.

Il m'avait fait promettre de venir à Berlin ; je me hâtai d'y aller d'abord après cette petite guerre qu'il appelait *un procès pour lequel il était venu en huissier*, disait-il, *faire une exécution :* le résultat en fut pour lui, comme on sait, beaucoup de dépenses d'hommes, de chevaux et d'argent ; quelque apparence de bonne foi et de désintéressement ; peu d'honneur dans la guerre, un peu d'honnêteté en politique, et beaucoup d'amertume contre nous. Le roi commença, sans savoir pourquoi, à défendre aux officiers autrichiens de mettre le pied dans ses États sans une permission expresse signée de sa main : même défense de la part de notre cour pour les officiers prussiens, et gêne des deux côtés, sans profit ni raison. Je suis confiant, moi : je crus n'avoir pas besoin de permission, et je crois encore que je pouvais m'en passer. Mais l'envie d'avoir une lettre du grand Frédéric, plutôt que la crainte d'être mal reçu, m'engagea à lui écrire. Ma lettre était brûlante de mon enthousiasme, de mon admiration et de la chaleur de mon sentiment pour cet être sublime et extraordinaire, et me valut trois réponses charmantes de sa part. Il me donnait en détail presque ce que je lui avais donné en gros, et ce qu'il ne pouvait pas me rendre en admiration, puisque je ne me souviens pas d'avoir gagné de bataille, il me l'accordait en amitié. De peur de me manquer, il m'avait écrit de Postdam à Vienne, à Dresde et à Berlin. En attendant midi, pour lui être présenté avec mon fils Charles et M. de Lille, je vis la parade, et je fus bientôt entouré et escorté jusqu'au château par des déserteurs autrichiens, et surtout de mon régiment, qui me caressaient presque, et me demandaient pardon de m'avoir quitté.

L'heure de la présentation sonna. Le roi me reçut avec un charme inexprimable. La froideur militaire d'un quartier général se changea en accueil doux et bienveillant. Il me dit *qu'il ne me croyait pas un fils aussi grand.* Il est même marié, sire, depuis un an. — *Oserais-je vous demander avec qui?* (Il avait souvent cette expression, et aussi : *si vous me permettez d'avoir l'honneur de vous dire.*) — Avec une Polonaise, une Massalska. — *Comment une Massalska? Savez-vous ce que sa grand-mère a fait?* — Non, sire, lui dit Charles. — *Elle mit le feu au canon au siége de Dantzick, elle tira et fit tirer, et se défendait lorsque son parti, qui avait perdu la tête, ne songeait qu'à se rendre.* — C'est que les femmes, dis-je alors, sont indéfinissables : fortes et faibles, tour à tour ; indiscrètes, dissimulées, elles sont capables de tout. — Sans doute, dit M. de Lille, fâché de ce qu'on

ne lui avait encore rien dit, et avec une familiarité qui ne devait pas réussir; sans doute, voyez.... dit-il. Le roi l'interrompit. Je citai bientôt quelques traits à l'appui de mon opinion, comme celui de la femme Hachette, au siége d'Amiens. Le roi fit un petit tour à Rome et à Sparte : il aimait à s'y promener. Après une demi-seconde de silence, pour faire plaisir à de Lille, je dis au roi que M. de Voltaire était mort dans ses bras. Cela fit que le roi lui adressa quelques questions : il répondit un peu trop longuement, et s'en alla; et Charles et moi nous restâmes à dîner. C'est là, pendant cinq heures tous les jours, que la conversation encyclopédique du roi acheva de m'enchanter. Beaux-arts, guerre, médecine, littérature et religion, philosophie, morale, histoire et législation passaient tour à tour en revue. Les beaux siècles d'Auguste et de Louis XIV; la bonne compagnie des Romains, des Grecs et des Français; la chevalerie de François Ier, la franchise et la valeur de Henri IV; la renaissance des lettres, et leur révolution depuis Léon X; des anecdotes sur les gens d'esprit d'autrefois, leurs inconvénients; les écarts de Voltaire, l'esprit susceptible de Maupertuis, l'agrément d'Algarotti, le bel esprit de Jordans; l'hypocondrie du marquis d'Argens, que le roi se plaisait à faire coucher pendant vingt-quatre heures, en lui disant seulement qu'il avait mauvais visage : que sais-je, enfin? tout ce qu'il y avait à dire de plus varié et de plus piquant, c'était ce qui sortait de sa bouche, avec un son de voix fort doux, assez bas, et aussi agréable que le mouvement de ses lèvres, qui avait une grâce inexprimable : c'est ce qui faisait, je crois, qu'on ne s'apercevait pas qu'il fût, ainsi que les héros d'Homère, un peu babillard, mais sublime. La voix, le bruit et les gestes des bavards leur valent souvent cette réputation : car on ne pouvait certainement pas trouver un plus grand parleur que le roi; mais on était charmé qu'il le fût. Accoutumé à causer avec le marquis de Lucchesini, seulement devant quatre ou cinq généraux, qui ne savaient pas le français, il se dédommageait ainsi de ses heures de travail, de lecture, de méditation et de solitude.

Encore, me disais-je à moi-même, il faudra bien que je dise un mot : il venait de nommer Virgile. — Quel grand poëte! sire; mais quel mauvais jardinier! — *A qui le dites-vous?* répondit le roi : *n'ai-je pas voulu planter, semer, labourer, piocher les* Géorgiques *à la main? Mais, monsieur, me disait mon homme, vous êtes une bête, et votre livre aussi : ce n'est pas ainsi qu'on travaille. Ah, mon Dieu, quel climat! croiriez-vous que Dieu ou le soleil me refuse tout? Voyez*

mes pauvres orangers, mes oliviers, mes citronniers; tout cela meurt de faim. — Il n'y a donc que les lauriers qui poussent chez vous, sire, à ce qu'il me semble. — Le roi me fit une mine charmante; et, pour détourner la fadeur par une bêtise, j'ajoutai bien vite : et puis, sire, il y a trop de grenadiers dans ce pays-ci; cela mange tout. — Et le roi se mit à rire, parce qu'il n'y a que les bêtises qui fassent rire.

Un jour j'avais retourné une assiette pour voir de quelle porcelaine elle était. *D'où la croyez-vous?* — Je la crois de Saxe; mais au lieu de deux épées, je n'en vois qu'une, qui les vaut bien. — *C'est un sceptre.* — J'en demande pardon à votre majesté, mais il ressemble si fort à une épée qu'on pourrait bien s'y méprendre. — Et en vérité cela était vrai de toutes les manières. On sait que c'est la marque de la porcelaine de Berlin. Comme le roi faisait quelquefois le roi, et comme il se croyait quelquefois bien magnifique lorsqu'il prenait une canne et une boite avec quelques petits vilains diamants qui couraient l'un après l'autre, je ne sais pas trop si ma petite allégorie lui plut infiniment.

Un jour, comme j'arrivais chez lui, il vint à moi, et me dit : *Je tremble de vous annoncer une mauvaise nouvelle. On vient de m'écrire que le prince Charles de Lorraine est à toute extrémité.* — Il me regarda pour voir l'effet que cela faisait sur moi; et, remarquant quelques larmes qui s'échappèrent de mes yeux, il changea, par les transitions les plus douces, de conversation; me parla de guerre, et puis du maréchal de Lacy. Il me demanda de ses nouvelles, et me dit : *C'est un homme du plus grand mérite. Mercy, chez vous, autrefois, Puységur, chez les Français, avaient quelques idées des marches et des campements; on voit par la castramétation d'Hygin que les Grecs s'en étaient aussi fort occupés; mais votre maréchal surpasse les anciens, les modernes et tous les plus fameux qui s'en mêlèrent. Aussi, tout le temps qu'il a été votre quartier maître-général, si vous voulez me permettre de vous en faire faire la remarque, je n'ai pas eu le plus petit avantage. Rappelez-vous les deux campagnes de* 1758 *et* 1759 : *tout vous a réussi. Ne serais-je donc jamais débarrassé de cet homme-là? me disais-je souvent. Il fallut pourtant le récompenser : il le fut : on le fait feldzeugmeister; on lui donne un corps trop fort pour me harceler, trop faible pour me résister. Il se tire malgré cela de mes mains, et de tous les obstacles possibles, par la savante campagne de* 1760. *Un autre le remplaça. Cela n'est peut-être pas mauvais pour moi, dis-je alors : il y aura quelque occasion. Je l'ai cherchée; je l'ai*

trouvée à Torgau. Le roi ne fit jamais un plus beau panégyrique de personne : car il le motivait, en convenant que c'était M. de Lacy qui avait nettoyé la Moravie, la Bohême, la Lusace et la Saxe ; et assurément le roi ne savait pas que je lui fusse attaché comme je le suis ; d'ailleurs, il n'y a jamais de compliment quand on cite des faits.

Le lendemain le roi vint me dire, dès qu'il me vit, et avec l'air le plus pénétré : *Si vous devez apprendre la perte d'un homme qui vous aimait, et qui honorait l'humanité, il vaut mieux que ce soit de quelqu'un qui la sente aussi vivement que moi. Le pauvre prince Charles n'est plus. D'autres sont faits peut-être pour le remplacer dans votre cœur, mais peu de princes le remplaceront pour la beauté de son âme et pour toutes ses vertus.* En me disant cela son attendrissement devint extrême. Je lui dis : Les regrets de votre majesté sont une consolation ; et elle n'a pas attendu sa mort pour dire du bien de lui. Il y a de beaux vers à son sujet dans le poëme sur l'art de la guerre. Mon émotion me troublait malgré moi; cependant je les lui rappelai.

L'homme de lettres parut me savoir gré de ce que je les savais par cœur. *Son passage du Rhin est une très-belle chose*, me dit-il; *mais le pauvre prince dépendait de tant de gens : je n'ai jamais dépendu que de ma tête, quelquefois trop pour mon bonheur ; il était mal servi, assez peu obéi : ni l'un ni l'autre ne m'est jamais arrivé. Votre général Nadasdy m'a paru un grand général de cavalerie.* Comme je n'étais pas de son avis, je me contentai de dire qu'il était bien brillant et bien beau aux coups de fusil, et qu'il aurait mené ses housards dans l'enfer, tant il savait les animer. — *Qu'est devenu un brave colonel qui a fait le diable à Rosbach? Ah! c'était, je crois, le marquis de Voghera..... Oui, c'est cela, car je demandai son nom après la bataille.* — Il est général de cavalerie. — *Pardi! il fallait avoir bien envie de se battre pour charger ce jour-là, comme vos deux régiments de cuirassiers, et je crois aussi vos housards ; car la bataille était perdue avant de la commencer.* — A propos de M. de Voghera, j'ignore si votre majesté sait ce qu'il fit avant de charger : c'est un homme bouillant, inquiet, toujours pressé, et qui a quelquefois de cet ancien bon genre chevaleresque : voyant que son régiment n'arrivait pas assez vite, il courut en avant, et s'approchant assez près du commandant du régiment de cavalerie prussienne, à qui il en voulait, il le salua comme à l'exercice ; l'autre le lui rendit, et ils s'attaquèrent ensuite comme des enragés. — *C'est d'un fort bon genre;*

je voudrais connaître cet homme, je l'en remercierais : votre M. de Ried avait donc le diable au corps, de faire avancer les braves dragons qui ont porté votre nom avec tant de gloire si longtemps, entre trois de mes colonnes. Il m'avait fait la même question au camp de Neustadt, et j'avais eu beau lui dire que ce n'était pas M. de Ried, qu'il ne les avait pas sous ses ordres ; que le maréchal Daun n'aurait pas dû les envoyer dans le bois d'Eilenbourg, et qu'on n'aurait pas dû leur commander d'y faire halte, sans envoyer seulement à l'avance une patrouille : le roi ne pouvait pas souffrir notre général Ried, qui lui avait déplu comme ministre à Berlin, et il mettait tout sur le compte des gens qu'il n'aimait pas. *Quand je pense à ces diables de camps de Saxe, ce sont des citadelles inattaquables : si M. de Lacy avait encore été quartier-maître général à Torgau, je n'aurais pas essayé de l'attaquer ; mais je vis bien tout de suite que le camp était mal pris.*— La bonne réputation des camps donne quelquefois envie de les essayer. Par exemple, j'en demande pardon à votre majesté, mais j'ai toujours cru qu'elle aurait fini par tenter celui de Plaun, si la guerre avait duré. — *Oh, non! en vérité; il n'y avait pas moyen.* — Votre majesté ne croit-elle pas qu'avec une bonne batterie sur la hauteur de Dölschen, qui nous commandait, quelques bataillons les uns derrière les autres dans le ravin, pendant la nuit, attaquant un quart d'heure avant le jour, et donnant une espèce d'assaut à notre camp, entre Coschutz et Guttersée, où j'ai remarqué vingt fois qu'on pouvait avoir un front de trois bataillons; votre majesté, dis-je, ne croit-elle pas qu'elle aurait emporté cette batterie, presque invincible, ce boulevard, notre pis-aller, et au moins notre asile. — *Et votre batterie du Windberg, qui aurait fouaillé mes pauvres bataillons dans votre ravin.* — Mais, sire, la nuit. — *Oh! on ne pouvait manquer personne; ce grand fond depuis Bourg et même Potschappel eût été une gouttière sur nous : vous voyez bien que je ne suis pas aussi brave que vous le pensez.*

L'empereur était parti pour son entrevue avec l'impératrice de Russie : cette entrevue ne plaisait pas au roi ; et pour défaire le bien qu'elle nous avait fait, il envoya tout de suite à Pétersbourg, fort maladroitement, le prince royal : il se doutait que la cour de Russie allait lui échapper ; et je mourais de peur qu'au milieu de ses bontés il ne se souvînt que j'étais Autrichien. Comment, me disais-je, pas une seule épigramme sur nous, sur notre maître? Quel changement!

Le brise-raison Pinto, à table, dit un jour à son voisin : L'em-

pereur est un grand voyageur; il n'y en a jamais eu qui ait été plus loin que lui. — *Je vous demande pardon, monsieur,* dit le roi; *Charles-Quint alla en Afrique, car il y gagna la bataille d'Oran.* Et, se retournant vers moi sans que je pusse deviner s'il y avait de la plaisanterie ou seulement de l'historique dans cela, il me dit : *L'empereur est plus heureux que Charles XII; il est entré comme lui par Mohilow ; mais il me semble qu'il ira à Moscow.* Le même Pinto disait un jour au roi, embarrassé de savoir qui il enverrait dans les pays étrangers comme ministre : Pourquoi ne songez-vous pas à M. de Lucchesini, qui est un homme d'esprit? *C'est pour cela, répond le roi, que je veux le garder; je vous enverrai plutôt que lui, ou un ennuyeux comme M. un tel.* Et il le nomma tout de suite ministre je ne sais où.

M. de Lucchesini par l'agrément de sa conversation faisait valoir celle du roi. Il savait sur quoi il lui était agréable de la faire tomber; et ensuite il savait écouter, ce qui n'est pas aussi aisé qu'on le croit, et ce qu'un sot n'a jamais su. Il était aussi agréable à tout le monde qu'à sa majesté, par ses manières séduisantes et la grâce de son esprit: Pinto, qui n'avait rien à risquer, se permettait tout. — Demandez, sire, au général autrichien tout ce qu'il m'a vu faire lorsque j'étais au service de l'empereur. — Un feu d'artifice pour mon mariage, n'est-il pas vrai, mon cher Pinto? — *Faites-moi l'honneur de me dire,* interrompit le roi, *s'il a réussi?* — Non, sire; cela alarma même tous mes parents, qui croyaient que c'était un mauvais signe. Monsieur le major, que voilà, avait imaginé de joindre deux cœurs enflammés, image très-neuve de deux époux. La coulisse sur laquelle ils devaient se glisser manqua. Le cœur de ma femme partit, et le mien resta là. — *Vous le voyez,* Pinto; *vous ne valiez pas mieux chez eux que chez moi.* — Oh, sire! dis-je alors, votre majesté depuis ce temps-là lui doit des dédommagements pour les coups de sabre qu'il a reçus à la tête. Le roi me dit : *Il n'en a que trop.* Pinto, *ne vous ai-je pas envoyé hier de mon bon miel de Prusse?* — Oh, sûrement, dit Pinto; c'est pour le faire connaître : si votre majesté pouvait parvenir à en avoir le débit, elle serait le plus grand roi de la terre, car il n'y a que cela dans votre royaume; mais il y en a beaucoup. — *Savez-vous,* me dit le roi un jour, *que j'ai été à votre service? J'ai fait mes premières armes pour la maison d'Autriche. Mon Dieu, comme le temps se passe!* Il avait une manière de mettre les mains ensemble en disant ces *mon Dieu,* qui lui donnait

tout à fait l'air bon homme et extrêmement doux. *Savez-vous que j'ai vu luire les derniers rayons du génie du prince Eugène?* — C'est peut-être à ces rayons que le génie de votre majesté s'est allumé. — *Eh, mon Dieu, qui pourrait valoir le prince Eugène?* — Celui qui vaut mieux, par exemple ; celui qui aurait gagné douze batailles. — Il prit son air modeste. J'ai toujours dit qu'il est aisé de l'être quand on est en fonds. Il ne fit pas semblant de me comprendre, et me dit : *Quand la cabale que pendant quarante ans le prince Eugène a toujours eue contre lui dans son armée voulait lui nuire, elle profitait du temps où ses esprits, assez recueillis le matin, s'étaient un peu dissipés par les fatigues de la journée ; c'est ainsi qu'on lui a fait entreprendre sa mauvaise marche sur Mayence.*

— Vous ne m'apprendrez rien sur votre compte, sire, lui dis-je ; je sais tout ce que votre majesté a fait et même ce qu'elle a dit ; je puis lui raconter ses voyages à Strasbourg, en Hollande, et ce qui se passa dans un bateau. A propos de cette campagne sur le Rhin, un de nos vieux généraux, que je fais souvent parler, comme on lit un vieux manuscrit, me raconta qu'il fut bien étonné de voir un jeune officier prussien, qu'il ne connaissait pas, dire à un général du feu roi, qui expédiait verbalement l'ordre de ne pas aller au fourrage : — Et moi, monsieur, je vous ordonne d'y aller ; notre cavalerie en a besoin ; en un mot, je le veux. — *Vous me voyez trop en beau*, dit le roi ; *demandez à ces messieurs. Et mes humeurs, et mes caprices? ils vous en diront de belles sur mon compte.*

Nous revînmes aux anecdotes cachées, ou consignées dans très-peu d'ouvrages. Je me suis bien amusé, dis-je au roi, de tout plein de livres, vrais ou faux, écrits par des réfugiés et qu'on ne connaît peut-être pas en France. — *Où avez-vous trouvé toutes ces belles choses-là? Cela m'amuserait le soir, plus que la conversation d'un docteur de Sorbonne que j'ai ici, et que je tâche de convertir.* — J'ai trouvé tout cela, lui dis-je, dans une bibliothèque de Bohême, qui m'a désennuyé pendant deux hivers. — *Comment donc? deux hivers en Bohême! que diable faisiez-vous là? Y a-t-il longtemps?* — Non, sire ; il y a un ou deux ans : je m'étais retiré là pour lire à mon aise. Il sourit, et eut l'air de me savoir bon gré de ce que je ne lui nommais pas cette petite guerre de 1778, dont il me sembla qu'il n'aimait pas à parler ; et, voyant bien que c'était pendant mes quartiers d'hiver que j'avais été en Bohême, il fut satisfait de ma retenue. Comme c'était un vieux sorcier, qui devinait tout, et dont le tact

était le plus fin qu'il y ait jamais eu, il s'aperçut que je ne voulais pas lui dire que je trouvais Berlin changé depuis que j'y avais été. Je n'avais garde de lui rappeler que j'étais de ceux qui s'en étaient emparés en 1760, sous les ordres de M. de Lacy : c'était pour lui avoir parlé de l'autre prise de Berlin par le maréchal Haddik, que le roi avait pris M. de Ried en guignon.

A propos du docteur de Sorbonne avec qui il disputait tous les jours : *Faites-moi avoir un évêché pour lui*, me dit-il une fois. — Je ne crois pas, lui répondis-je, que ma recommandation et celle de votre majesté puissent lui être utiles chez nous. *Oh, non*, dit le roi ; *j'écrirai à l'impératrice de Russie pour ce pauvre diable, car il commence à m'ennuyer. Il s'avise d'être janséniste. Mon Dieu, que les jansénistes d'à present sont bêtes ! Il ne fallait pas détruire le foyer de leur génie, ce Port-Royal, tout exagéré qu'il était. C'est qu'il ne faut rien détruire ! Pourquoi a-t-on détruit aussi les dépositaires des grâces de Rome et d'Athènes, ces excellents professeurs des humanités, et peut-être de l'humanité, les ci-devant révérends ! L'éducation y perdra ; mais comme mes frères les rois catholiques, très-chrétiens, très-fidèles et apostoliques, les ont chassés, moi, très-hérétique, j'en ramasse tant que je puis ; et l'on me fera peut-être la cour pour en avoir. Je conserve la race, et je disais aux miens l'autre jour : Un recteur comme vous, mon père, je puis très-bien le vendre trois cents ecus ; vous, révérend père provincial, six cents ; ainsi des autres, à proportion : quand on n'est pas riche, on fait des spéculations.*

Faute de mémoire et d'occasions de voir plus souvent et plus longtemps le plus grand homme qui ait jamais existé, je suis obligé de m'arrêter. Il n'y a pas un mot dans tout cela qui ne soit de lui ; et ceux qui l'ont vu y retrouveront sa manière. C'est tout ce que je veux pour le faire connaître à ceux qui n'ont pas eu le bonheur de le voir. Ses yeux, trop durs dans ses portraits, mais tendus par le travail du cabinet et les fatigues de la guerre, s'adoucissaient en écoutant ou en racontant quelque trait d'élévation ou de sensibilité. Jusqu'à sa mort, et peu de temps encore auparavant, malgré bien des petites légèretés qu'il a su que je m'étais permises en parlant ou en écrivant, et qu'il n'a sûrement attribuées qu'à mon devoir, qui était opposé à ses intérêts, il a daigné m'honorer des marques de son souvenir, et il a chargé souvent ses ministres de Paris et de Vienne de m'assurer de sa bienveillance.

Je ne crois plus aux tremblements de terre et aux éclipses de la

mort de César, puisqu'on n'en a pas éprouvé à la mort de Frédéric le Grand.

Je ne sais si de grands phénomènes de la nature, sire, annonceraient le jour où vous cesseriez de régner ; mais c'est un phénomène dans le monde qu'un roi qui gouverne une république en se faisant obéir et respecter pour lui-même autant que par ses droits.

LETTRES A MADAME LA MARQUISE DE C.,

Pendant l'année 1787.

LETTRE PREMIÈRE.

De Kiovie.

Savez-vous pourquoi je vous regrette, madame la marquise? C'est que vous n'êtes pas une femme comme une autre, et que je ne suis pas un homme comme un autre : car je vous apprécie mieux que ceux qui vous entourent. Et savez-vous pourquoi vous n'êtes pas une femme comme une autre? C'est que vous êtes bonne, quoique bien des gens ne le croient pas. C'est que vous êtes simple, quoique vous fassiez toujours de l'esprit, ou plutôt que vous le trouviez tout fait. C'est votre langue : on ne peut pas dire que l'esprit est dans vous; mais vous êtes dans l'esprit. Vous ne courez pas après l'épigramme; c'est elle qui vient vous chercher. Vous serez dans cinquante ans une madame du Defant pour le piquant, une madame Geoffrin pour la raison, et une maréchale de Mirepoix pour le goût. A vingt ans vous possédez le résultat des trois siècles qui composent l'âge de ces dames. Vous avez la grâce des élégantes, sans en avoir pris l'état. Vous êtes supérieure, sans alarmer personne que les sots. Il y a déjà autant de grands mots de vous à citer que de bons mots. *Ne point prendre d'amants, parce que ce serait abdiquer*, est une des idées les plus profondes et les plus neuves. Vous êtes plus embarrassée qu'embarrassante; et quand l'embarras vous saisit, un certain petit murmure rapide et abondant l'annonce le plus drôlement du monde : comme ceux qui ont peur des voleurs chantent dans la rue. Vous êtes la plus aimable femme et le plus joli garçon, et enfin ce que je regrette le plus.

Ah, bon Dieu! quel train! quel tapage! que de diamants, d'or,

de plaques et de cordons, sans compter le Saint-Esprit ! Que de chaines, de rubans, de turbans et de bonnets rouges, fourrés ou pointus ! ceux-ci appartiennent à des petits magots qui remuent la tête comme ceux de votre cheminée, et qui ont le nez et les yeux de la Chine. Ils s'appellent des Lesghis, et sont venus en députation, ainsi que plusieurs autres sujets des frontières de la grande muraille de cet empire chinois et de celui de Perse et de Byzance. C'est un peu plus imposant que quelques députés du parlement ou des états d'une petite ville, qui viennent de vingt lieues, par le coche, à Versailles, pour faire une sotte représentation.

Louis XIV aurait été jaloux de sa sœur Catherine II, ou il l'aurait épousée pour avoir tout au moins un beau lever. Les fils des rois du Caucase, d'Héraclius, par exemple, qui sont ici, lui auraient fait plus de plaisir que cinq ou six vieux chevaliers de Saint-Louis. Vingt archevêques, quoiqu'un peu malpropres, avec des barbes presque jusqu'aux genoux, sont plus pittoresques que le petit collet d'un aumônier du roi. L'escorte d'oublans d'un grand seigneur polonais, qui va voir son voisin à une demi-lieue de chez lui, a meilleur air que les hoquetons à cheval qui précèdent le triste carrosse et les six rosses d'un homme à rabat et à grande perruque : et les sabres étincelants, avec des poignées en pierreries, sont plus imposants que les gaules blanches des grands officiers du roi d'Angleterre.

L'impératrice m'a reçu comme si au lieu de six ans je ne l'avais quittée qu'il y a six jours. Elle m'a rappelé mille choses dont les souverains seuls peuvent se ressouvenir, car ils ont tous de la mémoire.

Il y en a ici pour tout le monde, pour tous les genres : grande et petite politique ; grandes et petites intrigues ; grande et *petite Pologne*. Quelques fameux de ce pays-là, qui se trompent, que l'on trompe ou qui en trompent d'autres, tous fort aimables, moins cependant que leurs femmes, veulent être sûrs que l'impératrice ne sait pas qu'ils l'ont insultée dans les aboiements de la dernière diète. Ils cherchent un regard du prince Potemkin, difficile à rencontrer, car le prince tient du borgne et du louche. Les femmes sollicitent le ruban de Sainte-Catherine, pour l'arranger avec coquetterie et faire enrager leurs amies et leurs parentes. On désire et on craint la guerre. On se plaint des ministres d'Angleterre et de Prusse, qui y excitent les Turcs ; et on les agace continuellement. Moi, qui n'ai rien à risquer, et peut-être quelque gloire à acquérir, je souhaite la guerre de tout mon cœur ; et puis je me dis : Puis-je souhaiter ce qui expose à tant

de malheurs ? Alors je ne le désire plus ; et puis un reste de fermentation dans le sang m'y ramène : un reste de raison s'y oppose. Ah, mon Dieu, ce que c'est que de nous ! Il faudra peut-être vous écrire :

Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre.
Dans la nuit du tombeau je suis prêt à descendre.

Cette idée m'afflige, car je veux vous revoir. Vous me tenez bien plus à cœur que tout Paris ensemble. Ne voilà-t-il pas qu'on vient me chercher pour un feu d'artifice, qui coûte, m'a-t-on dit, 40,000 roubles. Ceux de votre conversation ne sont pas si chers, et ne laissent pas après eux la tristesse et l'obscurité qui suit toujours les autres : j'aime mieux vos girandoles et votre genre de décoration.

LETTRE II.

De ma Galère.

Voilà le sort, madame la marquise : je vous ai laissée au milieu d'une douzaine d'adorateurs, qui ne vous entendent pas ; et moi, qui sais vous comprendre, je ne vous entendrai pas de longtemps. Me voici à douze cents lieues de vos charmes, mais toujours près de votre esprit, qui vient sans cesse se retracer à ma mémoire. Je vous vois envoyer un de ces messieurs pour faire mettre vos chevaux, vous impatienter du compte qu'il vous rend des siens, accabler un autre d'épigrammes et de plaisanteries ; permettre à un quatrième de vous suivre au spectacle ; encourager un cinquième dans son amour malheureux ; ne point désespérer le fougueux qui prend sa violence pour de la passion, et qui espère vous séduire en vous disant qu'il fait sauter des fossés à son régiment ; je vous vois enfin faire des frais pour un ou deux qui vous comprennent, mettre votre esprit à fonds perdu avec les autres : mais je ne vois pas votre cœur en jeu dans tout cela. Deux ou trois menteurs de profession vous font des contes, dont vous n'êtes pas la dupe. Deux ou trois faiseurs se flattent de vous faire prendre leur parti dans les affaires qui commencent à s'embrouiller. Vous ne prenez que le parti des gens qui vous amusent ; et vous adoptez pour opinions politiques celles qui vous inspirent les mots les plus piquants et les plus spirituels. Vous vous moquez du *tiers* et du quart ; car il me semble que j'ai déjà entendu prononcer ce mot souligné à quelques-uns de vos

ennuyeux notables. Les grands hommes de l'Amérique vous paraissent petits en Europe; je ne les trouve pas non plus comme le vin de Bordeaux, qui n'a pour être bon qu'à passer la mer. Deux de vos adorateurs ont beau faire les bêtes pour vous convaincre de la passion que vous leur inspirez, un petit bout d'oreille les décèle encore comme plus aimables qu'aimants. Si pour faire les aimables et les bons ils ne donnent pas bientôt à gauche, rappelez-moi à leur souvenir. Si celui à côté de qui je suis logé s'égare jamais, ce sera par de bons motifs : et lui seul méritera de l'indulgence. Ce cher Ségur n'est séparé de moi dans cette galerie que par une cloison. Comme nous parlons de vous! comme je lui dis du mal de quelques personnes dont il pense du bien, et à qui il est si supérieur! Gare la philosophie! Mais, encore une fois, il sera le seul qui n'aura que de louables intentions.

Grâce pour vous, pleine de grâces, si l'envie de vous amuser fait croire aux sots que vous n'aimez pas plus Henri IV qu'un ligueur, et Gaston de Foix qu'un cordonnier de Paris; et point de grâce pour ceux qui vous jugeront mal.

Je crois que cette lettre partira de Krementezuck. Le nom n'est pas lyrique; mais accoutumez-vous à tous ceux que Lulli et même Rameau n'auraient pu que psalmodier. Nous ne traversons pas un pays de bergerie ni de vendangeuses; mais cela vous est égal : vous n'êtes pas champêtre. De plus grands objets nous occupent : par exemple de mon superbe lit je vois Pérévéosloff, où le pauvre Charles XII a passé le Borysthène pour aller se cacher à Bender. J'attends la fin de notre navigation pour vous en rendre compte; je ne m'étais jamais embarqué que dans quelque petite aventure, et je menais ma barque tout comme un autre : jusqu'à ce que j'entre dans celle de Caron, je ne cesserai point de vous aimer et de vous le dire.

LETTRE III.

De Cherson.

La flotte de Cléopâtre est partie de Kiovie dès qu'une canonnade générale nous a appris la débacle du Borysthène. Si on nous avait demandé quand on nous a vus monter sur nos grands ou petits vaisseaux, au nombre de quatre-vingts, avec trois mille hommes d'équipage : *Que diable allaient-ils faire dans ces galères?* nous aurions pu

répondre : Nous amuser ; et *voguent les galères*. Car jamais il n'y a eu une navigation aussi brillante et aussi agréable. Nos chambres étaient meublées de taffetas chiné, avec des divans ; et lorsque chacun de ceux qui, comme moi, accompagnent l'impératrice, sortait ou rentrait dans sa galère, douze musiciens, au moins, que nous avons sur chacune, célébraient notre sortie et notre rentrée ; il y avait quelquefois un peu de danger pour y revenir le soir, en quittant, après souper, la galère de l'impératrice, puisqu'il fallait remonter le Borysthène, et souvent contre le vent, dans une petite chaloupe. Même, pour qu'il y eût de tout, nous avons essuyé une tempête, où deux ou trois galères ont échoué sur des bancs de sable. Notre Cléopâtre ne voyage pas pour séduire des Marc-Antoine, des Octave et des César. Notre empereur est déjà séduit par l'admiration. Cléopâtre n'avale point des perles, mais en donne beaucoup ; elle ne ressemble à l'ancienne que parce qu'elle aime les belles navigations, la magnificence et l'étude. Elle a certainement donné plus de deux cent mille volumes aux bibliothèques de son empire. C'était le nombre si vanté de celle de Pergame, avec laquelle la reine d'Égypte rétablit celle d'Alexandrie. Après les fêtes de Krementczuck, données par le prince Potemkin, qui dans un jardin anglais, vraiment magique, avait fait transplanter des arbres étrangers aussi gros que lui, nous sommes débarqués aux cataractes de Keydac, ancienne capitale des Zaporogues, brigands aquatiques. L'empereur Joseph est venu à notre rencontre, au milieu de tous les prestiges de féerie, qui se sont renouvelés à notre arrivée. Ce qui l'a le plus étonné et intéressé, car il est grand musicien, c'est une cinquantaine d'ut, de re, de mi, un concert enfin dans lequel plusieurs musiciens jouent la même note ; et ce concert est une musique céleste, car elle est trop extraordinaire pour être connue sur la terre. J'ai oublié de vous dire que le roi de Pologne nous a attendu à Kanièvе sur le Borysthène ; il y a dépensé trois mois et trois millions pour voir l'impératrice pendant trois heures. J'allai dans une petite pirogue zaporavienne l'avertir de notre arrivée. Une heure après, les grands seigneurs de l'empire vinrent le chercher dans une brillante chaloupe, et en y mettant le pied il leur dit, avec le charme inexprimable de sa belle figure et de son joli son de voix : — Messieurs, le roi de Pologne m'a chargé de vous recommander le comte Poniatowsky. — Le dîner fut très-gai ; on but à la santé du roi, à une triple décharge de toute l'artillerie de notre flotte. En sortant de table le

roi chercha son chapeau, qu'il ne put pas trouver. L'impératrice, plus adroite, vit où il était, et le lui donna. — Deux fois couvrir ma tête, dit le roi galamment, en faisant allusion à sa couronne! ah, madame! c'est trop me combler de bienfaits et de reconnaissance. — Notre escadre s'était formée devant les fenêtres du roi, qui s'en retourna pour nous donner à souper. Une représentation du Vésuve, pendant toute la nuit que nous passâmes à l'ancre, éclairait les monts, les plaines et les eaux, mieux que le plus beau soleil en plein jour, et dorait ou enflammait la nature. Nous ne savons plus ce que c'est que la nuit.

L'impératrice n'a jamais si bien connu les charmes de la société ; et comme nous sommes un ou deux qui ne jouons jamais, elle nous sacrifie la petite partie qu'elle faisait autrefois par contenance. L'autre jour le grand écuyer Narischkin, le meilleur et le plus enfant des hommes, lance au milieu de nous une toupie dont la tête était plus grosse encore que la sienne. Après un bourdonnement et des sauts qui nous amusèrent beaucoup, elle éclate en trois ou quatre morceaux, avec un sifflement affreux, passe entre sa majesté impériale et moi, blesse une couple de nos voisins et frappe à la tête le prince de Nassau l'invulnérable, qui a été se faire saigner deux fois. L'impératrice nous dit hier à table : Il est bien singulier que le *vous*, qui est au pluriel, se soit établi ; pourquoi a-t-on banni le tu? — Il ne l'est pas, lui dis-je, madame, et peut encore servir aux grands personnages, puisque J.-B. Rousseau dit à Dieu : *Seigneur, dans ta gloire adorable*, et que Dieu est tutoyé dans toutes nos prières, comme : *Nunc demittis servum tuum, Domine.* Eh bien, pourquoi donc, messieurs, me traitez-vous avec plus de cérémonie? Voyons, je vous le rendrai. Veux-tu bien me donner de cela, dit-elle au grand écuyer? — *Oui*, répondit-il, *si tu veux me servir autre chose.* — Il part de là pour un déluge de tutoiements, à bras raccourci, plus drôles les uns que les autres. Je mêlais les miens de majesté, et *ta majesté* me paraissait déjà assez. D'autres ne savaient ce qu'ils devaient dire, et la majesté tutoyante et tutoyée avait, malgré cela, toujours l'air de l'autocratrice de toutes les Russies, et presque de toutes les parties du monde.

L'impératrice nous a permis, au prince de Nassau et à moi, comme amateurs et peut-être connaisseurs, d'aller reconnaître Oczakof et dix vaisseaux turcs qu'on est venu placer très-malhonnêtement au bout du Borysthène, comme pour arrêter notre naviga-

tion, en cas que leurs majestés impériales voulussent aller par eau jusqu'à Kinburn. Quand l'impératrice eut vu la position de cette flotte sur la petite carte qu'on lui présenta, Nassau lui offrit ses services pour l'en débarrasser. L'impératrice donna une chiquenaude au papier, et se mit à sourire. Je regarde cela comme un joli avant-coureur d'une jolie guerre que nous aurons bientôt, j'espère. Je crus bien l'autre jour que c'était pour cela qu'on faisait entrer dans le cabinet de l'impératrice, où l'empereur venait d'arriver, un officier d'artillerie, un officier du génie et le prince Potemkin.

Vous savez, dit l'impératrice, *que votre France, sans savoir pourquoi, protège toujours les musulmans.* Ségur pâlit, Nassau rougit, Fitzherbert bâilla, Cobenzl s'agita, et je ris. Eh bien, point du tout; il n'avait été question que de bâtir un magasin dans une des sept anses du fameux port de Sébastopol. Quand je parle de mes espérances à ce sujet à Ségur, il me dit : Nous perdrions les échelles du levant; et je lui réponds : Il faut tirer l'échelle après la sottise ministérielle que vous venez de faire par votre confession générale de pauvreté à l'assemblée ridicule des notables. — Comment trouvez-vous que je réussisse auprès de l'impératrice? me dit un jour l'empereur. — A merveille, sire, lui-je. — Ma foi, il est difficile, ajouta-t-il, de se bien tenir avec vous autres. Par reconnaissance, par obligeance, par goût pour l'impératrice, et par amitié pour moi, mon cher ambassadeur prend quelquefois son encensoir. Vous y jetez des grains aussi très-souvent, Dieu merci, pour nous tous. M. de Ségur fait des compliments bien spirituels et bien français; et votre Anglais lui-même décoche de temps en temps, comme malgré lui, un petit trait de flatterie dont la tournure épigrammatique ne le rend que plus piquant.

On a lancé à l'eau trois vaisseaux, et je me suis amusé à me faire lancer aussi. Vous sentez bien que le bâtiment que je montais était un vaisseau de *ligne*. Les gazes, les blondes, les falbalas, les guirlandes, les perles et les fleurs qui ornaient les baldaquins établis sur le rivage pour les deux majestés avaient l'air de sortir des magasins de mode de la rue Saint-Honoré. C'était l'ouvrage des soldats russes, dont on fait des marchandes de modes, des matelots, des Popes, des musiciens ou des chirurgiens; enfin tout ce qu'on veut, par un coup de baguettes, qui n'est pourtant pas celui d'une fée charmante comme vous. Je m'en vais penser à vos enchantements dans le pays des enchanteurs : nous partons dans l'instant pour la

Tauride, où, si Iphigenie avait été aussi aimable que vous, elle n'eût sûrement pas été sacrifiée, au moins de cette manière-là.

LETTRE IV.

De Barczisarai, ce 1er juin 1787.

Je comptais élever mon âme, en arrivant dans la Tauride, par les grandes choses vraies et fausses qui s'y sont passées. Mon esprit était prêt à se tourner vers l'héroïque avec Mithridate, le fabuleux avec Iphigénie, le militaire avec les Romains, les beaux-arts avec les Grecs, le brigandage avec les Tartares, et le mercantile avec les Génois. Tous ces gens-là me sont assez familiers ; mais en voici bien d'un autre, vraiment : ils ont tous disparu pour les Mille et une Nuits. Je suis dans le harem du dernier khan de Crimée, qui a eu bien tort de lever son camp et d'abandonner il y a quatre ans, aux Russes, le plus beau pays du monde. Le sort m'a destiné la chambre de la plus jolie de ses sultanes, et à Ségur celle du premier de ses eunuques noirs. Ma maudite imagination ne veut pas se rider ; elle est fraîche, rose et ronde comme les joues de madame la marquise. Il y a dans notre palais, qui tient du maure, de l'arabe, du chinois et du turc, des fontaines, des petits jardins, des peintures, de la dorure et des inscriptions partout ; entre autres, dans la très-drôle et très-superbe salle d'audience on lit en lettres d'or, en turc, autour de la corniche : *En dépit des jaloux, on apprend au monde entier qu'il n'y a rien à Ispahan, à Damas, à Stampoul d'aussi riche qu'ici.* Depuis Cherson nous avons trouvé des campements merveilleux, par leur magnificence asiatique au milieu des déserts : je ne sais plus où je suis, ni dans quel siècle je suis. Quand je vois tout d'un coup s'élever des montagnes qui se promènent, je crois que c'est un rêve : ce sont des haras de dromadaires qui, lorsqu'ils se mettent sur leurs grandes jambes, ressemblent, à une certaine distance, à des montagnes en mouvement. N'est-ce pas là, me dis-je, ce qui a fourni l'écurie des trois rois pour leur fameux voyage de Bethléem ? Je rêve encore, me dis-je, quand je rencontre de jeunes princes du Caucase, presque couverts d'argent, sur des chevaux d'une blancheur éblouissante. Quand je les vois armés d'arcs et de flèches, je me crois

au temps du vieux et du jeune Cyrus. Leur carquois est superbe; mais les traits du vôtre sont plus piquants et plus gais. Quand je rencontre des détachements de Circassiens, beaux comme le jour, dont la taille, enfermée dans des corps, est plus serrée que celle de madame de L.; quand je trouve ici des Mourzas mieux mis que la duchesse de Choiseul aux bals de la reine, des officiers de Cosaques ayant plus de goût que mademoiselle Bertin pour se draper, et des meubles et vêtements dont les couleurs sont aussi harmonieuses que celles de madame Lebrun dans ses tableaux, je ne reviens pas de mon étonnement. De Stare Krim, dont on a fait un palais pour y coucher une seule nuit, je découvre ce qu'il y a de plus intéressant dans deux parties du monde, et presque jusqu'à la mer Caspienne : je crois que c'est une parodie de la tentation de Satan, qui ne montra jamais rien de si beau à Notre-Seigneur. Je vois du même point, en sortant de ma chambre, la mer d'Azoph, la mer Noire, la mer de Zabache, et le Caucase. Le coupable qui y fut mangé (éternellement, je crois) par un vautour n'avait pas dérobé autant de feu que vous en avez dans les yeux et l'imagination; du moins votre furet subtil et fou, l'abbé d'Espagnac, le dirait ainsi.

Je crois encore rêver quand dans le fond d'une voiture à six places, qui est un vrai char de triomphe, orné de chiffres en pierres brillantes, je me trouve assis entre deux personnes, sur les épaules desquelles la chaleur m'assoupit souvent, et que j'entends dire en me réveillant, à l'un de mes camarades de voyage : J'ai trente millions de sujets, à ce qu'on dit, en ne comptant que les mâles, — Et moi vingt-deux, répond l'autre, en comptant tout. — Il me faut, ajoute l'une, au moins une armée de six cent mille hommes, depuis Kamtschatka jusqu'à Riga. — Avec la moitié, répond l'autre, j'ai juste ce qu'il me faut.

Ségur vous mandera combien ce camarade impérial lui a plu. Ségur a plu, en revanche, beaucoup à l'empereur : ce monarque enchante tous ceux qu'il voit. Dégagé des soins de son empire, il fait le bonheur de ses amis par sa société. Il n'a eu qu'un petit moment d'humeur, l'autre jour, lorsqu'il a reçu des nouvelles de la révolte des Pays-Bas. Tous ceux qui avaient des terres en Crimée, comme tous les Mourzas, et ceux à qui l'impératrice en a donné, comme moi, par exemple, lui ont prêté serment de fidélité. L'empereur est venu à moi, et, me prenant par le ruban de ma toison, il m'a dit : — Vous êtes le premier de l'ordre qui ait prêté serment avec des

seigneurs à barbe longue. — Il vaut mieux, lui dis-je, pour votre majesté et pour moi, que je sois avec les gentilshommes tartares qu'avec les gentilshommes flamands.

Nous passons en revue, en voiture, tous les États et les grands personnages. Dieu sait comme nous les accommodons. — Plutôt que de signer la séparation de treize provinces, comme mon frère George, dit Catherine II, avec douceur, je me serais tiré un coup de pistolet. — Et plutôt que de donner ma démission, comme mon frère et beau-frère, en convoquant et rassemblant la nation pour parler d'abus, je ne sais pas ce que j'aurais fait, dit Joseph II.

Ils étaient aussi du même avis sur le roi de Suède, qu'ils n'aimaient pas, et que l'empereur, disait-il, avait pris en guignon en Italie, à cause d'une robe de chambre bleu et argent avec une plaque de diamants. L'un et l'autre convinrent qu'il a de l'énergie, du talent et de l'esprit. — Oui, sans doute, leur dis-je, en le défendant, puisque les bontés qu'il m'a témoignées, et un grand caractère que je lui ai vu déployer, m'attachent à lui : votre majesté devrait bien empêcher un libelle affreux, dans lequel on ose traiter comme un don Quichotte un prince bon, aimable et doué de génie.

Leurs majestés impériales se tâtaient quelquefois sur les pauvres diables de Turcs. On jetait quelques propos en se regardant. Comme amateur de la belle antiquité et d'un peu de nouveautés, je parlais de rétablir les Grecs; Catherine, de faire renaître les Lycurgue et les Solon. Moi, je parlais d'Alcibiade; mais Joseph II, qui était plus pour l'avenir que pour le passé, et pour le positif que pour la chimère, disait : Que diable faire de Constantinople ?

On prenait comme cela bien des îles et des provinces, sans faire semblant de rien; et je disais en moi-même : Vos majestés ne prendront que des misères, et la misère. — Nous le traitons trop bien, dit l'empereur, en parlant de moi; il n'a pas assez de respect pour nous. Savez-vous, madame, qu'il a été amoureux d'une maîtresse de mon père, et qu'il m'a empêché de réussir, en entrant dans le monde, auprès d'une marquise, jolie comme un ange, et qui a été notre première passion à tous les deux ?

Point de réserve entre ces deux grands souverains. Ils se contaient les choses les plus intéressantes. *N'a-t-on jamais voulu attenter à votre vie? Moi, j'ai été menacé; moi, j'ai reçu des lettres anonymes. Voici une histoire de confesseur, et des détails charmants et ignorés de tout le monde, etc.*

L'impératrice nous avait dit un jour, dans sa galerie : Comment fait-on des vers? Écrivez-moi cela, monsieur le comte de Ségur. — Il en écrivit les règles, avec des exemples charmants; et la voilà qui travaille. Elle en fit six, avec tant de fautes que cela nous fit beaucoup rire, tous les trois. Elle me dit : *Pour vous apprendre à vous moquer de moi, faites-en tout de suite. Je n'en essayerai plus : m'en voilà dégoûtée pour la vie.* — C'est bien fait, dit Fitzherbert; vous auriez dû vous en tenir aux deux que vous avez faits sur le tombeau d'une de vos chiennes :

Ci gît la duchesse Anderson
Qui mordit monsieur Rogerson [1].

On me donna des bouts-rimés, avec ordre de les expédier bien vite; et voici comme je les remplis en m'adressant à l'impératrice.

A la règle des vers, aux lois de *l'harmonie*
Abaissez, soumettez la force du *génie*.
En vain il fait trembler l'ennemi de *l'État*,
En vain à votre empire il donne tant d'*éclat*
Recherchez en rimant une paisible *gloire*,
C'est un chemin de plus au temple de *mémoire*.

Cela lui revint dans la tête à Barczisarai. — Ah, messieurs! nous dit-elle, je m'en vais m'enfermer chez moi; et vous verrez. Voici ce qu'elle nous rapporta : elle ne put pas aller plus loin :

Sur le sopha du khan, sur des coussins bourrés,
Dans un kiosque d'or, de grilles entourés.....

Vous vous doutez bien que nous l'avons accablée de reproches de n'avoir pas pu sortir de là, après quatre heures de réflexions et un si beau commencement; car on ne se passe rien en voyage.

Ce pays-ci est assurément un pays de roman; mais il n'est pas romanesque, car les femmes y sont enfermées par ces vilains mahométans, qui ne connaissent pas la chanson de Ségur sur le bonheur d'être trompé par sa femme. La duchesse de L. me ferait tourner la tête, si elle était à Achmeczet; et je ferais une chanson pour la maréchale de M., si elle habitait Balaklava.

Il n'y a que vous, chère marquise, qu'on puisse adorer au milieu de Paris : adorer est le mot, car on n'y a pas le temps d'aimer.

[1] Rogerson, médecin de l'impératrice, et homme de mérite, que nous aimions tous.

Il y a ici plusieurs sectes de dervis, plus plaisantes les unes que les autres, les *tourneurs* et les *hurleurs* : ce sont des jansénistes, plus fous encore que les anciens convulsionnaires : ils crient *Allah*, jusqu'à ce que, épuisés de forces, ils tombent à terre, dans l'espérance de ne s'en relever que pour entrer dans le ciel. Je laissai là, pour quelques jours, la cour dans les plaisirs, et montai et descendis le Tezetterdan, au risque de la vie, en suivant le lit raboteux des torrents, au lieu de chemins que je n'ai pas trouvés. J'avais besoin de reposer mon esprit, ma langue, mes oreilles et mes yeux de l'éclat des illuminations : elles luttent pendant la nuit avec le soleil, qui n'est que trop sur notre tête tout le jour. Il n'y a que vous, chère marquise, qui sachiez être brillante sans fatiguer; je n'accorde ce don à personne autre qu'à vous, pas même aux astres.

LETTRE V.

De Parthenizza.

C'est sur la rive argentée de la mer Noire ; c'est au bord du plus large des ruisseaux, où se jettent tous les torrents du Tezetterdan ; c'est à l'ombre des deux plus gros noyers qui existent, et qui sont aussi anciens que le monde; c'est au pied du rocher où l'on voit encore une colonne, triste reste du temple de Diane, si fameux par le sacrifice d'Iphigénie ; c'est à la gauche du rocher d'où Thoas précipitait les étrangers ; c'est enfin dans le plus beau lieu et le plus intéressant du monde entier que j'écris ceci.

Je suis sur des carreaux et un tapis turc, entouré de Tartares qui me regardent écrire, et lèvent les yeux d'admiration, comme si j'étais un autre Mahomet.

Je découvre les bords fortunés de l'antique Idalie et les côtes de l'Anatolie ; les figuiers, les palmiers, les oliviers, les cerisiers, les abricotiers, les pêchers en fleurs répandent le plus doux parfum, et me dérobent les rayons du soleil ; les vagues de la mer roulent à mes pieds des cailloux de diamants. J'aperçois derrière moi, au travers des feuillages, les habitations en amphithéâtre de mes espèces de sauvages fumant sur leurs toits plats, qui leur servent de salon de compagnie ; j'aperçois leur cimetière, qui, par l'emplacement que choisissent toujours les musulmans, donne une idée des Champs-

Élysées. Ce cimetière-ci est au bord du ruisseau dont j'ai parlé; mais à l'endroit où les cailloux arrêtent le plus sa course, ce ruisseau s'élargit un peu à mi-côte, et coule ensuite paisiblement au milieu des arbres fruitiers, qui prêtent aux morts une ombre hospitalière. Leur tranquille séjour est marqué par des pierres couronnées de turbans, dont quelques-uns sont dorés, et par des espèces d'urnes cinéraires en marbre, mais grossièrement construites. La variété de tous ces genres de spectacles, qui donnent à penser, me dégoûte d'écrire : je m'étends sur mes carreaux, et je réfléchis.

Non, tout ce qui se passe dans mon âme ne peut se concevoir; je me sens un nouvel être. Échappé aux grandeurs, au tumulte des fêtes, à la fatigue des plaisirs et aux deux majestés impériales de l'Occident et du Nord, que j'ai laissées de l'autre côté des montagnes, je jouis enfin de moi-même. Je me demande où je suis, et par quel hasard je me trouve ici ; et, sans m'en douter, je fais une récapitulation de toutes les inconséquences de ma vie.

Je m'aperçois que, ne pouvant être heureux que par la tranquillité et l'indépendance, qui sont en mon pouvoir, et porté à la paresse du corps et de l'esprit, j'agite l'un sans cesse par des guerres, ou des inspections de troupes, ou des voyages, et que je dépense l'autre pour des gens qui souvent n'en valent pas la peine. Assez gai pour moi, il faut que je me fatigue à l'être pour ceux qui ne le sont pas. Si je suis un instant occupé de cent choses qui me passent par la tête dans une minute, ils me disent : *Vous êtes triste*, c'est de quoi le devenir ; ou bien : *Vous vous ennuyez*, c'est de quoi me rendre ennuyeux.

Je me demande pourquoi, n'aimant ni la gêne, ni les honneurs, ni l'argent, ni les faveurs; étant tout ce qu'il faut pour n'en faire aucun cas, j'ai passé ma vie à la cour dans tous les pays de l'Europe.

Je me rappelle que des espèces de bontés paternelles de l'empereur François I^er^, qui aimait les jeunes gens bien étourdis, m'avaient d'abord attaché à lui ; qu'aimé ensuite d'une de ses amies, cela m'avait longtemps fixé à sa cour ; car, après avoir perdu, comme de raison, les bontés de cette charmante femme, celles de notre souverain me demeurèrent. A sa mort je me croyais, quoique très-jeune, un seigneur de la vieille cour, et j'étais déjà prêt à critiquer la nouvelle, sans la connaître, lorsque je m'aperçus que le nouvel empereur savait aussi être aimable et avoir des qualités qui font qu'on cherche plutôt son estime que sa faveur !

Certain qu'il n'aimait pas à marquer de préférences, je pus me

livrer à mon penchant pour sa personne, et, tout en blâmant la trop grande rapidité de ses opérations, j'en admirai plus des trois quarts, et je louerai toujours les bonnes intentions d'un génie aussi actif que fécond.

Envoyé à la cour de France dans l'âge le plus brillant et dans l'occasion la plus brillante, avec la nouvelle d'une bataille gagnée, je ne voulais plus y retourner. Le hasard fait arriver M. le comte d'Artois dans une garnison voisine de celle où j'inspectais des troupes.

J'y vais avec une trentaine de mes officiers autrichiens bien tournés : il nous regarde, m'appelle, et commençant en frère de roi, il finit comme s'il était le mien ; on boit, on joue, on rit : libre pour la première fois, il ne savait comment profiter de cette liberté. Ce premier jet de la gaieté et de la pétulance de la jeunesse me charme. La franchise et son bon cœur, qui paraissent toujours dans tout, me séduisent. Il veut que j'aille le voir à Versailles. Je lui dis que je le verrai à Paris, lorsqu'il y viendra ; il insiste, parle de moi à la reine, qui m'ordonne de venir. Les charmes de sa figure et de son âme, aussi belles et aussi blanches l'une que l'autre, et l'attrait de la société m'y font passer tous les ans cinq mois de suite, sans m'éloigner presque un moment. Le goût pour le plaisir me conduit à Versailles ; la reconnaissance m'y ramène.

Le prince Henri parcourt des champs de bataille. La philosophie et l'instruction militaire nous rapprochent, je l'accompagne ; j'ai le bonheur de lui convenir. Bontés de sa part, empressement de la mienne, grande correspondance et rendez-vous à Spa et à Reinsberg.

Un camp de l'empereur en Moravie attire le roi de Prusse d'alors et celui d'aujourd'hui. Le premier s'aperçoit de mon adoration pour les grands hommes, et m'attire à Berlin. Des relations avec lui et des marques d'estime et de bonté de la part du premier des héros me comblent de gloire. Son neveu, le prince royal d'alors, vient à Strasbourg. Quelques petites commissions d'amour, de confiance, d'argent et d'amitié pour une femme qu'il aimait, nous avaient liés de loin ; et dans un pays si éloigné, malgré la différence des intérêts, des services et du rang, les étrangers se rapprochent. J'échappe aux tendres sentiments de deux autres rois du Nord. La petite tête de l'un dérange bientôt tout à fait la tête trop vive de l'autre, et me sauve des fadeurs sans fin qu'on me promettait dans le voyage que je de-

vais faire à Copenhague et à Stockholm. J'en suis quitte pour donner des fêtes à l'un des rois, et pour en recevoir de l'autre.

Mon fils Charles épouse une jolie petite Polonaise. Sa famille nous donne du papier au lieu d'argent comptant : c'étaient des prétentions sur la cour de Russie. Je me fais, on me fait Polonais en passant. Un fou d'évêque, pendu depuis ce temps-là, oncle de ma belle-fille, s'imagine que j'ai été tout au mieux avec l'impératrice de Russie parce qu'il apprend qu'elle m'a traité à merveille, et se persuade que je serai roi de Pologne, si j'ai l'indigénat. Quel changement, dit-il, dans la face des affaires de l'Europe ! Quel bonheur pour les Ligne et les Massalski! Je me moque de lui ; mais il me prend envie de plaire à la nation, rassemblée pour une diète ; la nation m'applaudit. Je parle latin; j'embrasse et caresse les moustaches. J'intrigue pour le roi de Pologne, qui est lui-même un intrigant, comme tous les rois qui ne restent sur le trône qu'à condition de faire la volonté de leurs voisins ou de leurs sujets. Il est bon, aimable, attirant; je lui donne des conseils, me voilà tout à fait lié avec lui.

J'arrive en Russie : la première chose que j'y fais, c'est d'oublier le sujet de mon voyage, parce qu'il me paraît peu délicat de profiter de la grâce avec laquelle on me reçoit chaque jour, pour obtenir des grâces. La simplicité confiante et séduisante de Catherine le Grand me captivent ; et c'est son génie qui m'a conduit dans ce séjour enchanté.

Je le parcours des yeux ; je laisse reposer mon esprit, qui vient de me prouver que je n'avais point de tête, en me retraçant l'enchaînement de circonstances qui m'ont toujours fait faire ce que je ne voulais pas.

La nuit sera délicieuse. La mer, fatiguée du mouvement qu'elle s'est donné pendant le jour, est si calme qu'elle ressemble à un grand miroir, dans lequel je me vois jusqu'au fond de mon cœur. La soirée est admirable; et j'éprouve dans mes idées la même clarté qui règne sur le ciel et sur l'onde.

Pourquoi, me dis-je à moi-même, suis-je occupé à méditer sur les beautés de la nature, plutôt que d'en jouir dans le doux repos dont je suis idolâtre ? C'est que je m'imagine que ce lieu-ci m'inspirera, et qu'au milieu de tant d'extravagances il me viendra peut-être une pensée qui fera du bien ou du plaisir à quelqu'un.

C'est peut-être ici qu'Ovide écrivait; peut-être il était assis où je suis. Ses élégies sont de Ponte ; voilà le Pont-Euxin : ceci a appartenu à Mithridate, roi de Pont ; et comme le lieu de l'exil d'Ovide est as-

sez incertain, j'ai plus de droit à croire que c'est ici qu'à Carantschebes, ainsi que le prétendent les Transylvains.

Leur titre à cette prétention c'est: *Cara mia sedes*, dont ils s'imaginent que la prononciation corrompue a fait le nom que je viens de citer. Oui, c'est Parthenizza, dont l'accent tartare a changé le nom grec, qui était Parthenion, et voulait dire vierge; c'est ce fameux cap Parthénion où il s'est passé tant de choses : c'est ici que la mythologie exaltait l'imagination. Tous les talents au service des dieux de la fable exerçaient ici leur empire. Veux-je un instant quitter la fable pour l'histoire, je découvre Eupatori, fondée par Mithridate; je ramasse ici près, dans ce vieux Cherson, des débris de colonnes d'albâtre; je rencontre des restes d'aqueducs et des murs qui me présentent une enceinte aussi grande à la fois que Londres et Paris. Ces deux villes passeront comme celles-là. Il y avait les mêmes intrigues d'amour et de politique : chacun croyait y faire une grande sensation dans le monde; et le nom même des pays, défiguré par celui de Tartarie et de Crimée, est tombé dans l'oubli : belle réflexion pour messieurs les importants! Et en me retournant j'approuve la paresse de mes bons musulmans, assis, les bras et les pieds croisés, sur leurs toits. Je trouve parmi eux un Albanais qui sait un peu l'italien; je lui dis de leur demander s'ils sont heureux, ou si je puis leur être utile; et s'ils savent que l'impératrice me les a donnés. Ils me font dire qu'ils savent, en général, qu'on les a partagés, et qu'ils ne comprennent pas trop ce que cela veut dire; qu'ils sont heureux jusqu'à présent; que s'ils cessent de l'être ils s'embarqueront sur les deux navires qu'ils ont construits eux-mêmes, et qu'ils se réfugieront chez les Turcs, dans la Romanie. Je leur fais dire que j'aime les paresseux, mais que je veux savoir de quoi ils vivent. Ils me montrent quelques moutons couchés sur l'herbe, ainsi que moi : je bénis les paresseux. Ils me montrent leurs arbres à fruit, et me font dire que lorsque la saison de les cueillir est arrivée, le kaimakan vient de Barczisarai pour en prendre la moitié : chaque famille en vend pour deux cents francs par an; et il y a quarante-six familles tant à Parthenizza qu'à Nikita, autre petite terre qui m'appartient, et dont le nom grec signifie victoire. Je bénis les paresseux. Je leur promets d'empêcher qu'on ne les tourmente. Ils m'apportent du beurre, du fromage et du lait, qui n'est point du tout de leurs juments, comme chez les Tartares. Je bénis les paresseux, et je retombe dans mes réflexions.

Encore une fois, que fais-je donc ici? Suis-je prisonnier turc? Suis-je jeté sur cette côte par un naufrage? Suis-je exilé comme Ovide? Le suis-je par quelque cour ou par mes passions? Je cherche et je me dis : point du tout. Après mes enfants et deux ou trois femmes que j'aime, ou crois aimer à la folie, mes jardins sont ce qui me fait le plus de plaisir au monde; il y en a peu d'aussi beaux. Je me plais à y travailler pour les embellir encore. Je n'y suis presque jamais. Je n'y ai jamais été dans la saison des fleurs, lorsque les petites forêts d'arbustes précieux parfument l'air. Je suis à deux mille lieues de tout cela. Possesseur de terres sur les bords de l'Océan, je me trouve dans mes terres sur le bord du Pont-Euxin. Une lettre de l'impératrice m'arrive à huit cents lieues de distance. Elle se souvient de nos conversations sur les beaux temps de l'antiquité; elle me propose de la suivre dans ce pays enchanteur, à qui elle a rendu le nom de Tauride, et, en faveur de mon goût pour les Iphigénies, elle me donne l'emplacement du temple dont la fille d'Agamemnon était prêtresse.

Oubliant enfin toutes les puissances de la terre, les trônes, les dominations, j'éprouvai tout d'un coup un de ces charmants anéantissements que j'aime tant, lorsque l'esprit se repose tout à fait, lorsque l'on sait à peine qu'on existe. Que fait l'âme alors? Je n'en sais rien, mais ce qu'il y a de sûr au moins, c'est que son activité est suspendue, et qu'elle a la jouissance et le sentiment de son repos.

Ensuite je fais des projets. Blasé presque sur tout ce qui est connu, pourquoi ne pas me fixer ici? Je convertirai ces Tartares musulmans en leur faisant boire du vin, et donnant à ma demeure l'air d'un palais, qui sera vu de loin par les navigateurs; je bâtirai huit maisons de vignerons avec des colonnes et une balustrade qui en cachera les toits. Je dessine aussitôt ce qui aurait été exécuté incessamment sans la guerre à laquelle notre voyage de fête donna lieu.

Quel dommage, me dis-je alors, que la superstition de la religion grecque ait détruit ces beaux restes du culte des dieux, si favorables à l'imagination! Ces beaux lieux, néanmoins, réjouissent encore la vue par les blancs minarets, les longues et minces cheminées en forme d'aiguilles, et l'espèce d'architecture orientale qui donne son joli style même aux plus petites cabanes. Mes réflexions, qui me retracent les ravages du temps, me font aussi penser à mes propres pertes. Je trouve que rien ici-bas ne demeure dans une stagnation parfaite, et que dès qu'un empire ne s'élève plus, il diminue : de même que le jour qu'on n'aime pas davantage on aime moins. Aimer!

Quel mot ai-je prononcé? Je fonds en larmes sans savoir pourquoi; mais que ces larmes sont douces! c'est un attendrissement général; c'est un épanchement de sensibilité, sans en pouvoir fixer l'objet. Dans ce moment, où tant d'idées se croisent à la fois, je pleure sans être malheureux; mais, hélas! me dis-je, en m'adressant à quelques personnes auxquelles je pense souvent, peut-être suis-je triste, peut-être l'êtes-vous aussi d'être séparées de moi par des mers, par des déserts, des remords, des parents, des importuns et des préjugés? Peut-être suis-je triste pour vous, qui m'avez aimé sans me le dire, et que j'ai quittées faute de le deviner? Peut être le suis-je pour vous, esclaves superstitieuses de tant de devoirs? L'amour des vers et des champs, nos lectures, nos promenades, mille rapports secrets nous avaient réunis sans nous en douter.

Mes larmes ne tarissent pas. Est-ce le pressentiment de quelque perte déchirante que je dois éprouver un jour? J'éloigne cette idée affreuse; je prie Dieu, et je me dis : Cette mélancolie vague, telle qu'on la ressent dans la jeunesse, m'annonce peut-être un objet céleste, digne enfin de mon culte, et qui fixera pour toujours ma carrière. Il me semble que l'avenir avait envie de se dévoiler à moi. L'exaltation et l'enthousiasme tiennent de si près au pouvoir de rendre des oracles!

Ainsi se peignait dans ma mémoire le tableau de mes amours passés, présents et futurs. Hélas! que ne puis-je de même me retracer les souvenirs de l'amitié? J'ai des amis plus qu'un autre, parce que, n'ayant des prétentions à rien dans aucun genre, mon histoire n'a rien d'extraordinaire ni mon mérite rien d'alarmant. Je rencontre partout de ces amis de société avec qui l'on soupe et l'on joue toute la journée; mais en ai-je trouvé qui se soit assez occupé de moi pour que je lui aie de l'obligation? Je meurs d'envie d'en avoir aux autres; ils m'en ont eu quelquefois, et quoiqu'ils l'aient peu senti, j'ai encore le plaisir de faire de temps en temps des ingrats. La peur de l'être moi-même me fait préférer souvent l'excès contraire. Et un peu de duperie dans ce genre me paraît pardonnable. Sans pleurer sur l'humanité, sans aimer ni haïr trop les hommes, puisque haïr est fatigant, je ne suis pas plus content d'eux que je ne le suis de moi. Mais en m'examinant, je ne me trouve qu'une bonne qualité; c'est d'être bien aise du bien qui arrive aux autres.

Je juge le monde et le considère comme les ombres chinoises, en attendant le moment où la faux du temps me fera disparaître. Neuf

ou dix campagnes que j'ai faites[1], une douzaine de batailles ou d'affaires que j'ai vues, viennent ensuite se présenter à moi comme un songe. Je pense au néant de la gloire, qu'on ignore, qu'on oublie, qu'on envie, qu'on attaque et qu'on révoque en doute ; et une partie de ma vie pourtant, me dis-je à moi-même, s'est passée à chercher à la perdre, cette vie, en courant après cette gloire. Je n'attaque pas ma valeur, elle est peut-être assez brillante ; mais je ne la trouve pas assez pure : il y entre de la charlatanerie. Je travaille trop pour la galerie. J'aime mieux la valeur de mon cher bon Charles, qui ne regarde pas si on le regarde. Je m'examine encore. Je me trouve une vingtaine de défauts; ensuite je pense au néant de l'ambition. La mort m'a enlevé ou m'enlèvera bientôt la faveur de quelques grands hommes de guerre et de quelques grands souverains. Le caprice, l'inconstance, la méchanceté me feront perdre mes espérances. L'intrigue, m'éloignant de tout, me fera oublier des soldats qui avec *quelque plaisir* pourraient *entendre encore la voix de leur vizir*. Sans regret pour le passé, ni crainte pour l'avenir, je laisse aller mon existence au courant de ma destinée.

Après m'être bien moqué de mon peu de mérite et de mes aventures de cour et d'armée, je m'applaudis de n'être pas encore pire ; je me félicitai surtout du grand talent de tirer parti de tout pour mon bonheur.

Je me jugeais, je me voyais aussi tel que je suis dans cette vaste mer, qui réfléchissait mon âme comme une glace réfléchit les traits du visage. Déjà les voiles de la nuit commencent à obscurcir le jour : le soleil est attendu sur l'horizon de l'autre hémisphère. Les moutons qui paissent auprès de mon tapis de Turquie appellent les Tartares, qui descendent gravement de leur toit pour les enfermer à côté de leurs femmes, qu'ils ont tenues cachées tout le long du jour. Les crieurs appellent à la mosquée du haut de leurs minarets. Je cherche de la main gauche la barbe que je n'ai pas ; j'appuie ma main droite sur mon sein, je bénis les paresseux, et je prends congé d'eux, en les laissant aussi étonnés de me voir leur maître que d'apprendre que je voulais qu'ils fussent toujours le leur.

Je recueille mes esprits, qui avaient été si épars, je rassemble au hasard mes pensées incohérentes. Je regarde autour de moi avec attendrissement ces beaux lieux, que je ne reverrai jamais et qui

[1] C'était avant les campagnes turques qui suivirent bientôt.

m'ont fait passer la journée la plus délicieuse de ma vie. Un vent frais, qui s'éleva tout d'un coup, me dégoûta de la chaloupe qui devait me mener par mer à Théodosie; je monte sur un cheval tartare, et, précédé de mon guide, je me replonge dans les horreurs de la nuit, des chemins, des torrents, pour repasser les fameuses montagnes, et retrouver au bout de quarante-huit heures leurs majestés impériales à Carassbazar.

LETTRE VI.

De Carassbazar.

J'ai quitté la méditation, et je rentre dans la vie active. J'ai trouvé en arrivant de nouveaux sujets d'admiration; mais avant de vous en parler, madame la marquise, que je vous dise un mot sur la fidélité. Ne vous alarmez pas de ce mot : cela ne regarde ni vous ni moi; il s'agit d'un Tartare barbare à qui j'ai été confié, malgré la mauvaise réputation et l'air sauvage de ces gens-là : il m'aurait peut-être volé ou rossé s'il m'avait rencontré; mais comme je m'étais remis entre ses mains, il aurait sacrifié sa vie pour me défendre. Je lui ai échappé un instant pour aller graver sur un rocher, à trente pas dans la mer, un nom cher à mon cœur; il m'a cherché partout, et, me croyant massacré, il était prêt à mettre le feu au village voisin, en attendant qu'il sût positivement ce que j'étais devenu. Comme je revenais *sous la conduite de mon connétable*, j'ai cru me tromper en voyant une maison au milieu de déserts odoriférants, mais plats et verts comme un billard. J'ai bien cru me tromper davantage en la trouvant blanche, propre, entourée d'un terrain cultivé, dont la moitié était un verger, et l'autre moitié un potager, que traversait le plus pur et le plus rapide des ruisseaux; mais j'ai été bien plus surpris encore d'en voir sortir deux figures célestes habillées en blanc, qui m'ont proposé de m'asseoir à une table couverte de fleurs, sur laquelle il y avait du beurre et de la crême. Je me rappelai les déjeûners des romans anglais. C'étaient les filles d'un riche fermier que le ministre de Russie à Londres avait envoyées au prince Potemkin, pour faire des essais d'agriculture en Tauride.

J'en reviens aux admirations et aux merveilles. Nous avons trouvé des ports, des armées et des flottes dans l'état le plus brillant. Cherson et Sébastopol surpassent tout ce qu'on peut en dire. Chaque jour

est marqué par quelque grand événement : tantôt une nuée de Cosaques des rives du Tanaïs manœuvrent autour de nous à leur manière; tantôt les Tartares de la Crimée, infidèles jadis à leur khan Sélim-Gheray, parce qu'il voulut les enrégimenter, forment d'eux-mêmes des corps, pour venir au-devant de l'impératrice. On a traversé pendant plusieurs jours des espaces immenses de déserts, d'où sa majesté a chassé les Tartares Zaporogues, Budjack et Nogays, qui il y a dix ans menaçaient ou ravageaient l'empire. Ces lieux étaient ornés de tentes magnifiques pour les déjeûners, goûters, soupers, dîners et couchers; et ces campements, décorés avec une pompe asiatique, présentaient le spectacle le plus militaire. Ces mêmes déserts seront bientôt transformés en champs, en bois et en villages : ils sont déjà l'habitation de plusieurs régiments, et ils deviendront bientôt celle de paysans qui s'y établiront, à cause de la bonté du terrain. L'impératrice a laissé dans chaque ville de gouvernement pour plus de cent mille roubles de présents. Chaque jour de repos était marqué par le don de quelques diamants ; des bals, des feux d'artifice et des illuminations, à dix lieues à la ronde. D'abord des forêts en feu paraissent sur les montagnes, puis des buissons ardents se rapprochant de nous deviennent des bûchers immenses.

Encore une petite remarque sur tant de pays que nous parcourons. Les sujets de cet empire, qu'on a la bonté de plaindre si souvent, ne se soucieraient pas de vos états généraux; ils prieraient les philosophes de ne pas les éclairer, et les grands seigneurs de ne pas leur permettre de chasser sur leurs terres. Malgré la chicane qu'ils font au Saint-Esprit, ils n'en sont pas maltraités, et sont plus fins qu'on ne pense : ils ont besoin de baiser la main de leurs popes et de se prosterner devant la souveraine pour être soumis. Du reste, ils ne sont esclaves que pour ne pas se faire du mal, ni à eux ni aux autres ; mais ils sont libres de s'enrichir, ce qu'ils font souvent, comme on peut le voir par la magnificence des différents costumes des provinces. L'impératrice, qui ne craint pas de passer pour être gouvernée, donne à ceux qu'elle emploie toute l'autorité et la confiance possible : il n'y a que pour faire du mal qu'elle ne donne d'autorité à personne. Elle se justifie de sa magnificence en disant que de donner de l'argent lui en rapporte beaucoup, et que son devoir est de récompenser et d'encourager. Elle se justifie d'avoir créé un grand nombre d'emplois dans ses provinces, parce que cela fait circuler les espèces, élève des fortunes, et oblige des gentilshommes à

demeurer dans leurs terres, plutôt qu'à Pétersbourg ou à Moscou. Si elle a bâti en pierres deux cent trente-sept villes, c'est, dit-elle, parce que tous les villages de bois, brûlés si souvent, lui coûtaient beaucoup. Si elle a créé une flotte superbe dans la mer Noire, c'est parce que Pierre Ier aimait la marine. Elle a toujours quelque excuse de modestie pour toutes les grandes choses qu'elle fait. On n'a pas d'idée du plaisir qu'il y a à la suivre.

Adieu, chère marquise. J'entends déjà des millions d'Allah que font retentir vers l'Orient nos bons musulmans, pour notre heureux voyage. On apprend à hurler avec les mahométans; et je me surprends quelquefois à invoquer Mahomet tout comme un autre. Puisse-t-il verser sur votre joli visage la rosée de ses bénédictions, pour qu'il soit toujours aussi frais que la fleur du matin.

LETTRE VII.

De Caffa, ou l'ancienne Théodosie.

Le charme dure encore, mais il est prêt à finir. Voici une grande ville remarquable par ses mosquées, ses bains, ses anciens temples, ses anciens magasins de commerce, son port, et enfin par tous les restes d'une grandeur qui va se renouveler.

Je suis entré dans plusieurs cafés et plusieurs boutiques. J'ai vu ici des étrangers des pays les plus éloignés; des Grecs, des Turcs d'Asie, des manufacturiers d'armes de Perse et du Caucase. Il n'y a de civil, me suis-je dit en les voyant, que les gens qui ne sont pas civilisés. On se fait ici une mine douce et plus ou moins respectueuse en s'abordant. La langue est noble comme le grec ou l'espagnol : elle n'a ni le sifflement, ni la grossièreté, ni le traînant, ni le chanté, ni l'ignoble des langues de l'Europe. Un Tartare serait bien étonné, en arrivant dans la ville de l'urbanité et de la grâce par excellence, d'entendre sur le boulevard un cocher parler à ses chevaux, ou, sur la place Maubert, une dame de la Halle causer avec sa voisine. Quelle comparaison aussi entre l'insolence, l'avarice et la saleté des nations de l'Europe, et la bonhomie et la propreté de celle-ci! Rien ne s'y fait sans être précédé et suivi de libations. La libation dont les barbiers de cheveux régalent leurs patients est un peu extraordinaire : ils prennent une tête entre leurs genoux, et font couler sur cette tête une de leurs fontaines.

Je n'ai aperçu qu'une seule femme : c'est une princesse du sang, la nièce du dernier sultan Sélim-Gheray. L'impératrice, devant qui elle se dévoila, m'a fait cacher derrière un écran : elle était belle comme le jour, et avait plus de diamants que toutes nos femmes de Vienne ensemble, et c'est beaucoup dire. Je n'ai vu, du reste, en fait de visages que ceux d'un bataillon d'Albanaises d'une petite colonie macédonienne établie à Balaclava : deux cents jolies femmes ou filles, avec des fusils, des baïonnettes et des lances, avec des seins d'amazone, et des cheveux longs et tressés avec grâce, étaient venues à notre rencontre pour nous faire honneur, mais point par curiosité. Il n'y a point de badauds dans ce pays-ci : la badauderie appartient, ainsi que l'impertinence et la flatterie, à la civilisation. On n'a ni couru après nous ni fui notre présence; on nous regardait avec indifférence, sans dédain, et même avec une sorte de bienveillance, lorsque nous nous arrêtions pour faire quelque question.

Si les moines ne commençaient pas à être persécutés à force de tolérance dans les pays philosophes, je dirais que, *Dieu merci*, il n'y a point ici de mendiants ni de capucins. La plus mauvaise couchette du plus pauvre des Tartares, dont aucun ne demande et n'a besoin de charité, est un assez beau tapis turc, avec des coussins, étendus sur une planche bien large. La nouvelle population de ce superbe amphithéâtre sur les bords de la mer Noire sera fort heureuse; et l'ancienne, qui habitait les environs des lacs salés, était sans cesse exposée à la peste. Si l'ennui, qui gagne insensiblement la société par les gens d'esprit et les femmes de bien qui s'y introduisent, si cet ennui devient trop fort à Paris, même dans votre salon, sauvez-vous ici, chère marquise; je vous recevrai bien mieux que mon prédécesseur Thoas.

LETTRE VIII.

De Toula.

Hélas! voilà que nous revenons. Savez-vous que j'ai été au moment de vous aimer, même de l'Asie, et de vous l'écrire d'Azoph. Une maudite prudence, des médecins et des ministres, quoique l'impératrice ne croie ni aux uns ni aux autres, nous ont empêchés de sortir de l'Europe, si tant est que l'on puisse appeler ainsi ce que nous avons vu, et ce qui lui ressemble si peu. Je sais qu'il n'est pas

à la mode de croire ni les voyageurs, ni les courtisans, ni le bien qu'on dit de la Russie. Ceux même d'entre les Russes qui sont fâchés de n'avoir pas été avec nous prétendront qu'on nous a trompés et que nous trompons. On a déjà répandu le conte ridicule qu'on faisait transporter sur notre route des villages de carton de cent lieues à la ronde; que les vaisseaux et les canons étaient en peinture, la cavalerie sans chevaux, etc. Voilà deux mois que je jette l'argent par les fenêtres; cela m'est déjà arrivé, mais pas de cette manière-ci; ce sont des millions que j'ai peut-être déjà distribués : voici comme cela se fait. A côté de moi, en voiture, il y a un grand sac vert, comme celui où vous mettrez vos livres de prières quand vous serez dévote. Ce sac est rempli d'impériales, pièces de quatre ducats. Les habitants des villages voisins, et même de dix, quinze et vingt lieues, viennent sur notre passage pour voir l'impératrice. Voici comme ils s'y prennent : un bon quart d'heure avant qu'elle arrive, ils se couchent ventre à terre, et ne se relèvent qu'un quart d'heure après que nous avons passé; ce sont ces dos et ces têtes baisant la terre que j'écrase d'or au grand galop; et cela arrive dix fois par jour.

Je sais très-bien ce qui est escamotage : par exemple, l'impératrice, qui ne peut pas courir à pied comme nous, doit croire que quelques villes, pour lesquelles elle a donné de l'argent, sont achevées; tandis qu'il y a souvent des villes sans rues, des rues sans maisons et des maisons sans toit, portes ni fenêtres. On ne montre à l'impératrice que les boutiques bien bâties en pierres, et les colonnades des palais des gouverneurs généraux, à quarante-deux desquels elle a fait présent d'une vaisselle d'argent de cent couverts. On nous donne souvent, dans les capitales des provinces, des soupers et des bals de deux cents personnes. Les fourrures, les chaines d'or des femmes de marchands, et les espèces de bonnets de grenadiers ornés de perles annoncent la richesse. C'est un fort beau coup-d'œil dans ces salles immenses, que les costumes des gentilshommes et de leurs femmes. Les gouvernements d'Orient portent le brun, l'or et l'argent; les autres, le rouge et le bleu céleste.

Il y a ici une des plus belles fabriques d'armes qu'on puisse voir; outre cela, on y travaille l'acier presque aussi bien qu'en Angleterre. Je suis couvert de présents, dont je ne sais que faire. L'impératrice achète tout ce qu'il y a, pour le donner et encourager en même temps la manufacture.

J'ai un tabouret, un parapluie, une table, une canne, un néces-

saire damasquiné; tout cela m'est fort utile, comme vous sentez bien, et commode à emporter.

Voyez, me disait quelquefois l'impératrice, en me montrant dans les gouvernements de Karskoff et de Kursk, les champs aussi bien cultivés qu'en Angleterre, et une population presque aussi nombreuse; voyez si l'abbé Chappe, qui ne *voyait* rien à travers ses glaces de bois, fermées à cause du froid, n'a pas eu tort de prétendre qu'il n'y a que des *déserts en Russie*. Je ne garantis pas que quelque seigneur de village, abusant de son pouvoir, ce qui peut arriver de même partout, n'ait pas fait quelquefois pousser des cris de joie le fouet à la main, pour étouffer des cris de misère. Mais dès que ces seigneurs sont accusés par les gouverneurs des provinces, on les punit, et sûrement les *hourra* que nous avons entendus sur notre route étaient hurlés de bon cœur et avec des visages très-riants.

Comme dans plusieurs courses j'ai quitté l'impératrice, j'ai trouvé bien des choses que les Russes ne connaissent pas; des établissements superbes commencés, des manufactures, des villages bâtis en rues bien alignées, entourés d'arbres et traversés par des ruisseaux. Tout ce que je vous dis est vrai, d'abord parce que je ne mens jamais qu'aux femmes qui ne vous ressemblent pas; ensuite parce que personne ici ne lit mes lettres; et puis l'on ne flatte pas les gens qu'on voit depuis six heures du matin jusqu'à dix du soir; au contraire même, on a souvent, en voiture, de l'humeur les uns contre les autres. Je me souviens d'un jour qu'on parlait de courage; l'impératrice me dit : « Si j'avais été homme, j'aurais été tué avant d'être capitaine. » Je lui répondis : « Je n'en crois rien, madame, car je vis encore. » Je m'aperçus qu'après avoir été quelque temps à comprendre ce que je voulais dire, elle se mit à rire sous cape de ce que je la corrigeais, de croire qu'elle eût été plus brave que moi et tant d'autres. Une autre fois je disputais avec elle bien sérieusement sur la cour de France. Et comme elle ajoutait un peu foi à quelques brochures qui couraient les pays étrangers, je lui dis presque avec aigreur : « Madame, on ment au Nord sur l'Occident, comme à l'Occident sur le Nord; il ne faut pas plus croire les porteurs de chaise de Versailles que les iswaschick de Czarskozelo. » Nous regardons le reste du voyage comme une bagatelle; car nous n'avons malheureusement plus que quatre cents lieues à faire. Il nous a toujours fallu six cents chevaux à chaque relais; toutes nos voitures sont pleines de pêches et d'oranges; nos valets sont ivres de vin de Champagne.

et je meurs de faim ; car tout est froid et détestable à la table de l'impératrice, qui n'y reste pas assez longtemps, et qui, pour dire quelque chose d'agréable ou d'utile, s'y met avec tant de lenteur, que rien n'est chaud, excepté l'eau que l'on boit ; car l'agrément de ce pays-ci est que l'été y est plus brûlant qu'en Provence. En Crimée j'ai cru étouffer du souffle de brasier qu'on y respire. Un autre agrément de ce pays, c'est de n'avoir aucune nouvelle de votre petite Europe, à vous autres. Je ne crois pas que mes lettres vous arrivent ; je n'en recevrai plus de vous si, comme je l'espère, la guerre éclate l'un de ces jours avec les bons mahométans ; et il faudra se dépêcher de les battre pour vous aller voir bien vite, ma chère marquise, ou vous adorer, comme une divinité, sans vous voir.

LETTRE IX.

De Moscou.

En voici bien d'un autre. Cette ville, qui donne à certains égards quelque idée d'Ispahan, ressemble à quatre ou cinq cents châteaux de grands seigneurs, qui seraient venus avec leurs villages, sur des roulettes, se réunir pour vivre ensemble. Cherchez dans les géographies, les dictionnaires et les voyages tout ce qui regarde Moscou, et dites que je vous l'ai mandé ; mais ce que vous n'y trouverez pas, c'est que les plus grands seigneurs de l'empire, ennuyés de la cour, sont ici frondant et grondant tout à leur aise ; l'impératrice ne le sait qu'en gros, et ne veut pas le savoir en détail ; elle n'aime point la police pour les propos et l'espionnage de l'intérieur. « Que pensez-vous, me dit-elle, de ces messieurs? — Ce sont de belles ruines, lui dis-je, en regardant trois ou quatre anciens grands chambellans, généraux en chef, etc. — Ils ne m'aiment pas beaucoup, dit-elle ; je ne suis point à la mode à Moscou ; peut-être que j'ai eu tort vis-à-vis de quelques uns d'entre eux, ou qu'il y a eu du malentendu. »

L'impératrice n'était plus Cléopâtre à Alexandrie ; d'ailleurs César nous avait quittés pour s'en retourner chez lui. Le roman disparut, et fit place à la triste réalité. Alexis Orloff eut le courage d'apprendre à sa majesté impériale que la famine se montrait dans quelques gouvernements : les fêtes s'arrêtèrent. La bienfaisance vint remplacer la magnificence, et le luxe céda à la nécessité. On ne jette plus d'argent, on le distribue. Les torrents de vin de Champagne s'arrêtent ; des

milliers de chariots de pain succèdent aux bateaux chargés d'oranges. Un nuage a obscurci un instant le front auguste et serein de CATHERINE LE GRAND : elle s'est enfermée avec deux de ses ministres, et n'a repris sa gaieté qu'au moment de remonter en voiture.

Si vous connaissiez notre archevêque, vous l'aimeriez à la folie, et il vous le rendrait ; il s'appelle Platon, et vaut mieux que l'autre, qu'on appelait le divin : ce qui me prouve qu'il est Platon *l'humain*, c'est que hier, en sortant de son jardin, la princesse Galiczin lui demanda sa bénédiction, et il prit une rose avec laquelle il la lui donna.

Si j'étais un La Rochefoucauld, un d'Albon, etc., je vous entretiendrais de la culture des terres et des finances de l'empire ; mais je n'ai pas l'honneur de m'y connaître. Oh ! quant aux finances, j'y ai pourtant travaillé ; car je crois qu'en sterlets du Volga, veau d'Arkhangel, fruits d'Astrakan, glaces, confitures et vins de Constance, j'ai dépensé à la couronne une somme immense.

Demandez-en pardon à vos pédants ennemis des abus ; je suis un abus de ce pays-ci, et je m'en trouve bien, et les autres aussi. Nos abus des bonnes et vraies monarchies font du bien à beaucoup de monde : et si l'on voulait les supprimer, vous verriez renaître des Pugatcheff. Que le ciel vous en préserve !

Il me semble que je vous verrai demain ou après-demain. Voilà plus de dix-huit cents lieues que je marche vers vous ; il n'y en a plus que douze cents pour arriver. Au plaisir de vous revoir donc bientôt, chère marquise, ou de vous écrire de Constantinople, si tout ceci continue à s'embrouiller. Je ne vous dis rien de l'état de mon cœur ; le vôtre est en loterie : j'y ai mis. Que sait-on ! Et puis encore quand je n'y aurais pas mis, le hasard ne peut-il pas venir au-devant de moi ?

Je crois en vérité que je donne dans le précieux ; ce n'est pourtant ni votre genre ni le mien. Ceci a l'air de la carte du pays de *Tendre* ; mais nous nous perdrions tous les deux dans ce pays-là. Vive celui-ci, si nous y étions ensemble. Il vaut mieux être Tartare que barbare, et c'est ce que vous êtes souvent pour votre cour. Souvenez-vous toujours de celui qui est le plus digne d'en être. J'aime mon état d'étranger partout, Français en Autriche, Autrichien en France, l'un et l'autre en Russie, c'est le moyen de se plaire en tous lieux, et de n'être dépendant nulle part.

Nous touchons au moment de quitter la fable pour l'histoire, et

l'Orient pour le Nord. J'aurai toujours pour vous le midi dans mon cœur : que dites-vous de ce trait piquant? Il a du moins, vous en conviendrez, le mérite du naturel.

LETTRES A L'EMPEREUR JOSEPH II.

LETTRE PREMIÈRE.

Au mois de décembre 1787.

D'Élisabeth-Gorod.

Je voudrais signaler mon arrivée en rendant bon compte à votre majesté impériale de ses ennemis et de ses amis; mais les premiers sont trop loin et les seconds trop égoïstes. Quelle différence entre cette année et l'année passée! Quel beau zèle, sire, vous aviez trouvé ici!

L'impératrice m'avait impatienté plusieurs fois, en me demandant si les Autrichiens avaient pris Belgrade. Je lui répondis à la dernière question que le pacha d'Oczakow était trop galant pour se rendre sans son consentement. Enfin j'arrive. Quel temps! quel chemin! quel hiver! quel quartier général que cette Élisabeth!

Je suis confiant, moi, je crois toujours qu'on m'aime; et je me figurai que le prince Potemkin serait charmé de me voir. Je lui saute au cou; je lui demande à quand Oczakow. « Eh, mon dieu! dit-il, il y a dix-huit mille hommes de garnison; je n'en ai pas tant dans mon armée. Je manque de tout : je suis le plus malheureux des hommes, si Dieu ne m'aide. — Comment, lui dis-je, l'histoire de Kinburn... le départ de la flotte.... tout cela ne servira donc à rien? J'ai couru jour et nuit. On me disait que vous commenciez déjà le siége. — Hélas! dit-il, plaise à Dieu que les Tartares ne viennent pas ici mettre tout à feu et à sang. Dieu m'a sauvé (je ne l'oublierai point); il a permis que je ramassasse ce qu'il y a de troupes derrière le Bog. C'est un miracle que j'aie conservé jusqu'ici tant de pays. — Où sont donc les Tartares? lui dis-je. — Mais partout, me répond le prince; et puis il y a un séraskier avec beaucoup de Turcs du côté d'Ackerman; douze mille Turcs dans Bender, le Niester gardé, et six mille dans Choczim. »

Il n'y avait pas un mot de vrai dans tout cela. Mais pouvais-je

imaginer qu'il voulût tromper celui dont je croyais qu'il avait besoin? Si j'ai été malheureux dans toute ma mission politico-militaire, je l'ai bien mérité. J'ai été, comme disait le maréchal Neiperg à sa paix de 1739, un Lucifer précipité par mon orgueil : je croyais commander les deux armées russes.

Je dis au prince que j'avais déconseillé à l'impératrice l'envoi de la flotte dans la Méditerranée, que cet envoi coûterait beaucoup, et ne ferait rien pour l'objet général. Quoique l'impératrice m'eût dit ce projet à l'instant même où elle le conçut, le prince voulait me faire croire que c'était le sien. Quelques jours après, l'ayant oublié, il dit qu'il avait écrit à l'impératrice de ne pas faire partir sa flotte. « Mais voilà, dit-il, comme elle fait, cette femme, surtout lorsque je n'y suis pas : toujours du gigantesque. Et pourquoi a-t-elle répondu aussi grossièrement à la Prusse, qui lui offrait trente mille hommes ou de l'argent? Toujours sa maudite vanité.

— Voilà, lui dis-je, une lettre de l'empereur qui doit servir de plan pour toute la guerre; elle contient la marche des opérations; c'est à vos différents corps à détailler tout cela ensuite, d'après les circonstances. Sa majesté me charge de vous demander ce qu'on veut faire. » Le prince me dit qu'il m'en rendrait compte le lendemain par écrit.

J'attends un jour, deux, trois, huit, quinze; enfin m'arrive tout son plan de campagne, et je n'en ai pas eu d'autre. Le voici : *Avec l'aide de Dieu j'attaquerai tout ce qui sera entre le Bog et le Niester.*

Quoiqu'il n'y ait pas dans tout ceci le mot pour rire, voici une chose qui m'en a donné envie. Nos cosaques, à force de courir, ont pris quatre vilains Tartares, qui n'ont pas même l'honneur d'être Turcs. Le prince me fait venir : ils étaient devant lui avec l'air consterné. Je tremble d'abord, mais j'espère bientôt après qu'il est trop humain pour leur faire couper la tête. Ces quatre hommes, qui ne partageaient pas mon espérance, éprouvaient mes craintes. Le prince les fait saisir; je tremble encore bien plus, mais je ne vois pas de sabre levé. Dans l'instant on les précipite dans une cuve immense, que je n'avais pas remarquée. « Voilà, grâce au ciel, me dit le prince, les mahométans baptisés par notre immersion grecque. — Et bien enrhumés, lui dis-je; mais Dieu soit loué. »

Il avait eu une idée unique, celle de former un régiment de juifs, qui s'appelait *Israelowsky*. Nous en avions déjà un escadron, qui faisait mon bonheur; car les barbes, qui leur tombaient jusqu'aux genoux, tant leurs étriers étaient courts, et la peur qu'ils avaient à che-

val leur donnaient l'air de singes. On lisait leur inquiétude dans leurs yeux; et les grandes piques qu'ils tenaient de la manière la plus comique faisaient croire qu'ils avaient voulu contrefaire les cosaques.

LETTRE II.

Au mois d'avril 1788.

D'Élisabeth-Gorod.

Si nous avions des vivres, nous marcherions. Si nous avions des pontons, nous passerions des rivières. Si nous avions des boulets et des bombes, nous assiégerions; on n'a oublié que cela : le prince en fait venir par la poste. Ce transport et l'achat des munitions coûte trois millions de roubles.

Je prie votre majesté de me garantir de l'indignation du conseil de guerre et de la chancellerie d'État. Mais, quand même je le voudrais, je n'ai rien à leur écrire, car nous ne faisons rien.

D'ailleurs, sire, l'amie intime et bien vraie de votre auguste personne ne voudrait pas que ce qu'elle me dit ou m'écrit fût su de vos ministres et des autres cours. Par exemple, pourrais-je dire à personne ce que j'ai mandé à votre majesté, que si je pouvais obtenir d'elle que le prince de Cobourg entrât seulement en Moldavie, l'impératrice nous donnait sa parole impériale que nous aurions Choczim et le Raya à la paix, quelque paix que l'on fasse?

L'impératrice en est très-pressée, et voudrait que la guerre se dépêchât; car elle ne sait pas si la Prusse ne travaille pas déjà la tête chaude et de travers du roi de Suède. C'est pour le coup que si d'ici là l'on n'arrête pas les têtes trop légères ou trop profondes de la nation française, et les projets impuissants des mécontents flamands, toute notre partie du monde sera embrasée. Il n'y a pas moyen d'embraser l'Asie pour sauver l'Europe. Nous avons ici des ambassadeurs persans qui viennent s'excuser, en disant qu'une révolte chez eux les empêche de déclarer la guerre aux Turcs.

Il me semble, sire, que vous n'êtes pas plus heureux en révolte de votre côté, et que Mahmoud, bacha de Scutari, se raccommode avec la Porte.

Voilà ce que nous ont rapportés les émissaires que le prince Potemkin a envoyés dans ce pays-là; mais je ne garantis jamais ses

nouvelles, parce que c'est encore le caractère de cet enfant d'avoir de la malice.

L'autre jour je lui reprochais notre inaction. Il s'est fait arriver un courrier un quart d'heure après, avec la nouvelle d'une bataille gagnée dans le Caucase. — Voyez, me dit-il, si je ne fais rien; je viens de tuer dix mille Circassiens, Abyssiniens, Immarettes et Géorgiens ; et j'ai déjà tué cinq mille Turcs à Kinburn. — Je suis charmé, lui ai-je répondu, d'avoir eu tant de gloire sans m'en douter, car je ne vous ai point quitté.

Comme il est permis d'avoir de l'humeur lorsqu'on a eu la fièvre pendant quinze jours, et comme il faut ici bouder et se fâcher pour renouveler son crédit, j'ai dit l'autre jour que j'allais faire venir six mille Croates pour m'emparer d'Oczakow, qu'on respecte tant dans cette armée.

Malgré tous les torts de mon commandant d'armée, il a une bonne qualité, c'est beaucoup d'attachement pour la maison d'Autriche. Votre majesté impériale a pour elle la galerie et les salons de l'Ermitage, mais point le cabinet.

A propos de cela, je ne sais ce qui a pris l'autre jour au prince Potemkin : au milieu des diamants avec lesquels il fait des dessins sur sa table, il y avait une superbe toison de cent mille roubles; était-ce pour me dire qu'il engagerait l'impératrice à m'en faire présent si je lui écrivais que tout va bien, ou pour me faire entendre qu'il se la donnerait à lui-même si votre majesté lui en accordait le collier? L'impératrice, étonnée de ne plus recevoir de mes lettres, voit certainement que je suis trop reconnaissant de ses bontés que j'ai dû d'abord au prince Potemkin pour me plaindre de lui ; et qu'en même temps je suis trop vrai pour écrire qu'il ne pourrait pas faire plus qu'il ne fait. Aussi je ne songe plus mes à prétentions sur la Russie, par le mariage de Charles avec une Massalska, prétentions pour lesquelles j'ai fait mon premier voyage à Pétersbourg. Je crois que je n'ai plus à me défendre des diamants et des paysans qu'on voulait me donner il y a un an.

Quoi qu'il en soit, je n'ai pu m'empêcher de dire au prince que je ne regardais le goût qu'il avait pris pour notre cour, et pour la guerre contre les Turcs, que comme le goût des tableaux et des diamants, et que je craignais qu'il ne lui passât du même.

LETTRE III.

Au mois de mai 1788.

D'Elisabeth-Gorod.

Où trouverai-je des expressions pour témoigner ma reconnaissance de ce que votre majesté impériale dit et fait pour mon bon Charles? Deux grâces de cette nature, accordées sur la brèche, et votre lettre, sire, sont de terribles droits que vous prenez sur le cœur et la vie du père et du fils. J'ai pleuré de joie, de tendresse, et peut-être de jalousie. J'ai fait pleurer tous ceux qui ont lu ce que votre majesté a écrit : cela prouve qu'il y a encore de bonnes gens dans le monde.

Il vaudra mieux que moi, cet excellent Charles; et je serai heureux de laisser après moi, à votre majesté, un sujet qui lui sera plus utile.

Votre majesté impériale a commencé sa carrière de gloire par résister, dans la guerre de 1778, au cabinet de Vienne (ce qui était le plus difficile), et puis à celui de Berlin, de Versailles et de Pétersbourg. Elle a arrêté et repoussé le génie du roi de Prusse; elle va mettre le comble à sa renommée par des actions d'éclat. La prise de Belgrade va suivre celle de Sabatsch, et une victoire suivra ces deux succès. Votre majesté a ordonné, et la Moldavie a été à elle. Cette conquête ne nous a coûté que deux marches, et aux Russes deux campagnes pendant la dernière guerre.

Voici une petite histoire qui vient de m'amuser. M. de La Fayette m'a envoyé un soi-disant ingénieur français, mommé Marolle, pour commander le siége. J'entre avec lui dans la tente du prince : avant que je le lui aie présenté, et tout près de lui, l'ingénieur me crie : « *Où est le général?* — Le voici, lui dis-je. » Il le prend par la main, et lui dit : « *Bonjour, général. Et bien! qu'est-ce? vous voulez avoir Oczakow?* — Apparemment, dit le prince. — *Eh bien!* dit mon original, *nous vous aurons cela. Avez-vous ici Vauban et Cohorn? Je voudrais aussi un peu de Saint-Remi, et me remettre à tout cela, que j'ai un peu oublié, ou même que je n'ai pas trop su; car dans le fond je ne suis qu'ingénieur des ponts et chaussées.* » Le prince, toujours bon et aimable quand il en a le temps, se mit à rire, et lui dit : « Reposez-vous de votre voyage, ne vous tuez pas à lire, je vous ferai porter à manger dans votre tente. »

Votre majesté m'effraye, parce qu'elle daigne m'écrire au sujet

de la France et de la Flandre. Il faudrait pourtant que ces deux pays fussent bien changés, depuis deux ans que je les ai perdus de vue, pour qu'on ne leur fît pas entendre raison, ou qu'on ne les mit pas à la raison.

Dès que votre majesté impériale conserve les trois corps qui composent les états et les choses essentielles de la constitution, il n'y aura que les intrigants et les faux patriotes qui, pour des raisons d'intérêt particulier, voudront faire du train. C'était cette assurance que j'avais prié votre majesté de faire donner aux états ; et je crois qu'à ces conditions j'aurai tout pacifié dans huit jours. Un peu de vigueur de la part du gouvernement, à présent, dispensera de la rigueur.

Si j'y étais je parlerais en patriote, mot honorable qui commence à devenir odieux ; en citoyen, autre mot défiguré ; et si je ne réussissait pas je parlerais et j'agirais en général autrichien, en faisant enfermer un archevêque, un évêque, un gros abbé-moine, un professeur, un brasseur et un avocat.

Quant à la France, votre majesté, qui a tant de mémoire, se souviendra qu'elle m'a dit, dans mon gouvernement, à une promenade que je lui faisais faire dans les fortifications, qu'elle ne connaissait qu'un médecin pour sauver ce royaume, M. Necker.

LETTRE IV.

Au mois de mai 1788.

Nous voici au camp de Novo-Gregori, où nous venons d'apprendre la nouvelle de la première victoire du prince de Nassau sur le capitan-pacha. Le prince Potemkin me fait chercher, m'embrasse, me dit : *Cela vient de Dieu ; voyez cette église, je l'ai consacrée à saint George mon patron, et l'affaire de Kinburn a eu lieu le lendemain de sa fête.* Au bout de quelques semaines de séjour et de marches rétrogrades à l'occasion du pont, qu'on ne savait où placer pour passer la maudite rivière, nous nous trouvâmes encore à la hauteur de Novo-Gregori, où nous reçûmes la nouvelle de deux autres victoires du prince de Nassau. *Eh bien ! mon ami*, me dit le prince Potemkin, en me sautant au cou, *que vous ai-je dit de Novo-Gregori ? le voilà encore. Cela n'est-il pas clair ? je suis l'enfant gâté de Dieu !* Ce sont ses propres paroles, et je ne les rapporte que pour faire connaître l'homme le plus extraordinaire qu'il y ait jamais eu. « Quel bonheur ! ajouta

le prince, la garnison d'Oczakow se sauve. Je me mets en marche tout de suite; venez-vous avec moi? — En doutez-vous, lui dis-je? » Et nous voilà partis. Au lieu d'aller droit à cette place, où je comptais me rendre dans deux jours avec toute la cavalerie, nous en passâmes trois sur l'eau ; nous nous arrêtâmes partout, pour prendre et manger du poisson, et nous allâmes visiter la flottille victorieuse.

LETTRE V.

Au mois de juillet.

Au camp sous Oczakow.

Le prince me dit un jour : « Cette chienne de place m'embarrasse. » Je lui répondis : « Elle vous embarrassera longtemps si vous ne vous y prenez pas plus vigoureusement. Faites une fausse attaque d'un côté, et sautez de l'autre dans le retranchement; entrez pêle-mêle avec la garnison dans la vieille forteresse, et vous l'aurez.— Croyez-vous, me dit-il, que c'est comme votre Sabatsch, défendu par mille hommes, et pris par vingt mille?

Je lui répondis qu'il ne devait s'en souvenir que pour en parler avec respect, et imiter une attaque faite avec tant de vigueur par deux bataillons et sa majesté l'empereur lui-même, qui jugea le moment où l'on devait donner l'assaut, au milieu des coups de fusil qu'on tirait de tous les côtés. Le lendemain lorsque le prince était allé visiter une batterie de seize pièces de canon qu'il avait établie lui-même en plein champ, à quatre-vingts toises du retranchement, il se ressouvint de notre conversation de la veille ; et dans le temps que les boulets pleuvaient à côté de nous, et avaient tué près de lui un charretier d'artillerie et ses deux chevaux, il dit en riant au comte de Branicki : « Demandez au prince de Ligne si son empereur a été plus brave à Sabatsch que moi ici. » Il est sûr que cette fausse demi-attaque fut chaude : on ne peut rien voir de plus noblement et de plus gaiement valeureux que le prince. Aussi je l'aimai à la folie ce jour-là, ainsi que trois autres jours pendant lesquels il s'exposa aux plus grands dangers ; et je lui dis que je voyais bien qu'il fallait lui tirer des boulets de canon pour lui faire passer sa mauvaise humeur.

Comme je croyais qu'on allait employer les moyens de s'emparer de la place, c'est-à-dire une attaque de vive force, ou un siége en règle qui aurait été l'affaire de huit jours, je m'empressai de me

trouver aux escarmouches, parce que je n'avais jamais vu de spahis. Nos Circassiens en tuaient quelquefois à coup de flèche ; cela était fort amusant. Il nous venait souvent aux oreilles des coups de fusil qui partaient des jardins où les janissaires se cachaient, et puis beaucoup de coups de pistolets de ceux qu'on appelle les *bravi*. Nous prîmes et perdîmes plusieurs fois les jardins du pacha. Le prince nous y mena un jour pour y recevoir l'excédant des balles qui dépassaient les attaquants, commandés par Pahlen. Une fois mon cheval s'abattit de peur ou par le vent d'un boulet.

Comme je vois que cette espèce de siége est plus dangereux que glorieux pour les promeneurs, j'évite, quand j'y pense, la promenade perpendiculaire ; car à peine quitte-t-on la ligne du camp qu'on est surpris par une averse de boulets comme par la pluie : nous sommes presque aussi assiégés qu'assiégeants. J'ai vainement fait faire cette réflexion au comte Roger de Damas ; il a reçu hier, sans être guéri tout à fait de son coup de fusil de l'autre jour, une contusion d'un boulet de canon à la cuisse. Je souhaite pouvoir apprendre bientôt à votre majesté impériale des nouvelles plus intéressantes ; mais je commence à en désespérer.

LETTRE VI.

Au mois d'août 1788.

Au camp sous Oczakow.

Je crois qu'on a commencé le siége d'Oczakow, ou du moins qu'on se l'imagine. On vient de faire quatre mauvaises redoutes à sept cents toises du retranchement, et à neuf cents de la place. L'ennemi n'a pas daigné tirer sur les ouvriers, quoiqu'on ait choisi pour travailler les deux nuits les plus claires et la plus belle lune. On dit qu'on va construire deux nouvelles redoutes à deux cents toises de celle-ci, et de là une communication à une batterie en brèche de vingt pièces de canon ; tout cela d'après deux ou trois projets de quelques subalternes qui n'ont rien vu, et qui ne sont ni du génie ni de l'artillerie. Le prince, pour n'avoir pas l'air de suivre des conseils, mêle tout cela ensemble, donne des ordres et des contre-ordres, et perd du temps et du monde.

Le 29, les Turcs, au nombre de quarante tout au plus, longeants la mer et grimpant sur l'escarpement, s'avancèrent pour tirer de

coups de fusils sur la batterie où le prince d'Anhalt venait de relever le général Chotousoff, le même qui dans la dernière guerre attrapa un coup de fusil au travers de la tête, derrière les yeux, et, par une particularité sans exemple, ne les perdit pas. Ce général a reçu hier un second coup semblable à celui-là, dans la tête au-dessous des yeux, et mourra, je crois, aujourd'hui ou demain. Je venais de regarder le commencement de la sortie par une embrasure, et à peine en voulut-il faire autant qu'il fut renversé. Les chasseurs voulurent venger la blessure de leur général, et, sans attendre les ordres du prince d'Anhalt, qui venait d'arriver, ils coururent pêle-mêle pour chasser ces quarante hommes, qui furent bientôt renforcés par plus de trois cents soldats de Hazan-Pacha. Le prince d'Anhalt fut obligé pour sauver le premier bataillon de s'avancer avec le second; il reçut une contusion d'une balle qui blessa en même temps à l'épaule le comte de Damas, volontaire français. Le prince d'Anhalt perdit presque tous les officiers, défendit sa batterie, que les Turcs attaquaient déjà, et après un feu bien opiniâtre les repoussa.

A peine rentraient-ils dans le retranchement que plus de deux mille Turcs sortirent, drapeaux déployés. Le prince d'Anhalt, qui avait rallié ses chasseurs avec bien de la peine, attaqua ces Turcs. Il y en avait des centaines qui, se cachant dans les crevasses de l'escarpement, tiraient sans cesse, et ne pouvaient pas être délogés : ils y auraient passé la nuit, pour attaquer ensuite la batterie, dont ils avaient déjà trouvé le chemin à travers les excavations.

Enfin, le prince de Nassau, qui s'attendait à recevoir des ordres à ce sujet, eut le triple plaisir de sauver la batterie et le prince d'Anhalt, et de se venger du prince Potemkin, en lui faisant son rapport et en s'excusant de ce que sans ordre il s'était avancé avec trois chaloupes canonnières, et avait forcé les Turcs à se retirer. Le prince d'Anhalt avait déjà déclaré dans son rapport que c'était au prince de Nassau qu'il devait son salut. L'ennemi se retira. Nous eûmes un général-major blessé, un colonel, un lieutenant-colonel, un major, trois capitaines, dont l'un est neveu du pauvre général Chotousoff, ont été hachés en pièces. On nous a tué près de 180 hommes ; et en tout, depuis sept semaines que sous sommes ici sans avoir véritablement commencé le siége, nous avons perdu plus de 1,200 hommes.

C'est réellement pour épargner le sang que le prince se sert tant de la ruse et de l'argent. Le très-petit Laskasoff, dont la figure amusait votre majesté l'année passée, est sans cesse en course. Le prince

a si bien dans la tête que les Turcs ont envie de se rendre à nous, qu'après une grande canonnade de la flotte du capitan-pacha, dont j'ai bien distingué la belle barbe blanche, quelques barques de Zaporogues turcs s'étant approchées près de la côte pour sonder la mer Noire, le prince Potemkin nous dit, à Repnin et à moi : « Je sais de bonne part qu'ils veulent déserter. » Il les voyait déjà bons chrétiens. Nous allâmes pour les aider à débarquer, ils se mirent à rire, à nous huer et à nous fusiller.

LETTRE VII.

Au mois d'août 1788.

Au camp sous Occakow.

Si j'étais souverain j'aimerais assez des sujets qu'on pût désavouer. Je ne suis pas fier sur cet article-là, et il ne tient qu'à vous, sire, de vous permettre cette liberté : mon amour pour votre monarchie l'emporte sur mon amour-propre. Votre majesté ne veut pas trop que je me mêle des affaires de la Pologne ; mais voici comme je me suis jeté à corps perdu dans un accès de politique.

Le prince de Cz***, celui des grands seigneurs qui viennent dans notre camp à qui j'ai trouvé la meilleure tête, demandait au prince Potemkin ce que veut ou peut la Russie. Je lui dis, et aux autres aussi : « N'allez ni à Vienne, ni à Pétersbourg, ni à Berlin, messieurs, restez Polonais. Mon empereur ne veut rien vous enlever. L'impératrice aime mieux garder l'influence que la géographie lui donne sur tout votre pays que d'en prendre une partie. Mais vous voyez par des lettres de Hertzberg, interceptées, que c'est la cour de Berlin *qui circuit leo rugiens quærens quem devoret* : elle veut tout au moins la grande Pologne. Le prince Potemkin m'a promis quarante mille fusils de Toula pour une confédération, soi-disant contre les Tartares, mais dans le fait contre la première puissance qui voudra faire un second partage, c'est-à-dire la Prusse, sans la nommer. Ne vous y fiez pas ; mais si, pour secouer les rênes lâches et longues que Pétersbourg tient dans sa main, vous vous soumettez à une puissance qui vous serrera de près, vous disparaîtrez de la surface de la terre ; car alors, ou vous serez perdus parce que votre pays deviendra le théâtre de la guerre, ou les deux empires seront obligés d'en prendre chacun leur part.

J'ai écrit l'autre jour au roi de Pologne : *Sire, l'orage gronde sur votre tête.* Il m'a répondu, avec son esprit et sa grâce ordinaire, mais qui malheureusement ne suffisent pas pour gouverner, *qu'il tâcherait de mettre un conducteur pour détourner la foudre.*

Je m'ennuie d'ennuyer votre majesté impériale de notre inaction. Nous en sommes sortis l'autre jour assez ridiculement, sans savoir pourquoi. Le soi-disant invincible Souvarow, après avoir bien dîné à huit heures du matin, selon sa coutume, a fait de son autorité privée, et sans qu'on s'y attendit, marcher toute sa gauche en quatre bataillons carrés, contre le retranchement de la droite. Il était clair qu'il n'y entrerait pas avec ces manières-là. Aussi à moitié chemin il avait déjà reçu un bon coup de fusil et perdu mille hommes. Comme je vis tous les petits drapeaux turcs se porter sur ce point, ce qui me prouva qu'il n'y avait plus personne dans le retranchement de la gauche, je courus à notre droite pour engager le général russe à sauter dans ce retranchement avec son aile droite. Il en mourait d'envie. J'envoyai mes deux aides de camp, autrichien et russe, au prince Potemkin pour lui en demander la permission. D'abord point de réponse : il pleurait; car un maudit amour d'humanité, point joué, mais mal placé, lui fait regretter les morts, que sont cependant nécessaires pour réussir à cette entreprise; et puis point de permission. Je courus au prince Repnin, qui sans attendre mon conseil, marcha avec le centre vers le retranchement, pour faire une diversion, et dégager les détestables carrés de Souvarow, qui auraient été abîmés avant de rentrer dans le camp : ce mouvement eut un plein succès.

Je tâche d'entretenir l'union de Repnin avec Potemkin tant que je peux, moyennant la Bible, dont celui-ci fait grand cas, et le martinisme, qui a rendu l'autre aussi doux qu'il était autrefois difficile à vivre. Il met ses humiliations au pied de crucifix, me dit-il toujours : c'est un homme qui joint la plus grande exactitude à la plus belle valeur. Voici une occasion où tous les deux en ont montré une très-brillante. Le prince de Nassau nous mène dans sa barque, le prince Potemkin et moi, reconnaître la place de très-près du côté de la mer; on nous salue par beaucoup de mitraille, on nous accompagne à coups de canon; nous voyons ce que j'avais dit au mois de mars, c'est-à-dire la tour et l'angle de cette muraille qu'il faut battre en brèche.

Une foule de Turcs se jettent dans des barques attachées, pour tirer sur nous; d'autres les détachent pour courir après nous. Tous

les ennemis du prince, tous les curieux de l'armée qui étaient sur les bords de la mer à nous regarder, font des vœux pour que nous soyons pris. Je crois Nassau tué, parce que tout d'un coup sa tête tombe sur mon épaule; mais c'est, au contraire, parce qu'avec la présence d'esprit qui ne le quitte jamais il avait bien jugé un boulet à ricochet qui sans ce mouvemnt l'aurait frappé à mort.

LETTRE IX.

Le dernier octobre 1788.

Au Camp d'Oczakow.

Enfin, sire, me voilà presque parti; il n'y a plus que deux lieutenants généraux qui se relèvent à la tranchée, mon cher prince d'Anhalt et Bazile Dolgorucki. Je vais profiter de la permission que me donne votre majesté impériale, de faire ce que je peux pour son service. Il n'y a plus qu'un coup de désespoir qui puisse nous mettre en possession d'Oczakow, car il faudra se tirer d'une façon ou de l'autre de la glace, de la neige ou tout au moins de la boue où nous nous enfonçons tous les jours de plus en plus. Branicki est parti pour ses terres, Nassau pour Pétersbourg, Georges Dolgorucki pour Moscou, Xavier Lubomirski et Solohup pour la Pologne, et d'autres généraux pour je ne sais où; ils sont tous dégoûtés et presque malades.

J'ai donné à dîner au prince avec cinquante généraux, des consuls, des Zaporogues, des juifs et des Arméniens. Il m'est arrivé en uniforme; je lui ai dit : *Vous n'avez pas aujourd'hui la capote verte, mon prince? voilà bien la plus grande preuve de disgrâce.* Cela l'a fait rire; il s'est jeté à mon cou, et nous nous sommes embrassés comme des pauvres. Comme on ne peut lui parler que devant des popes, des brigands, des consuls intrigants dans l'Orient, ou de nouveaux baptisés, je lui fis dire que j'attendais le jour de son saint Grégoire qui, à ce que j'espérais, ferait encore un miracle pour lui, et que je partirais le lendemain 12 octobre.

Il me répondit qu'il n'attendait qu'une frégate : elle n'arriva pas, mais le jour de saint Grégoire arriva.

Il n'attaqua point, il n'en était pas seulement question. Il voulut se donner une partie de plaisir à lui-même et à son patron, en prenant, le jour de sa fête, un bâtiment turc : le bâtiment ne

fut pas pris. Le prince fut toute la journée d'une mélancolie hypocondriaque et profonde, et ne me traita pas fort bien, surtout devant les grands de son armée. Mais le soir, lorsque je pris congé de lui, il parut sortir d'un rêve, il me dit : *Vous partez donc?...* Il s'attendrit, me serra longtemps dans ses bras à plusieurs reprises, courut après moi, recommença encore, et enfin me quitta avec beaucoup de peine.

Je pars en rendant justice à ses bonnes qualités, à son esprit, à sa grâce, au bon ton qu'il a quand il veut, à sa noblesse, à sa valeur, à sa générosité, et même à son espèce d'humanité. Je le regrette et j'en suis regretté. Je vais monter en voiture, n'en pouvant plus de mauvaise chère, de mauvais vin, de mauvaise eau, de mauvais air, de froid et d'ennui, et bien las de ne voir depuis un an que la mer et des déserts. Je sens que je vais me jeter dans d'autres aventures qui ne tourneront pas plus au profit des deux empires qu'à mon agrément. Je quitte les manières sauvages, et les finesses asiatiques d'un maréchal pour en aller trouver un autre (le maréchal Romanzow), dont les formes européennes cachent le peu d'envie qu'il a de se compromettre. Je sais bien qu'il fait toujours semblant d'avoir à se plaindre d'être arrêté, contrarié; mais il parle bien, quoiqu'un peu diffus; il est aimable, séduisant; il a l'air militaire; il est adoré même de tous ceux qu'il persifle; il inspire l'enthousiasme à son armée, et la contient par la discipline, comme son quartier général par la décence et la noblesse de ses manières; il est estimé de l'Europe et craint par les Turcs.

LETTRES SUR LA DERNIÈRE GUERRE DES TURCS.

LETTRE PREMIÈRE.

Élisabeth-Gorod, ce 8 mai 1788.

Ah! mon ami, laisse-moi pleurer un instant, et lis :

Klenack, ce 25 avril 1788.

« Nous venons de prendre Sabatsch. Notre perte a été peu considé-
« rable. Le feld-zeugmeister Rouvroy, dont vous connaissez la valeur,
« a eu à la poitrine une blessure légère, qui ne l'empêche pas de
« s'habiller et de sortir. Le prince Poniatowski a reçu à la cuisse un

« coup de feu, qui sans toucher l'os est pourtant assez sérieux.
« Mais il faut, mon cher prince, que je vous fasse part d'autre chose
« qui vous causera d'autant plus de plaisir, que vous y reconnaîtrez
« votre sang : c'est que votre fils Charles a, en grande partie, con-
« tribué à la réussite de cette entreprise, par les peines infinies qu'il
« s'est données en traçant les travaux de tranchée pour l'établissement
« des batteries; et qu'il a été le premier à grimper le parapet, pour
« y faire arriver le monde : aussi l'ai-je nommé lieutenant-colonel
« et lui ai-je conféré l'ordre de Marie-Thérèse. Je sens un vrai plaisir
« à vous donner cette nouvelle, par la certitude où je suis de la satis-
« faction qu'elle vous donnera, connaissant votre tendresse pour
« votre fils et votre patriotisme. Je pars demain pour Semlin, etc.

JOSEPH. »

Quelle modestie! l'empereur ne parle pas de lui; il a été au milieu du feu. Et quelle grâce et quelle bonté dans le compte qu'il me rend, Sa lettre commence par des instructions qu'il me donne, des nouvelles politiques qu'il m'apprend ou qu'il me demande; des réflexions sur les événements passés et à venir : elle finit par ce morceau, qui en le relisant me fait encore fondre en larmes.

Le courrier a vu l'empereur essuyer des coups de fusil de bien bonne grâce dans les faubourgs de Sabatsch; et le maréchal Lacy arracher lui-même quelques palissades pour placer un canon, qui, tirant sur une tourelle d'où il partait un feu continuel sur mon Charles, protégea son assaut. Le maréchal l'aurait fait pour tout autre, à ce que je crois; mais cela avait l'air d'une bonté personnelle et paternelle :

Le maréchal était un peu fatigué. L'empereur lui chercha un baril, le fit asseoir, et se tint debout, avec tous les généraux qui l'entouraient, pour lui rendre une espèce d'hommage. Voici une lettre de Charles lui-même :

« Nous avons Sabatsch. J'ai la croix. Vous sentez bien, papa, que
« j'ai pensé à vous, en montant le premier à l'assaut. »

Qu'y a-t-il de plus touchant au monde! Que n'ai-je été à portée de lui donner la main! Je vois bien que j'ai son estime, par ces mots : *j'ai pensé à vous;* mais je l'aurais encore mieux méritée. Je suis trop ému pour continuer. Je vous embrasse, mon cher comte.

Ce 15 mai.

Solvitur acris hiems, grata vice veris. Le prince Potemkin est à Cherson; il installe Nassau à la tête de sa flottille, dont je me promets des merveilles. C'est encore un grand mérite du prince de l'avoir imaginée, créée et équipée si vite.

On m'envoie des chiffres. Ah, mon Dieu! la drôle de chose que vous avez, vous autres! Le diable m'emporterait cent fois plutôt que d'y rien comprendre. J'aime mieux envoyer des courriers ou me servir des cosaques; en général cela me plait d'écrire tout simplement par la poste; on est lu par son souverain sans lui adresser la lettre : c'est un moyen de risquer des confidences. On fait savoir ainsi sa joie ou son mécontentement : cela sauve de la flatterie ou de la satire; c'est un *mezzo termine* entre le madrigal affadissant et la mordante épigramme; cela dispense des représentations et des conseils, et cela ne compromet point; d'ailleurs je sais que je n'aurais que du bien à dire. Et puis, j'aurai beau faire, je serai toujours facile à déchiffrer.

Je pars pour aller demander quatre pièces de vingt-quatre et quatre bataillons pour le prince de Cobourg, au maréchal Romanzow, qui est encore à sa campagne en Ukraine, ou qui arrive, je crois, en Pologne. Adieu.

Vale, et me ama.

LETTRE II.

Du 1^er^ juin 1788.

Du camp devant Choczim.

Vous attendez-vous à une lettre bien militaire? Il ne tient qu'à moi. Je pourrais vous parler des préparatifs du siége, qui a même un peu commencé. Voulez-vous que je vous prédise que, par la bonne intelligence, et l'intelligence du prince de Cobourg, notre général autrichien, et du comte de Soltikoff, notre général russe, la place sera prise, je vous le prédis; mais ne me demandez pas comment. L'on fera sauter quelques magasins, l'on donnera quelque assaut. Nous aurons Choczim, j'en suis sûr; que cela vous suffise. Et quand cela sera arrivé je pourrai dire : *Et j'ai même à sa prise un peu contribué;* car c'est grâce à mes instances et à mes voyages d'une armée

à l'autre, et même à plusieurs petits corps détachés que j'ai obtenu six mille Russes pour nous aider. Je ferai comme celui qui, entendant faire l'éloge d'un beau sermon, dit : « Eh bien, messieurs, c'est moi qui l'ai sonné. » Déjà nos braves housards ont soumis et balayé la Moldavie; ils en ont pris le hospodar et la capitale. Quatre compagnies de héros, dont le plus jeune a soixante-cinq ans, ont repoussé, battu, défait un corps de quatre mille Turcs.

C'est tout ce qu'il y a de plus beau au monde qui vient de me mener reconnaître Choczim, à une demi-portée de canon. Je crois même que les janissaires ont eu la vue assez bonne pour trouver que madame de Witte était meilleure à enlever qu'un général autrichien. Nos chasseurs ont tué deux Turcs qui voulaient passer le Niester à la nage, pour nous voir de plus près. Tremblant pour les jours de la plus belle créature qui existe, j'ai obtenu d'elle, avec bien de la peine, qu'elle me reconduisît à sa forteresse polonaise. Vous aurez de la peine à entendre d'ici la trompette des combats, car vous êtes bien loin; mais celle de la renommée arrivera, j'espère, jusqu'à vous.

LETTRE III.

Ce 1er août 1788.

Au camp sous Oczakow.

C'est dans ma tente, sur le bord de la mer Noire, pendant une nuit brûlante qui m'empêche de dormir, que je me retrace toutes les choses extraordinaires qui se passent sous mes yeux. Je viens de voir gagner quatre batailles navales à un volontaire qui depuis l'âge de quinze ans a su acquérir de la gloire par des aventures brillantes : brave et joli petit aide-de-camp d'un général qui l'employa beaucoup, lieutenant d'infanterie, capitaine de dragons, courtois chevalier, vengeant les injures des femmes ou redressant les torts de la société; quittant, pour faire le tour du monde, tous les plaisirs, dont il est dédommagé un instant par la reine *d'Otaïti*, en Asie; tuant des monstres, comme Hercule : de retour en Europe, colonel d'un régiment d'infanterie française et d'un régiment de cavalerie allemande, sans savoir l'allemand, chef d'une expédition, capitaine de vaisseau, presque brûlé et noyé au service d'Espagne, major général de l'armée espagnole, officier général au service de trois

pays dont il ne sait pas la langue, et le plus brillant vice-amiral qu'ait jamais eu la Russie : on lui refuse l'existence qui lui est due, et il s'en est fait une en attendant que les lois lui accordent celle qui lui appartient.

Nassau-Siegen par la naissance est devenu *Nassau Sieger* par ses exploits. Vous savez que *sieger* en allemand signifie *vainqueur* en français. Il a été reconnu à Madrid ancien grand d'Espagne, sans s'en douter ; en Allemagne il est prince de l'Empire, quoique ses États aient été donnés à un autre. Si l'injustice ne l'en avait pas privé, il aurait dépensé pendant quelque temps sur des sangliers, et peut-être des braconniers, son caractère fougueux ; mais son goût pour le danger l'aurait bientôt averti de ce qu'il pouvait valoir à la guerre.

Quelle est donc sa sorcellerie ? Son épée est sa baguette de sorcier. Son exemple est son grimoire. Et puis son épée est encore son interprète, car il s'en sert pour indiquer la ligne la plus courte quant il s'agit d'attaquer. Des yeux, quelquefois aussi terribles pour les amis que pour les ennemis, achèvent l'explication. Sa manœuvre est dans son coup d'œil, son talent dans une expérience que son ardeur lui a fait chercher ; sa science dans des ordres courts, concis et clairs qu'il donne un jour de bataille, et qui sont toujours faciles à traduire et à comprendre ; son mérite, dans la justesse de ses idées ; ses ressources, dans un grand caractère bien prononcé, qu'on lit sur sa figure ; et ses succès, dans un courage sans égal de corps et d'esprit.

Je vois un commandant d'armée (le prince Potemkin) qui a l'air paresseux, et qui travaille sans cesse ; qui n'a d'autre bureau que ses genoux, d'autre peigne que ses doigts ; toujours couché, et ne dormant ni jour ni nuit, parce que son zèle pour la souveraine, qu'il adore, l'agite toujours, et qu'un coup de canon qu'il n'essuie pas l'inquiète, par l'idée qu'il coûte la vie à quelques-uns de ses soldats. Peureux pour les autres, brave pour lui ; s'arrêtant sous le plus grand feu d'une batterie pour y donner ses ordres, cependant plus Ulysse qu'Achille, inquiet avant tous les dangers, gai quand il y est ; triste dans les plaisirs, malheureux à force d'être heureux, blasé sur tout, se dégoûtant aisément, morose, inconstant, philosophe profond, ministre habile, politique sublime ou enfant de dix ans ; point vindicatif, demandant pardon d'un chagrin qu'il a causé, réparant vite une injustice ; croyant aimer Dieu, craignant le diable,

qu'il s'imagine être encore plus grand et plus gros qu'un prince Potemkin; d'une main faisant des signes aux femmes qui lui plaisent, et de l'autre des signes de croix. Les bras en crucifix au pied d'une figure de la Vierge, ou autour du cou d'albâtre de sa maîtresse; recevant des bienfaits sans nombre de sa grande souveraine, les distribuant tout de suite; acceptant des terres de l'impératrice, les lui rendant ou payant ce qu'elle doit sans le lui dire; vendant et rachetant d'immenses domaines pour y faire une grande colonnade et un jardin anglais, s'en défaisant ensuite; jouant toujours ou ne jouant jamais; aimant mieux donner que payer ses dettes; prodigieusement riche sans avoir le sou; se livrant à la méfiance ou à la bonhomie, à la jalousie ou à la reconnaissance, à l'humeur ou à la plaisanterie; prévenu aisément pour ou contre, revenant de même; parlant théologie à ses généraux, et guerre à ses archevêques; ne lisant jamais, mais sondant tous ceux à qui il parle, et les contredisant pour en savoir davantage; faisant la mine la plus sauvage ou la plus agréable; affectant les manières les plus repoussantes ou les plus attirantes; ayant enfin tour à tour l'air du plus fier satrape de l'Orient ou du courtisan le plus aimable de Louis XIV; sous une grande apparence de dureté, très-doux en vérité dans le fond de son cœur; fantasque pour ses heures, ses repas, son repos et ses goûts; voulant tout avoir comme un enfant, sachant se passer de tout comme un grand homme; sobre, avec l'air gourmand; rongeant ses ongles ou des pommes et des navets; grondant ou riant, contrefaisant ou jurant, polissonnant ou priant, chantant ou méditant; appelant, renvoyant, rappelant vingt aides-de-camp sans leur rien dire: supportant le chaud mieux que personne, en ayant l'air de ne songer qu'aux bains les plus recherchés; se moquant du froid, en ayant l'air de ne pouvoir se passer de fourrures; toujours sans caleçon, en chemise, ou en uniforme brodé sur toutes les tailles; pieds nus ou en pantoufles à paillons brodés, sans bonnet ni chapeau : c'est ainsi que je l'ai vu une fois aux coups de fusil, tantôt en mauvaise robe de chambre ou avec une tunique superbe, avec ses trois plaques, ses rubans, et des diamants gros comme le pouce autour du portrait de l'impératrice : ces diamants semblent placés là pour attirer les boulets; courbé, pelotonné quand il est chez lui, et grand, le nez en l'air, fier, beau, noble, majestueux ou séduisant quand il se montre à son armée, tel qu'Agamemnon au milieu des rois de la Grèce.

Quelle est donc sa magie? Du génie, et puis du génie, et encore

du génie : de l'esprit naturel, une mémoire excellente, de l'élévation dans l'âme, de la malice sans méchanceté, de la ruse sans astuce, un heureux mélange de caprices dont les bons moments, quand ils arrivent, lui attirent les cœurs ; une grande générosité, de la grâce et de la justesse dans ses récompenses, beaucoup de tact, le talent de deviner ce qu'il ne sait pas, et une grande connaissance des hommes.

Je vois un cousin de l'impératrice [1], qu'on croirait le plus mince officier de son armée, à sa modestie et à sa simplicité sublime : il est tout, et ne veut rien paraître ; il réunit tous les talents, toutes les qualités imaginables ; amoureux des coups de fusil et de ses devoirs ; s'exposant une fois plus qu'il ne le doit ; faisant valoir les autres, leur attribuant ce qui lui est dû : plein de délicatesse dans l'âme et dans l'esprit ; du goût le plus fin et le plus sûr ; aimable, doux, ne laissant rien échapper ; prompt à la repartie et à la conception ; rigide dans ses principes ; indulgent pour moi seul, mais sévère pour lui et pour les autres ; prodigieusement instruit, enfin un véritable génie pour la guerre.

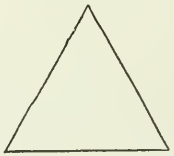
Je vois un phénomène de chez vous : et un joli phénomène. Un Français de trois siècles. Il a la chevalerie de l'un, la grâce de l'autre et la gaieté de celui-ci. François Ier, le grand Condé, et le maréchal de Saxe auraient voulu avoir un fils comme lui. Il est étourdi comme un hanneton au milieu des canonnades les plus vives et les plus fréquentes, bruyant, chanteur impitoyable, me glapissant les plus beaux airs d'opéra, fertile en citations les plus folles au milieu des coups de fusil, et jugeant néanmoins de tout à merveille. La guerre ne l'enivre pas, mais il y est ardent d'une jolie ardeur, comme on l'est à la fin d'un souper. Ce n'est que lorsqu'il porte un ordre, et donne son petit conseil, ou prend quelque chose sur lui, qu'il met de l'eau dans son vin. Il s'est distingué aux victoires navales que Nassau a remportées sur le capitan-pacha : je l'ai vu à toutes les sorties des janissaires et aux escarmouches journalières avec les spahis ; il a déjà été blessé deux fois. Toujours Français dans l'âme, il est Russe pour la subordination et pour le bon maintien. Aimable, aimé de tout le monde, ce qui s'appelle un joli Français, un joli garçon, un brave garçon, un seigneur de bon goût de la cour de France : voilà ce que c'est que Roger de Damas.

[1] Le prince d'Anhalt-Bernbourg.

Je vois des Russes, à qui l'on dit : Soyez cela, et qui le deviennent ; qui apprennent les arts libéraux comme le médecin malgré lui a fait ses licences ; qui sont fantassins, matelots, chasseurs, prêtres, dragons, musiciens, ingénieurs, comédiens, cuirassiers, peintres et chirurgiens.

Je vois des Russes, qui chantent et dansent dans la tranchée, où ils ne sont jamais relevés, et au milieu des coups de fusil et de canon, de la neige ou de la boue ; adroits, propres, attentifs, respectueux, obéissants, et cherchant à lire dans les yeux de leurs officiers ce qu'ils veulent ordonner, pour les prévenir.

Je vois des Turcs, qui passent pour n'avoir pas le sens commun à la guerre, et qui la font avec une espèce de méthode, éparpillés pour que l'artillerie et le feu des bataillons ne puissent pas être dirigés sur eux ; visant à merveille, et tirant toujours sur des objets réunis ; dissimulant par cette tiraillerie leurs espèces de manœuvres, cachés dans tous les ravins, les creux, ou sur des arbres, ou bien s'avançant au nombre de quarante ou cinquante avec un drapeau qu'ils courent vite planter en avant, pour gagner du terrain : ils font tirer les premiers le genou en terre, ils les font aller en arrière recharger leurs armes, et se succéder sans cesse ainsi, jusqu'à ce qu'ils courent encore porter leur tourbillon et leur drapeau en avant. Ces drapeaux sont dans une espèce d'alignement, pour qu'aucune tête de ces petites troupes n'en couvre une autre. Imaginez des hurlements affreux, des cris d'Allah, encourageant les musulmans, effrayant les chrétiens, et des têtes coupées ajoutées à cela, qui font, à ce qui me semble, un terrible effet. Où diable mon père, et trois oncles qui ont fait la guerre aux Turcs, ont-ils pris qu'ils marchaient comme volent les oies, en tête de porc, ou dans la forme du *cuneus* des anciens, comme cela :



Je n'ai rien vu qui me fasse croire que cela ait jamais existé. Tout ce que je vois n'est-il pas assez singulier ?

LETTRE IV.

Ce 1^er^ septembre 1788.

Au camp devant Oczakow.

Après avoir beaucoup réfléchi sur la manière de conserver l'offensive et la défensive à la fois, vis-à-vis des Turcs, il me semble que je viens d'en trouver le moyen, en évitant les reproches qu'on me fait pour mon goût des masses, que je n'ai, au reste, que proportionnément à mon antipathie pour les carrés.

Les Turcs m'ont fait faire une autre réflexion très-importante. Ils courent, ils grimpent, ils sautent, parce qu'ils sont armés et habillés à la légère. Le poids que portent les sots chrétiens les empêche presque de se mouvoir.

On m'avait dit que les Turcs combattaient les bras nus, pour les avoir plus libres, et mieux faire sauter les têtes. Je le crois bien : ils n'ont ni chemise ni bas, souvent même ils n'ont pas de souliers, et à la réserve d'un petit gilet et d'une grande culotte, ils sont nus tout à fait, sans doute pour être plus lestes dans les grandes chaleurs des pays où ils font la guerre. Mais comme la réflexion n'est pas leur fort, ils ne s'habillent pas autrement dans les plus grands froids, quand on les enferme dans leurs villes, ou quand on fait une campagne d'hiver.

Lorsque notre soldat sera plus léger, plus beau, plus paré, plus élancé, plus tôt vêtu, et avec les cheveux en tresse ou retroussés, il sera bien plus brillant un jour de bataille. Il aura l'avantage sur les Turcs, qui ont mal à propos un fusil bien long, deux ou trois pistolets, deux sabres et un poignard; et sur les chrétiens, qui se servent d'armes gênantes dont je voudrais les débarrasser.

Ayons des tentes aussi bien entendues que celle des musulmans, la même foi à la prédestination, s'il est possible, et tâchons de donner de même des outils à la cavalerie, qui, allant plus vite que l'infanterie, construit les retranchements, afin que celle-ci, en arrivant, n'ait qu'à les garnir en s'y campant.

Qu'il soit défendu à l'armée de prononcer *Neboïssé*, ce mot qui veut dire : *n'ayez pas peur*, et que les Turcs, qui n'ont pourtant pas l'air plaisant, prononcent en coupant la tête. J'ai remarqué qu'il fait un effet étonnant sur les chrétiens. D'ailleurs, cette coutume de

couper les têtes ne fait pas grand mal aux morts, et fait quelquefois grand bien aux blessés : elle doit empêcher du moins qu'on ne se rende prisonnier.

Qu'on en parle une fois, si l'on veut, au soldat, pour lui faire concevoir ce que je viens de dire : et puis qu'il n'en soit plus jamais question. Qu'on le prévienne des hurlements des infidèles, et de leurs caracolades inutiles pour nous, et nuisibles pour eux : avec mon ordonnance, nous pourrons, sans crainte, nous laisser entourer de ces nuages de spahis, qui bourdonnent autour de nous comme des guêpes. Cela ne sert qu'à fatiguer leurs chevaux; et, après leur avoir laissé faire leurs courbettes, leurs sauts, leurs lançades, leur espèce de manége et de croupe au mur, ils ne sont plus en état de résister à une attaque. C'est comme cela que les Turcs estropient tous leurs chevaux, et qu'au bout de deux heures ils sont sur les dents. C'est aux housards et aux cosaques à les exciter à ce ménage en les agaçant. En général, je crois qu'il ne serait pas mauvais d'attaquer l'infanterie. Les janissaires chargent si lentement, qu'ils n'auraient pas le temps de faire une seconde décharge. Quand même des fantassins blessés, ou fatigués, ou en désordre, seraient attaqués par des spahis dans une plaine, ils n'ont qu'à se réunir quatre ou cinq, se mettre dos à dos, présenter la baïonnette, et se retirer ainsi; il est impossible qu'ils soient sabrés. Il faut vis-à-vis de toutes les troupes du monde conserver sa tête, mais surtout vis-à-vis de ces gens-ci; car si on la perd au moral, c'est alors qu'on la perd au physique. Tout ce qu'on dit de leur opium et de la fureur qu'il inspire est un conte. Peut-être que les officiers s'en servent quelquefois, mais il est trop cher pour le simple Turc, et je n'en ai jamais vu qui en eussent pris.

La mine et le costume des fiers Ottomans sont plus respectables que l'air gêné et souvent le mauvais visage des chrétiens. Les Turcs sont tout à la fois l'ennemi le plus dangereux et le plus méprisable qu'il y ait au monde : dangereux, si on le laisse attaquer; méprisable, si on le prévient. Sur les hauteurs comme dans les bois ils ont jusqu'à présent l'avantage sur nous, parce qu'ils courent à l'attaque avec confiance, sachant que nous n'en avons pas en nous-mêmes quand nous sommes ainsi postés. Nos soldats allégés comme je le propose se tireraient aussi bien d'affaire que les Turcs. Ceux-ci ne sont pas en état de connaître l'avantage de leur position, ou si par hasard ils le sentent, ils seront étonnés de s'y trouver attaqués : on

aura alors aussi bon marché d'eux qu'en plaine. Je crois que le grand art dans une guerre comme celle-ci est d'étonner et de frapper des coups inattendus.

Ils ne connaissent que deux ruses de guerre, et se croient bien fins quand ils les emploient. L'une est de faire tirer tous les canons en signe de réjouissance d'une prétendue bataille qu'ils ont gagnée, ou d'une ville qu'ils ont prise, je ne sais où ; et l'autre, de faire prendre un de leurs courriers avec la fausse nouvelle que vingt ou trente pachas arrivent pour les renforcer de deux ou trois cent mille hommes. En compensation de ces deux enfantillages, ils ont deux usages excellents : l'un, c'est de faire retrancher leurs camps par les spahis, ainsi que je l'ai dit ; et l'autre de faire des trous dans la terre ou dans un retranchement, pour se mettre à couvert des boulets de canon. Chaque homme a son creux, où il reste tapi jusqu'à la fin de la canonnade.

On ne peut pas dire positivement ce qui est infanterie et cavalerie. Le spahis qui a perdu son cheval va se ranger parmi les fantassins. Le fantassin qui en a gagné, pris ou acheté un, va se ranger parmi les spahis. Aussi ceux-ci tirent à merveille ; et quand ils voient que leur feu peut faire effet, ils se servent beaucoup de leur fusil ; mais ils ne s'y prennent pas comme la cavalerie chrétienne, qui a toujours tort quand elle en fait usage. Le spahis saute légèrement à bas de son cheval, tire son coup de fusil, et remonte à cheval avec la même agilité.

Ce qui fait que nous voyons souvent de grands traits de courage de la part du musulman, c'est qu'il ne se bat jamais sans en avoir envie. Ce n'est qu'en bonne santé, en bonne humeur, et souvent après avoir pris du café, qu'il s'arme pour aller au combat. Il attend même souvent un beau jour et un beau soleil. Au commencement du siége je me levais à la pointe du jour, qui dans nos armées européennes est souvent l'heure d'une entreprise ; à présent je ne me gêne plus. La bonne compagnie, que je reconnais aux beaux chevaux et aux couleurs tranchantes des vêtements, ne sort jamais avant dix heures pour engager une affaire. De tout le siége, les Turcs n'ont fait qu'une seule petite entreprise de nuit, parce qu'apparemment ils avaient besoin d'une tête de général, qu'ils sont venus couper à M. Maximowitz.

L'Autrichien et le Russe ne sont pas consultés sur l'heure : la liberté qu'on laisse aux Turcs à cet égard fait que la moitié de leur

armée ne se trouve pas à la bataille, dont le sort dépend toujours des premiers bravi, qui lorsqu'ils sont dégoûtés dégoûtent tout de suite ceux qui les suivent.

Leur artillerie dans les siéges est servie par les premiers soldats qui se lèvent, et qui vont tirer leur coup de canon pour s'amuser. L'instinct des Turcs, qui vaut souvent mieux que l'esprit des chrétiens, les rend adroits, et capables de faire tous les métiers à la guerre; mais ils n'ont que la première réflexion : ils ne sont pas susceptibles de la seconde. Et après avoir dépensé leur moment de bon sens, assez droit, assez juste, ils tiennent du fou et de l'enfant. J'en ai examiné la cause. C'est, je crois, l'usage immodéré et continuel d'un café épais, et le nuage de fumée de tabac, dans lequel ils sont toujours. Cela interrompt et abat toutes les facultés de l'esprit.

Leur ferveur religieuse redouble à mesure du danger. Leurs cris de Hechter-Allah (c'est-à-dire : un seul Dieu) augmentent tous les jours. Et l'on est sûr que quelque bruit qu'on fasse en ouvrant la tranchée on n'est pas entendu. On a toujours pour soi la première nuit, qui certes est la plus intéressante.

Je crains de vous déplaire en vous disant du mal des infidèles, et de choquer un ministre d'un roi très-chrétien en lui parlant de guerre et de mécréants. Je finis, et vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE V.

Ce 1er *décembre* 1788.

Au camp devant Raboiaï-Mohilaï, ou plutôt à Jassy, où j'ai mon quartier.

Ton ami, respirant du fracas des conquêtes,
Parlera des boyards qu'il invite à ses fêtes.

Je comptais vous faire une belle relation d'une victoire aisée à remporter sur le sultan Ghéraï, prince *in partibus* de la Crimée; sur Ibrahim-Nazir, et sur le seraskier d'Ismael. Les Turcs, qui ont toujours, ainsi que le gibier, les mêmes passages et les mêmes retraites, se rassemblent au commencement de chaque guerre dans le camp de Raboiaï-Mohilaï, camp fameux à la vérité. Cette fois-ci ils ont eu l'adresse de l'occuper tout de travers et y auraient été facile-

ment pris et battus si l'on avait voulu. J'avais compté sur la fête de saint Grégoire, patron du prince. Mais je suis toujours *vox clamans in deserto.*

Je pourrais vous envoyer un portrait aussi piquant que les autres; mais je le garde pour moi. Les quinze ou vingt mille hommes qu'on faisait passer pour cinquante, viennent de partir. Je me trouve dans un pays qui me paraît enchanté, après la Nouvelle-Servie, la patrie des Nogays et des Budgiack, la Tartarie, et les environs de la Bessarabie, que je viens de quitter.

Un hiver affreux, dans une chaumière située au milieu d'une redoute de boue et de neige; une campagne de six mois, sans voir autre chose que le ciel, la mer, et des herbes dans une plaine de trois cents lieues, en voilà assez pour me faire trouver tout superbe après cela.

Depuis mon départ d'Élisabeth-Gorod, je n'avais pas rencontré une maison ni un arbre, excepté dans les jardins du pacha, près du retranchement d'Oczakow : j'ai embrassé là quelques arbres sous le plus grand feu de la place, tant j'ai eu de plaisir à les revoir. J'y ai même cueilli et mangé d'excellents abricots.

Une eau verte comme les cadavres de cinq mille Turcs tués, brûlés, noyés par le prince de Nassau, était la seule boisson que nous eussions eue pendant cinq mois : ou bien de l'eau de la mer Noire, qui n'est pas aussi salée que celle des autres mers.

Vous faites-vous une idée de mon bonheur de trouver une fontaine charmante, sur la hauteur, avant de descendre dans Jassy? J'ai baisé l'eau avant de la boire, et je l'ai dévorée des yeux avant d'en arroser mes lèvres, qui depuis si longtemps n'avaient été mouillées par rien d'agréable. Je suis logé dans un de ces superbes palais que les boyards bâtissent dans un goût oriental, et dont plus de cent cinquante s'élèvent au-dessus des autres édifices de la capitale de la Moldavie. Lisez-en la description dans mon ouvrage sur les jardins.

Des femmes charmantes, presque toutes de Constantinople, et d'anciennes familles grecques, sont assises négligemment sur leurs divans, la tête tout à fait en arrière, ou soutenue par un bras d'albâtre. Les hommes qui leur font des visites sont presque couchés à côté d'elles. Une jupe extrêmement légère, courte et serrée, couvre légèrement leurs charmantes formes, et une gaze dessine à merveille les jolis contours de leur sein. Elles portent sur leur tête une étoffe

noire, ou couleur de feu, éclatante par les diamants qui ornent cette espèce de turban, ou de bonnet. Les perles du plus beau blanc parent leur cou et leurs bras ; elles les entourent aussi quelquefois avec des rézeaux de gaze, garnis de sequins, ou de demi-ducats : j'en ai vu jusqu'à trois mille sur le même habit. Le reste de leur vêtement oriental est d'étoffes brodées, ou travaillées en or et en argent, et bordé de pelisses précieuses, ainsi que l'habit des boyards, qui ne diffère de celui des Turcs que par le bonnet qu'ils mettent au-dessus de leur calotte rouge, et qui ne ressemble pas à un turban.

Les femmes des boyards ont sans cesse à la main, ainsi que les sultanes, une espèce de chapelet de diamants, de perles, de corail, de lapis-lazuli, d'agate, ou d'un bois rare, qui leur sert de maintien, comme l'éventail pour nos femmes. Elles jouent avec cela, entretiennent l'agilité de leurs doigts, dont les ongles sont peints en carmin, comptent les grains, et s'en sont fait, à ce qu'on dit, un langage pour leurs amants. J'ai cru même surprendre quelques regards de maris, curieux de savoir peut-être si je ne connaissais pas déjà un peu ce joli alphabet de galanterie. Les heures d'un rendez-vous s'apprennent ainsi fort aisément. Mais comment peut-il y en avoir? Sept ou huit serviteurs des boyards, et autant de jeunes filles qui servent leurs femmes; les uns et les autres, jeunes et d'une figure charmante, sont toujours dans les appartements; leur costume ne diffère qu'en richesse de l'habillement des maîtres de la maison. Chacun et chacune a son département : l'un d'eux apporte, dès qu'on entre pour faire une visite, une et jusqu'à quatre pipes. L'une d'elles apporte une soucoupe, et une petite cuiller avec des confitures de rose. Un autre brûle des parfums, ou verse des essences qui embaument le salon. L'un d'eux apporte une tasse de café, l'une d'elles un verre d'eau : et cela se répète chez vingt boyards, le même jour, si l'on va les voir. Ce serait une grande malhonnêteté de se refuser à ces politesses.

On est bien couché ici, il y fait chaud. Je suis habillé comme les boyards. Je vais souvent chez eux pour penser sans distraction; car je ne sais que quelques mots valaques, et point du tout le grec, que parlent ces dames; elles méprisent la langue de leurs époux. D'ailleurs, les boyards parlent peu : la crainte qu'ils ont des Turcs, l'habitude d'apprendre de mauvaises nouvelles, et l'empire qu'exercent sur eux le divan de Constantinople et l'hospodar, les ont accoutumés à une tristesse invincible. Cinquante personnes qui se rassemblent

tous les jours dans une maison, ou dans l'autre, ont l'air d'attendre le fatal cordon; et on entend dire à tous moments : Ici mon père fut massacré par ordre de la Porte, et ici ma sœur par ordre du prince.

Quand je dis que je vais chez les boyards pour penser, j'y vais plutôt pour ne pas penser : car à la quatrième pipe je deviens tout à fait Turc : je suis nul; je n'ai plus d'idées : et c'est ce que je puis faire de mieux, étant loin de vous et de ce que j'aime.

J'estime assez l'air religieux avec lequel les jeunes gens, souvent des deux sexes, laissent leurs babouches au bas du premier gradin, pour ne pas gâter les beaux tapis et souiller le sanctuaire où reposent leurs maîtres. Après avoir fait l'office de leur charge, ils s'en retournent à reculons reprendre leurs babouches et s'asseoir, dans un coin, sur leurs genoux. J'aime qu'on n'ait point à sonner ou à crier sans cesse après des valets. Si par hasard ils sont tous en commission, on les appelle, comme au sérail, en frappant des mains, en manière d'applaudissement.

Constantinople donne le ton à Jassy, comme Paris à la province, et les modes arrivent encore plus tôt. Le jaune était la couleur favorite des sultanes; elle est devenue à Jassy celle de toutes les femmes. Les grandes pipes bien longues, de bois de cerisier, avaient remplacé à Constantinople les pipes de bois de jasmin. Nous n'avons plus que des pipes de cerisier, nous autres boyards. Ces messieurs ne vont jamais à pied. Ils sont tous paresseux comme les Turcs.

Les femmes pourraient se dispenser d'avoir autant de ventre. C'est si bien reconnu pour une beauté dans le pays, qu'une mère m'a demandé pardon de ce que sa fille n'en avait pas encore. *Mais cela viendra bientôt*, me dit-elle, *car à présent c'est une honte : elle est droite et mince comme un jonc.* Les costumes, les manières asiatiques rendent les jolies plus jolies encore, mais enlaidissent les laides, qui à la vérité sont très-rares dans ces pays-ci. Il m'est arrivé, à cause de la manière qu'ont les femmes de s'asseoir ou de se coucher en rond, de les prendre, lorsque l'appartement n'est pas bien éclairé, pour des pelisses qu'on avait oubliées sur le divan.

Les filles des boyards sont enfermées comme les femmes turques, dans des harems grillés en bois, souvent doré; elles peuvent au travers de ces grilles regarder les hommes et se choisir un mari. Mais ceux-ci ne les voient que pour passer la nuit avec elles, après la petite cérémonie de l'église grecque.

Je viens de donner une fête charmante, qui a réussi à merveille. Cent boyards et leurs femmes à souper : un bal où l'on a dansé la *pyrrhique* et d'autres danses grecques, moldaves, turques, valaques, et égyptiennes; on y voit l'origine d'un divertissement qui est si bête lorsqu'il n'a pas d'objet. Il ne pouvait avoir que deux motifs : les réjouissances après la victoire, ou la volupté dans des temps plus tranquilles.

On se tient par la main, pour ne plus se quitter; on fait quelques pas en rond, mais beaucoup l'un vis-à-vis de l'autre. On se fait des mines, on se sépare presque, on se retient, on s'approche, je ne sais comment; on se regarde, on s'entend, on se devine, on a l'air de s'aimer... Cette danse-là me paraît fort raisonnable.

Pour moi, je me suis amusé à merveille, à rester sans rien dire à côté de quelques boyardes. Après quelques tasses de confiture, quelques potions et libations de rose, et six pipes, pour le moins, je m'aperçus que j'étais tout seul.

Rien ne ressemble à la situation de ces gens-ci. Soupçonnés par les Russes d'avoir de la préférence pour les Autrichiens, suspects à ceux-ci qui les croient attachés aux Turcs, ils désirent autant le départ des uns qu'ils craignent le retour des autres. O vous, arbitres des destins des pauvres mortels, à qui vous avez souvent mis les armes à la main, réparez les maux que vous faites à l'humanité; vous en êtes plus responsables que nous, qui ne sommes que les exécuteurs de vos hautes-œuvres. Servez cette humanité, et en même temps la politique de plusieurs empires, en laissant en paix ces pauvres Moldaves : leur pays est si beau, que toute l'Europe crierait si l'on voulait s'en emparer. Rendez-les indépendants des tyrans de l'Orient. Qu'ils se gouvernent eux-mêmes, et au lieu de leur hospodar, qui est forcé d'être un despote et un fripon, pour faire sa cour à la Porte Ottomane, qu'on leur donne pour les diriger deux boyards amovibles tous les trois ans. Rentrant, au bout de ce temps-là, dans la classe commune, ils n'oseront pas abuser de leur autorité; car on le leur ferait payer bien cher ensuite.

Qu'à la paix les cours médiatrices s'amusent à leur faire un petit code de lois, bien simple, qui surtout ne soit pas tracé de la main de la philosophie, mais par quelques jurisconsultes bonnes gens, qui connaissent le climat, le caractère, la religion et les mœurs du pays, et qui donnent une autorité bien souveraine aux deux grands et puissants seigneurs chargés de l'administration.

Quelle carrière pour votre âme et votre esprit! mais devenez Montesquieu et Louvois, si vous pouvez, sans cesser d'être Racine, Horace et La Fontaine. Travaillez pour mes chers Moldaves, de quelque façon que ce soit. Ils me traitent si bien! J'aime tout en eux, et surtout leur langage, qui rappelle qu'ils descendent des Romains. C'est un mélange harmonieux de latin et d'italien. On dit *szluga*, au lieu de *je vous souhaite le bon jour*. On dit *formos coconitza*, pour dire *une belle fille*; *sara bona*, pour dire *bon soir*; et *dragua-mĭ*, pour dire *je vous aime*. Puis-je mieux finir ma lettre que par cette vérité, que je saurais vous dire en douze langues au moins, et que vous me rendez, j'en suis sûr, en bon français.

LETTRE VI.

Le 1^er^ juin 1789.

A mon quartier général de Semlin.

J'aurais pu vous écrire pendant l'hiver ce que vous ne saviez pas; et depuis ce temps-là ce que vous savez. Mais je n'écris avec plaisir que lorsque j'ai la réponse au bout de quelques heures. A Paris je n'aimais et n'écrivais jamais de l'autre côté des ponts. C'est ainsi que, voguant avec vous sur le Borysthène, séparé de vous par une cloison de taffetas chiné, dans une des superbes galères de ce voyage triomphal et magique, je n'attendais que quelques minutes pour recevoir votre billet du matin.

Une espèce d'armistice, ou plutôt de convention de bonne compagnie, me laisse le temps de donner aux Turcs, dans une superbe tente, turque aussi bien qu'eux, des concerts sur ma rive du Danube. Toute la garnison de Belgrade vient les entendre sur l'autre rive. Ainsi que le roi d'Espagne, qui a fait chanter pendant quarante ans, tous les jours, le même air à Farinelli, je me fais jouer tous les soirs *la Cosa rara*, qui, comme vous voyez, cesse de l'être; de très-belles juives, arméniennes, illyriennes, ou serviennes, y assistent. C'est la grande noblesse de Semlin.

Quand quelques Turcs passent les frontières, je les corrige : Osman-Pacha m'en remercie, et dit qu'il ne peut pas se faire obéir. Comme j'aime mieux le taquiner que de me contenter de lettres d'ex-

cuse, l'autre jour, devant faire un feu de réjouissance pour une petite victoire dans la Moldavie ou le Bannat, j'ai fait charger à boulets, toute mon artillerie, pour venger une tête coupée à une sentinelle de Mychalowicz. Cela a réussi. Il y a eu huit curieux de tués au pied de la forteresse. Le pacha a trouvé cela apparemment tout naturel. J'avais espéré qu'il se fâcherait. Je ne me plains pas de quelques coups de fusil qu'on me tire quelquefois, par gaieté, quand je me promène.

Mais un lieutenant-colonel de nos postes avancés du côté de Pantschowa, ayant désapprouvé qu'on en eût fait autant à un capitaine de Branakocsky, s'en plaignit à Aga-Mustapha, qui lui répondit ainsi :

Je te salue, voisin Terschitz. Tu dis qu'il y a un armistice. Je ne m'y connais pas. Tu me parles du pacha de Belgrade. Je ne veux pas dépendre de lui. Tu m'offres tes secours, en cas que j'aie des besoins. Apprends que la Sublime-Porte ne me laisse manquer de rien, et que je n'ai d'autre besoin que de boire ton sang. Tu dis que je puis me fier à toi. Sache que dans ce temps-ci il ne faut se fier à personne : je te salue, voisin Terschitz. Voici la réponse que je fis au nom du voisin Terschitz.

Je te salue, voisin Moustapha : ta lettre est bien celle d'un Turc. J'en suis bien aise; car j'ai cru qu'il n'y en avait plus. Tu dis que tu veux boire mon sang. Je ne me soucie pas du tien. Car qu'est-ce que le sang d'un aga? Fais ce que tu veux; viens quand tu peux. J'ai ordonné à mes gens de t'amener prisonnier, à la première occasion. J'ai assez envie de te voir. Bonjour, aga Moustapha.

J'ai fait une petite légèreté l'autre jour. J'avais à écrire à Osman-Pacha, au sujet d'un courrier de M. de Choiseul, qui m'en envoie quelquefois. Je portai moi-même la lettre, c'est-à-dire que dans une petite barque, à drapeau blanc, signe de pourparler, j'allai avec mon truchement, au pied de la forteresse, reconnaître le côté de mon attaque, qui, à ce que j'espère, aura lieu dans un mois, ou deux, au plus tard. J'eus le temps de tout examiner, jusqu'à ce qu'une barque chargée de plus de douze figures, superbes ou atroces (car chez eux il n'y a pas de milieu), vint me reconnaître, et prendre ma lettre, que je leur remis de ma part. Je les caressai; je leur dis trente mots turcs que je sais. Cela fit sourire deux ou trois moustaches. Mais les autres me firent une terrible peur en me considérant. Je me souvins qu'ils pouvaient m'avoir vu tirer à leur barbe sur les bords de la Save, des aigles et des hirondelles de mer. J'avais un grand man-

teau blanc, un mauvais chapeau rabattu. J'entendis qu'ils demandaient à mon interprète qui j'étais! il répondit que j'étais le secrétaire du séraskier de Semlin, pour la correspondance française. Le plus vilain des Turcs, avec une mine infernale, me prit ma lettre assez brusquement pour la porter au pacha. J'en fus quitte pour être un moment assez mal à mon aise : et je m'en retournai, à force de rames, le plus vite que je pus.

Adieu, mon cher S.... ; je vous quitte pour voir dix beaux et longs bataillons de renfort qui m'arrivent d'Autriche. Puissé-je bientôt m'en servir! Je voudrais qu'on me permit de passer la Save à Sabatsch, pour aller voir s'il y a réellement un Abdy-Pacha, comme on me l'annonce toujours, ainsi que l'arrivée prétendue du pacha de Trawnick, et du fameux Mahmoud de Scutari : je voudrais balayer la plaine jusques sous le canon de Nissa. Sans l'inquiétude que nous cause cet Abdy-Pacha, notre siége irait bien mieux. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE VII.

Le 18 *octobre* 1789.

Belgrade.

Nous y voici, dans ce rempart de l'Orient, dont nous n'avons pas ouvert les portes avec des doigts de rose comme l'Aurore, mais avec des doigts de feu. La hardiesse et la promptitude du passage de la Save, la rapidité de la marche et de l'entrée dans les lignes du prince Eugène, l'audace de la reconnaissance, faite jusqu'à la palissade, tout cela est l'ouvrage d'une quinzaine de jours, et c'est vraiment digne du plus beau temps du maréchal Laudon. Il nous montait la tête et démontait celle des Turcs : je ne démontais que leurs canons. Il a attaqué Belgrade sur la rive droite de la Save, et moi sur la rive gauche, où j'étais l'aigle de ce Jupiter dont je portais la foudre.

La prise de la forteresse a été assurée par celle de la ville, qui est due à la plus brillante, la plus éclairée et la plus active des valeurs, à celle du comte de Browne, digne neveu du maréchal Lacy. Je faisais pendant cette superbe et vigoureuse entreprise une diversion avec ma flotte sur le Danube ; et ensuite, pour réparer la perte de quelques jours et de bien du monde à l'attaque du chemin couvert ; je redoublai le feu de mes batteries, et j'en établis une nouvelle,

dans une île, à cent cinquante toises de la forteresse, qui capitula tout de suite.

Je voyais avec un grand plaisir militaire, et une grande peine philosophique, s'élever dans l'air douze mille bombes que j'ai fait lancer sur ces pauvres infidèles; j'entendais leurs cris d'effroi, car ceux des blessés étaient étouffés par le feu et la mort. Écartons ces objets d'horreur. J'ai parlé assez longtemps au colonel de dragons. C'est maintenant au grand prêtre du temple de la paix que je m'adresse.

Quelle source de réflexion! A peine le mot capitulation avait été prononcé, que dix mille vaincus se mêlaient déjà avec autant de vainqueurs. La férocité faisait place à la douceur, la fureur à la pitié, la ruse guerrière à la bonne foi, l'acharnement à la bienveillance. On prenait du café; on vendait, on achetait. Le Turc, loyal dans ses marchés, fixait un prix, livrait ses effets précieux cachés dans les casemates, allait à ses affaires, et sans empressement recevait son argent, quand par hasard il rencontrait son acheteur. Philosophes sans le savoir, les riches propriétaires fumaient sur les débris de leurs maisons et de leur fortune. Osman Pacha, le sot gouverneur de Belgrade, fumait au milieu de sa cour, rangée en cérémonie, comme s'il commandait encore, et comme s'il ne s'attendait pas à rencontrer un capidgy-bachi pour lui demander de la part du sultan Sélim ce qu'il n'a pas, sa tête; car elle était déjà perdue à notre premier coup de canon. La beauté et la variété des couleurs riches et tranchantes des janissaires, nos bonnets de grenadiers, leurs turbans, notre garnison, les spahis, point abattus, quoique battus, leurs superbes armes, leurs chevaux fiers comme eux, leur air ferme, jamais bas, malgré le malheur; les rives du Danube et de la Save bordées de ces figures pittoresques, récréaient les yeux et réjouissaient l'âme; on était seulement un peu attristé de voir emporter par terre et par eau les cadavres d'hommes, de chevaux, de bœufs et de moutons, qui pendant le siége n'avaient pas pu être enterrés. On sentait à la fois le mort, le brûlé et l'essence de rose : car il est extraordinaire d'unir à ce point les goûts voluptueux à la barbarie.

Le maréchal a demandé pour moi la croix de commandeur de l'ordre militaire de Marie-Thérèse. L'empereur me l'a déjà envoyée. On dit qu'ils ont été contents de ma promptitude, et surtout de l'effet de ma dernière batterie, qui a décidé les Turcs à capituler. Il n'a manqué à mon bonheur que l'arrivée d'Abdy-Pacha pour secourir la place. C'eût été un plaisir vif pour moi de passer la Save, de con-

tribuer à battre le pacha, et de revenir ensuite continuer mon attaque. Cet Abdy-Pacha étant toute l'espérance de la garnison, si elle ne s'était pas rendue, j'avais pensé à une ruse un peu enfantine, qui, malgré les plaisanteries qu'on en eût faites, comme des stratagèmes de Polyen et de Frontin, eût, je crois, bien réussi.

J'aurais voulu que le maréchal eût caché pendant la nuit quelques bataillons avec des canons dans une vallée, à une demi-lieue du camp; qu'il eût fait sortir au point du jour de ses lignes, ou de celles d'Eugène (car ces deux noms se lient à présent à merveille) les troupes destinées à attaquer cet Abdy-Pacha, s'il était venu pour nous faire lever le siége. On aurait fait un feu d'enfer toute la journée, de part et d'autre, sans boulets. On serait revenu dans les lignes, avec de grands cris de joie, on aurait tiré de la tranchée, de l'armée et de mon corps un grand feu de réjouissance: et la place aurait capitulé.

Je vous aurais écrit pendant le siége; mais j'avais peur que ma lettre ne devînt posthume, et je ne voulais pas vous dire ce qui se passait dans ma tête, avant de savoir si on me la laisserait sur les épaules. Adieu, l'ami de mon cœur.

LETTRE VIII.

Qui veut connaître les Turcs? Les voici, bien différents de l'idée qu'on s'en est faite. C'est un peuple d'antithèses, braves et poltrons, actifs et paresseux, libertins et dévots, sensuels et durs, recherchés et grossiers, sales et propres; conservant dans la même chambre des roses et un chat mort. Si je parle des grands de la cour, de l'armée et des provinces, je dirai: hauts et bas, méfiants, ingrats, fiers et rampants, généreux et fripons. Toutes ces qualités, bonnes et mauvaises, dont les premières l'emportent sur les secondes dans le gros de la nation, dépendent des circonstances, et sont recouvertes d'une croûte d'ignorance et d'insensibilité qui empêche ces pauvres gens d'être malheureux.

Il est clair que s'ils n'étaient pas sous le joug des monstres qui les étranglent pour avoir leurs fils, leurs filles ou leurs trésors, ils ne seraient pas si familiarisés avec les coutumes qui leur donnent l'air d'être barbares.

Ils sourient tout au plus, et répondent de la tête, des yeux, ou des bras et de la main, qu'ils ne remuent jamais sans noblesse; mais

ils ne parlent presque pas. Ils n'ont rien de vulgaire, ni dans ce que je me fais expliquer, lorsqu'ils parlent, ni dans leurs manières. Le petit serviteur d'un janissaire, quoiqu'il ait les pieds et les jambes nues, et qu'il ne porte point de chemise, est coquet à sa façon, et a l'air plus distingué que les jeunes seigneurs des cours européennes : les plus pauvres des soldats turcs n'ont rien pour se vêtir, mais leurs armes damasquinées sont couvertes d'argent. Je les ai vus en refuser deux cents piastres, craignant moins d'expirer de faim que de honte.

Les Turcs sont sensibles à la reconnaissance et aux bons traitements, et tiennent, dans toutes les circonstances de leur vie, soit à la guerre ou ailleurs, constamment leur parole : d'autant plus, m'ont-ils dit quelquefois, qu'ils ne savent pas écrire.

Les Turcs ont quelques rapports avec les Grecs et beaucoup avec les Romains. Ils ont les goûts des uns et les usages des autres. Leurs ouvrages sont charmants, remplis de goût, et supposent des idées; quand ils en ont, elles sont fines et délicates. Ils ont l'esprit fleuri dans le peu qu'ils disent, ou qu'ils écrivent. Ils sont graves comme les Romains, et ne se donnent pas la peine de rire ni de danser. Les uns et les autres ont des bouffons; Ibrahim-Nazir, que nous avons chassé de la Moldavie, avait cinq ou six esclaves fort jolis, habillés superbement, et montant à cheval avec lui. Les Turcs m'ont expliqué qu'il leur était agréable de ne voir en se réveillant que de belles figures destinées à leur porter leur café, leur pipe, leur sorbet, leur bois d'aloès à brûler, leurs parfums d'ambre et leurs essences de roses. Ils se moquent de nous, de ce qu'un vilain frotteur, ou vieux domestique de confiance vient faire le feu ou ouvrir nos rideaux. Ils sont sans cesse couchés, comme les Romains, qui (je n'en doute pas) avaient, de même que les Turcs, des divans où ils mangeaient, et se reposaient toute la journée. Les tuniques et les pantoufles prouvent que ces deux nations n'aimaient pas la promenade. Il n'y a rien de si emporté et de si colère que les gens froids et phlegmatiques. Les Turcs, comme les Romains, surtout ceux d'aujourd'hui, font cas de la vengeance : à cela près, ils sont doux. Ils ne disputent ni ne se querellent jamais. Si le gouvernement populaire n'apportait pas toujours avec soi l'esprit de parti, l'intrigue, la jalousie, et les crimes qui en sont la suite, les Romains auraient été de bonnes gens; si l'excès opposé, le despotisme d'un sultan et de deux ou trois grands officiers de l'empire ne les alarmait pas sans cesse, les Turcs seraient aussi les meilleures gens du monde.

Ignorants par paresse et par politique, superstitieux par habitude et par calcul, ils sont guidés par une impulsion naturelle et heureuse. Que deviendraient les peuples de l'Europe si un marchand de savon était premier ministre, un jardinier grand amiral, et un laquais commandant des armées? Où trouverait-on des gens tout à la fois propres à combattre à pied, à cheval, et sur l'eau, adroits à tout ce qu'ils entreprennent, et individuellement toujours intrépides? Les états étant confondus, personne n'étant classé, chacun a des droits à tout, et attend la place que le sort lui destine.

Observateurs, voyageurs, spectateurs, au lieu de faire des réflexions triviales sur les nations de l'Europe, qui se ressemblent toutes, à peu de chose près, méditez sur tout ce qui tient à l'Asie, si vous voulez trouver du neuf, du beau, du grand, du noble, et très-souvent du raisonnable.

LETTRES A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Le 12 *février* 1790.

Il n'est plus, madame, il n'est plus, le prince qui faisait honneur à l'homme, l'homme qui faisait le plus d'honneur aux princes. Ce génie ardent s'est éteint comme une lumière dont l'enveloppe était consumée; et ce corps actif est entre quatre planches, qui l'empêchent de se remuer. Après avoir accompagné ses restes précieux, j'ai été un des quatre qui l'ont porté aux Capucins. Hier je n'aurais pas été en état d'en rendre compte à votre majesté impériale. Joseph II est mort avec fermeté, comme il a vécu : c'est avec ce même esprit méthodique qu'il a fini et commencé. Il a réglé le cortége qui devait accompagner le saint-sacrement qu'on portait à son lit de mort. Il s'est levé pour savoir si tout était comme il l'avait ordonné. Quand le coup le plus accablant pour lui, le dernier coup du sort [1], mit le comble à ses malheurs, il demanda : Où mettrez-vous le corps de cette princesse? — On lui répondit, à la Chapelle. — Point du tout, dit Joseph II, c'est ma place; on serait obligé de la déranger : mettez-la dans un autre endroit, où elle soit exposée tranquillement.

[1] La mort de l'archiduchesse née Würtemberg.

Ces détails me donnent de la force; je ne croyais pas pouvoir continuer un tel récit. Il choisit et régla les heures pour les prières qu'on lui lisait. Tant qu'il le put, il en lut aussi lui-même quelques-unes, et en accomplissant ses devoirs de chrétien il avait l'air d'arranger son âme comme il avait voulu tout arranger lui-même dans son empire. Il a fait baron le médecin qui lui dit la dernière vérité; il l'aimait tant, qu'il le pria d'accompagner sa pompe funèbre jusqu'au tombeau : il lui demanda de lui déclarer le jour et presque l'heure où il devait y descendre, et le médecin ne prédit que trop juste. L'empereur me dit, peu de jours avant sa mort, et à mon arrivée de l'armée de Hongrie, que j'avais menée en Silésie : « Je n'ai pas été en état hier de vous voir. Votre pays m'a tué; Gand pris a été mon agonie, et Bruxelles abandonné, ma mort. Quelle avanie pour moi! » Il répéta plusieurs fois ce mot : « J'en meurs : il faudrait être de bois pour que cela ne fût pas. Je vous remercie de tout ce que vous venez de faire pour moi, ajouta-t-il. Laudon m'a dit beaucoup de bien de vous : je vous remercie de votre fidélité. Allez aux Pays-Bas; faites-les revenir à leur souverain; et si vous ne le pouvez pas, restez-y : ne me sacrifiez pas vos intérêts, vous avez des enfants. »

Toutes ces paroles m'ont si vivement ému, et sont tellement gravées dans ma mémoire, que votre majesté impériale peut être sûre qu'il n'y en a pas une qui ne soit de lui. Ma conduite sera ma réponse : il est inutile que j'en rapporte les mots entrecoupés de pleurs. *A-t-on répandu quelques larmes quand j'ai été administré?* dit l'empereur à madame de Chanclos, qu'il vit un instant après. — *Oui*, répondit-elle; *j'ai vu par exemple le prince de Ligne tout en pleurs.* — Je ne croyais pas valoir tant que cela, » dit l'empereur, presque gaiement.

Du reste, madame, le dirai-je, à la honte de l'humanité? j'ai vu périr quatre grands souverains : on ne les regrette qu'un an après leur mort; on espère les six premiers mois, et l'on fronde les six autres. Cela se passa ainsi quand Marie-Thérèse mourut. On sent bien peu la perte que l'on fait. Les curieux, les indifférents, les ingrats, les intrigants s'occupent des nouveaux règnes. Ce n'est que dans un an que le soldat dira : Joseph II a essuyé bien des coups de canon à la digue de Beschania, et des coups de fusil dans les faubourgs de Sabatsch : il a imaginé des médailles pour la valeur. Le voyageur dira : Quels beaux établissements pour les écoles, les hôpitaux, les

prisons et l'éducation ! le manufacturier : Que d'encouragement ! le laboureur : Il a labouré lui-même ; l'hérétique : il fut notre défenseur. Les présidents de tous les départements, les chefs de tous les bureaux diront : Il était notre premier commis et notre surveillant à la fois ; les ministres : Il se tuait pour l'État, dont il était, disait-il, le premier sujet ; le malade dira : Il nous visitait sans cesse ; le bourgeois : Il embellissait nos villes par des places et des promenades ; le paysan, le domestique diront aussi : Nous lui parlions tant que nous voulions ; les pères de famille : Il nous donnait des conseils. Sa société dira : Il était sûr, aimable ; il racontait plaisamment ; il avait du trait dans la conversation : on pouvait lui parler avec vérité sur tout.

Voilà, madame, que je vous entretiens de la vie de l'empereur, et je comptais ne vous raconter que sa mort. Votre majesté impériale m'a dit en voiture, en allant à Czarskozelo, il y a dix ans : Votre souverain a un esprit tourné toujours du côté de l'utile ; rien de frivole dans sa tête : il est comme Pierre I^er^, il permet qu'on le contredise ; il ne s'offense point de la résistance à son opinion, et veut convaincre avant d'ordonner.

Portrait de Joseph II.

S'il suffisait pour obtenir le nom de grand d'être incapable de petitesses, on pourrait dire Joseph le Grand ; mais je sens qu'il faut plus que cela pour mériter ce titre : il faut un règne glorieux, éclatant, heureux ; d'illustres exploits de guerre, des entreprises inattendues, de superbes résultats, et peut-être des fêtes, des plaisirs et de la magnificence. Je ne sais pas plus flatter après la mort que pendant la vie. Les circonstances ont refusé à Joseph II de brillantes occasions pour se faire connaître. Il ne put pas être un grand homme, mais il fut un grand prince, et le premier parmi les premiers. Il ne s'abandonna point à l'amour ni à l'amitié, peut-être parce qu'il s'y sentait trop porté ; souvent il mêla trop le calcul aux affections : il s'arrêta sur la confiance, parce qu'il voyait d'autres souverains trompés par leurs maîtresses, leurs confesseurs, leurs ministres ou leurs amis ; il s'arrêta sur l'indulgence, parce qu'il voulait avant tout être juste ; il se fit sévère malgré lui, en croyant n'être qu'exact. On obtenait peut-être son cœur sans le mériter, mais on était sûr de ne jamais manquer son estime. Il avait peur de passer pour partial dans la distribution de ses grâces : il les accordait sans y

joindre aucune manière aimable, et les refusait de même. Il exigeait plus de noblesse de la part de la noblesse, et la méprisait plus qu'une autre classe quand elle n'en avait pas; mais il est faux qu'il ait voulu lui faire du tort. Il voulait la plus grande autorité, pour que d'autres n'eussent pas le droit de faire du mal. Il se privait de tous les agréments de la vie, pour engager les autres au travail : ce qu'il détestait le plus au monde, c'était les oisifs. Il avait un moment d'humeur quand on lui faisait une réponse ou une représentation un peu piquante; il se frottait les mains, et puis revenait écouter, répondre lui-même, ou discuter comme si de rien n'était. Il était avare du bien de l'État, et généreux du sien; généreux même n'est pas le mot, c'est bienfaisant. Il savait faire le souverain, et tenait bien sa cour quand il le fallait absolument : il donnait alors à cette cour, qui avait l'air d'un couvent ou d'une caserne toute l'année, la pompe et la dignité du palais de Marie-Thérèse. Son éducation avait été, comme celle de bien des souverains, négligée à force d'être soignée; on leur apprend tout, excepté ce qu'ils doivent savoir. Joseph II, dans sa jeunesse, ne promettait point d'être aimable; il le devint tout à coup à son couronnement de Francfort. Ses voyages, ses campagnes, et la société de quelques femmes distinguées achevèrent de le former. Il aimait les confidences; il était discret, bien qu'il se mêlât de tout. Ses manières étaient fort agréables, et jamais il n'y mêlait de la pédanterie : je l'ai vu écrire, sur une de ces grandes cartes qu'il avait toujours en poche, des leçons de morale, de douceur et d'obéissance, à une jeune personne qui voulait quitter une mère qui la faisait enrager; des leçons de musique à une autre, parce qu'ayant assisté à celles que lui donnait son maître il n'en avait pas été content. Il voyait d'abord dans le monde si l'on était mécontent de lui, pour quelque ordonnance, quelque entreprise, ou quelque punition. Il faisait des frais pour se remettre bien dans la société, et redoublait de charmes dans sa conversation, et de galanterie vis-à-vis des femmes; il leur approchait un fauteuil, ouvrait la porte, fermait la fenêtre; enfin il faisait, par son activité, tout le service de la chambre. Sa politesse était une sauvegarde contre la familiarité. Il entendait bien les petites nuances : il n'avait point cette affabilité dont tant d'autres souverains font métier, et qui leur sert à marquer leur supériorité; il cachait celle qu'il avait dans plusieurs genres : il racontait fort gaiement, et avait beaucoup d'esprit naturel.

Il ne savait ni boire, ni manger, ni s'amuser, ni lire autre chose

que des papiers d'affaires. Il gouvernait trop, et ne régnait pas assez. Il se faisait de la musique à lui-même tous les jours. Il se levait à sept heures, et pendant qu'il s'habillait il riait quelquefois, et sans familiarité il faisait rire son grand-chambellan, son chirurgien et ses gens, qui l'adoraient. Il se promenait depuis huit heures jusqu'à midi dans ses chancelleries, où il dictait, écrivait, corrigeait tout lui-même; puis il allait le soir au spectacle.

En passant de son appartement à son cabinet, il rencontrait vingt, trente, jusqu'à cent mal vêtus, hommes ou femmes du peuple; il prenait leurs mémoires, causait avec eux, les consolait, y répondait par écrit, ou autrement, le lendemain à la même heure, et gardait le secret sur les plaintes quand il ne les trouvait pas justes. Il n'écrivait mal que lorsqu'il voulait trop bien écrire; ses phrases étaient longues et diffuses : il savait à merveille quatre langues, et encore deux autres passablement.

Sa mémoire, ménagée dans sa jeunesse, en devint peut-être plus excellente ensuite; car il n'oubliait ni un mot, ni une affaire, ni une figure : il se promenait dans sa chambre avec celui à qui il donnait audience, lui parlait presque avec effusion et d'un air riant, le prenait par le coude, puis il paraissait s'en repentir, et il reprenait l'air sérieux. Il s'interrompait souvent pour mettre une bûche dans sa cheminée, ou prendre les pincettes, ou aller un moment à la fenêtre. Il n'a jamais manqué de parole; il se moquait du mal qu'on disait de lui. Il alarma le pape, le Grand-Turc, l'Empire, la Hongrie, la Prusse et les Pays-Bas. La crainte d'être injuste et de faire des malheureux en soutenant à main armée ce qu'il avait commencé arrêtait ses projets, qui étaient presque toujours l'effet de son premier mouvement.

C'est à l'agitation du sang de Joseph II qu'il faut attribuer l'inquiétude de son règne; il n'achevait ni ne polissait aucun de ses ouvrages, et son seul tort a été de tout esquisser, le bien comme le mal.

Cette lettre de Joseph II fera mieux juger son âme que tout ce que je pourrais en dire.

Lettre de Joseph II, le jour de sa mort.

Vienne, le 19 février.

Mon cher maréchal Lacy, l'impossibilité seule qui m'empêche de tracer ce peu de lignes de ma main tremblante m'engage à me servir

d'une main étrangère. Je vois approcher à grands pas le moment qui doit nous séparer. Je serais bien ingrat si je sortais de ce monde sans vous réitérer ici, mon cher ami, tous les sentiments de reconnaissance que je vous dois à tant de titres, et que j'ai eu le plaisir de faire valoir vis-à-vis de toute la terre. Oui, si je suis devenu quelque chose, je vous le dois ; car vous m'avez formé, vous m'avez éclairé, vous m'avez fait connaître les hommes, et, outre cela, toute l'armée vous doit sa formation, son crédit et sa considération.

La sûreté de vos conseils dans toutes les circonstances, cet attachement personnel pour moi qui ne s'est jamais démenti dans aucune occasion, petite ou grande, tout cela fait, mon cher maréchal, que je ne puis assez vous réitérer mes remerciments. J'ai vu couler vos larmes pour moi ; celles d'un grand homme et d'un sage sont une belle apologie. Recevez mes adieux. Je vous embrasse tendrement. La seule chose que je regrette de quitter dans ce monde, c'est le petit nombre d'amis dont certainement vous êtes le premier. Souvenez-vous de moi, de votre plus sincère ami et affectionné.

JOSEPH.

Au mois de septembre 1794.

De Woerlitz, chez le prince de Dessau.

Madame,

Je savais bien que la maison d'Anhalt était la première dans l'almanach par ordre alphabétique et même généalogique ; mais je ne lui connaissais pas tant de goût pour les jardins. Quel cousin que ce cousin de votre majesté impériale ! Ceci ressemble beaucoup à Czarskozelo ; c'est à peu près le même genre. N'étant pas si grand souverain, il ne se passe pas tant de caprices ; il ne prend pas tant de licences poétiques. Son gothique n'est pas couleur de rose, comme celui que j'ai été assez insolent pour reprocher à votre majesté. En vérité, quand j'y pense, je suis effrayé d'avoir soutenu quelquefois mon opinion avec entêtement. Je me ressouviens encore de l'ukase sur le duel, que j'ai osé attaquer avec tant d'audace, que, tout en le défendant, votre majesté m'en a presque proposé un. Je veux même qu'elle se rappelle toutes mes brutalités, mes opiniâtretés et jusqu'à la mauvaise foi que je mettais quelquefois dans la discussion pour me tirer d'affaire. Elle verra que je ne l'ai jamais flattée. Ce que

j'ai dit ou écrit à votre majesté impériale, sur ce que j'ai vu en elle d'enchanteur et de bon, était vrai : donc ce n'était pas flatterie; et je m'en serais peut-être encore abstenu si vous n'étiez pas, madame, une impératrice. Je n'aurais pas dit tout cela à un empereur; mais les vérités à une femme ont toujours l'air de la galanterie, et l'on peut sans bassesse louer un tel souverain.

Ce mot m'est échappé : pardonnez ma franchise.
Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes pas comprise.
L'auguste Élisabeth n'en a que les appas.
Le ciel, qui vous forma pour régir des États,
Apprend à gouverner à tous tant que nous sommes :
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.

Votre majesté impériale a-t-elle l'esprit de comprendre que sans le despotisme du vers j'aurais mis son nom à la place de celui d'Élisabeth, et s'est-elle défendue, en lisant ceci, de penser que cela lui allait beaucoup mieux qu'à la reine d'Angleterre? Je parie qu'elle a repoussé cette idée par modestie, mais que cependant elle lui est venue dans la tête. Cela est impossible autrement; je trouve même que la modestie n'est souvent qu'une hypocrite qu'on emploie pour s'attraper soi-même. La modestie est la pudeur de l'éducation, et par habitude appartient plus à votre sexe qu'au nôtre. Le grand Condé ne se gênait pas, et a dit :

Si je n'ai pas une couronne,
C'est la fortune qui la donne :
Il suffit de la mériter.

A votre place, madame, il aurait dit : Je suis celui qui la porte le mieux.

Je reviens à mes moutons du prince de Dessau : ils sautent et mangent sous mes fenêtres les fleurs qui émaillent la plus belle des pelouses. Je suis moins personnel que M. de Voltaire, qui dit : *Je n'aime les moutons que lorsqu'ils sont à moi;* et moins gourmand que le duc de Nevers, qui dit, en voyant l'abbé de Chaulieu admirer pastoralement un troupeau : *Peut-être que de tous ces gueux-là il n'y en a pas un qui soit tendre.* Je conseille à votre majesté impériale d'acheter une nouvelle édition de mon *Coup-d'OEil sur Belœil*, où elle verra la description de Woerlitz, qui est, en vérité, l'un des plus beaux lieux du monde.

Si votre majesté s'étonne de me voir occupé de foin au lieu de lauriers, c'est que cette moisson est plus aisée : j'aurais bien voulu

cependant essayer de la plus belle, tout comme un autre; mais apparemment que je suis mort avec Joseph II, ressuscité un moment pour mourir avec le maréchal Loudon, et tomber malade avec le maréchal Lacy.

Mon royaume n'est plus de ce monde : il me semble pourtant que je ne laisserais pas renverser celui des autres. Lorsqu'on a porté un habit vert, parement rouge, on sait d'autant mieux soutenir les trônes que celui de sa souveraine n'a pas besoin d'être soutenu.

Le comte de Browne part dans ce moment pour Pétersbourg, et je n'ai que le temps de me mettre aux pieds de votre majesté, en lui renouvelant, etc.

LETTRE A M. ***.

Vous désirez, monsieur, savoir mon opinion sur le duc de Penthièvre et le duc d'Orléans; je vais vous satisfaire.

Le duc de Penthièvre qui, à l'âge de quinze ans, montra de la bravoure à la bataille de Dettingen, était poli dans le monde, facile dans la société, un peu trop révérencieux, quoique ayant l'air grand seigneur. Sa dévotion était douce. Il aimait M. le duc d'Orléans, à cause des égards qu'il a eus pour sa femme pendant plus de dix ans, qu'il était excellent mari. Il ne l'a jamais accusé d'avoir entraîné M. de Lamballe, son fils, dans la débauche; car il ne l'a jamais voulu avoir dans sa société qui, jusqu'un an avant la révolution, était composée de tout ce qu'il y avait de mieux en hommes. *Quantum mutatus ab illo !* Maudit esprit de vengeance, incalculable quand on s'y livre !

Qu'y avait-il de plus pur dans le monde que le chevalier de Durfort ? Lui, MM. de Pons, de Thiars, de Coigny, de Ségur, père et fils, de Lauzun, de Chabot, de Fitz-James, quelques autres encore et moi, l'aurions-nous jamais vu, s'il y avait eu apparence qu'il devînt un monstre ? Nous lui avions vu exposer sa vie pour sauver celle d'un de ses gens. Nous l'avons vu renoncer à tirer, et pleurer parce que son coureur, par étourderie, se levant d'un fossé, reçut de lui quelques grains de plomb dans le cou. Je lui ai vu proposer de se battre en bon gentilhomme; très-difficile en délicatesse sur le compte de bien des gens; hasardeux et de sang-froid dans un ballon; et de bon exemple à Ouessant, quoi qu'on en dise; par amour-propre, trop

circonspect et peut-être avide en paris; avare en petites choses, mais généreux dans les grandes. Fatal effet de la légèreté, du peu de prix à l'opinion, qui conduit au crime sans qu'on s'en doute! fatal effet de l'ambition, peu soutenue par le mérite, à la vérité! Il était superstitieux. Je le conduisis un jour chez un sorcier, à un cinquième, rue Froidmanteau, le grand Étrella. Il lui prédit des choses étonnantes, auxquelles mon peu de confiance m'empêcha de mettre du prix, et par conséquent de les retenir; je sais en gros qu'il y avait du Versailles et du Royaume, et je suis persuadé que cela lui a tourné la tête. Fatal effet de mon imprudence, si cela est! Le sorcier m'annonça que je mourrais sept jours après avoir entendu un grand bruit; j'attends : mais comme depuis ce temps-là j'ai entendu celui de deux siéges et du saut de deux magasins, je crois qu'il s'est trompé.

Les orgies de M. le duc d'Orléans étaient des fables. Il était de bonne compagnie, même au milieu de la mauvaise; poli, avec un peu de hauteur pourtant avec les hommes; presque respectueux et attentif pour les femmes; gai pour lui-même, de bon goût dans les plaisanteries : il avait plus de trait que de conversation. Dans d'autres circonstances il aurait tenu du régent; il avait de son genre d'esprit. Il était bien tourné, bien fait, avec de jolis yeux. Ses intrigues infâmes révolutionnaires auront sûrement rendu son visage rouge et boutonné, affreux; car ce qui se passe dans l'âme s'y peint ordinairement. Quand on a été son ami (mot dont il connaissait la valeur), il faut le pleurer avant de le détester, oublier l'homme aimable, et abhorrer le scélérat qui a voté la mort du roi.

FRAGMENT D'UNE LETTRE.

Nous ne sommes pas du même avis sur le roi de Prusse, mon cher monsieur Q.... Si Frédéric II avait été sur le trône de France, il aurait été chevalier comme François I^er^, fin comme Louis XI, juste comme Louis XII, bon administrateur comme Louis IX, sans aller faire le paladin; bonhomme comme Henri IV, amant de ses mignons comme Henri III, et magnifique comme Louis XIV. Il aurait fait de meilleurs vers que les siens, et aussi bien que Charles IX, sans faire

de Saint-Barthélemy. Il aurait suivi son goût pour les lettres et la musique; il aurait rectifié son goût pour les beaux-arts : car il s'entendait mieux à déployer des colonnes qu'à en placer dans ses bâtiments, où il y a beaucoup plus de confusion que de goût. Il n'aurait pas aimé les tableaux de Pater et de Watteau, et les meubles couleur de rose, petit vert et argent : il aurait défendu à son cuisinier le musc, la cannelle, l'ambre et le gingembre.

Le temps et le contenu des lettres du prince royal l'annoncent, indépendamment de ce que j'ai remarqué moi-même de celui qui, ne pouvant pas être le premier et le meilleur des rois, l'a été des généraux et des soldats. Arrivé à son petit trône du nord et de sable, il voit jour à lui donner une base. Il demande ce qu'il a à prétendre, et offre les secours d'un génie actif et d'une bonne armée à Marie-Thérèse, pour défendre le reste de ses États; on le refuse avec dédain : il prend ce qu'il demande, et plus encore pour s'en venger.

La paix et la sainte Trinité, dont il croit que les autres souverains font plus de cas que lui, lui assurent ce qu'il a pris.

Le prince de Kaunitz avait à se venger des plaisanteries du roi sur sa toilette, madame de Pompadour sur son air ministériel, l'impératrice Élisabeth sur sa mauvaise jouissance, le comte de Brülh sur sa garde-robe, l'empire sur l'inutilité de ses moyens, la Suède sur ce qu'il n'y trouvait plus de Charles XII. Toute l'Europe s'arma pour lui reprendre cette Silésie, en 1757; il la prévient, et commence à la battre en 1756.

Après chaque victoire il offre la paix; il y a dans sa lettre au marquis d'Argens, en 1760, après la bataille de Liegnitz, les sentiments du prince royal de 1738; toujours victorieux, après avoir lassé l'Europe et s'être lassé lui-même de ses triomphes, il finit, en ne demandant que ce qu'il avait avant la guerre.

Il voit un empire s'élever chaque jour, et près à l'engloutir; il lui propose de s'agrandir, en s'agrandissant lui-même (avec cette différence que son acquisition liait tellement ses États, que de puissance secondaire il passait au premier rang), et le rend également coupable d'un partage immoral pour trois cours, impolitique pour deux grandes impératrices, dont l'une passait pourtant ses jours au pied des autels.

La probité arrive avec ses moyens; il peut se livrer à son penchant pour la vertu, et dépense, quelques années après vingt-cinq millions

et vingt-cinq mille hommes pour empêcher l'Autriche de prendre toute la Bavière.

Voilà l'histoire de ses trois guerres. On lui en propose une quatrième au sujet de la liberté de l'Escaut; il fait des plaisanteries sur M. de Vergennes et la république de Hollande, et ne s'occupe plus que de bâtir des villages et donner du grain, des outils et des chevaux à ses défricheurs. Ce n'est pas de sa faute s'il fut mal aidé et mal entendu pour quelques points de tabac, fermes, impôts et de législation; c'était pourtant son unique étude et désir. Il ne punit point l'officier qu'il avait envoyé pour arrêter le baron silésien qui avait voulu le livrer à M. de Loudou, et qui l'avait laissé échapper; il fit donner à un soldat, sur qui on trouva une balle pour le tuer, son congé, en disant que c'était un fou; et il avait eu le courage de commander l'exercice, quoiqu'il le sût. Il avait des amis, et beaucoup de douceur dans la vie privée; il donnait beaucoup, et à propos; et a laissé, malgré cela, moyennant la plus grande économie, des centaines de tonneaux de ducats. Il répondait lui-même de sa main, et écoutait tout le monde; il ne faisait mourir personne; il adorait les beaux temps et les grands hommes en tous genres de la France, dont la langue était la seule qu'il sût et dont il trouvait la littérature et le génie au-dessus de toutes les autres nations.

Il eut tort sans doute de se permettre quelques gaietés sur la religion; mais il s'en déclara le soutien pour ses intérêts et la liaison qu'elle avait avec ses principes de gouvernement.

Il eut plus grand tort encore de douter de son âme; mais il mit en pratique à sa mort la spéculation des autres philosophes; et, finissant avec insouciance là-dessus, il mit mal à propos sur la même ligne de dédain les prêtres et les médecins.

FRAGMENT D'UNE LETTRE A MADAME DE V.,

Qui me demandait, après la mort de son mari, si elle ferait bien d'être dévote.

Commencez d'abord par croire, car il me semble que vous priez quelqu'un que vous n'adorez pas; et moi je ne prie pas quelqu'un que j'adore. Voilà mon tort; si ma pratique était comme ma théorie, je serais un saint; mais ma chienne de paresse m'empêche d'exercer

son culte. Quand même il n'y aurait pas du bien à remplir ses devoirs, il n'y a au moins aucun inconvénient. De toutes les religions la catholique me paraît la meilleure à suivre : il y a une marche, il y a des pratiques qui occupent; il y a des preuves pour ceux qui les trouvent, de la foi pour ceux qui ne les trouvent pas, et des consolations pour les uns et pour les autres. Mettant les choses au pis, son illusion est encore agréable et utile; et de toutes les ivresses celle de la religion, quand même elle en serait une, peut contribuer le plus au bonheur. En vérité, ce n'est pas la peine de s'en priver, pour qu'on dise : Cette femme ne va jamais à la messe, et rebute sur les sacrements. Vous voulez, dites-vous, vous établir à Hambourg; eh bien, si vous louez cette maison pour trois ans, louez votre âme à Dieu aussi pour ce temps-là : essayez de cette manière de faire cesser vos douleurs. Cette occupation les ralentira sûrement sans éteindre votre sensibilité, présent fatal et précieux de la Divinité, dont il ne faut pourtant pas se guérir. Si la foi vous arrive pendant ces trois ans, vous pouvez continuer un régime dont vous vous trouverez bien; si elle n'arrive pas, abandonnez votre âme et votre maison, venez vous établir ici près de moi à Vienne, et essayez d'une philosophie douce et permise entre les mains de la confiance et de l'amitié. Je ne veux point profaner votre situation par un mot qui ne lui conviendrait pas à présent : ou Dieu qui guérisse vos malheurs, ou un ami qui les partage. Encore une fois, une onction bien rare et la mysticité de sainte Thérèse; ou un sentiment (pour moi par exemple), que vous appellerez comme vous voudrez, peuvent seuls remplir ce vide immense, que la perte que vous avez faite va vous laisser. Voilà ce que je mets sous les beaux yeux du monde humectés de larmes, et qui m'en arrachent dans ce moment-ci. Enfin, quand on a votre imagination, amour de la Divinité ou amour de l'humanité, sachez vous-même que celui-ci mène souvent à l'autre. Nous nous chargeons, madame, des malheurs qui vous y conduisent. Soyez d'abord plus tendre que vous n'êtes; cela vous servira à tout.

Ne croyez pas qu'il y ait de la personnalité dans tout ce que je vous dis ici. Mon cœur a bien besoin du vôtre; mais la vie occupée ou dissipée que mènent les hommes n'y met jamais une nécessité indispensable; et vous, vous ne pouvez pas vous passer absolument d'une communication intéressante et sûre. Pouvez-vous vivre isolée?

LETTRE A M. L.... S....

Vienne, 16 octobre 1790.

L..... S....., votre cachet n'est pas celui d'un anonyme, et cependant ce n'est pas le vôtre ; car c'est celui de l'erreur. Vos armes vous allaient à merveille. C'était alors le cachet du génie. Votre *nous nous tirerons d'affaire* m'a alarmé. L'audace vile et stupide qui a fait attaquer l'honneur de votre respectable père par des gens sans honneur et le peu de cas qu'ils font des bras emportés empêcheront, me disais-je, mon ami de se jeter dans les leurs. Hélas! je me suis trompé : quand on connaît la chaleur de votre âme, on doit en craindre l'exagération, et que l'amour d'un bien imaginaire ne fasse quitter celui qui est possible. La Grèce avait des sages, mais ils n'étaient que sept : vous en avez douze cents à dix-huit francs par jour, qui sont, sans le savoir, la fable de l'Europe. Sans mission que d'eux-mêmes, sans marche aux affaires, sans connaissance des pays étrangers, sans plan général, sans intérêt public, quoique ce nom colore l'intérêt particulier ; sans élévation, sans respect pour cette noblesse qui fut dans tous les temps brillante, utile et chère ; je sais que l'on compte sur l'Océan, qui peut, dans un pays dont il fait le tour, protéger les faiseurs de phrases et de lois. Mais comment pourra-t-on se soutenir ? supposé que, pour le malheur de la France, il n'y eût plus que des philosophes déchaînés, qui n'aiment ni les fêtes ni la chasse, qui vous répondra que leurs enfants seront sourds aux cris du plaisir, et de l'amour, qui seul est capable de détruire l'égalité?

> Messieurs les beaux esprits, d'ailleurs très-estimables,
> Ont fort peu de talents pour former leurs semblables.

Une nation si jeune, si vive, si exaltée, qui dans ce moment fait une litière d'épines au-dessus des roses qu'elle veut étouffer, tiendra-t-elle des engagements de manége? Je suppose un cas horrible, imprévoyable, et possible pourtant à des tigres-singes, comme vous a appelés M. de Voltaire : on peut culbuter un roi, mais jamais le trône.

Si ce n'est pas tout de suite un Bourbon, peut-être que le plus beau, le plus brave, le plus aimable, et le plus aimé des Français, montera un jour sur ce trône, qui jadis était ombragé de myrtes et de lauriers ; et la roture de noms et de principes fuira devant un

jeune prince ou dictateur, qui aura lu plutôt la bataille de Coutras, les *Amulettes* des jeunes gens de la cour, et les chiffres amoureux, que les visions du *Contrat social*. Il maudira le moment d'erreur où la France insignifiante a tiré autour d'elle un cordon de nullité, que le premier voisin percera quand il le voudra. Un sceptre de fer empêchera de revenir aux horreurs, et sera nécessaire. Voilà le résultat de la liberté. On effacera jusqu'au nom des sages d'aujourd'hui, qui croient que l'univers a les yeux attachés sur eux. On sautera dans l'histoire cent pages ennuyeuses de déclamation; et de Closter-camp, après avoir passé par quelques jolies fêtes du Petit-Trianon, et le bal paré pour M. le comte du Nord, on ira chercher de nouveaux combats et de nouveaux plaisirs sous un autre règne. Platon n'était pas bon à suivre, mon ami, ni en amour ni en république. Diogène en France eût brisé sa lanterne. On s'est trompé sur son compte; ce n'était pas des hommes qu'il cherchait : il y en avait à Athènes ainsi qu'à Paris. C'était de petits garçons; car il avait peur de se tromper, l'habit des Grecs en pouvant favoriser la méprise. Êtes-vous faits pour être des hommes, mes enfants, les plus jolis enfants du monde? Si les rois, pour venger la majesté du trône, veulent vous écraser, je vous défie d'avoir le temps de vous y opposer. Il faudrait vous en donner beaucoup pour ramasser vos corps, vos cœurs et vos esprits dans une plaine. Je sais que votre nation peut s'aguerrir, et qu'elle est capable des plus grandes choses par la supériorité de talents en tout genre; mais on ne sera pas assez maladroit, j'espère, pour vous laisser faire. Sans se donner la peine de vous faire la guerre, qu'on tire autour de la France un grand cercle, comme contre la peste; et toutes les puissances armées jusqu'aux dents sur vos frontières, vous ôtant tout commerce et communication, vous obligeront à vous entretuer par une guerre civile ou à faire ce qu'elles voudront.

Adieu donc beaux vers et chansons! adieu divine poésie, fines et méchantes épigrammes, et vos madrigaux bien français; adieu amours et galanterie. Virgile, Horace, Ovide, n'auraient été que des hommes sévères et médiocres, sans la mollesse, la volupté, la flatterie et les abus. Vous serez tous bien ennuyeux, et vous-même vous ne commencez pas mal.

Quittez un pays où l'on est toujours au-dessus ou au-dessous de son rôle; où la destruction des armes prouve qu'on les portera bien mal, quand il faudra les prendre; où les écussons sont rompus, les devises effacées, et l'esprit chevaleresque aux Petites-Maisons. Quit-

tez un pays où l'orage, qui gronde au dehors et au dedans sur vos têtes, s'annoncera bientôt par la foudre et les éclairs. Ceux de la prétendue raison ne sont que des feux follets, qui conduisent les pauvres voyageurs aux précipices. Quittez un pays où, plus vous êtes supérieur, plus vous serez jalousé, contrarié, arrêté, et moins vous serez cru. Attendez pour y revenir que les Français redeviennent aimables, et n'y soyez pas le seul.

Dites comme le Russe à Paris : *Eh bien, je reviendrai quand ils seront changés.* Servez-vous des amis méprisables que vous ne devez point avoir, pour vous tirer de tout cela; et, après avoir fait voir clair le plus que vous aurez pu, faites-vous faire ambassadeur ici, d'où vous achèverez de remettre tout, au moins, dans un état plus modéré; car je vois déjà les crimes jugés nécessaires pour s'y soutenir. Quelles expressions horribles! *Nécessité du crime, grand malheur des individus pour aller au bien général, à la lanterne.* Hélas! je ne pourrais plus revoir, je crois, votre Paris, déjà souillé du sang de quelques malheureux. Jugez de l'aversion de tous les honnêtes gens de l'Europe, s'il en coule encore. Ah! L.... S...., que ce nom de baptême, que vous avez si ingénieusement retrouvé, vous rappelle les beaux temps du grand Louis, où vous auriez mieux figuré qu'où vous êtes; donnez la main à Louis XVI pour remonter sur son trône, au lieu de l'aider à en descendre. Soyez tous plus royalistes que lui. Hélas! vous devriez lui dire, au lieu de le tenir prisonnier : « *Une chute toujours entraîne une autre chute.* » Que deviendrez-vous, messieurs, si elle est complète, et si vous êtes réduits à vous gouverner vous-mêmes? Sous quels auspices avez-vous marché jusqu'à présent? Les dames de la halle ont remplacé les Longueville, les Chevreuse et les Montbazon. Je crois que vous ne vous crotterez jamais dans ces affreux égouts de Paris; mais vous y êtes enfoncés jusqu'aux genoux. Sortez-en, mon ami, je vous en conjure : et dites, avant de partir : Messieurs, votre dette nationale et votre déficit sont un mémoire de blanchisseuse. Conservez vos prêtres, ils vous payeront. Votre roi a été trop bon; votre reine trop indulgente pour les ennemis qu'elle a eus sans savoir comment. Votre peuple sera soulagé. On ne pendra plus les gens qu'on croit riches; mais on fera du bien à ceux qui ne le seront pas : et la France et l'Europe seront heureuses et tranquilles.

Pensez-y, L.... S.... il en est encore temps; et si vous le faites avec succès, ou même si vous y travaillez, aimez-moi comme auparavant.

LETTRE A M. DE LA HARPE.

Vos notes, monsieur de la Harpe, sont bien peu de choses ; je dis plus, sont tout ce que j'ai vu de plus mauvais. Même vous êtes encore pire, à mon avis, que votre historien Suétone. Qu'est-ce que cette histoire de César? Un libelle diffamatoire. Ce n'est pas comme cela qu'il fallait voir ce grand homme. Qu'est-ce que cette comparaison avec Henri IV? Il n'est pas possible de se moins ressembler. César ne ressemble à personne plus qu'au roi de Prusse. Henri IV, dans sa vie privée, sa gaieté, son honnêteté, sa douceur, sa loyauté, son air de gentilhomme, ressemble au prince Charles de Lorraine. En gouvernement il ressemblait un peu au bon empereur que nous avons perdu. Comme lui, il avait le désir de rendre tout le monde heureux par sa justice et son économie. Il ne m'appartient pas de savoir si François I^er^ a aimé ; mais je parie, si cela est, que ses lettres étaient tendres comme celles de Henri, qui demandait toujours la charité à ses maîtresses. Il avait l'air de prier qu'on l'aimât pour l'amour de Dieu.

César est toujours vainqueur ; Frédéric aussi. Titurius est défait ; c'est Foucquet à Landshut. César jure de s'en venger, et s'en venge ; c'est la bataille de Liegnitz. Le roi ne laissa pas croître sa barbe, voilà la seule différence. Aurunculeius est Finck à Maxen. Cicéron est le prince de Bevern à Breslau. Ces deux grands hommes en arrivant rétablissaient les affaires gâtées par leurs lieutenants.

Cicéron, l'orateur, ne croyait pas que César devint quelque chose. Son air efféminé,.... sa coquetterie..... M. de Voltaire, que je ne crois pas plus brave que Cicéron, mais qui a autant d'esprit, m'a dit qu'il ne s'était jamais attendu à tout ce qu'on a vu du roi. Il avait l'air de ne pas se soucier des affaires, encore moins du militaire. Il polissonnait à la parade avec les jeunes officiers, dessinait dans le sable avec sa canne, par distraction, quand la garde passait. César et Frédéric lisaient beaucoup au même âge, et acquirent la grande connaissance des hommes, à ce qu'on dit. Catulle fit des vers là-dessus. César n'en dinait pas moins avec lui. Les beaux esprits français, attirés à Berlin, firent de mauvaises plaisanteries sur le goût de Frédéric pour la lecture. Il n'en soupait pas moins avec eux. César et Frédéric pardonnèrent des outrages bien plus sanglants, même des perfidies. Le premier ne chercha pas à trouver les auteurs de plusieurs entreprises contre lui ; le second n'a pas fait mourir son baron silé-

sien, qui voulait nous le livrer. César prit dans le Capitole trois mille livres pesant d'or; Frédéric prit une vaisselle d'or à l'abbaye de Melck. César y substitua une pareille quantité de cuivre doré; Éphraïm de Frédéric s'est servi utilement de ce métal, et l'alliage le soutint contre nos alliés.

César punit la neuvième légion à Plaisance; Frédéric, le régiment de Bernbourg à Dresde. César inspirait de l'enthousiasme à ses soldats, témoin Acilius, et un certain centurion, dont le nom commence par une S, et que j'ai oublié.....

César battu à Durazzo, Frédéric à Kolin, ne songent qu'à consoler leurs armées. Ils s'accusent du malheur de la journée; ils la réparent à merveille.

César appelait ses soldats ses compagnons; Frédéric, ses enfants. Ils sont durs sur la désertion, la désobéissance; ils ferment les yeux sur le reste. Ils leur laissent la liberté, et permettent quelquefois le pillage pour se faire aimer, et récompenser des peines extraordinaires.

César aime mieux grossir les difficultés et les forces des ennemis. Il apprend à son armée la marche de Juba, le nombre considérable de ses troupes et ses desseins. Frédéric instruit la sienne de la victoire du prince Charles, de la prise du général, du camp, de la ville, et de toute la Silésie. Il fait entrevoir à ses soldats des efforts presque surnaturels, des impossibilités; la supériorité des Autrichiens, la fortune, l'habitude de vaincre depuis six mois. Il dit que ceux qui ont peur n'ont qu'à sortir de son camp. On pleure, on s'anime, on marche, on nous bat, on nous chasse en Bohême.

César rallie lui-même. Frédéric ramène sa cavalerie entre le petit bois et le village de Czeczor. César est surpris près de la Sambre, et bat ceux qui l'ont surpris; Frédéric fait de même à Trautenau.

Les *Mémoires de Brandebourg* valent bien les *Anti-Caton*; les *OEuvres du Philosophe de Sans-Souci*, l'*Analogie*; l'*Art de la Guerre*, le *Voyage*; et l'*Instruction aux généraux*, les *Commentaires*.

Asinius Pollion en parle comme quelques frondeurs m'ont parlé de ceux du roi : les mêmes reproches précisément. Il prenait de l'argent quand il pouvait; mais c'était pour le distribuer : Frédéric aussi. Enfin, tous les deux ont réformé les lois, ont été sobres, braves, poëtes, orateurs, et ce que vous savez. Oui, encore une fois, le roi se bat, écrit et aime comme César. Ils étaient beaux tous les deux dans leur jeunesse; ils s'avançaient le toupet tous les deux quand ils en avaient, et ont réparé par leur art ce qui leur manquait de che-

veux. Il y a une sorte de coquetterie militaire dans la manière de se mettre.

On faisait des chansons militaires sur César; les soldats qui appellent Frédéric, Fritz, nom d'amitié, lui disent les choses les plus fortes, dont il ne fait que rire.

Il aimerait les fêtes et la magnificence, s'il osait; mais il n'a pas la cent millième partie des richesses de César. Il aime aussi les spectacles. L'un et l'autre ont fait servir la religion à leurs desseins.

La seule différence qu'il y a entre ces deux demi-dieux, c'est que César fut cocu et assassiné, et que Frédéric ne sera ni l'un ni l'autre.

Au même.

Encore un parallèle de César avec Henri IV. C'est donc une gageure. Personne n'aime plus ce prince que moi; et je sais bon gré à la nation douce, sensible et enthousiaste qui l'a assassiné, de s'être amouraché de lui depuis quatre ans.

Mais César avait bien plus de moyens; une plus grande étendue de génie, plus de connaissances, plus de talents, plus de séduction, plus de magie.

Henri était plus honnête, aussi brave, plus naïf; il avait une manière de dire les choses qui n'a jamais ressemblé à personne. Il n'avait pas eu le temps d'avoir de l'éducation; il était ignorant et Gascon en propos autant qu'en origine. Quelle différence dans leur façon d'aimer! César méprisait les femmes; et j'ai vu le moment que Henri allait estimer même la sienne. Personne ne servait César; Henri était bien servi par Sully. César excitait plus d'admiration, Henri plus de confiance; César plus d'enthousiasme, Henri plus d'amitié. César a de plus grandes choses, Henri en a de meilleures. César savait qu'on voulait le tuer, et s'en moquait; Henri en parlait un peu trop souvent. Victimes tous les deux du fanatisme, ils doivent avoir part à nos regrets et à nos éloges. Ce n'est presque que là que je les retrouve. Dieu me préserve des jugements de M. de la Harpe!

AU PRINCE DE KAUNITZ.

LETTRE I.

Au mois de novembre 1788.

A Jassy.

J'ai reçu bien à propos, mon Prince, l'ordre que vous m'avez donné de me plaindre de la conduite des émissaires ou commissaires russes vis-à-vis des Monténégrins. On commençait à nous blâmer, avec raison; mais il y a toujours plus de finesse d'une part que de l'autre. Les Russes, que Pierre I^er^, à force de barbarie, a voulu civiliser, et qu'il a fait battre et tuer pendant neuf ans pour leur apprendre à vaincre, ce qu'ils savaient avant lui, ces Russes sont tout aussi malins que jamais. Cette manière de dégoûter des Autrichiens les Albanais, et tous leurs voisins, est très-dangereuse; car de Grecs en Grecs on s'approche de la Hongrie.

Un officier du génie, que je ne nommerai pas à Votre Altesse, chargé de sommer le bacha de Choczim, lui a dit devant sa garnison : *Méfiez-vous des Russes, ne vous rendez point à eux, et dépêchez-vous de vous rendre au prince de Cobourg; car les Russes ont dit qu'ils violeraient vos femmes et déchireraient vos entrailles.* J'ai bien juré que cela n'était pas vrai : voilà le seul mensonge que je me suis permis. Car je sais que ce ne serait pas vous faire ma cour, mon prince : votre grande politique est la vérité.

La mienne est de me livrer en enfant perdu, quitte à être abandonné. Par exemple, j'ai dit au prince Potemkin que s'il voulait marcher sur les bords de la mer Noire jusqu'au Danube, et faire marcher Romanzow à Bucharest, je réussirais à le faire hospodar de Moldavie et de Valachie.— Je me moque bien de cela, m'a-t-il dit; je parie que je serais roi de Pologne si je le voulais : j'ai refusé d'être duc de Courlande; je suis bien plus que tout cela.— Au moins, ai-je répondu, rendez ces deux pays (la Moldavie et la Valachie) indépendants des Turcs à la paix. Faites qu'ils soient gouvernés par leurs boyards, sous la protection des deux empires. Il m'a dit : *Nous verrons.*

Votre Altesse verra plus aisément que qui que ce soit, par la morale de la fable de l'alouette avec ses petits, dont elle se souvient sûrement, qu'on ne peut s'en rapporter qu'à soi, et qu'on n'a des alliés

que pour être sûr de n'avoir pas tout à fait des ennemis de plus.

Mon colosse Potemkin se remuera peut-être un jour : c'est l'emblème de l'empire. Il y a des mines d'or et des steppes dans l'un et dans l'autre ; mais ce colosse-ci est mieux nourri : l'autre s'amincit en grandissant. Dieu nous conserve l'immortelle impératrice ; mais, comme elle ne le sera que dans l'histoire, je crois qu'il faudrait extrêmement ménager le Grand-Duc, qui, en réformant des millions d'abus, en créera d'autres : capable de travail, changeant trop souvent d'avis et d'amis pour avoir un favori, un conseiller, ou une maîtresse ; prompt, ardent, inconséquent, il sera peut-être à craindre un jour, si c'est à lui que sa mère laisse l'empire ; mais je crois que si elle en a le temps ce sera plutôt au petit grand-duc Alexandre ; car elle éloigne autant son fils des affaires qu'elle en rapproche son petit-fils. Elle le forme elle-même au gouvernement, tout jeune qu'il est. Son père est dans ce moment-ci tout Prussien ; mais il ne l'est peut-être que comme Mgr le Dauphin était dévot : parce que Louis XV ne l'était pas.

Voici encore une addition à ce portrait : son esprit est faux, son cœur droit, son jugement est un coup du hasard ; il est méfiant, susceptible, aimable en société, intraitable en affaires, passionné pour l'équité, mais emporté par sa fougue, qui ne lui permet pas de distinguer la vérité ; faisant le frondeur, jouant le persécuté, quoique sa mère veuille qu'on lui fasse la cour et qu'on lui facilite les moyens de s'amuser autant qu'il le veut. Malheur à ses amis, ses ennemis, ses alliés et ses sujets ! D'ailleurs il est extrêmement mobile ; mais pendant le peu de temps qu'il veut une chose dans son intérieur, ou qu'il aime, ou qu'il hait, c'est avec violence et entêtement. Il déteste sa nation, et m'en a dit une fois à Gatschina des choses que je ne puis répéter.

Je n'ai réussi qu'à trois choses : j'ai fait donner la flottille au prince de Nassau, qui a pris ou brûlé trente-six bâtiments, grands et petits ; tué ou noyé cinq mille hommes, et pris cinq cent soixante-dix-huit pièces de canon ; j'ai fait passer le Bog à un maréchal et le Niester à l'autre.

Je puis mettre encore Choczim au rang de mes exploits militaires, puisque c'est à force de courriers que je l'ai fait attaquer, et au rang de mes exploits politiques, puisque j'ai obtenu de l'impératrice qu'elle nous en assurât la possession, quelque paix que l'on fasse.

Je prie Votre Altesse de me conserver toujours les bontés qui, depuis mon enfance, l'ont engagée souvent à m'appeler son fils; j'aspire à ce titre par la tendresse et le respect que je lui ai voués.

LETTRE II.

Mai 1789.

A Semlin.

J'attends le maréchal Haddick, qui est parti en même temps que moi, mais qui n'arrivera pas si vite, et me laissera le plaisir de commander quelque temps les deux armées, jusqu'à ce qu'il ne me reste plus que celle de Semlin, dont je ne ferai de rapports qu'à lui et à Votre Majesté impériale.

J'ai trouve ici tout le monde de bonne volonté et charmé de me voir. Je n'ai point mis de poste dans le Sanspitz, parce que cela ne sert qu'à faire couper des têtes et à y attirer les janissaires mal à propos. Grâce à cette mesure, quand j'ouvrirai la tranchée, je n'en trouverai pas dans toutes les broussailles, d'où ils sortiraient pour me déranger. Je ne me plains pas de deux ou trois têtes coupées; si j'en demandais raison, le bacha m'en enverrait en revanche d'autres qu'il prendrait au hasard pour punir les Turcs qui ont passé la Save contre l'armistice. Je dévorerai de même quelques petits affronts, et ma première représaille sera de commencer sérieusement l'attaque sans être obligé d'en prévenir le bacha plusieurs jours d'avance. Nous serons dispensés de cette convention, et le bon Osman sera pris à l'improviste.

Je n'ai pas pu débrouiller dans mon cœur si c'est par bonté ou par envie de mettre encore plus dans son tort cet Osman, qui ne sait au reste guère ce qui ce passe, que je viens de lui renvoyer une vingtaine de prisonniers. Ce sont de pauvres habitants des bords de la Save, près de Zabzetch, qui sont venus de ce côté-ci pour cueillir des herbes. Ils ont cru que j'allais leur faire couper la tête devant moi pour m'amuser. Un petit vieux dervis pleurait seulement de ne plus revoir sa femme et ses enfants, à ce que m'a expliqué mon interprète. Je ne puis pas peindre le plaisir que j'ai eu à voir l'émotion qu'ils éprouvèrent tous en me donnant mille bénédictions,

et élevant leurs mains vers le ciel, en criant et en invoquant Allah pour moi.

Je ne sais pas si j'ai trop bien fait de passer la Save avec une grosse escorte pour reconnaître Belgrade du côté de Vidin et Nissa : je me suis avancé jusqu'au mont Havala, d'où j'ai été repoussé par l'odeur du repaire des aigles qui l'habitent, et qui y apportent toutes les bêtes mortes qu'ils trouvent.

J'ai manqué me repentir de cette promenade : quatre cents spahis étaient sortis de la ville pour couper les têtes de quelques émigrants cachés dans les bois, et qui voulaient s'établir en Syrmie. Tout en cherchant à leur échapper, et faisant faire de petites patrouilles de droite et de gauche, je pensais que si j'avais eu affaire à des chrétiens, je leur aurais laissé des prisonniers pour éviter d'être prisonnier moi-même ; mais abandonner aux Turcs un seul housard aurait été un parricide : apparemment qu'ils avaient *nèboïssé* (mot qui veut dire couper la tête), comme sait Votre Majesté ; car, après avoir repassé le Save, au moment où ils allaient la suivre pour retourner chez eux, je les entendis chanter et pousser des cris de joie, eux qui ne sont pas ordinairement fort gais. Ils me tirèrent des coups de fusil d'un bord à l'autre : mon brave et fidèle adjudant général Bolza ramassa une de leurs balles à mes pieds.

J'ai fait faire une fausse alarme dans Semlin, pour voir si chacun savait son poste et avait étudié mes instructions. La grande redoute carrée que Votre Majesté a fait construire et tous les autres points de défense ont été garnis et soutenus dans un demi-quart d'heure.

Ils ont célébré leur Ramazan* à boulets, presque dans mon camp, mais sans malice. Je le leur rendrai à la première occasion de même sans malice, comme si c'était aussi notre habitude. Ils n'ont tué personne : leur manière est de tirer des boulets de trois, enveloppés de chiffons, dans une pièce de 24 ; il y a eu de ces boulets qui ont passé au-dessus de ma maison.

* Carême des Turcs.

LETTRE AU MARÉCHAL DE LACY.

Au mois d'octobre 1789.

De Semlin.

Belgrade, le bacha, la Servie, mes troupes et moi, nous sommes abîmés de fatigue, mon cher maréchal ; de 25,000 hommes que nous avons, 5,000 seulement ont fait le service du siége ; et je me suis servi, pour ouvrir la tranchée, de mes cuirassiers de Czartoryski. Darnal me disait, avec son accent gascon : *Je veux essayer une batterie à ricochet ; je veux détruire les défenses.* Et moi, qui ne suis pas si savant, je lui disais : — Détruisez plutôt les défenseurs. — La batterie de mortiers que je plaçai pour prendre en écharpe l'ouvrage à cornes fit un merveilleux effet. *Belgarde est rendu*, dis-je hier à Darnal, qui, comme vous savez, est sourd. — *A demain*, me dit-il, *encore de bons ricochets. — Nous n'en avons plus besoin, Belgrade est à nous. — Ah! mon Dieu, que me dites-vous ?* me répondit-il ; *quelle besogne auraient fait aujourd'hui mes ricochets !*

N'ai-je pas fait un peu des querelles d'Allemand à ce bon Osman-Bacha, en lui écrivant les lettres suivantes. Voici la première :

« La confiance que j'avais en votre exactitude à garder strictement l'armistice ayant été trompée, je vous en demande satisfaction et réparation. Comptant sur la bonne foi des musulmans, je ne pouvais pas m'attendre à la lâcheté d'une tschaïque turque qui, près de l'embouchure de la Temesch, a tiré à cartouches sur une des tschaïques impériales qui faisait tranquillement sa patrouille.

« Si c'est un prétexte, il vaut mieux n'en pas avoir, et dire que vous avez envie de rompre la trêve. Il ne faut ni finesse ni prétexte entre un bacha qui, je crois, a de l'honneur, et un chef de chrétiens, tous deux employés dans des postes si éminents, par nos sublimes cours.

« Si vous voulez conserver l'union, donnez des ordres pour qu'aucun de vos soldats ne mette le pied sur mon territoire. C'est, vous le savez, la rive gauche du Danube et de la Save.

« J'ai dissimulé jusqu'à présent, et je n'ai voulu ni vous demander, ni faire couper les têtes de ceux qui ont débarqué il y a trois

« jours de mon côté, près de la Zigeuner-Insel ; mais que ceci vous « serve d'avertissement, et à vos Turcs aussi.

« Si vous voulez reprendre les armes, je mériterai votre estime ; « si vous les laissez reposer, je vous donnerai des preuves d'amitié ; « l'un ou l'autre dépend de votre réponse : je l'attends avec l'impa- « tience d'un soldat et la franchise d'un voisin. »

Voici ma seconde lettre :

« J'ai été si étonné, Osman-Bacha, de vos espèces de menaces, « dont vous ne sentez pas la valeur, que j'ai relu deux fois votre « lettre.

« Regardez par votre fenêtre, vous verrez ma réponse. Ma flot- « tille s'approche, et mon armée, ennuyée de ce ridicule demi- « armistice, vous prie de venir démolir ma redoute de Semlin.

« Votre premier coup de canon décidera de ma résolution et de « votre sort. Je ne le provoque pas ; car ma sublime cour ne veut « pas que je commence ; mais je l'attends et je le désire. »

Quelques jours après les tschaïques vinrent se promener trop près de la Kriegs-Insel. Oh ! il faut les en corriger, dis-je à mon fils, qui travaillait tantôt à l'attaque dirigée par le maréchal Loudon, et tantôt à celle dont j'étais chargé. Aussitôt Charles, avec sa gaieté ordinaire, se jeta dans une de mes barques avec mes aides de camp, et s'en alla, suivi de quarante autres petits bâtiments attaquer les tschaïques des Turcs. Je dirigeai la bataille de ma fenêtre, malgré un accès de fièvre diabolique ; et après m'être tué de crier à un Italien qui commandait ma frégate *la Marie-Thérèse*, *alla larga*, et des mots que je n'ose pas écrire, j'allai d'impatience gagner et achever ma drôle de bataille navale moi-même : je ne perdis personne. On dit que trois tschaïques turques, qui offrent plus de surface que les miennes, ont été maltraitées.

Croyez-vous, mon cher maréchal, que nous nous brouillâmes pour cela, Osman et moi ? Point du tout, je ne pouvais être que tout à fait bien, ou tout à fait mal avec lui. Le lendemain j'allai en voiture à l'embouchure de la Donavitz, à quarante toises de la place, entouré de tant d'officiers d'ordonnance, d'aides de camp et de hussards que nous valions bien un coup de canon. Point du tout ; je fis tirer à boulets sur la ville mon *Te Deum* pour une bataille gagnée par Cobourg ; huit Turcs furent tués devant les cafés : pas plus d'humeur pour cela qu'auparavant.

Enfin Votre Excellence verra par mes rapports comme tout s'est

passé. Le maréchal Loudon, à qui je me suis plaint des excès commis sur notre territoire, est parvenu à traverser la Save, ainsi que je l'ai désiré. On est bien brave, ou bien peu brave, comme on voudra l'entendre, quand on est malade. Plutôt que de fatiguer mes jambes dans les broussailles de la Sanspitz, où j'étais allé placer une division pour soutenir la tranchée contre les sorties, je préférai l'autre jour d'essuyer les balles de quelques Turcs qui me visaient dans une embrasure de canon, d'où je les regardais. Si je m'étais bien porté je n'aurais pas quitté la tranchée. Je n'y allais qu'environ deux heures tous les jours : étant ainsi plus général que soldat, j'ai pu faire de meilleurs arrangements, et imaginer de placer une batterie dans la Kriegs-Insel, deux cents toises en avant de celle du prince Eugène. C'est là que je fus le plus exposé, car j'y travaillais en plein jour, et j'y fis tuer entre autres vingt braves ouvriers syrmiens.

Enfin, nous voilà tous contents, et moi surtout, de ce billet du maréchal Loudon. Il m'écrit : *Une grande partie de cette heureuse expédition étant due à vos talents et à votre activité dans l'attaque faite sous vos yeux et par votre commandement, j'ai écrit à Sa Majesté tout ce que vous méritez, et sans doute elle saura rendre justice à vos services distingués dans la prise de Belgrade.*

Le maréchal a grondé tout le monde, excepté moi; il a été aussi vif, aussi rapide que dans son meilleur temps. Il est au feu comme Votre Excellence, c'est tout dire. Vous avez tous les deux le même éclair dans l'esprit, mais il n'a pas votre sang-froid imperturbable; vous ne faites et ne dites jamais rien qui ne soit parfait, jamais rien que vous puissiez vous reprocher ; aussi n'y a-t il jamais eu de mérite supérieur au vôtre, ni d'admiration qui égale la mienne pour mon cher maître.

LETTRE A L'EMPEREUR JOSEPH.

Au mois de novembre 1789.

A Belgrade.

Je suis comblé de joie de la permission que Votre Majesté Impériale vient de m'accorder d'aller me mettre à ses pieds, et de rester à Vienne jusqu'à ce que je mène en Moravie ou en Silésie, comme

je l'espère, l'armée qui revient de Syrmie. Je suis plus sensible, Sire, aux grâces qu'aux disgrâces. Les soins que je n'ai cessé de donner au siége de Belgrade, et la fièvre que le quinquina n'a pu vaincre, m'ont empêché d'éprouver le chagrin que j'aurais dû ressentir de cette terrible phrase : *Attendez-vous aux preuves de mon mécontentement, n'ayant ni le goût ni l'habitude de me laisser désobéir.*

Je m'étais bien trouvé de ma conduite, Sire, il y a onze ans, dans la guerre de Bavière ; et vous m'en aviez remercié : cette fois-ci Votre Majesté m'avait ordonné par le retour de mon courrier, le capitaine Jakobiska, de ne lui envoyer que des estafettes, parce que les ministres étrangers sont toujours à l'affût des nouvelles, et si j'ai fait partir mon aide de camp, c'est parce que le comte de Choiseul a écrit de Constantinople de faire passer bien sûrement et bien directement sa dépêche très-importante au marquis de Noailles, qui doit en faire part au prince de Kaunitz. Mon courrier s'est arrêté à Luxembourg : ainsi son arrivée n'a pas fait de bruit à Vienne. Les estafettes dorment, s'enivrent ou sont assassinées. On m'a rapporté, l'autre jour, des dépêches couvertes du sang et de la cervelle d'un pauvre diable qui avait été tué dans le Bannat.

Je vous demande pardon, Sire, de n'avoir pas été plus inquiet de votre colère. C'est que je connais encore mieux votre justice. J'ai regretté profondément les lettres pleines de confiance et d'amitié que Votre Majesté m'écrivait l'année dernière ; mais je n'ai pas douté du retour de ses bontés, même après l'ordre sévère de choisir pour mon quartier d'hiver ou Belgrade, ou Esseck, ou Petervaradin, au lieu de me permettre d'aller à Vienne remettre ma santé. Je me suis dit : Un voyage qu'un de mes aides de camp a fait mal à propos dans les Pays-Bas, au plus fort de la révolte, fait croire peut-être à Sa Majesté que j'y étais pour quelque chose, et que j'avais quelque rapport avec les mécontents : cela ne sera pas long. Sa Majesté se ressouviendra d'abord, et puis trouvera que cela est impossible.

Pendant ce temps-là je me vengais de vous, Sire : j'écrivais à la Reine de France pour la supplier de vous envoyer le docteur Seyffert, dont le grand talent est de guérir promptement le mal qui fait souffrir Votre Majesté ; je souhaite qu'elle n'en ait pas besoin, ou que cet homme arrive tout de suite. Rien ne m'intéresse plus, Sire, que votre gloire et votre vie, pour laquelle je donnerais la mienne : et je l'exposerai du moins bien volontiers devant Neiss,

si, comme le maréchal Loudon le désire, on lui permet de se porter sous les murs de cette place, pour empêcher le roi de Prusse de se mêler de nos affaires et de faire le médiateur, ce qui me paraît sa folie.

LETTRE AU MARÉCHAL DE LACY.

En décembre 1789.

De Belgrade.

Ce n'est pas pour me faire valoir, mon cher maréchal, car mon devoir ne me coûte rien ; mais je suis assommé de propositions pour me mettre à la tête des Flamands. Je n'ai répondu qu'une seule fois pour dire que je ne répondrais point : je leur ai fait entrevoir la sottise et l'impuissance de leur révolte (grâce à leur pauvre tête) ; car ils pourraient bien empêcher d'un côté le passage de la Sambre, et de l'autre celui de la Dyle, par les bords escarpés qui se trouvent de leur côté; et après leur avoir démontré qu'ils ne savaient pas lire le bourguignon du bon duc, auteur de leur *joyeuse entrée*, j'ai ajouté que je les remerciais des provinces qu'ils m'offraient; mais que je ne me révoltais jamais pendant l'hiver.

Je n'ai pas même honoré Vandernot de cette mauvaise plaisanterie, et n'ai pas répondu à sa sommation de venir défendre nos priviléges, ni à ses menaces si je ne m'y rendais pas tout de suite.

Je prie Votre Excellence de ne pas dire un mot de tout cela à l'empereur, que je plains d'avoir cru peut-être que je m'intéressais à la révolte belgique ; car je m'imagine que c'est pour cela que je suis ici dans une espèce d'exil. Comme il revient aisément des impressions qu'il prend, je suis sûr qu'il me fera sortir bientôt de cette situation, en rétractant l'ordre de choisir pour mon quartier d'hiver Belgrade, Esseck ou Petervaradin.

Si j'y reste, je m'en vengerai en refaisant ce qu'on appelle le chemin du prince Eugène, une belle communication de Semlin à Belgrade, et achevant en Syrmie un canal commencé par les Romains : j'y emploierai tout mon corps d'armée.

Le tefterdar que j'ai eu chez moi en otage, et qui, oubliant Mahomet, a fait semblant de prendre le vin d'Hongrie pour du sor-

bet, m'a dit l'autre jour quel était l'acharnement des ministres de Prusse et d'Angleterre pour faire continuer la guerre.

Ces deux puissances, par une politique infernale et mal entendue, veulent faire perdre les Pays-Bas à la maison d'Autriche ; et l'Angleterre veut faire perdre la France à la France. Qu'on se dépêche à Vienne de conclure la paix. Je sais que les femmes, les abbés et les oisifs d'une grande ville ne la veulent jamais ; mais quand même on aurait toute la Bosnie, très-difficile à conquérir à cause des châteaux d'une féodalité musulmane dont le nom est ignoré, on n'en serait pas plus riche. Contentons-nous de Dubitza, Novi, Sabacz, Belgrade et Choczim, et que la Russie se contente d'Oczakow. Courons au plus pressé : qu'on éteigne l'incendie des Pays-Bas, et qu'on prévienne celui de la France ; bientôt il n'en sera plus temps.

On ne peut penser à rien à Pétersbourg que quand on est en paix avec Constantinople. Le jour qu'on y apprit que Bulgakoff était aux Sept-Tours, l'impératrice en était presque fâchée. C'est une souveraine pour l'histoire bien plus que pour le roman, quoiqu'on ne le croie pas. Le prince Potemkin, qui tenait à l'une et à l'autre, est bien revenu du roman.

La France sera punie par où elle a péché ; elle sera punie d'avoir fait révolter l'Amérique, et d'avoir accoutumé la Turquie à l'inimitié avec l'Autriche. Les pauvres Turcs, peu au fait de ce qui se passe en Europe, croient peut-être qu'ils seront soutenus par leurs alliés, et les Anglais se repentiront de ne pas appuyer le trône du malheureux et vertueux Louis XVI. Mon Dieu ! que je plains la pauvre reine aux Tuileries ! Tous les détails que Votre Excellence me donne de cette arrivée à Paris m'ont fait fondre en larmes.

LETTRE AU PRINCE DE KAUNITZ.

En décembre 1789.

De Petervaradin.

Je souhaite, Prince, qu'on vous entende aussi bien que je vous entends, c'est-à-dire que l'on comprenne votre loyauté par votre supériorité. Cette petite correspondance de Turquie et de France, que notre cour sait ou ne sait pas, et dont je suis malgré moi l'entre-

metteur, me déplait beaucoup, ainsi qu'à Votre Altesse, qui n'aime pas les cachotteries, les demi-moyens et les demi-mesures. Sans avoir les mêmes droits que vous, j'ai déjà dit la vérité dans ma vie à cinq ou six têtes couronnées, qui ne m'en ont pas voulu. Avec une volonté plus déterminée, cent cinquante mille hommes tout de suite en campagne et quelques cajoleries au grand Frédéric, que n'aurions-nous pas fait ! Nous aurions eu, l'année passée, la Servie et la Bosnie, et cent mille hommes menaçant la Prusse si elle voulait se mêler de nos affaires. Elle n'est plus ce qu'elle était : les trésors, la discipline et l'enthousiasme n'y sont plus. Ce que j'ai dit pour notre guerre de l'Escaut, que je voulais et pouvais commencer par la prise de quatre petites forteresses et sept vaisseaux dans un jour, n'a servi qu'à me faire perdre un procès en France : M. de Vergennes y a mis de la malice. Et ce que j'ai écrit sur la Prusse m'empêchera de réussir dans une affaire que me donne ma petite souveraineté dans le cercle de Westphalie, dont le roi est directeur.

Je voudrais, Prince, que notre devise fût *Tonner et étonner*, vis-à-vis des Turcs et des chrétiens, surtout si d'ici à quelques temps nous nous brouillons avec cette nouvelle France. Il n'y a rien de pis que ces courriers, ces armistices, ces indécisions enfin, qui ne sont ni la paix, ni la guerre.

L'armée autrichienne doit être invincible. Si c'est un inconvénient de n'être pas tous de la même nation, il en résulte un avantage, c'est l'émulation qui règne entre les Hongrois, les Polonais, les Bohêmes, les Tyroliens, les Allemands, les Wallons et les Italiens. J'ai été, à mon attaque de Belgrade, très-content de ceux-ci, dont on n'a pas toujours su tirer parti. Je leur ai donné, entre autres, trois médailles d'or, d'après la belle nouvelle institution de notre empereur. Les Croates, gardes perpétuels de nos camps, sont excellents. Quinze mille déserteurs français se battent à merveille dans nos rangs.

J'ai formé ici le corps de Mychalovicz, appelé Manteaux rouges, qui ne sont pas les plus honnêtes gens du monde, mais bien braves ; et je les ai exercés à la turque, criant à leur manière, et par la plus grande chaleur du jour ; si l'on nous attaque à midi, comme cela arrive quelquefois, ils y seront tout préparés.

Je sais, Prince, qu'on croit à Vienne les Hongrois dangereux. On devrait, à la vérité, leur ôter les employés allemands, qu'ils

n'aiment pas; mais qu'on ne craigne pas la révolte dans un pays où il y a six partis puissants qui se détestent : le clergé catholique, grec et protestant, les magnats, les gentilshommes et les paysans. Il est bien aisé d'en avoir au moins quatre pour la cour.

Je défie les émissaires prussiens, quand même ils apporteraient beaucoup d'or avec eux, de réussir à troubler la Hongrie. Quelle pauvre politique que celle de l'or et de la rébellion! Louis XIV s'est perdu dans mon esprit par ces deux moyens qu'il a employés parmi nous. Je connais dans plus d'une famille des portraits de ce roi enrichis de diamants, et des lits brodés comme le sien à Versailles.

Voici ce qui vaut mieux que tout cela, parce que c'est beaucoup moins sérieux :

Il y a des sorciers dans ce pays-ci, renommé d'ailleurs par les vampires et les prédictions des Égyptiens ; mais cette fois-ci c'est un juif qui a jeûné quatre jours de suite, a fait et envoyé une cabale sur moi au grand maître de la loge de Philadelphie, et une autre à celui du grand Caire. Il m'en apporte la réponse qui s'accorde avec ses calculs. Je vivrai, dit-il, jusqu'à quatre-vingt-quatorze ans. Tant mieux pour vous, mon Prince, qui m'aimez. Le juif n'y met qu'une condition que l'âge pourra m'aider à remplir, c'est de ne pas réussir auprès des femmes qui sont bien avec leurs maris ; les autres me sont permises. C'est donner assez de latitude à sa prédiction de longue vie et de bonheur; j'en fais consister une partie dans la continuation des bontés de Votre Altesse pour moi.

LETTRES A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

LETTRE I.

Ce 14 juillet 1790.

A Alttischein, sur les frontières de la Silésie, en attendant l'ouverture de la campagne.

Madame,

Je plains Votre Majesté Impériale d'être obligée de faire face à tout : voilà que je m'en mêle, et je vous serai plus incommode que

le Roi de Suède. Voici ce dont il s'agit : Comme je le vis depuis trois ans enTartarie, Moldavie, Nouvelle et Vieille-Servie, Sirmie, Moravie et presque Silésie, je viens seulement de lire les lettres de Votre Majesté Impériale à Voltaire, et de Voltaire à Votre Majesté Impériale : j'ai ri et j'ai admiré : vous voyez, Madame, que j'ai cru vous entendre. Il m'a été impossible de ne pas me mêler de la conversation, moi indigne, qui devrais toujours écouter sans dire mot ; mais c'est mon cœur qui est un bavard, et non pas mon esprit. J'en ai bien plus que M. de Voltaire le soir en me couchant ; car il ne dort pas, dit-il, quand il lit dans les gazettes des critiques ou des mensonges ; et grâce à Dieu, les méchants ou les sots ne m'empêchent pas de dormir. J'aurai beau me voir blâmé dans une relation signée Gustave, que je croirais seulement que ce n'est ni Vasa, ni Adolphe qui l'ont écrite. Sélim, au moins, écrit fort peu, à ce qu'il me semble ; et cela me fait ressouvenir de quelqu'un qui demandait en ma présence, à Belgrade, au teffterdar, — si les Turcs qui ne savent pas écrire ne faisaient pas une croix pour signer ? — Cela se pratique ainsi chez nous autres chrétiens.

Les deux cents et quelques roubles que M. de Voltaire demande à Votre Majesté Impériale pour ses montres de Ferney, et la crainte qu'il a de déranger ses finances par cette somme, et de l'empêcher de continuer la guerre, m'ont bien amusé. Que diroit-il s'il voyoit les mêmes petites finances fournir à une guerre depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Baltique (en faisant un crochet à la mer Noire et à la Méditerranée), et *le petit ménage* aller toujours son train.

Quel dommage qu'il n'ait pas vu les nouveaux prodiges des armées victorieuses de Votre Majesté ! elle les lui aurait racontés si simplement que, sans s'en douter, elle aurait fait une histoire aussi célèbre que la guerre même. Si j'avais lu avec quelle bonhomie Votre Majesté assure M. de Voltaire qu'elle a encore un peu d'argent, quoiqu'elle ait acheté quelques tableaux, je me la serais représentée plus grande de quatre pouces, se tenant encore plus droite que de coutume, le menton presqu'en l'air, un grand panier, et n'étant seulement digne que d'admiration, ce qui est bien fatigant. A propos de cela, oserais-je bien lui demander si elle s'est ressouvenue de se défaire de ce buste si peu ressemblant qui est sur le chemin de l'Ermitage ? A propos de cet ermitage, qui n'en est pas un, j'en fais bâtir un véritable sur la montagne, à une lieue de Vienne ; il s'appelle *Mon Refuge*, puisque je n'y suis pas plus exposé aux progrès de la

philosophie qu'aux inondations : la liberté est une si belle chose! celle des Pays-Bas me ruine tous les jours davantage : celle de la France me coûtera le quart de mes revenus. J'ai été assassiné et presque jeté à l'eau en Hollande, lapidé en Suisse, *boxé* en Angleterre, et au moment d'y être pris pour matelot par la liberté de la *presse*. J'ai été aimé à Venise par la mère du doge. J'ai manqué d'être pris sur un vaisseau par les Ragusains, qui ont la liberté de piller partout. Je ne connais pas assez Lucques et Saint-Marin pour en parler. Je m'imagine que Gênes porte dignement son nom. C'est une très-belle chose que la liberté, mais la voilà en bonnes mains. Des manants qui se font ministres d'un roi prisonnier ; des curés législateurs ; des avocats politiques ; et des jeunes gens qui ne peuvent pas payer le mémoire de leurs tailleurs, veulent payer les dettes de l'État.

J'en reviens aux lettres de Voltaire : Pourquoi insulte-t-il Votre Majesté Impériale sur son nom de Catherine, que je protége, et qui n'est pas effayrant comme celui de M. Pallas, dont il parle?

Ce qui m'a encore bien diverti dans ce volume des lettres, c'est d'y trouver déjà vos aveux d'ignorance, vos impossibilités de faire des vers et la grande maxime que, lorsqu'il s'agit de coups, il vaut mieux en donner qu'en recevoir.

Votre Majesté Impériale me pardonne-t-elle d'avoir ri? Sans cela, j'aurois pleuré de ne plus lui entendre dire de ces choses-là, qui, avec cent mille autres, rendaient les fleuves, les déserts, les palais, les campagnes, les résidences, les châteaux gothiques et autres, les fêtes et les gondoles et les galères si agréables.

Elle sera débarrassée de moi, c'est-à-dire de me lire et de me répondre à peu près en même temps que de Gustave et de Sélim, qui vaut bien le Mustapha de Voltaire, mais non pas son Mahomet. Elle leur répondera : Je vous donne la paix, en même temps qu'elle daignera me dire : Je vous donne le bonsoir. L'exactitude de Votre Majesté à me répondre m'embarrasse, quoique ses lettres fassent mon bonheur et soient des titres que l'assemblée nationale ne peut pas m'ôter. On voit bien que je ne suis pas janséniste, car ces messieurs n'approchent de la Divinité qu'une fois par an, ou deux tout au plus, et je m'aperçois que voilà deux fois que cela m'arrive depuis quatre mois, et trois fois depuis neuf. Je vais m'arrêter jusqu'au mois de janvier 1791. Quelle différence de ces bonnes lettres de votre auguste bonhomie, avec l'esprit lourd ou diffus, ou le

vague et l'alambiqué des Jordans, de d'Argens, et même de d'Alembert et de ses correspondants!

Il me semble que la massue d'Hercule ne s'appesantira pas sur nous ; il n'appartient pas à tout le monde d'être magnifique. Il y a des pays où l'on peut, dans sa cour et dans ses armées, réunir l'or des Perses au fer des Macédoniens; mais quand on ne peut se soutenir qu'en ressemblant à Sparte, on a tort d'avoir cent chariots de bagages et deux troupes de comédie, qui me font croire que les autres troupes ne serviront point à la tragédie héroïque.

Je demande pardon à Votre Majesté Impériale de l'entretenir de ma douleur qui est bien vive. J'apprends dans ce moment la perte que nous faisons : le maréchal de Laudon vient de mourir dans son quartier de Neutisschein, à une lieue du mien, après des souffrances terribles, dont j'ai été témoin pendant onze jours de suite. Il y a eu un mieux qui nous rend notre malheur encore plus sensible. Faut-il qu'un héros, et même un grand homme, sans avoir fait de mal qu'aux ennemis, souffre tant, et disparaisse ensuite de cette terre qu'il a tant honorée! Je veux penser bien vite au bonheur que j'aurai, quand les circonstances me permettront de me mettre aux pieds de Votre Majesté Impériale, pour écarter toutes ces idées affligeantes pour l'humanité.

J'attends à tout moment, de la Baltique ou de ses bords, des nouvelles d'une victoire et non pas d'un combat. Le voyage de Votre Majesté a fait la plus grande sensation en Europe. Je me souviens de vous avoir dit, un jour qu'elle m'ordonnait d'avouer ce que je pensois d'elle, qu'outre son imperturbabilité elle avait aussi la science des à-propos.

Comme je l'étudie, cette science, voici le moment de l'employer. Je crois qu'il est à propos que je finisse, et que je présente à Votre Majesté Impériale les assurances, etc.

LETTRE II.

Madame,

Je ne puis l'emporter sur Votre Majesté Impériale que par la longueur de ma lettres. Si j'ai sur elle un avantage quelconque, je suis plus puissant que toutes les puissances de la terre, qui ne

peuvent pas même l'égaler en rien, ni en bienfaisance, ni en justice, ni en générosité, ni en grandeur d'âme. Mes lettres sont longtemps en chemin : Votre Majesté peut toujours se flatter d'un silence de trois mois quand elle craint une réponse.

Je dévore les lettres de Votre Majesté, et puis, de peur de les perdre, je les cache dans un sachet, car je n'aime pas les gens à portefeuille; et, grâce à Dieu, j'ai le même bureau que le prince, c'est-à-dire mes genoux; ensuite j'écris à Votre Majesté ce qui me passe par la tête; si c'était ce qui me passe dans l'âme, ce serait une expression de sensibilité ou d'admiration qui l'ennuierait : et comme l'ennui est le seul souverain dont elle ait peur, c'est le seul avec qui je lui conseille un *statu quo*; elle ne sait pas ce qu'elle peut avoir à craindre de moi. Ma mémoire, malheureusement pour la modestie de Votre Majesté Impériale, est excellente. Je me souviens de mille choses plus simples, plus gaies, plus naïves, plus sublimes les unes que les autres. Parmi celles-ci, il y en a une que moi, administrateur d'une grande province (grande pour ce petit reste d'Europe qui n'est pas votre empire), je me rappelle sans cesse : *J'ai pour principe de louer tout haut et de gronder tout bas.* Mes nuances sont moins fines : je lave les têtes qu'on aurait dû couper; et assez dur en particulier vis-à-vis de certaines personnes, je suis doux pour elles lorsqu'on pourrait m'entendre.

C'est encore grâce à cette mémoire que je me rappelle les conseils que Votre Majesté a donnés à son illustre frère, courtisan et admirateur, Joseph II, à Sébastopol. Je ne suis pas suspect de ne pas aimer et même admirer cet infortuné monarque; mais s'il avait suivi un de ces conseils dont je me souviens, les révolutionnaires belges ne lui auraient pas coûté la vie.

Si l'enthousiasme dont M. de Meilhan est saisi pour tout ce qu'il voit et entend, le fait votre historiographe, je serai son garçon : je me suis blasé sur les grandes choses; je me suis accoutumé à tout cela : je vois et j'entends Votre Majesté de sang-froid; je ne la juge que comme on jugeait les rois d'Égypte après leur mort. On dit qu'il n'y a pas de héros pour son valet de chambre. J'ai eu le bonheur de me trouver plus avec Votre Majesté pendant six mois, que votre valet brabançon, mon compatriote, pendant toute sa vie. Il fait semblant d'arranger vos cheveux, mais il les dérange par deux ou trois diamants gros comme mon poing, dont il croit vous parer. Mon héros femme, différent des héros connus, s'est montré

tel depuis six heures du matin jusqu'à dix heures du soir. Mais je suis devenu un aigle, sans m'en douter : j'ai fixé le soleil ; il ne m'a pas assez ébloui pour que je ne puisse pas être cru lorsque je dirai qu'il est sans tache. Ainsi, M. de Meilhan, je vous contrôlerai, je vous examinerai de près.

C'est une bien singulière manière que d'attendre la paix en gagnant des batailles malgré soi. Il me semble que Votre Majesté ne se réjouit de ses victoires que par l'idée qu'elles avancent cette paix. Je souffre de voir Belgrade nous échapper, après la peine que je me suis donnée pour contribuer à la prendre. J'aurais réclamé mes quatre mois, très-brillants, à la vérité, mais abondants en canonnades, sorties et expéditions sur terre et sur mer, si jamais Oczakow avait dû retourner au Croissant.

J'ai appris à plusieurs ministres anglais et et prussiens qu'ils ne savaient ce qu'ils disaient quand ils prétendaient qu'Oczakow était la clef de la mer Noire ; et cela m'a fait réfléchir à toutes ces paix réglées par des commis, qui, faute d'être instruits par les généraux employés dans la guerre, décident des limites sans connaître la géographie militaire et politique. C'est cependant des froids bureaux de ces habiles gens que sont partis tant de traités, à commencer par le roi Nemrod, qui, à la vérité, ne fit pas les siens au nom de la Sainte Trinité.

J'ai vu le roi de Suède avec bien plus d'intérêt qu'auparavant. Il m'a dit assez plaisamment, que s'il avait été roi d'un autre royaume, il n'aurait pas été si mauvaise tête; qu'à peine il aurait été brave. Je lui dis : Sire, comme gentilhomme peut-être, ou tout au plus comme chevalier. — C'est cela, me dit-il avec sa vivacité assez aimable ; mais comme soldat, il faut être roi de Suède pour prendre ce genre-là. — Je conçois, Sire, lui dis-je, que vos deux Gustaves et Charles XII ont gâté le métier. — Je ne puis régner, me répondit-il, que par l'opinion que je donne de ma personne ; et j'ai voulu apprendre à mes sujets, plutôt qu'aux ennemis, que je ne craignais pas le danger. Ma puissance n'est rien en comparaison de celle de mes voisins ; il fallait donc qu'on dit : Si le roi de Suède fait quelques sottises, Gustave II les soutient et les répare. J'ai peut-être cru mal à propos que j'étais offensé ; mais l'impératrice estime ceux qui ne souffrent pas les offensés. Cependant, qu'en savez-vous ? que vous en a-t-elle dit ou écrit ? — Rien, Sire ; je ne l'ai pas vue depuis cette époque ; mais lorsqu'elle m'envoya votre manifeste, le

nom de Pugatscheff me parut l'avoir irritée, et la modération dont vous vous vantez, parce que vous n'avez pas aidé ses adversaires à la détrôner... — C'était un trait d'humeur de ma part, interrompit-il avec mouvement; je m'en suis repenti, mais point d'avoir déclaré la guerre. J'ai voulu savoir ce que j'avais de moyens et de talents. On m'a peut-être nommé avec quelque éloge : j'ai occupé la scène : il y a plus de gloire à résister à Catherine II qu'à battre Pierre Ier, comme l'a fait Charles XII. — Sa conversation, un peu trop abondante à la vérité, a pourtant toujours du trait, du piquant et une nuance intermédiaire entre l'esprit et le génie : il brûle de commander des armées si on fait la guerre à la France; mais qui est-ce qui lui en confiera? J'ai voulu lui ôter cette idée par une petite flatterie, en lui disant ce que Cynéas disait à Pyrrhus. Enfin le successeur de la catholique, voyageuse et bizarre Christine m'a demandé plus de cent fois si je ne croyais pas qu'il eût perdu dans l'esprit de Votre Majesté? Je l'ai rassuré en lui disant qu'il y avait toujours deux manières de réussir auprès d'elle, la valeur et la bonne foi. Votre Majesté Impériale n'est pas effrayante dans sa manière de juger; au bout de huit jours j'ai su à quoi m'en tenir avec elle.

Après avoir arrêté la fermentation dans mon gouvernement civil et militaire, en assurant que cette fermentation n'existait pas; après m'être moqué de la poltronnerie, de la politique, de la dilapidation des Vandernotistes, et du prétendu royalisme des très-mauvais sujets qu'on appelle Vonckistes; enfin après avoir humilié ceux qui portent encore la tête trop haute, je retournerai passer l'hiver à Vienne, si je ne suis pas assez heureux pour aller prêcher en France, avec quelques assistants, la religion des rois. Qu'on commence vite et fort, pour finir bientôt; mais que le ciel nous préserve d'une guerre où l'on donnerait le temps à cette nation de se reconnaître et de s'aguerrir. Votre Majesté Impériale m'écrit qu'il faut faire un cordon autour de la France comme contre la peste : c'est un conseil sublime; mais qui saura comprendre tout ce qu'il renferme? Je me hâte de finir, Madame, et d'assurer Votre Majesté Impériale du respect, etc.

LETTRE III.

En 1790.

A Vienne, après une petite querelle, l'assaut d'Ismaël et le cordon de Saint-George de la 3e classe.

Madame,

Mon cœur, qui va toujours le premier, et si vite que je ne puis jamais l'arrêter, saurait-il exprimer toute sa reconnaissance du bienfait accordé par Votre Majesté Impériale à mon excellent et heureux Charles ? Je ne publierai point la lettre que vous avez daigné m'écrire ; je me contenterai de ne l'oublier jamais. Je ne sais pas si l'on en a retenu des fragments, mais je donne ma parole qu'elle n'a jamais été copiée; et néanmoins, en y réfléchissant, Votre Majesté Impériale trouvera que si j'avais eu le courage de rendre public ce chef-d'œuvre de génie, j'aurais eu le mérite d'ajouter, s'il est possible, à sa gloire.

Qu'y a-t-il de plus inouï, de plus éclatant, que de dire, deux mois avant la prise de Tulzis, d'Isacchi, de Braïlow, de Kilia, d'Ismaël, et les exploits aquatiques et terrestres du brave et spirituel Ribas : *Pour nous, nous continuerons à battre les Turcs, selon notre louable coutume, par mer et par terre.*

Qu'y a-t-il jamais eu, Madame, comme votre petit tableau de l'Europe ? On voit bien que ce n'est pas un manifeste politique, fait à l'usage des pauvres chancelleries des autres États, qui ne sont que les esclaves de celles de Votre Majesté. C'est un coup-d'œil philosophique jeté en passant sur tout ce qui bourdonne autour d'elle, et il s'y est trouvé tant de justesse et de profondeur, qu'on en a été aussi frappé que des victoires de Votre Majesté Impériale.

Cette lettre sublime a donné à penser à tant de gens, que moi, qui n'entends pas les affaires, je m'en suis réjoui pour les affaires, en qualité de jockey diplomatique à la suite des armées et des ambassades russes, d'associé secrétaire des missions, et de conseiller voyageur. On a cru trouver dans votre lettre des encouragements ou des corrections sans amertume, mais indulgentes et magnanimes. Il me semble qu'il n'y a pas grand mal à cela. Je prends la liberté, Madame, de n'être pas de votre avis sur la nation hongroise. Le zèle de Votre Majesté pour nous arrive trop tard ; elle ne nous fera jamais assez de bien pour réparer le mal que nous ont fait l'affreux Rei-

chanbach et les Belges; ils auraient dû être gens de guerre au lieu de gens de loi, sabrer leurs correspondants et venger le souverain avant de le chicaner. Toutes les nations dégénèrent, excepté celle que Votre Majesté électrise. Qui aurait cru qu'on parlât lumières à Varsovie, où il n'y en a pas, et où l'on voit aussi mal dans les rues que dans les affaires?

Moi indigne, moi qui ne suis pas prophète dans mon pays, et pas grand sorcier dans les autres, j'ai dit, il y a longtemps, que si l'on n'avait pas chassé les jésuites, l'on ne verroit pas ce maudit esprit d'indépendance, de chicane, de définition, de sécheresse, se répandre comme un torrent qui renverse ou menace les trônes de toute l'Europe, excepté la Russie.

Je suis bien mécontent des Anglais et des Prussiens. Leurs ministres ne m'ont pas cru : j'ai conseillé à tous ceux que j'ai vus d'attaquer Votre Majesté Impériale, parce qu'ils seraient perdus de réputation s'ils ne le faisaient pas; et je vois, à mon grand regret, qu'elle n'ordonnera pas le même jour à sa flotte de la mer Noire, de bombarder le sérail, à sa flottille de la Baltique de brûler les vaisseaux anglais, et à son armée de terre, de détruire les Potsdamites.

Je voyais déjà Votre Majesté, après avoir mis tranquillement l'adresse à ses trois lettres, faire au billard une triple carambole, puis tourner et retourner trois ou quatre médailles, puis faire une petite scène sur les illuminés, et puis en aller admirer une de Molière.

Je me rends pourtant, comme dit Vanezura; je conviens de votre ignorance, Madame; il faudra la paix pour que Votre Majesté se remette même à avoir de l'esprit; car voilà près de quatre ans qu'elle n'a que de l'âme et du génie. Mon Dieu, qu'il y en a dans la lettre à mon bon Charles! l'*honneur et la valeur, synonymes précieux aux oreilles héroïques*, etc., etc. J'ai peur que mon Charles n'en devienne fou. J'ai arrangé son ruban de la même manière que le portait autrefois le prince Potemkin lorsque Joseph II, l'allié si tendre et si zélé de Votre Majesté, lui dit en voiture : *Usez ce ruban, vous en aurez bientôt un autre.*

Je suis heureux d'avoir assisté à plusieurs jours glorieux pour le prince et pour les braves Russes sous les murs d'Oczakow, et de m'être trouvé à des promenades très-vives par mer et par terre. Je suis bien heureux que, dans votre lettre si honorable vous daignicz, Madame, par votre magie, ensorceler le père autant que le fils. Une phrase de vous me vaut mieux que tous les titres, parchemins et

diplômes, nourriture des rats, disait Lisimon ; les rats respecteront votre précieuse écriture, comme les chats couronnés qui voulaient attraper quelque chose du grand gâteau respectent vos couleurs.

Lorsque Fédéric II reprochait à son ennuyeux Anaxagoras de montrer ses lettres, il avait raison ; car elles roulaient sur quelques paragraphes de Wolff, qu'il n'entendait pas plus que moi, et sur des plaisanteries asez triviales à l'égard de l'Église soi-disant catholique, soi-disant romaine.

Voilà donc le chef de cette religion brûlé à Paris, comme à Londres : puissent ces brûlures lui tourner à-compte, pour diminuer celles qui l'attendent peut-être dans l'autre monde.

J'aurais bien voulu qu'au moins les parents et les voisins de la cour de France, au risque d'être brûlés en miniature, eussent renvoyé ou n'eussent pas reçu les ambassadeurs d'un captif. Je souhaite que l'empire germanique fasse son devoir, et je suis fâché de l'éloignement d'un autre empire mieux monté ; qui aurait déjà, sans cet éloignement, envoyé 50,000 prédicateurs avec des barbes et des piques, pour soutenir la cause des rois.

Mais je m'oublie devant le premier des rois, et le Roi des rois; pardonnez-le-moi, Madame, Votre Majesté Impériale est la seule qui inspire la confiance et l'admiration en même temps. Il est bien singulier de pouvoir se livrer ainsi devant celle qui a triomphé des Ottomans. Sélim et bien d'autres seraient bien étonnés que j'osasse prendre tant de liberté. Il est vrai que j'en tremble un peu, mais c'est seulement quand il m'échappe quelques vérités qui peuvent blesser votre modestie.

LETTRE IV.

Ce 17 mars 1792.

Vienne.

Madame,

Votre Majesté n'a rien à faire, son *petit ménage* est rangé; et si on l'en avait cru, celui des autres le serait aussi. Dans l'oisiveté que lui donne son activité, elle n'est presque pas excusable de m'oublier ainsi.

Je n'ai pas eu l'honneur de connaître les autres souverains de la Russie, ni d'en être *connu*. Je conçois bien que leurs affaires les empêcheraient de me répondre si j'avais pris la liberté de leur écrire. L'un serait occupé de plans de campagne, l'autre de ses finances, un autre de ses quartiers d'hiver, un autre de sa cour, un autre de son intérieur, un autre de ses ministres, un autre de ses chiens, un autre de sa famille, de sa femme et de ses enfants; chacun a ses affaires, mais Votre Majesté qui fait les siennes avec quatre lignes, quatre vaisseaux et quatre bataillons, pourquoi ne m'a-t-elle pas écrit? aussi j'espère que, pour la première fois de sa belle vie, Votre Majesté Impériale connaîtra le remords. Je suis le seul en état de lui donner l'absolution que le divin Platon et tout le clergé russe, dont j'aime l'instruction, la robe, la barbe et les vertus, n'est point en état de lui accorder. Voilà six mois que je n'ai reçu de lettres de Votre Majesté, et c'est la seule fois que cela me soit arrivé depuis douze ans. N'est-ce pas aussi tyrannique que si elle dépouillait un de ses braves généraux d'un grand gouvernement? Je parle à sa conscience, je vais parler à sa bonté.

Quoique *le caractère le plus ferme, le plus simple et le plus sensible* ne m'ait point donné depuis six moix des marques de souvenir, j'ai besoin de parler à Votre Majesté Impériale. S'il y avait seulement le plus petit grand homme à présent dans les quatre parties du monde, je lui écrirais pour ne pas vous incommoder, Madame; mais il faut que Votre Majesté paye pour elle et les grands hommes qui ont disparu.

Je n'ai pu apprendre en Russie si Pierre I^er^ avait jamais ri de bon cœur. Ainsi je ne suis pas sûr que je me fusse exposé à recevoir un mot sec de sa part. Frédéric II m'a recommandé trois fois, à l'aide de Dieu et à sa sainte et digne garde, comme s'il s'était mis dans le cas d'en faire les honneurs. Louis XIV m'aurait écrasé par sa signature; mais je crois que j'aurais reçu par la poste quelques bons ventre-saint-gris du pauvre Béarnais, s'il avait eu assez d'argent pour affranchir sa lettre.

Alexandre écrivait bien, mais il a eu Quinte-Curce pour secrétaire. Son imitateur suédois parlait un latin gothique. J'aurais pu attraper quelque billet de César ou d'Alcibiade, et j'aurais ouvert avec plaisir et avidité une lettre militaire ou amicale du grand Condé. Une réflexion qui m'arrive à présent (car je m'avise de tout, même de réfléchir), c'est que c'est sous les règnes mêmes les plus durs que

l'on a vu de grands hommes en guerre et en littérature; mais je n'en vois point au milieu de l'anarchie et de ses atrocités. Quand Rome a eu des Sylla et des Marius, elle était soumise et partagée. Les Scipions étaient de grands aristocrates; Périclès était une espèce de Roi; Horace et Virgile auraient eu peu de succès pendant les guerres civiles. Si Montaigne et le bon la Fontaine avaient vécu de notre temps, l'un avec ses vérités, l'autre avec ses naïvetés et ses distractions, ils auraient été pendus les premiers.

J'ai fait ma cour une fois à notre jeune empereur, que je trouve vieux, grâce à deux campagnes et à son éducation commencée par Joseph II, le monarque infortuné dont le souvenir de Votre Majesté Impériale fait l'apothéose. J'ai pris la liberté de dire à l'empereur, au sujet des Pays-Bas, que la vigueur exemptait de la rigueur, et que j'étais sûr que six mois de fermeté, en montant sur le trône, consolideraient son règne pour toute sa durée. La bonté avec laquelle il a bien voulu accueillir un courtisan moraliste, qui a osé placer les mots d'élévation et de patriotisme dans sa petite audience, est d'un bien heureux augure.

Qu'on regarde l'étoile du nord : c'est véritablement celle des rois; elle guide au temple de l'immortalité. Je suis, etc.

LETTRE V.

En 1793.

De Belœil.

Madame,

Je viens de voler à Votre Majesté une vue de Czarskozelo, celle de la colonne de Kagul, à la place de laquelle j'ai mis un obélisque en marbre blanc de la hauteur de quarante-cinq pieds. Sur l'un des côtés est écrit : *A mon cher Charles pour Sabatoch et Ismaël*; l'autre est surmonté par la croix de Saint-Georges et celle de Marie-Thérèse, et sur une autre face on lit : *Nec te juvenis memorande silebo*. et sur l'autre : *Sein Muth macht meinen Stolz, seine Freundschaft mein Glück* : Son courage fait mon orgueil, son amitié mon bonheur.

Au bout de cette prairie, qui finit par un vallon rétréci et par un

bois d'orangers encaissés dans la terre, il y a un temple de marbre en ruines, au-dessus d'une superbe cascade qui tombe nuit et jour. J'ai arrangé, changé, placé moi-même chaque morceau d'architecture sur le terrain, faute de savoir dessiner; car je n'ai aucun talent, à moins que je ne me permisse de dire comme Duclos, mon talent à moi c'est l'esprit; mais qui oserait s'en croire en pensant à Votre Majesté? A propos des nations que je trouve dégénérées, j'ai l'honneur de représenter à Votre Majesté Impériale que je suis presque toujours de l'avis de tout le monde par paresse, et parce que peu de personnes sont capables d'entendre une discussion. Mais elle m'a fait l'honneur de me dire en voiture, en allant à Czarskozelo, en 1780, qu'une des bonnes qualités de Pierre Ier était qu'on pouvait disputer avec lui.

Je crois, comme Votre Majesté, que depuis la création du monde chinois, ou du monde chrétien, il y a les mêmes passions. Il y a peut-être sur la terre la même somme de vertus, de vices, de bien et de mal; mais il dépend des souverains de la distribuer inégalement.

Nous avons lu qu'Athènes et Rome avaient disparu. Nous voyons Paris disparaître, et nous admirons le plus haut degré de la gloire, de la puissance et des arts dans Pétersbourg et trois ou quatre Russies de toutes les couleurs.

Votre Majesté a ramassé quelques matériaux et des pièces détachées qui n'avaient point été mises en œuvre dans l'atelier de Pierre Ier; elle a dressé l'édifice, en y ajoutant bien d'autres pièces encore; et avec des ressorts dont on ne voit pas le mécanisme, elle a fait aller une machine immense.

Sans vous, Madame, j'ose le dire, votre empire n'aurait été qu'un grand colosse efflanqué; Votre Majesté, en ajoutant encore cependant à sa gigantesque figure, lui a donné la force et la santé pour plusieurs siècles, si vos traces sont suivies.

Mon cher et inimitable, aimable et admirable prince de Tauride, qui fait si bien la guerre aux sots musulmans, a usé la nature pour longtemps; car elle lui a donné toute l'étoffe qu'elle aurait employée à faire une centaine de gens de cœur et d'esprit, qu'on aurait vus avec plaisir et employés avec utilité.

Si je ne craignais pas qu'au lieu de me lire il ne s'occupât d'une rangée de bachas, ou de colonnes, ou de navets, je lui écrirais.

Suis-je encore obligé de parler du profond respect et de l'enthou-

siasme avec lequel je suis, Madame, de Votre Majesté le plus humble et le plus fidèle sujet, russe et tartare?

LIGNE.

LETTRE VI.

En 1793.

De Belœil.

Madame,

Quel beau nom que ce Caucase! Que je suis aise que ma lettre y ait été faire un tour! Mais voyez l'injustice du ciel : c'est là qu'il a puni un pauvre diable de Prométhée qui n'a pas fait pis que Votre Majesté Impériale et il la fait triompher dans le lieu même de ce supplice. Un vautour déchirait Prométhée, et vous déchirez les vautours qui voulaient manger les troupeaux de vos belles prairies sur les frontières de votre empire.

Votre Majesté, plus coupable cent fois que ce voleur du feu céleste, se sert du feu de cent pièces de canon qui ébranlent tous ces petits trônes situés dans les creux de ces monts fameux ; à la bonne heure, puisque le ciel le veut ainsi, et qu'il est plus sage que le ciel d'alors.

J'ai bien besoin de m'occuper des jours brillants et fortunés de Votre Majesté pour chasser les souvenirs qui me tourmentent sans cesse. Une malheureuse princesse que j'ai eu le bonheur et la facilité de voir continuellement pendant douze ans de suite, belle, bonne, et calomniée sans relâche..., réunissant tant d'aimables et d'excellentes qualités..., alliée si proche d'un trône puissant, et néanmoins enfermée dans une horrible prison. Ah mon Dieu! mon imagination est si mal en France. Je me hâte de retourner à Pétersbourg.

Voilà donc encore, grâce à Votre Majesté, une famille aussi heureuse qu'elle est vertueuse et intéressante. Le comte de Choiseuil mérite vos bienfaits à tant d'égards! et son fils que je connais beaucoup est bien digne de son père et des bontés de mon auguste souveraine.

Il faudra faire bien attention à la date : on ne saura plus de quel pays on parle, car il n'y aura bientôt plus de noms étrangers à Pétersbourg. L'Europe et l'Asie y seront neutralisées, et la Seine, qui n'a pas l'honneur d'avoir affaire à Votre Majesté Impériale, comme

cinq mers de ma connaissance, ses très-humbles servantes, envoie les habitants de ses rives, jadis fortunées, sur les bords de la Néva. Vos braves soldats, interrogés par quelques voyageurs, dans quelques années répondront :

Nous combattions, Seigneur, avec Montmorency,
Richelieu, Langeron et ce fameux Lacy.

Que manque-t-il, Madame, à présent à votre gloire? elle égale vos bienfaits : c'est tout dire, etc.

LETTRE VII.

En 1793.

A Mon Refuge.

Madame,

J'ai encore eu occasion de voir que Votre Majesté Impériale s'entend à tout. Si mes intendants me servaient aussi bien, je serais plus riche du double. Elle sait acheter, vendre, racheter, prêter, donner, redonner. Elle a fait de bonnes spéculations dans ce genre de commerce : car le résultat est toujours de s'enrichir en enrichissant les uns pour enrichir les autres : il tombe de toutes parts une pluie à verse de bienfaits sur l'empire. Je suis fort content de la petite ondée qui m'en arrive aussi. Voilà une bonne affaire que fait M. le grand maître d'artillerie, et moi de même; mais il ne sait pas que je suis un chicaneur. Il faut bien que je le sois pour chicaner quelqu'un qui ne chicane personne, car tout le monde en dit du bien : et je suis en train de l'aimer, pour peu que je le connaisse.

Que M. le grand maître d'artillerie sache donc que je ne lui vends pas un certain rocher à trois ou quatre toises dans la mer, que j'ai traversée ayant de l'eau jusqu'à la moitié du corps, pour y graver le nom divin de Catherine le Grand, et d'un autre côté (je lui en demande pardon) le nom humain de la dame de mes pensées d'alors.

Votre Majesté peut voir ce rocher dans le dessin que je lui ai donné de Parthenizza : il y avait mes projets de bâtir, que j'aurais exécutés sans Jusoff-Pacha, à qui la Russie a l'obligation d'une grande augmentation de sa gloire.

Je veux donc, je prétends, j'exige que ce rocher même s'appelle Rocher de Ligne. Point de médiation; c'est ainsi que j'ai appris d'une certaine cour à traiter.

Si le bon Sélim obligeait Votre Majesté Impériale à aller à Constantinople, j'irais avec l'uniforme de l'Ermitage que j'ai encore, et que j'aime de tout mon cœur. Mon rocher me donne le droit de porter le velours vert et argent : car Votre Majesté, marchant avec majesté, grâce et lenteur sur le pont de sa galere, m'a dit un jour, en étendant sa belle main, et sans s'apercevoir, que le vaisseau marchait toujours : Je vous donne, Monsieur le prince de Ligne, ces terres sur la rive gauche du Borysthène.

La petite Europe occidentale n'est pas près de sortir des petites maisons. On fait des plans, mais je crains qu'avant qu'ils ne passent et repassent la mer, le Rhin et le Danube, les ennemis, par trois attaques différentes sur trois points éloignés l'un de l'autre, ne passent la Meuse, la Sambre et la Lys, et ne préviennent ainsi les rassemblement nécessaires pour attaquer partout, en commençant par sauter, à la russe, dans le camp retranché de Maubeuge. C'est ce que j'ai conseillé pendant tout l'hiver, mais en vain.

Si Votre Majesté Imperiale a du crédit auprès du comte d'Anhalt, je la prie de m'appuyer respectueusement auprès de lui; car je lui écris pour lui demander une grâce qui m'intéresse beaucoup. Mais il faudra que Votre Majesté se lève de bien bon matin pour l'attraper, qu'elle aille à son lever, et se fasse annoncer pour lui demander audience.

Je suis, etc.

COPIE D'UNE LETTRE

QUE J'AI ÉCRITE A L'IMPÉRATRICE

A CZARSKOZELO,

DE MA CHAMBRE A LA SIENNE.

Votre Majesté Impériale a bien eu tort hier, et très-grand tort. Ce n'est pas en action, c'est impossible; mais c'est en parole. Il était trop tard pour disputer; cela n'était bon qu'en voiture. Mais il y avait de trop deux ou trois cordons bleus, rouges, et bariolés: qu'auraient-

ils dit de voir contredire l'autocratrice des Russies? Votre Majesté a dit, en parlant de son gouvernement : *Cela irait bien mieux si j'étais homme.* Eh bien! point du tout. Si les impératrices Anne et Élisabeth avaient été des hommes, leur règne eût été pitoyable : et cependant ils n'ont pas été sans gloire. Le dernier a eu de l'éclat et a presque fait disparaître la barbarie. Vous parler de cet éclat, Madame, pour vous faire voir votre supériorité, ce serait un pauvre madrigal, et mettre votre règne en parallèle avec le leur, ce serait une épigramme et un mensonge. Un grand homme habillé comme Votre Majesté vaut mieux qu'un grand homme le sabre au côté, car il est tenté de le tirer. C'est bien fait si son sceptre est près de tomber, mais il vaut mieux le savoir tenir comme vous, Madame, d'une main ferme. Un roi a souvent envie d'être un héros. Cela est bon pour nous autres sujets, mais dangereux pour un souverain : dès lors il s'expose à la jalousie de ses généraux, à l'esprit de parti dans sa propre armée, à la ruine ou à l'usurpation. Le grand homme disparaît imperceptiblement, et fait place à l'heureux conquérant, qui finit quelquefois par être conquis. Il rapporte dans sa cour la dureté des campagnes, l'humeur, la méfiance et la présomption. Qui sait ce qui serait arrivé au grand homme femme, si elle avait été grand homme homme. Votre Majesté auraient voulu être empereur de toutes les gloires, comme de toutes les Russies : et si le Dieu des armées ne se souvenant plus de la primitive Église, avait favorisé celle de Rome ou de Luther, vous n'auriez jamais capitulé au Pruth, comme le héros qui l'est devenu sans le savoir; ou fui en Turquie, comme Charles XII, son ennemi.

Votre état de femme vous a valu cet aplomb qui donne de la majesté, ce calme qui donne une certaine mollesse noble, sans être inactive, et la méditation qui en est la suite. Je ne répondrais pas de Votre Majesté à cheval; mais j'en réponds appuyée sur une table où son excellente tête, soutenue par un beau bras, travaille et fait avancer les affaires, tantôt avec lenteur, tantôt avec rapidité, mais toujours avec certitude.

Mes camarades, les Mourza de la Tauride, n'auraient pas aussi bien reçu un homme, et les Zaporogues, mes voisins, dans les terres que Votre Majesté m'a données, auraient dressé une embuscade au sublime empereur qui aurait voulu tout voir par lui-même. L'homme perd en se montrant : la femme y gagne; en la voyant, on passe de l'étonnement à l'estime, et de l'estime à l'admiration; et si son génie est

aimable, l'amitié, l'attachement viennent se placer au milieu de tout cela, et n'y gâtent rien.

Oserais-je écrire tout ceci à un homme, qui s'imagine toujours qu'on veut le flatter, ou le tromper, ou lui montrer un talent qui l'offusque? Les plats courtisans cherchent à rencontrer les yeux du souverain, qui ne sont souvent pas les plus beaux yeux du monde. On cherche sans bassesse ceux de la souveraine, non pour avoir un grand gouvernement, mais un peu de succès dans la société.

Le grand homme à cheval fait trembler généraux, soldats, grands seigneurs et paysans. Le grand homme en calèche avec cinq ou six jolies femmes qui sont ses adjudants, est suivi des acclamations des gens légers, et des bénédictions des gens qui pensent. Votre Majesté aurait cinquante mille hommes et cinq millions de plus si elle était un homme. En vérité ce n'est pas la peine de changer de sexe : elle a assez de sujets et de roubles; et c'est d'un des kiosques de son jardin qu'elle a augmenté les uns et les autres, tandis que de sa tente elle les aurait diminués.

Quelle différence de votre regard plein d'aménité et de bienfaisance, au regard farouche que vous auriez contracté en passant en revue vos quatre ou cinq cent mille soldats!

Si par hasard, entraînés par l'enthousiame, nous nous égarons au point d'en dire plus qu'il n'en faut sur votre enchanteresse et auguste personne, vous vous faites votre part à vous-même, et sans vous enivrer, vous mettez sur le compte de la galanterie ce qu'un souverain homme attribueroit à la flatterie des courtisans.

Une souveraine accoutumée à voir tous les hommes à ses pieds, comme reine et comme femme, est moins sujette à l'humeur. Aurois-je pu témoigner à Frédéric, Pierre, Charles, Louis, mon indignation comme je le fis l'autre jour devant Votre Majesté lorsqu'elle me dit qu'il y avait une ancienne loi russe qui faisoit monter les premiers à l'assaut les gens condamnés à mort, ou les scélérats qui avaient commis quelques crimes? Vous m'avez regardé, Madame; vous avez réfléchi, et vous n'avez rien dit. Je parie que Votre Majesté désormais ne rappellera plus ce trait d'érudition sauvage.

Un souverain dit toujours qu'il aime la vérité. Celle que la souveraine apprend lui inspire plus de confiance. Elle dit : — L'on craint tant de m'ennuyer, de me déplaire, de ne pas être aussi bien traité dans mon intimité; il faut certainement que ce soit pour mon bien qu'on ose parler ainsi.

Ce qui n'est que fermeté de la part d'une femme est souvent entêtement de la part d'un homme. Ce qui n'est qu'indulgence, paresse, ou facilité dans l'une, est faiblesse dans l'autre. Que d'accessoires et de petites choses qu'on ne remarque pas, contribuent à des résultats importants! La belle tunique de velours nacarat brodée que porte Votre Majesté fait plus d'effet que des bottes et une écharpe; vos cinq gros cailloux de diamants, placés dans les cheveux éblouissent plus qu'un chapeau toujours ridiculement grand ou ridiculement petit. Votre belle main électrise depuis la sentinelle qui la baise, jusqu'aux Héraclius et aux Gherai. La main peut-être sèche et décharnée du grand homme ne me ferait pas éprouver le même enthousiame, et l'adulateur le plus prompt à la saisir s'y casseroit le nez.

Si un fils de Charles VI avait présenté son petit archiduc nouveau-né aux Hongrois, aurait-il inspiré ce beau mouvement qui fit tirer le sabre pour une jeune, belle et infortunée princesse de vingt-quatre ans, comme l'était notre grande Marie-Thérèse?

Je le répète encore, Votre Majesté Impériale aurait eu la tête trop vive si elle avait été un homme. Dieu sait et fait bien ce qu'il fait. Remerciez-le, Madame, d'être une femme plus qu'une femme et qu'un homme tout ensemble. Remerciez-le dans les soixante langues du Caucase, le turc de la Crimée, le persan des environs de la mer Caspienne, le chinois des environs de la grande muraille, le grec de vos Grecs, et non celui de votre rit, qui n'est que du sclavon, l'allemand des temples de Stettin, le français de l'Église vallonne, et le latin de l'Église romaine. Que Votre Majesté Impériale daigne croire celui qui est son parrain, son peintre et son historien tout à la fois, en la nommant Catherine le Grand.

FIN.

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 05 04 04 005 7